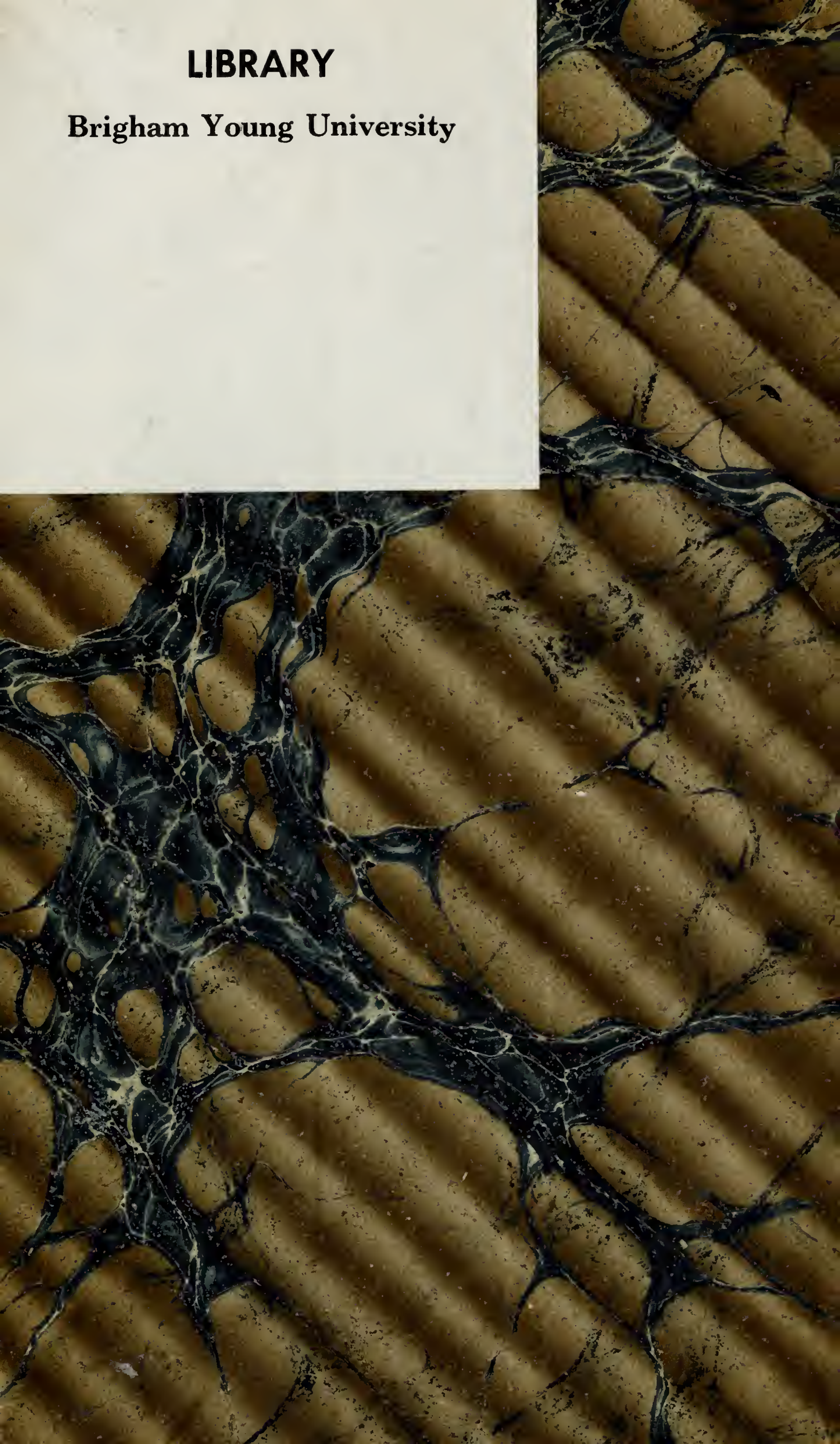
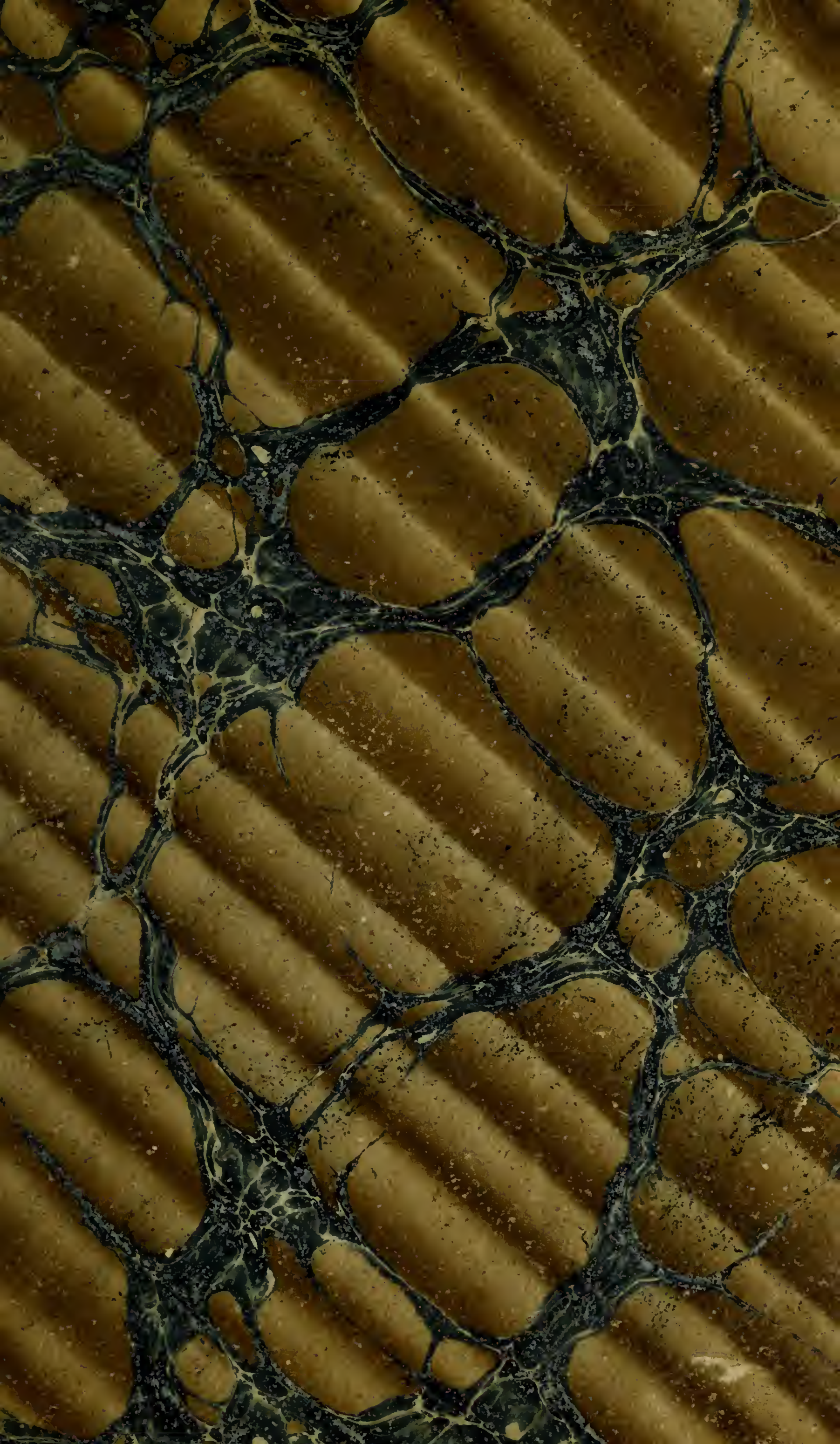



LIBRARY
Brigham Young University



LES

VOYAGEURS BELGES

DU

XIIIe AU XVIIe SIÈCLE.

[illegible] A. W[illegible] [illegible] 29 [illegible] B[illegible].



Découverte du Mississipi par le P. Hennepin d'Ath.



Guillebert de Launoy, assistant en Pologne à une chasse aux ours


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
VOYAGEURS BELGES
Jules de Saint-Genois
BRUXELLES
A. JAMAR
EDITEUR

UN MOT DE PRÉFACE.

C'est à des Belges que l'on doit les premières collections un peu complètes des relations de voyages lointains. Théodore de Bry et ses deux fils, tous trois natifs de Liége, étaient d'habiles graveurs, qui allèrent s'établir, en qualité de libraires, à Francfort-sur-Mein, dans la seconde moitié du xvi[e] siècle. Ils y publièrent, de 1590 à 1612, la vaste collection des petits et des grands voyages qui a rendu leur nom célèbre, et qui renferme, comme on sait, en plusieurs volumes in-folio, les divers voyages faits aux Indes orientales et aux Indes occidentales.

Il a paru sur ce sujet un intéressant mémoire de A. Camus (1), qui fait connaître toute l'importance de ce recueil.

A peu près vers le même temps nous voyons marcher un autre Belge sur les traces des trois de Bry.

Lievin Hulse ou Hulsius était né à Gand en 1546. Après avoir fait des études brillantes dans sa patrie et après s'être distingué par ses connaissances en philologie et en mathématiques, il fut forcé d'émigrer, comme protestant, à la suite des édits de Philippe II. Il se réfugia en Allemagne, et choisit, vers 1590, la ville de Nuremberg pour résidence.

(1) Paris, in-4°, 1802.

Il y ouvrit sa carrière de bibliopole, en 1596, par la publication d'un dictionnaire français-allemand et allemand-français. Excité par l'apparition des premiers volumes de Théodore de Bry, il mit sous presse, en 1598, une collection de voyages dont le mérite est considéré comme supérieur à celui du recueil des trois Liégeois. Elle renferme une traduction allemande des meilleures relations de voyages qui avaient vu le jour en Hollande et en Angleterre (1) à l'époque où il vivait.

Chose étrange, dans aucune de ces deux collections ne se trouvent des relations de voyages entrepris par des Belges proprement dits. Il est vrai qu'à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, les hardies entreprises des Van Linschoten, des Heemskerke, des Lemaire et d'autres Hollandais célèbres, éclipsaient le mérite de tous les voyages de ce genre.

Dans la collection de Melchisedech Thevenot (2), nous n'avons pas trouvé plus de renseignements sur la part que nos compatriotes ont prise aux voyages lointains.

Les relations de cette espèce que les Belges nous ont laissées n'ont jamais été réunies; elles sont disséminées dans nos bibliothèques où le voile de l'oubli les recouvre souvent tout entieres; on en trouve même un assez bon nombreq ui n'ont jamais vu le jour et qu'il faut rechercher dans des manuscrits poudreux.

Ce serait certes une collection d'un haut intérêt pour la Belgique, que celle où l'on recueillerait les relations originales des voyages faits dans les pays lointains par quel-

(1) Les publications de L. Hulsius ont été examinées avec soin par M. Aher dans son *Bibliographical Essay on the collection of voyages and travels, edited and published by Levinus Hulsius*, London, 1839, in-4o.

(2) Voyez A. Camus, mémoire cité, p. 279-341.

ques-uns de nos compatriotes que bien souvent on connaît à peine de nom.

Le travail que nous publions aujourd'hui est entièrement neuf. C'est la première fois, pensons-nous, qu'un livre spécial est consacré aux voyageurs belges. Mais, nos recherches historiques étant nécessairement circonscrites dans des limites étroites par suite même du but de la collection de la *Bibliothèque nationale,* nous n'avons pas la prétention d'enregistrer les noms de tous les Belges qui ont voyagé à quelque époque que ce soit dans les contrées lointaines; nos recherches se borneront à ceux qui ont surtout laissé des relations de leurs découvertes, des descriptions des pays qu'ils ont visités, des récits de leurs aventures, des aperçus sur les peuples, les mœurs, les coutumes qui ont frappé leur attention. Navigateurs, diplomates, pèlerins, commerçants, du moment que leurs écrits offrent des données intéressantes pour l'histoire des voyages, ils appartiennent à notre sujet.

Nous ne parlerons pas du rôle brillant que les Belges jouèrent aux croisades. M. Van Hasselt s'est chargé de cette tâche dans les premier et le troisième volume de la *Bibliothèque nationale.* Nous passerons aussi sous silence les services rendus par nos missionnaires au nouveau monde; un livre spécial sera consacré plus tard à cette phalange d'hommes courageux et utiles que les Verbiest, les Hennepin et bien d'autres ont illustrée. — Le même motif nous engagera à ne point mentionner les guerriers belges qui suivirent le duc de Bourgogne en Servie, Charles-Quint en Afrique, don Juan d'Autriche à Lépante; tous ces noms illustres appartiennent à l'histoire militaire de la Belgique.

Nous prenons donc le mot *voyageur* dans sa véritable acception, ne donnant à ce nom que la signification qu'on est convenu de lui attribuer, et, comme nous essayerons de le prouver, notre tâche sera encore belle, quelque restreinte

qu'elle paraisse au premier abord. Dans l'introduction nous donnerons un aperçu sommaire de tous les noms belges qui se relient à l'histoire des voyages, des découvertes géographiques, et du commerce dans les pays lointains. Nous analyserons ensuite les principales relations de voyages qui nous sont restées, et nous en extrairons les passages les plus saillants, afin de mieux conserver à chacune d'elles leur caractère particulier.

Quant à l'ordre suivi dans ce travail, nous avons cru que la méthode chronologique était la plus convenable, parce qu'elle fait mieux ressortir le progrès des connaissances humaines à mesure qu'on arrive aux temps modernes. Il serait d'ailleurs difficile de classer les voyageurs par pays; car plus d'un d'entre eux a vu vingt contrées diverses; ils offrent donc ainsi des données qui ne sont pas susceptibles d'être rangées dans un ordre géographique absolu.

Nous ne pouvons terminer cette préface sans témoigner toute notre reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu nous donner des renseignements sur la matière que nous avons traitée. Nous nous empressons donc de remercier MM. P. De Decker et Isidore Heye, à Gand; l'abbé Carton et J. Kervyn, à Bruges; E. Van Damme, à Furnes; A. N. F. Schayes et F. Frocheur, à Bruxelles; Ad. Borgnet, à Liége, l'archiviste général Le Glay, à Lille; le bibliothécaire du Tillœul, à Douai, dont les notes nous ont été de si grande utilité.

Ledeberg-lez-Gand, 1er septembre 1846.

INTRODUCTION.

L'intérêt, l'ambition, l'amour du gain, furent, l'histoire nous l'apprend, le principal mobile des premiers voyageurs qui affrontèrent les dangers des mers et se hasardèrent à quitter leur patrie pour visiter des pays lointains. Nous pourrions remonter aux Perses et aux Assyriens, aux Grecs et aux Romains, pour donner plus de poids à cette assertion, citer les Carthaginois qui de bonne heure acquirent la réputation d'habiles navigateurs, parler des Phéniciens dont la prospérité commerciale avait atteint un si haut degré de splendeur. Mais, sans reporter le lecteur à une époque si reculée, il suffira de rappeler les efforts inouïs que tentèrent les peuples modernes, du XVe au XVIIIe siècle, pour découvrir des pays inconnus, fonder des colonies, amasser des richesses au loin et augmenter ainsi leur puissance politique au dehors et leur opulence nationale à l'intérieur. Il est vrai que cette nouvelle tendance des esprits était particulièrement favorisée par l'invention de la boussole. C'est seulement à partir de la découverte des

propriétés directrices de l'aiguille aimantée, dans la deuxième moitié du XIII[e] siècle, ou plus tard (car on n'est point d'accord sur ce point), que l'on osa s'aventurer en mer avec un peu plus de hardiesse, avec un peu plus de certitude.

Jusqu'alors les Génois et les Vénitiens étaient les seuls peuples de l'Europe qui naviguassent pour leur commerce dans les parages éloignés. Aussi régnaient-ils en maîtres sur la Méditerranée, la mer Noire, la mer Caspienne, les fleuves de l'Asie et sur les côtes de Tunis, de Fez et du Maroc. Déjà en 1300, des marchands de Gênes avaient pénétré dans les îles Canaries, qui paraissent avoir été parfaitement connues des anciens, mais dont on avait perdu la trace pendant plusieurs siècles. Cent ans après, un gentilhomme flamand, Jacques Van den Berge, de Bruges, faisait connaître les Açores ou îles Flamandes. Enfin, c'est encore au XIV[e] siècle que les Portugais préludèrent par la découverte de Madère, aux nombreuses conquêtes qui devaient leur susciter tant de haines, tant de jalousies, et donner tant d'éclat à la puissance de ce petit royaume.

La grande époque des navigations lointaines est la fin du XV[e] siècle; alors apparaissent Christophe Colomb et Améric Vespuce qui augmentent le monde ancien d'une quatrième partie. Diaz découvre le cap de Bonne-Espérance que Vasco de Gama va bientôt doubler pour pénétrer dans l'Inde orientale par un chemin plus court et plus sûr que tous ceux que l'on avait suivis jusqu'à cette époque. Alors les découvertes se succèdent avec une merveilleuse rapidité; Magellan cherche une route aux Indes orientales par

le sud-ouest et donne son nom au détroit par où il passe le premier; les Anglais, sous la conduite de Sébastien Cabota, prennent possession d'une partie des côtes de l'Amérique septentrionale. Van Linschoten, Barenz et Heemskerke portent au loin la renommée du nom hollandais; la vieille Europe ne rêve plus que colonies, comptoirs, expéditions maritimes; chaque pays veut posséder une partie de ces immenses contrées dont l'ignorance a tenu l'existence cachée à l'ancien monde; Portugais et Espagnols, Anglais et Français, Hollandais, Suédois, Danois, tous s'en vont, pendant deux siècles, à la recherche de terres inconnues, de mers ignorées, d'îles sans nom, avec l'avidité fébrile de l'alchimiste qui interroge son creuset pour y trouver de l'or; on les voit se jeter dans des entreprises commerciales gigantesques, fonder des factoreries sur les rivages les plus inhospitaliers, et apporter aux peuples sauvages qu'ils vont soumettre, les bienfaits de la civilisation et du christianisme en échange d'étoffes précieuses, d'épices rares, de métaux, de pierreries et de mille trésors inconnus en Europe. Chacune de ces nations conquérantes va se créer une patrie nouvelle à quelques mille lieues de la mère patrie, et parvient souvent à se rendre beaucoup plus puissante dans ses colonies et dans ses comptoirs que dans ses États d'Europe. Chacune aussi produit d'habiles marins, des voyageurs intrépides, de vrais loups de mer, formés à l'école de l'expérience, gens souvent sans éducation et dépourvus de connaissances préparatoires, enfants de la nature, dont les relations, s'ils ont écrit, sont empreintes d'une rondeur, d'une naïveté brusque et

originale, d'un style pittoresque qui n'est point sans charmes.

Au reste, si la découverte de ces innombrables pays qui depuis quatre siècles ont triplé pour nous l'étendue de l'univers, est due quelquefois au hasard, hâtons-nous de le dire, on en a été bien plus souvent redevable à la persévérante énergie de ces hommes hardis et entreprenants dont Colomb est le type le plus illustre.

L'amour du merveilleux, le besoin de chercher de nouvelles émotions, le désir d'apprendre, de pénétrer dans des secrets dont une sorte d'instinct et de prescience acquise par l'étude, faisait pressentir l'existence, poussèrent dès les premiers temps les hommes de cette trempe à entreprendre les plus périlleux voyages. Mal à l'aise dans le cercle que leur traçait la vie ordinaire, leur génie inquiet débordait comme une coupe trop pleine et aspirait à des jouissances d'un ordre supérieur qu'ils ne pouvaient trouver autour d'eux. Benjamin de Tudèle, Jean de Plancarpin, Ruysbroek ou Rubruquis, Marco-Polo, Mandeville sont les premiers voyageurs de quelque renom que nous rencontrions au moyen âge. Encore leurs relations accusent-elles une incertitude, un tâtonnement, une indécision qui prouve assez combien la géographie, l'histoire, l'ethnographie, etc., étaient alors remplies de confusion.

Avant cette époque la France ou plutôt la Gaule avait eu Rutilius Claudius Numantinus qui voyagea au ve siècle; l'évêque Aculfe qui alla en pèlerinage à Jérusalem en 502; le moine Hetton, depuis évêque de Bâle, que Charlemagne envoya en ambassade à Constantinople en 801; le moine Bernard qui vit Jérusalem en 870. Les écrits qu'ils nous ont laissés, excepté

le voyage de Rutilius, sont plus curieux, à cause de leur haute antiquité qu'à cause du mérite de leur contenu (1).

Au moyen âge, les voyages par terre, naturellement plus faciles, étaient aussi plus fréquents. L'Asie était ordinairement le but des premiers voyageurs. Visiter la Palestine, berceau du christianisme, pénétrer dans le mystérieux royaume du prêtre Jean, où une ignorance grossière prétendait placer le paradis terrestre, voir le mont Sinaï, illustré par sainte Catherine, était alors le rêve de tout bon chrétien.

Le besoin de retremper la piété aux sources primitives de la foi, l'espoir d'acheter le ciel par les fatigues et les dangers d'une route alors si difficile, et plus encore que tout cela la curiosité de pénétrer dans ces contrées où les souvenirs des premiers mystères d'une sainte et admirable religion étaient demeurés si entiers, enflammèrent de très-bonne heure quelques cœurs fervents du désir d'entreprendre le voyage de la terre sainte.

Bien longtemps avant que la parole brûlante de Pierre l'Ermite eût transporté en Syrie une partie de la population de l'Occident, il y avait eu, surtout depuis Charlemagne, plus d'un courageux pèlerin parti des Pays-Bas, de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui s'en était allé pieusement visiter le tombeau du Sauveur du monde, le Saint-Sépulcre, cette ville sainte, en un mot, où toutes les traditions de la passion de Jésus-Christ étaient

(1) Mémoire de Le Grand d'Aussy, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. V, p. 428-430.

restées intactes, imposantes, sans altération, comme un témoignage vivant des hautes vérités d'une religion vraiment divine.

Les pèlerins de cette espèce avaient d'autant moins de crainte de quitter leur patrie, que le motif de leur voyage leur ouvrait partout sur leur passage les portes des gens pieux, et qu'arrivés dans la cité sainte, ils y trouvaient encore des coreligionnaires au milieu des mécréants; car la réputation de Charlemagne avait retenti de bonne heure en Orient. Le célèbre Haroun-al-Raschid, pour lui donner un témoignage de sa considération, lui avait envoyé des ambassadeurs avec de magnifiques présents et lui avait offert les clefs de Jérusalem. L'empereur d'Occident s'était empressé de profiter de ces généreuses dispositions pour fonder, dès la fin du VIII[e] siècle, dans cette ville un vaste hospice ou hôtellerie, pour tous les pèlerins venant des pays soumis à sa domination qui se rendaient en Palestine (1).

Ajoutons encore que ces pèlerins visitaient ordinairement toute la terre sainte, depuis le mont Sinaï jusqu'à Antioche, de sorte que dans leur voyage ils voyaient en même temps une partie de la Syrie et de l'Égypte.

Au premier rang des punitions qu'on infligeait aux coupables au moyen âge, se trouvait, on le sait, l'obligation de se rendre à pied à quelque lieu saint, célèbre dans la chrétienté. L'autorité ecclésiastique et les magistrats ne condamnaient pas seulement les criminels à se rendre à Saint-Jacques de Galice, à

(1) *Mémoires de l'Institut de France*, t. V, p. 430.

Saint-André en Écosse, à Saint-Pierre à Rome, dans l'île de Chypre; mais on les obligeait encore d'aller à Jérusalem, au mont Sinaï, à Nazareth. Au retour, ceux qui avaient accompli leur pénitence, étaient tenus d'exhiber des témoignages authentiques qui attestassent qu'ils avaient réellement visité les lieux d'où ils prétendaient venir. Ces sortes de voyages forcés étaient beaucoup plus fréquents dans nos provinces qu'on ne le pense. On soumettait surtout à ce châtiment les seigneurs qui s'étaient rendus coupables de meurtre, de violence, d'excès à main armée, et les clercs qui avaient scandalisé le peuple par leurs débordements. Plus tard, l'Église et le pouvoir civil permirent de racheter ces punitions au moyen de certaines sommes d'argent (1).

Mais il est temps que nous passions des généralités aux individus.

Il semble que les Belges aient de bonne heure hanté les mers et fréquenté les parages lointains. On sait combien étaient fréquentes les relations de nos Flamands avec l'Angleterre et les villes des bords de la Baltique. On rencontre aussi leurs vaisseaux dans la Méditerranée, mais ce n'est guère que du temps des croisades qu'on voit des navires marchands de Bruges, de Damme et d'Anvers naviguer vers l'Afrique et l'Asie, descendre dans les ports de la Palestine et s'avancer même jusque dans la mer Rouge.

Il y eut cependant quelques hardis corsaires qui sortirent de l'Escaut occidental, dès la fin du XIe siècle,

(1) WARNKOENIG, *Hist. de la Flandre*, t. I. — DE BARANTE, *Hist. des ducs de Bourgogne*, éd. du baron de Reiffenberg, t. V, p. 426.

pour aller écumer la mer en vue des côtes d'Afrique et de Syrie. La tradition nous a conservé l'intéressant souvenir des *Pirates verts*. C'était une troupe d'aventuriers flamands qui, dégoûtés de faire le commerce d'une manière légale et régulière, imaginèrent de se liguer entre eux, d'équiper une flottille à frais communs et d'aller prendre par la force ce qu'autrefois ils achetaient ou échangeaient contre d'autres marchandises. Siger de Bruges, Gérard de Courtrai et Wimer ou Guinemer de Boulogne étaient les capitaines de ces différents vaisseaux, fins voiliers, qui défiaient à la course les fières galéasses de Venise et les légères caravelles des Barbaresques. Quatre cents hommes étaient sous leurs ordres, tous marins intrépides, qui s'aventuraient sans crainte jusque sous les murs d'Alexandrie, de Damiette et de Saint-Jean-d'Acre. Parmi les nombreux faits que la légende attribue à ces flibustiers, nous citerons le suivant, bien qu'il appartienne plutôt à l'histoire des croisades.

Wimer de Boulogne et ses deux compagnons remontaient le Cydnus, pour aller à Tarse, grande ville commerçante à quelque distance de la mer. Quelle ne fut point leur surprise en voyant flotter sur les hautes murailles de cette antique cité les couleurs de leur pays, ou tout au moins un signe de ralliement qui en rappelait le nom. Bientôt ils aperçurent des gens qui portaient le costume de la Flandre et du Brabant, et trouvèrent enfin avec une indicible joie des compatriotes là où peu de temps auparavant il n'y avait que des ennemis de la croix.

C'est que Baudouin, frère de Godefroid de Bouillon, s'était emparé de Tarse en allant prendre pos-

session de sa principauté d'Édesse; c'est que, depuis que ces corsaires avaient quitté leur patrie pour courir les mers, les chrétiens s'étaient ligués entre eux contre le croissant pour reconquérir Jérusalem et la terre sainte.

La reconnaissance, comme on le pense bien, fut touchante et la joie de Baudouin d'autant plus grande qu'il avait retrouvé dans Wimer de Boulogne un ancien compagnon d'armes, qui avait échangé l'épée et, la dague contre la hache d'abordage. Il engagea une partie de ces corsaires à s'enrôler sous sa bannière et à se joindre aux pèlerins qui marchaient sous ses ordres à la conquête d'Édesse. Ces hommes rudes et enthousiastes, comme toutes les natures primitives, n'hésitèrent point à céder au désir de Baudouin et jurèrent de lui être fidèles dans toutes ses entreprises; ils tinrent parole et secondèrent puissamment les croisés (1).

Nous n'en finirions point si nous devions enregistrer toutes les aventures merveilleuses que les chroniqueurs attribuèrent à bon nombre de voyageurs belges pendant l'époque des croisades. Parmi les plus populaires il faut compter celle du fameux Gilles de Chin, de Mons, qui tua en Afrique un lion monstrueux, transformé plus tard en dragon dans les légendes et surtout celle de Gilion de Trasegnies, qui a fait le sujet d'un curieux roman de chevalerie (2).

Issu d'une des plus illustres familles du Hainaut,

(1) *Magasin belge*. Bruxelles, 1838, in-18, t. I, p. 9.

(2) *Histoire véritable de Gilion de Trasignies*. Bruxelles, 1703, in-12. — Ce roman fut aussi imprimé à Leipzig par les soins du professeur Wolff.

Gilion de Trasegnies quitta sa patrie dans la deuxième moitié du XIIe siècle, pour aller combattre, en vrai chevalier chrétien, les Sarrasins qui occupaient la terre sainte. La relation de ses faits et gestes appartient proprement à l'histoire héroïque de la Belgique. C'est une de ces légendes naïves et décousues telles que l'époque des croisades en vit naître par milliers.

L'intrépide paladin se rend directement à Jérusalem. Au retour de cette ville, il est pris par les Sarrasins et mené au *Caire en Babylone*. Mais il est bientôt délivré par une compatissante *pucelle*, nommée Gracyenne, qui devient amoureuse du beau captif. Gilion est aussi reconnaissant que vertueux; il répond au service que lui a rendu la jeune fille, en sauvant la vie au soudan, son père, dont il bat les ennemis qui étaient venus l'assiéger dans sa capitale. Un peu plus tard, un roi maure accourt livrer une grande bataille sous les murs de cette ville, et notre chevalier est encore fait prisonnier et conduit cette fois à Tripoli de Barbarie.

Enfin, après des vicissitudes diverses et des aventures sans nombre, le sire de Trasegnies retourna dans sa patrie avec la belle Gracyenne qu'il avait précédemment convertie au christianisme et prise pour épouse, bien qu'il fût déjà marié. Mais voici comment s'explique cette bigamie; c'est le roman même que nous citons : « Ma très-chère amie, dit le chevalier à
» Marie, sa première femme, étant au delà des mers,
» un traître nommé Amaury me dit que vous étiez
» morte en couches. J'en eus si grande douleur que je
» fis vœu de ne plus jamais retourner dans ma patrie,
» et j'épousai la noble fille que vous voyez ici et qui

» m'a sauvé la vie. Je l'ai fait baptiser à Rome. Vous » serez toujours loyalement servie par elle, et aussi » longtemps que vous vivrez, je n'aurai aucun rap- » port avec elle. »

L'histoire rapporte que Gilion mourut en Palestine en 1187 (1).

Un autre voyageur, qui appartient un peu à la catégorie de Gilion de Trasegnies, c'est Guillaume de Saftingen, un des héros de la bataille de Courtrai (1302). Il était moine de l'abbaye de Terdoest près de Bruges. Plus enclin au métier de la guerre que disposé à porter le froc, cet intrépide religieux se signala à la journée des Éperons d'or par son courage et sa hardiesse; c'est lui qui eut l'honneur de renverser le comte d'Artois et de décider ainsi de la victoire en faveur des Flamands. Il rentra ensuite dans son couvent; mais, ayant eu le malheur de tuer son prieur dans une rixe, en 1308, il prit la fuite, quitta sa patrie, visita la terre sainte, apostasia, et devint, dit la tradition, pacha du soudan d'Égypte.

Parmi les premiers noms célèbres de voyageurs que nous rencontrons au moyen âge, nous avons à citer un Brabançon, l'intrépide et zélé Guillaume de Ruysbroeck ou Rubruquis, contemporain de Jean de Plancarpin et du Vénitien Marco-Polo, et qui nous a laissé sur la Tartarie une des plus curieuses relations qui existe. Ambassadeur de saint Louis

(1) *Le Livre de Baudoyn, comte de Flandre, suivi de fragments du roman de Trasignyes*, publié par MM. Serrure et Voisin. Bruxelles, 1836, in-8o.— Le Mayeur, *Gloire belgique*, t. II, p. 357.—A la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, il existe deux manuscrits anciens de ce roman.

dans l'empire du Grand Mogol, il se montra à la fois missionnaire courageux, diplomate habile et géographe instruit, eu égard aux connaissances scientifiques de l'époque.

Un autre voyageur renommé qui vécut environ cent ans après Rubruquis, le fameux Mandeville, appartient à la Belgique par le lieu de sa sépulture. Plus connu par la naïveté de ses récits, sa crédulité, ses aventures extraordinaires, que par les services qu'il rendit à la géographie, Guillaume de Mandeville quitta l'Angleterre son pays natal en 1332; il voyagea pendant trente quatre-ans, parcourut l'Asie et l'Afrique, décrivit l'Égypte, l'Arabie, la Perse, le *Cathay*, le royaume du Prêtre Jean, vit presque toutes les contrées de l'Europe et vint passer le reste de ses jours à Liége, ville dont il avait fait sa patrie d'adoption. Il y mourut en 1372 et fut inhumé dans l'église des Guilielmites. On croit que c'est dans ce couvent qu'il rédigea la relation de ses voyages; on sait qu'elle est écrite en roman-wallon.

Mandeville est, avec Bernard de Breydenbach, de Mayence (qui visita la Syrie en 1481, accompagné d'un peintre d'Utrecht, nommé Reuwich), le premier voyageur dont on ait livré le récit à l'impression; déjà en 1483, on en publiait à Zwoll une traduction flamande devenue populaire dans la suite.

Sous les ducs de Bourgogne, les voyages en terre sainte, qui avaient été un peu abandonnés pendant le siècle précédent, redevinrent en quelque sorte de mode. On sait que Philippe le Bon rêvait la conquête de la Palestine et la prise de Jérusalem. A peine eut-il succédé à son père, Jean sans Peur, qu'il sai-

sit toutes les occasions de s'éclairer sur la situation de ces contrées célèbres, où le Christ mourut pour la rédemption des hommes, et que les Sarrasins tenaient sous leur odieuse domination. Nous verrons plus tard, par la relation de Guillebert de Lannoy, qui voyagea pendant plus de cinquante ans, que, dès l'année 1421, le duc Philippe, conjointement avec les rois de France et d'Angleterre, avait chargé ce gentilhomme d'une ambassade qui avait pour but de pressentir les intentions des princes chrétiens sur son projet d'entreprendre une nouvelle croisade contre les infidèles.

C'est aussi dans ce but que le même duc engagea Bertrandon de la Brocquière, son conseiller et premier écuyer tranchant, à rédiger le voyage qu'il avait fait en terre sainte, comme pèlerin, en 1432 et 1433, dans la compagnie d'un grand nombre de seigneurs et d'officiers de ce prince, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de nos compatriotes. Bertrandon était revenu en France par la voie de terre, en traversant toute la partie occidentale de l'Asie et l'Europe orientale, au milieu des populations musulmanes. Ce voyage, alors d'une difficulté inouïe, avait permis à l'auteur d'examiner de près la situation politique de l'empire des Turcs. C'en était assez pour piquer l'avide curiosité de Philippe le Bon sur ce point. Au reste, ce qui prouve bien que la relation de Bertrandon de la Brocquière avait été écrite avec l'intention que nous venons d'indiquer, c'est que ce voyageur y a inséré un traité sur les forces militaires des musulmans et la possibilité de soumettre ceux-ci à la puissance des princes chrétiens. Selon toutes probabilités, ce traité était destiné à être

communiqué à la brillante cour du grand duc d'Occident.

Bertrandon de la Brocquière était né en Guyenne; quoiqu'il ait été officier d'un de nos princes, sa relation appartient donc à l'histoire littéraire de France (1).

Un autre seigneur de la cour du duc de Bourgogne, le sire de Wavrin, qui était né dans le Hainaut vers la fin du XIV[e] siècle, avait aussi vu la Palestine dans le même but.

Constantinople venait de tomber au pouvoir des Turcs. Philippe le Bon ne voulait plus retarder l'exécution de son projet favori. Il annonça une croisade générale, leva des troupes et s'avança même en Allemagne; mais il revint tout à coup dans ses États, sans cependant abandonner entièrement son dessein.

Jean de Torzelo avait été pendant douze ans à la cour du Grand Turc, pour étudier à fond la puissance alors déjà si menaçante de cet empire, et les moyens dont les chrétiens pourraient se servir pour en arrêter les progrès et l'abattre. Il était chevalier et chambellan de l'empereur de Constantinople. Il rédigea un long rapport sur sa mission, daté de Florence le 16 mars 1439. Cette pièce fut envoyée dans la suite à Philippe le Bon par André de Pelazago; elle contenait un exposé des forces des musulmans ainsi que des troupes dont l'empereur d'Orient pourrait, à l'occasion, disposer en faveur des chrétiens.

Bertrandon de la Brocquière et le sire de Wavrin furent invités par le duc à donner leur avis sur le

(1) Elle a été publiée, avec une intéressante introduction, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. V, p. 422-627, par LE GRAND D'AUSSY.

travail de Torzelo, et le premier fut chargé de le traduire de l'italien en français. Le sire de Wavrin émit l'opinion que l'expédition n'aurait point de bon résultat, si on l'entreprenait immédiatement; il conseillait d'attendre encore une année, afin que tous les princes de la chrétienté pussent y prendre part. Dans le même temps un chanoine de Lille, Jean Miélot, qui avait visité plusieurs fois la terre sainte, fut chargé par le duc de traduire en français le traité récemment écrit sur cette contrée par l'Allemand Burchard. Au reste, il paraît que tous les Belges de quelque considération qui avaient visité l'Orient furent consultés dans cette circonstance (1).

Vers le même temps, Martin Vilain, issu de l'illustre maison de Gand, partait pour la terre sainte, comme pèlerin, mais probablement aussi en qualité d'envoyé secret du duc de Bourgogne; car nous voyons que Philippe le Bon lui accorda un sauf-conduit, en date du 10 janvier 1458, afin que lui et les dix personnes qui l'accompagnaient fussent bien traités partout où ils se présenteraient, avec leurs bagages, chevaux, joyaux, lettres et papiers.

A son retour de Jérusalem, Charlotte, reine de Chypre, lui remit à Nicosie, le 23 juillet 1459, les insignes de l'ordre royal de l'Épée, avec l'autorisation de les conférer, à son tour, à deux gentilshommes, chevaliers ou écuyers (2).

(1) Les rapports et avis de Torzelo, de la Brocquière et Wavrin, existent en manuscrit à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, nos 7250 et 7251. — Voy. aussi *Mémoires de l'Institut de France*, tome V, p. 455.

(2) Duchesne, *Hist. générale des maisons de Guisnes, d'Ardres et de Gand.* Paris, 1631, preuves, p. 611 et suiv.

Pendant que le duc de Bourgogne s'occupait de l'exécution de ses belliqueux projets contre les infidèles, un intrépide Brugeois réalisait une conquête plus belle et plus utile.

En effet, à la Flandre occidentale actuelle appartient, en rang de date, un des premiers navigateurs des anciens Pays-Bas, Josué Van den Berge, qui naquit à Bruges vers la fin du XIV[e] siècle, et retrouva en 1446 une partie de l'archipel des îles Flamandes, connues plus vulgairement sous le nom d'îles Açores. Dans un voyage qu'il fit à Lisbonne pour son négoce, il fut poussé par une tempête vers ces îles, qu'il trouva inhabitées et auxquelles il donna le nom d'*îles Flamandes* (1). A son arrivée à Lisbonne, il ne manqua point de parler de sa découverte; les Portugais profitèrent de ses indications, mirent plusieurs navires en mer, et s'empressèrent de soumettre ces îles à leur domination. Il paraît cependant, d'après l'assertion de quelques anciens auteurs et de J. Kingston Tuckey, célèbre navigateur anglais, mort en 1816, que déjà des marins brugeois y auraient abordé dès la fin du XIV[e] siècle, mais que bientôt après on aurait perdu la trace de cette première découverte. Forster, de son côté, dit à ce sujet :

« Depuis 1445 jusqu'en 1449, on reconnut le reste » des Açores, les îles Saint-George, Gracieuse,

(1) M. le baron de Reiffenberg pense que ce nom leur vient d'Isabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon, qui favorisa la colonisation de ces îles. (*Mémoire sur les relations de la Belgique et du Portugal*, p. 27, note 1, dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, t. XIV.)

» Fayal et Pico. Il était impossible que ces îles,
» presque en vue de Terceire, demeurassent plus
» longtemps inconnues. L'île de Fayal, nommée ainsi,
» non à cause du hêtre qui y croît en abondance,
» mais à cause d'une nouvelle espèce de bruyère :
» *myrica Faya*, fut donnée par Alphonse à Isabelle,
» duchesse de Bourgogne, sa sœur (1). Après la mort
» de l'infant don Henri, cette princesse la donna à
» Jobst Van Hurter, que les Portugais nomment de
» Hurtra et Hura, né à Nuremberg. Hurter, qui était
» entré par un mariage dans l'illustre famille de Ma-
» cédo, aborda dans l'île de Fayal en 1466 avec une
» colonie de plus de deux mille Flamands des deux
» sexes. Quoique la nation fût accablée à cette époque
» par une guerre ruineuse et par la famine, la du-
» chesse avait donné à ces colons toutes les provisions
» nécessaires pour deux ans. Cette colonie fit bientôt
» de grands progrès... Jacob Van Brugge (2) et Guil-
» laume Van Dagora, tous deux Flamands, peuplèrent
» quelques-unes des Açores ; Jobst Van Hurter et
» Martin Behaim, tous deux de Nuremberg, devin-
» rent seigneurs de Fayal et de Pico. »

Quelque confusion qui règne dans ces divers récits, on voit que les Flamands prirent une grande part à la découverte et à la colonisation des îles Açores. Martin Behaim, quoique Allemand d'origine, avait si longtemps habité les Pays-Bas qu'il pouvait presque passer pour Flamand. Au reste, les meilleurs auteurs modernes sont d'accord pour attribuer

(1) C'est sa tante ; car elle était femme du duc Philippe le Bon.
(2) C'est sans doute Josué Van den Berge.

au Brugeois Van den Berge l'honneur d'avoir fait connaître définitivement la situation des îles Flamandes.

En 1492, Martin Behaim fit construire à Nuremberg un globe terrestre de grande dimension. Bien qu'il ait passé sous silence le nom véritable de Josué Van den Berge, il inscrivit au-dessus de ce globe la légende suivante, qui à elle seule prouve que les colons nouveaux de ces pays furent tirés de la Flandre; nous citons ce passage en entier :

LES AÇORES OU ISLES CATHÉRIDES.

« Les susdites îles furent habitées l'an 1466, lors-
» que le roi de Portugal (Alphonse V) les donna, après
» beaucoup d'instances, à la duchesse de Bourgogne,
» sa sœur, nommée Isabelle. Il y avait alors en Flan-
» dre une grande guerre et une extrême disette; et
» la duchesse envoya de Flandre dans ces îles beau-
» coup de monde, hommes et femmes de tous les
» métiers, ainsi que des prêtres et tout ce qui ap-
» partient au culte religieux; comme aussi plusieurs
» vaisseaux chargés de meubles et de ce qui est né-
» cessaire à la culture des terres et à la bâtisse des
» maisons. Elle leur fit donner pendant deux ans tout
» ce dont ils pouvaient avoir besoin pour subsister,
» afin que dans la suite des temps on pensât à elle
» dans toutes les messes, et que chaque personne y
» dît pour elle un *Ave Maria :* lesquelles personnes
» montaient au nombre de deux mille; de sorte
» qu'avec ceux qui y sont passés et nés depuis, ils

» forment plusieurs milliers. En 1490, il y avait en-
» core plusieurs milliers de personnes, tant Allemands
» que Flamands, lesquels y avaient passé avec le noble
» chevalier Job de Huerter, seigneur de Moerkirchen
» (Moerkerke) en Flandre, mon cher beau-père, à qui
» ces îles ont été données pour lui et pour ses des-
» cendants par ladite duchesse de Bourgogne; dans
» lesquelles îles croît le sucre portugais. Les fruits y
» mûrissent deux fois par an, car il n'y a pas d'hiver,
» et tous les vivres y sont à bon marché; de sorte que
» beaucoup de monde peut encore y aller chercher sa
» subsistance.

» L'an 1431, après la naissance de Notre-Seigneur
» Jésus-Christ, lorsque régnait en Portugal l'infant
» don Pierre, on équipa deux vaisseaux munis des
» choses nécessaires pour deux ans, par les ordres
» de l'infant don Henri, frère du roi de Portugal,
» pour aller à la découverte des pays qui se trou-
» vaient derrière Saint-Jacques de Finisterre; les-
» quels vaisseaux, ainsi équipés, firent toujours voile
» vers le couchant, à peu près de cinq cents lieues
» d'Allemagne. A la fin, ils découvrirent un jour ces
» dix îles; et, y ayant débarqué, ils ne trouvèrent
» que des déserts, et des oiseaux qui étaient si ap-
» privoisés qu'ils ne fuyaient devant personne; mais
» on n'aperçut dans ces déserts aucune trace d'homme
» ni de quadrupède; ce qui était la cause que les
» oiseaux n'étaient pas farouches. Voilà pourquoi on
» donna à ces îles le nom d'Açores, ce qui veut dire
» les îles des Autours. Et pour satisfaire à l'ordre du
» roi de Portugal, on y envoya l'année suivante seize
» vaisseaux avec toutes sortes d'animaux domesti-

» ques; et l'on en mit une grande partie dans chaque » île pour qu'ils y multipliassent (1). »

C'est grâce aux curieuses recherches de feu M. Auguste Voisin, dont nous suivons ici le travail, que nous pouvons revendiquer aujourd'hui, sans contestation, comme un enfant de la Belgique l'un des principaux navigateurs du xve siècle (2).

Voici ce que dit encore de l'île de Fayal un écrivain espagnol, Christoval Mosquera (3); nous traduisons littéralement :

« L'île de Fayal, qui peut avoir neuf lieues de » circuit, se nommait dans le principe *Nouvelle* » *Flandre*, parce que ce furent des Flamands qui la » peuplèrent et qui la cultivèrent, comme il paraît » par les gens qui y demeurent, et comme l'affirment » Gaspar Vapélio dans sa *Descripcion Universal*, et » Jean-Baptiste Vrient, qui dit que ceux qui trou- » vèrent ces îles étaient des Flamands, natifs de » Bruges. »

Nous ajouterons que Pierre Van den Broeck, dont nous parlerons plus tard, et qui voyagea de 1609 à 1629, nomme encore les Açores : *Vlaemsche Eylanden* (îles Flamandes). Enfin Hérera, qui publiait en 1622 son *Novus Orbis seu Descriptio Indiæ occidentalis,* nous dit à peu près la même chose que Mosquera. Il ajoute qu'à l'époque où il écrivait, il y avait encore plusieurs familles flamandes dans l'île de Fayal, et qu'on y

(1) *Histoire diplomatique du chevalier Martin Behaim, etc.*, 1802, in-8°, p. 19-21.

(2) Voir sa notice sur la découverte des Açores, *Bulletins de l'Académie de Bruxelles*, t. VI, II, 181-191.

(3) Viage en las islas de los Acores.

trouvait un ancien torrent appelé : *Ribera dos Flamingos.* Elle était cultivée par des Belges et leurs descendants. Bien qu'on y parlât portugais, le caractère belge n'y était pas encore dégénéré (1).

Nous le ferons remarquer ici, c'est sous les ducs de Bourgogne que Bruges atteignit l'apogée de sa splendeur et de sa prospérité. Sous le gouvernement de ces princes, amis du luxe, des arts et des lettres, les relations commerciales de nos grandes villes avec les pays étrangers prirent une extension extraordinaire: nos provinces étaient alors en rapport direct avec les villes des côtes d'Afrique et les principaux ports de l'Orient. On rencontrait nos navires marchands sur toutes les mers. Philippe le Bon et son fils Charles envoyaient au loin des grands seigneurs de leur cour en mission. Déjà quelques hardis aventuriers quittaient la Flandre pour aller à la recherche de terres nouvelles. Tous étaient respectés par les puissances étrangères, quand leurs lettres de sauf-conduit portaient qu'ils avaient le duc de Bourgogne pour maître; car la renommée de la puissance des princes de cette maison, égale à celle des plus grands monarques, retentissait jusqu'au fond des contrées les plus éloignées. A cette époque, d'ailleurs, beaucoup de nobles croyaient mériter les bonnes grâces de ces princes magnifiques, en entreprenant, comme Guillebert de Lannoy, des voyages longs et difficiles dans des pays encore peu explorés; ils en revenaient avec des protestations de dévouement et de

(1) *Descriptio Americæ,* in-fol., p. 3-5. — Le Mayeur, *Gloire belgique,* t. 1, p. 216. — Hérera parle aussi d'une colonie flamande qui avait eu le projet d'aller s'établir au Mexique.

respect de la part des souverains de ces contrées, et ces hommages spontanés flattaient la vanité des ducs, qui récompensaient les efforts de leurs courtisans-voyageurs par des présents et des distinctions. C'est sous Philippe le Bon et ses successeurs que la diplomatie, comme on l'entend de nos jours, prit réellement naissance. Jusqu'alors cette science était restée au berceau. On ne députait guère des ambassadeurs qu'à des princes chrétiens, qu'à des puissances amies avec lesquelles on était en relation depuis des siècles. Il était rare qu'un personnage revêtu de cette qualité, se rendît, par exemple, dans les États du grand-duc de Moscovie ou dans quelque autre partie de l'Europe réputée barbare. Aussi pouvait-on regarder comme un fait extraordinaire, presque inouï, que l'ambassadeur d'un prince chrétien fût dépêché en Asie ou en Afrique pour conclure un traité de commerce ou débattre quelque affaire politique. Les immenses relations des ducs de Bourgogne avec presque tous les pays de la terre changèrent la face des choses et rendirent ces missions beaucoup plus fréquentes. Nous avons déjà cité Guillebert de Lannoy, Bertrandon de la Brocquière et le sire de Wavrin, qui passèrent en terre sainte par ordre de Philippe le Bon. Voici un autre ambassadeur du même prince et de son fils, dont le nom, comme voyageur, mérite bien d'être rappelé ici. Anselme Adornes appartenait à une puissante et ancienne famille de Bruges, qui devait son origine à un noble Génois, compagnon d'armes de Guy de Dampierre en Afrique et en Syrie au XIIIe siècle. Comme l'avaient fait la plupart de ses ancêtres, ce seigneur alla en 1470 visiter Jérusalem,

Sainte-Catherine, le mont Sinaï et l'Égypte, en compagnie de Jean Adornes, son fils, plus tard chanoine de Saint-Pierre à Lille et qui rédigea le voyage de son père.

Voici l'itinéraire sommaire de ces voyageurs (1):

Arrivés à Rome le 18 avril 1470, ils se trouvent déjà à Gênes le 2 mai. Ils s'y embarquent immédiatement après, voient la Corse, la Sardaigne et les îles voisines et relâchent sur les côtes d'Afrique le 24 mai. Adornes s'arrête ici pour consacrer un chapitre à la religion et aux mœurs des païens, et pour décrire la manière de vivre des Arabes qui habitent les déserts de l'Asie et de l'Afrique. Il décrit ensuite les ruines de Carthage, Tunis, les curiosités de cette contrée, son voyage de Tunis à Alexandrie, l'île de Malte, la Morée, Candie et autres îles de la Méditerranée. D'Alexandrie il se rend au Caire, où il arrive le 7 août; il a soin de parler du Nil, du lieu où croît le baume d'Égypte, du soudan, des forces militaires, de la monnaie et des mameluks de ce prince. Il n'oublie pas de mentionner la manière dont il fut traité au Caire, les précautions et les mesures qu'il faut prendre pour traverser le désert.

Le 24 du même mois il se trouve dans le monastère des frères du mont Sinaï. Le 30 il est à Gazera, et le 11 septembre à Jérusalem.

Dans les chapitres suivants Adornes parle longuement de Jérusalem, du mont Sion, du mont des Oliviers, de Bethléhem et des montagnes de Judée, du

(1) Manuscrit de la bibliothèque de Lille, in-folio, nº 59. — Nous devons la communication de cet itinéraire à M. Le Glay.

Jourdain et de la mer Morte. Le 22 du même mois, nous le trouvons déjà à Rama, ayant quitté Jérusalem pour retourner dans sa patrie. Il visite sur sa route Nazareth, le Tabor, la mer de Tibériade ou de Galilée et Damas qu'il nomme une ville extraordinairement opulente et agréable. Il se dirige de là sur Bayrouth, où il arrive le 28 octobre, avec l'intention de s'embarquer immédiatement après pour l'île de Rhodes. Il voit l'île de Chypre et ses principales villes, Nicosie et Famagouste; le golfe de Satalie et plusieurs autres lieux où son navire devait relâcher; les îles de l'Archipel, Corfou, l'Albanie, l'Esclavonie, et arrive enfin à Brindes, en Calabre, le 24 novembre 1470.

Adornes parcourt toutes les villes de la Sicile, et finit sa relation par la description de ce qu'il a vu de plus remarquable dans ce pays.

Ce voyage qui a plusieurs points de ressemblance avec celui fait dix ans après par Josse Van Ghistele, mériterait d'être publié.

Nous ajouterons qu'Adornes fut chargé de plusieurs missions diplomatiques importantes par Philippe le Bon et Charles le Téméraire; il reçut entre autres, de ce dernier, en 1473, celle de se rendre en qualité d'ambassadeur, avec le patriarche d'Antioche, auprès du roi de Perse, pour le complimenter de la part du duc de Bourgogne. On sait qu'il accomplit ce voyage, mais les détails manquent sur la manière dont il fut accueilli, sur ses aventures et sur le résultat de sa mission. Il mourut assassiné en Écosse, le 23 janvier 1484 (2).

(2) On sait que Pierre et Jacques Adornes fondèrent, à Bruges,

Un autre seigneur flamand, Josse Van Ghistele ou de Ghistelles, voyagea de 1481 à 1484 et visita en détail toutes les contrées de l'Asie et de l'Afrique que les pèlerins chrétiens avaient coutume de voir lorsqu'ils faisaient un voyage complet dans ces parties du monde. Nous analyserons plus tard l'importante relation qu'il nous a laissée.

Vers le même temps nous trouvons quelques gentilshommes du Hainaut qui se rendent aussi en Palestine. Le principal d'entre eux, George Languerrand, natif de Mons, a laissé une relation de son voyage, qui se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque de Lille (1). Il partit de sa ville natale le 9 février 1485 et se dirigea d'abord vers Rome avec Nicolas de Saint-Genois et Arnoud de Saint-Genois, son frère, ainsi qu'avec leur serviteur et Jérôme d'Ennetières. De cette ville ils se rendirent à Venise où ils s'embarquèrent pour aller visiter Jérusalem et le mont Sinaï, et où ils s'adjoignirent Arnoud Crocque Villain et son valet. Languerrand revint dans sa patrie par Venise, le Milanais, tout le nord de l'Italie et l'Allemagne. Il se sépara de ses compagnons à Diest, en Brabant, « où très-grande chère fut faite » par nous, dit-il, en terminant sa narration, tous » ensemble au souper avec plusieurs nobles per» sonnes (2). »

l'église de Jérusalem sur le plan du Saint-Sépulcre de cette dernière ville. Voy. Gaillard, *Recherches sur cette église.—Anzeiger für teutsche Kunde*, année 1835, p. 272. — *Excellente cronycke van Vlaenderen.*

(1) Manuscrit n° 58, in-4°.

(2) *Anzeiger für teutsche Kunde und Vorzeit*, année 1835, p. 272-282.

« Le vendredi 16 février 1486, après avoir entendu » la messe et déjeuné, je montai à cheval avec mes » compagnons, et nous allâmes d'un trait jusqu'à » Mons, où j'arrivai le même jour à quatre heures de » l'après-dînée, ce dont je remercie Notre-Seigneur » qui m'a permis ainsi d'accomplir mes voyages de » Jérusalem et de Sainte-Catherine du mont Sinaï, » ainsi que le voyage de Rome, de Notre-Dame de » Lorette et d'autres lieux visités par les pèlerins. »

Foppens (1) assure que cette relation a été imprimée in-folio, en 1489; mais on n'en connaît point d'exemplaires.

Nous ajouterons que George Languerrand était, en 1481, receveur général de Hainaut. Il existe, aux archives de la chambre des comptes de Lille, sous la date du mois d'octobre 1481, une instruction qui lui mande de se transporter à Beaumont, pour y ouvrir une enquête sur les travaux de fortifications qui s'exécutaient depuis quatre ans dans cette ville (2).

Claude Mirebel, contemporain de George Languerrand et probablement aussi son compatriote, nous a également laissé une relation de son voyage à Jérusalem et au mont Sinaï. Elle existe en manuscrit, à la bibliothèque de Lille (3), sous le titre de *Voyaiges de Jerusalem et de Sainte-Katerine.* M. Le Glay, qui en parle dans son *Mémoire sur la bibliothèque du département du Nord*, p. 60, a bien voulu nous donner

(1) *Bibliotheca Belgica*, p. 339.

(2) Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Le Glay, archiviste général du département du Nord, à Lille.

(3) N° 57 des manuscrits. Voy. *Anzeiger,* cité, p. 273.

copie du curieux passage qui concerne les dépenses de ce voyage.

« Je parlerai d'abord, dit Claude de Mirebel, de
» la dépense ordinaire et nécessaire pour chaque per-
» sonne. Il faut d'abord un chameau, qui portera
» deux outres, l'une pleine de vin, l'autre remplie
» d'eau, puis du biscuit et le menu bagage du voya-
» geur; cela lui coûtera 7 ducats de Venise. Il doit
» avoir 25 mesures de vin : 5 ducats. Il prendra avec
» lui des poulets en pâté, de la viande salée, du sucre
» en pain, du sucre rosat, du sucre candi, du julep
» de limons, des chandelles de cire et autres choses
» nécessaires pour se rafraîchir (!) : 5 ducats. Pour
» les deux outres : 2 ducats. Pour un âne qui portera
» le vin à Gazera : 1 1/4 ducat. Pour l'âne qui ira de
» Gazera à Jérusalem : 1 ducat. Pour le truchement
» qui parlera l'italien : 10 ducats; mais si les pèle-
» rins sont dix, cela ne devra coûter pour chacun
» d'eux plus de 8 ou 9 ducats. A Gazera on payera
» à l'émir 1 ducat. Pour le logement et l'eau : 1 du-
» cat. Pour location d'une tente : 1 ducat par per-
» sonne. Outre la somme que chaque voyageur est
» tenu de payer au truchement, il faudra encore lui
» donner, pour sa nourriture : 2 gros; pour son che-
» val : 2 gros; pour son entretien : 2 gros. Pour voya-
» ger joyeusement avec les chiens-mâtins, qui con-
» duisent les ânes et les chameaux, il faut payer par
» personne un demi-gros ou un gros, sinon ils mar-
» cheront en rechignant et montrant beaucoup de
» mauvais vouloir (!). Tandis que lorsqu'on paye cette
» gratification, ils courent au galop et *chantent* (!), au
» nombre de deux ou trois mille, un chant plus mé-

» lodieux que ne pourraient faire tous autres chiens » ou loups (!). Les ânes et les chameaux, excités par » ces chants, vont alors aussi vite qu'eux. Tout cela » coûte environ deux ducats par voyageur. Quand on » arrive à Sainte-Catherine, on donne au truchement » une gratification de deux ducats par personne; on » remet une gratification semblable à ceux qui con- » duisent les ânes et les chameaux. A Gazera, on loue » un guide, chargé de faire retirer les Arabes du » pays; car, sans cela, ceux-ci accourent en foule » pour mendier et voler, s'ils le peuvent; dans ce cas, » l'on ne peut s'en débarrasser qu'en leur jetant un » morceau du pain destiné aux chiens; ce guide, qui » connaît et montre tous les chemins, coûte à chaque » voyageur un ducat. »

Claude Mirebel finit en fixant la dépense totale à la somme de 40 ou 43 ducats.

Une des plus curieuses relations de voyage qui existent, est sans contredit celle de Jean de Hèse, prêtre du diocèse d'Utrecht, qui partit pour la terre sainte en 1489 et qui en rapporta un recueil de récits naïfs, de légendes merveilleuses, de contes populaires et de poétiques mensonges, qui prouvent combien les clercs mêmes étaient encore crédules à la fin du xve siècle, bien que la brillante domination des ducs de Bourgogne eût déjà passé sur nos provinces. Jean de Hèse n'oublie pas, comme on le pense, de décrire le royaume du Prêtre Jean et de raconter à ce propos les plus bizarres invraisemblances. Sa relation ressemble à un conte des *Mille et une Nuits;* elle est si pleine de drôleries de toute espèce, qu'elle ferait douter si l'auteur, au lieu de raconter ce qu'il

a vu, n'a pas laissé divaguer son imagination sur des souvenirs puisés dans des livres, sans avoir jamais visité les lieux célèbres de l'Orient (1).

Jusqu'ici, comme on a pu le voir, c'est vers la terre sainte et les contrées voisines que les Belges portent presque exclusivement leurs pas. Héritiers de la piété de leurs ancêtres, qui s'y rendaient le heaume en tête, l'épée à la main, ils visitent ces lieux, consacrés par tant de traditions saintes, en simples et pieux pèlerins, plutôt qu'en voyageurs curieux de s'instruire. Voilà pourquoi toutes les relations de voyage de cette époque se répètent si souvent et contiennent toujours, sauf de rares exceptions, les mêmes détails, les mêmes descriptions, les mêmes imprécations contre le joug des infidèles sous lequel gémissait la Palestine.

Dans le siècle suivant, c'est un tout autre esprit qui se manifeste parmi ceux qui entreprennent des voyages lointains. On était alors sous l'influence des grandes choses qui s'accomplissaient en Europe; la découverte du Nouveau Monde, l'invention de l'imprimerie (2), la Réforme, la renaissance des lettres et des sciences, les événements importants du règne de Charles-Quint, modifiaient la tendance de tous les esprits. On oublia Jérusalem, le Saint Sépulcre, le Liban et le royaume du Prêtre Jean, pour ne songer

(1) De Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, éd. du baron de Reiffenberg, t. V, p. 425-437.

(1) *Anzeiger*, cité, p. 275-276.

(2) Cet art admirable ne commença à exercer réellement son influence, comme instrument intellectuel, qu'un demi-siècle après son invention.

qu'aux moyens de repousser les coups hardis que Luther portait sans merci à une religion consacrée par quatorze siècles de foi et de soumission. Il s'agissait d'ailleurs aussi d'arrêter la puissance menaçante des Turcs et d'empêcher les descendants de Mahomet de s'asseoir sur le trône des Césars. Puis il y avait les grands génies de l'époque qui ne s'occupaient que d'encourager les arts, de recueillir les débris des littératures de Rome et de la Grèce; enfin les succès des Espagnols et des Portugais dans le Nouveau Monde avaient imprimé une espèce de mouvement fébrile à toutes les nations de l'Europe; chacune d'elles, à l'envi, équipait des navires marchands et envoyait de hardis navigateurs à la recherche de quelque Pactole inconnu dont les flots roulaient l'or et les richesses, tandis que, d'autre part, de zélés et intrépides missionnaires s'en allaient braver les plus grands périls, pour convertir à la foi chrétienne les peuplades sauvages de l'Amérique.

L'attention générale était absorbée par d'autres choses que par le souvenir des lieux où le Christ était mort en croix. Aussi ne trouvons-nous guère de Belges, au commencement du XVI[e] siècle, qui se dirigent vers la terre sainte; nous citerons cependant Pierre de Smet, de Bruxelles, qui visita ce pays en 1505 et 1506, et dont nous analyserons plus tard la relation.

On conserve à la bibliothèque de Douai (1), la relation manuscrite de trois voyages faits au commence-

(1) Manuscrit, n° 748. Nous devons les renseignements qui suivent sur Jean de Zillebeke à l'obligeance de M. Dutilloeul, bibliothécaire de la ville de Douai.

ment du xvie siècle, par un seigneur flamand, nommé Jean de Zillebeke : une première fois à Rome avec Guillaume Brulart, son *suivant*, et Josse de la Porte, seigneur de Morselle (1); une seconde fois encore à Rome, avec Jean Foret, prêtre chanoine de Cambrai et prévôt de Bethune, André Solre-Villain, prêtre d'Ypres, Josse de la Porte, seigneur de Morselle, Rogier Gantois, de Lille, et Othon Van den Bossche, de Courtrai, avec l'*intention* de se rendre à Venise et de là à Jérusalem; enfin une troisième fois en terre sainte avec George Maillard et un *varlet*.

Il ne poussa point les deux premiers voyages au delà de Rome, mais il accomplit le troisième, comme il l'avait résolu. Il quitta son château de Zillebeke, près d'Ypres, le 21 mars 1514, passa par Bruges et l'Écluse, s'embarqua à Middelbourg en Zélande, s'arrêta à Flessingue et se dirigea ensuite en droite ligne vers Lisbonne. Il avait le projet de visiter Saint-Jacques en Galice, mais une tempête l'empêcha de s'approcher des côtes d'Espagne. Il aborda enfin à Lisbonne : « C'est une grande ville, » dit Zillebeke, assez comme Bruges, mais point si » belle à moytié. » Il décrit ensuite assez légèrement quelques églises, quelques monuments et certains usages du pays. En partant de Lisbonne, les pèlerins visitent quelques points des côtes et des îles septentrionales de la Méditerranée. Ils aperçoivent la Sardaigne, débarquent en Sicile, et n'arrivent en Syrie que le 12 septembre suivant. Ils visitent Jaffa (Joppé) et entrent dans Jérusalem quelques jours après; ils

(1) Moorslede, village de la Flandre occidentale.

vont loger dans cette ville chez le patriarche. — Après avoir fait la description ordinaire des lieux saints, ils reviennent s'embarquer à Jaffa, touchent à l'île de Rhodes, revoient les côtes de la Sicile, traversent l'Italie, « et pour brief, dit notre voyageur, partîmes » de là (la Lombardie) et allâmes le droict chemin » devant notre pays jusques à Gand, là où je veins à » poinct pour veoir le duc Philippe. » Après un an et quelques jours d'absence, il revit son château de Zillebeke, le 7 mars 1515.

La relation de ce voyageur était originairement écrite en flamand, car on lit à la fin :

« Pour ceulx qui mon livre liront et ma simplesse » entendront, il convient qu'ils me pardoint pour » cause que ne suis point clerc ni en doctryne pour » faire livre, ni mettre en ordre comme il appartient. » Et moy qui suys Flamant, et, en faisant mon voyage, » le mis tout en flamant, et moy après ma venue l'ay » translaté de flamant en franchois, qui m'estoit paine » et rompement de teste. Il est mal espolys et de soys » faly; mais, puysque je le ensy, je suis content. »

L'auteur a raison d'être modeste; car ce voyage, écrit sous forme de journal, est à la fois pauvre de pensée et de style; il n'offre rien de très-saillant.

M. Mone, dans sa notice sur quelques anciens voyageurs des Bays-Bas (1), dit que c'est en 1499 que Jean de Zillebeke s'embarqua pour la terre sainte. La relation même de ce seigneur prouve qu'il ne partit qu'en 1514.

En 1533 nous trouvons à Constantinople un ar-

(1) *Anzeiger*, cité, p. 275-276.

tiste belge, nommé Coeck. Il était parti pour y fonder une de ces manufactures de tapisserie de haute et basse lisse, qui faisaient alors la gloire industrielle de Bruxelles et d'Audenarde, et auxquelles les célèbres Gobelins de Paris durent plus tard leur origine.

Pierre Coeck était né à Alost en 1502. Voué dès son enfance à la peinture et à l'architecture, il passa de bonne heure en Italie pour s'y perfectionner dans l'art qu'il cultivait. C'est à Rome qu'il acquit cette finesse de touche, cette correction de dessin qui caractérisaient ses compositions. De retour dans sa patrie, il se maria à Alost. Le magistrat de la ville, voulant honorer son talent, le nomma peintre et architecte en titre, avec une pension convenable.

Au bout de deux ans de mariage, il perdit sa femme et revint se fixer à Bruxelles, où il avait passé ses premières années dans les ateliers de Bernard Van Orley.

C'était alors l'époque la plus florissante des manufactures de tapis; les produits des ateliers de Bruxelles et d'Audenarde étaient célèbres dans le monde entier. Les Van der Moeyens, riches fabricants de tapisseries de haute et basse lisse dans la première de ces deux villes, voulaient étendre encore cette industrie alors si florissante. Ils conçurent le projet d'établir une manufacture à Constantinople, espérant y rivaliser avec les tapis de Smyrne et d'Alexandrie, qui n'avaient d'autre mérite que leur velouté et la vivacité de leurs couleurs. — Cette maison engagea Coeck à peindre des cartons pour elle et le pressa même d'accepter la direction de l'établissement qu'elle se proposait de fonder dans la capitale de l'empire ottoman. Notre artiste, fort désireux d'aller admirer le soleil du

Bosphore, accepta et partit en 1533 pour la Turquie, avec un certain nombre d'ouvriers flamands.

Il séjourna un an à Constantinople, où il parvint à surprendre le secret des riches couleurs dont on se servait pour teindre les soies et les laines; il y apprit la langue du pays et acheva pendant ce temps divers cartons remarquables, entre autres une vue de l'antique Byzance et de ses environs, et sept grands dessins qui représentaient les cérémonies, les usages et les mœurs des habitants.

Malheureusement les tentatives de l'artiste flamand échouèrent contre la routine. Le Grand Seigneur fut médiocrement charmé de ces dessins dont il était incapable d'apprécier le fini; il fallut abandonner l'espoir de créer une manufacture de tapisserie, et nos pauvres ouvriers durent revenir aux Pays-Bas, découragés, épuisés de fatigue, et après avoir subi des pertes considérables de temps et d'argent. Grâce à son talent, Pierre Coeck put utiliser ce voyage, et, à son retour, il se vengea du dédain professé par le Grand Turc pour ses cartons, en les gravant lui-même sur bois en sept différentes planches. Les exemplaires de cette œuvre sont fort recherchés; l'exécution du dessin atteste beaucoup d'esprit d'observation.

Revenu de Constantinople, notre artiste épousa en secondes noces, à Anvers, Marie Verhulst, qui lui donna une fille; celle-ci fut mariée à Pierre Breughel le vieux, dont il avait été quelque temps le maître.

Pierre Coeck est fort connu dans l'école flamande comme peintre, comme graveur, comme architecte, et surtout par ses traductions flamandes, fort estimées, de Vitruve et de Serlio. Mais, comme voyageur, il n'a

point laissé de souvenirs. Le seul monument qui nous reste de son séjour en Turquie, ce sont les sept dessins dont nous avons parlé plus haut.

Vers la fin de sa vie, Coeck devint peintre et architecte en titre de Charles-Quint et de sa sœur Marie, reine de Hongrie. Mais il ne jouit pas longtemps des avantages que lui assurait sa nouvelle position; il mourut à Bruxelles, le 16 décembre 1550, à l'âge de 48 ans (1). — Voici ce que VASARI, le célèbre historien des peintres, dit de notre artiste :

« Pietro Coucke ha havuta molta inventione nelle
» storie et fatto bellissimi cartoni per tapizzerie e
» panno d'aruzzo : e buona maniera e pratica delle
» cose d'architettura (2). »

De l'artiste nous passons au diplomate. Un des meilleurs et des plus habiles négociateurs de l'empire, au XVIe siècle, était encore un Flamand. Petit-fils de Jean de Sceppere, vice-amiral de Flandre, Corneille de Sceppere ou Scepperus naquit à Nieuport en 1502. Il fut envoyé comme ambassadeur en Turquie par Charles-Quint et par Ferdinand son frère, pour négocier avec le célèbre Soliman un traité de paix ou tout au moins une trêve de quelques années. Il résida assez longtemps à Constantinople; mais il n'a point laissé de

(1) En juin 1550 il faisait encore imprimer, à Anvers, pour son compte, par Gilles Van Diest, une description avec de nombreuses gravures de l'entrée de Philippe II en cette ville, comme prince d'Espagne.

(2) Voy. PAQUOT, *Hist. littéraire des Pays-Bas*, t. XII, p. 411-417. — HUBER et ROST, *Manuel des curieux et des amateurs de l'art*. Zurich, 1801, t. V, p. 34-37. — DELVENNE, *Biographie du royaume des Pays-Bas*, t. I, au mot *Coucke*. — VAN MANDER, au mot *Coeck*.

son voyage une relation proprement dite. Avant d'être au service de Charles-Quint, il avait été chancelier du roi Christiern II, de Danemark, et avait été fort utile à ce prince, si connu par ses démêlés avec sa vertueuse épouse, Isabelle, sœur de Charles-Quint, et avec Frédéric, duc de Holstein, qui finit par le dépouiller de sa couronne (1).

Feu M. Von Gevai, attaché aux archives impériales à Vienne, a publié les pièces et les lettres diplomatiques de la septième ambassade, envoyée à Soliman Ier, et confiée, en 1534, à Corneille Scepperus, par Ferdinand Ier (2). En tête se trouvent les instructions que lui donna Charles-Quint, en date du 24 décembre 1533, et celles qu'il reçut du roi Ferdinand, ainsi que de son collègue Jérôme de Zara.

Bien que tous ces documents appartiennent à l'histoire diplomatique de l'empire, nous analyserons cependant ici, d'une manière sommaire, le rapport que cet envoyé adressa de Prague à l'empereur, en date du 2 août 1534.

Il quitta d'abord Raguse pour se rendre directement à Constantinople, où son collègue, Auguste Griti, qui l'avait précédé, l'accueillit avec la plus grande joie. Ils s'entendirent aussitôt sur le meilleur moyen d'être reçus par le Grand Seigneur. Mais Scepperus fut enfermé comme un prisonnier dans

(1) *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 67-74. — Altmeyer, *Hist. des relations diplomatiques des Pays-Bas avec le Nord.*

(2) *Urkunde und Actenstücke zur Geschichte der Verhältnissen zwischen OEstenreich, Ungern und der Pforte im* XVI *und* XVII *Jahrhunderte.* Wien, 1839, in-4o.

son hôtellerie, afin qu'il ne pût communiquer avec personne. Le 3 avril 1534, il obtint enfin audience du grand visir Agaz-Bassa. Il lui remit les lettres de Ferdinand, lui expliqua ensuite de bouche le vrai motif de son voyage, qui était d'obtenir une trêve, et dans plusieurs autres entrevues il défendit les intérêts de l'empire avec une grande force d'arguments et une logique serrée qui mirent Agaz-Bassa fort mal à l'aise. Ce ne fut que le 17 mai qu'il put voir Soliman. Il fut reçu au palais, avec le cérémonial accoutumé, par les janissaires et les spahis. Arrivé au lieu où était le divan, il y fut retenu à dîner avec les trois principaux visirs, Agaz, Cassum et Coradin. Puis, introduit auprès du Grand Seigneur, il lui baisa la main selon l'usage. Il lui remit alors les lettres missives de Ferdinand, et, aidé de son interprète, il développa longuement en sa présence les motifs de son ambassade.

Après un long entretien avec Sa Hautesse, Scepperus s'en allait assez satisfait de sa réception, lorsque, en sortant, il fut assailli par les janissaires qui l'accueillirent avec des rires moqueurs, des cris et des menaces de mort, l'appelant *spaigna*, *spaigna*, et faisant à chaque instant mine de le vouloir tuer. Ces insolences durèrent jusqu'à ce qu'il eût dépassé avec son escorte le temple de Sainte-Sophie. Cependant le prudent diplomate eut soin de marcher la tête haute et d'avoir l'air de mépriser ces ignobles outrages.

Le lendemain, 18 mai, il reçut la visite du grand visir Agaz, qui venait encore lui parler de l'objet de sa mission. Mais, comme il trouvait les Turcs fort

difficiles à manier, Scepperus quitta Constantinople le 13 juin, et arriva à Prague au mois de juillet.

Voici un extrait de la lettre qu'il écrivit à Ferdinand; elle est datée de Presbourg, 15 juillet 1534. « Je ne puis vous exprimer toutes les tribulations » que j'ai eu à supporter à Belgrade, où j'ai dû » rester pendant sept jours, par suite du caractère » dissimulé de ces vilains Turcs, en qui l'on ne » peut avoir aucune confiance. Je pense que je ne » serais jamais sorti de cette ville sans le génie in- » ventif de Jérôme Lasky, qui me tira de là, en me » faisant traverser toute la Hongrie par terre. — » Hier je suis arrivé à Presbourg, mais si malade que » j'ai cru voir arriver ma dernière heure; car je ne » pouvais ni monter à cheval, ni m'asseoir dans une » voiture... Mais ma bonne constitution m'a sauvé » plutôt que les remèdes; maintenant je suis mieux » et j'espère être à Vienne demain, d'où je serai » bientôt auprès de Votre Majesté. La flotte turque, » qui, d'après mes dernières lettres, appareillait à » Belgrade, sera à la fin du mois à Bude (1)... »

Les pièces publiées par M. Von Gevai prouvent que Scepperus était un diplomate actif, zélé et rompu aux affaires, qui ne le cédait ni en talent ni en dévouement à Auger de Busbecq, dont nous parlerons longuement plus tard, et qui résida pendant près de dix ans à Constantinople, en qualité d'ambassadeur.

Peu d'années après, l'amour de la science et le désir de propager parmi les Maures de la côte d'A-

(1) *Urkunde und Actenstücke zur Geschichte der Verhältnissen zwischen OEstenreich, Ungern und der Pforte im* XVI *und* XVII *Jahrhunderte.* Wien, 1839, in-4o, p. 140-141.

frique les doctrines de la religion du Christ, poussaient dans le royaume de Fez un des plus savants philologues des Pays-Bas ; nous voulons parler de Nicolas Cleynaerts, qui résida pendant un an dans cette contrée, en 1540 et 1541.

Un autre savant belge, contemporain de Cleynaerts, génie bizarre, qui, au milieu d'une foule de folies scientifiques et de ridicules élucubrations, donnait cependant des preuves de profondes connaissances en histoire et en antiquités, Goropius Becanus, dont il nous reste de volumineux écrits, brûlait également du désir de visiter les contrées lointaines pour en étudier les mœurs, les institutions et les divers langages.

Becanus (1) nous raconte lui-même que, vers 1550, un seigneur anglais, Henri Knevet, avait été chargé de la part du roi d'Angleterre, Henri VIII, de lui offrir des arrhes pour les frais d'un voyage d'exploration que ce prince lui avait proposé de faire en Turquie et en Perse, avec des lettres de recommandation pour les princes de ces contrées, qui à leur tour lui en auraient donné de semblables pour les parties les plus éloignées de leur empire.

Mais la mort surprit Knevet à son arrivée en France, et le roi Henri VIII mourut aussi dans le même temps.

Becanus désirait surtout visiter le lieu du paradis terrestre.

L'intention du roi, piqué de voir les Espagnols, les Portugais et les Français accomplir tant de découvertes, était de faire explorer l'intérieur de la grande Asie jusqu'aux confins de l'Orient. Mais la mort de ce

(1) *Origines Antverpienses*, p. 494. — Bergeron, *Voyages*, t. I, p. 26.

prince ayant empêché Becanus d'accomplir ce voyage, il fut devancé par un seigneur français, Guillaume Postet, envoyé par le roi François Ier.

Gaspar Barzœus ou Bartzoen, qui fit ses études à l'université de Louvain, qui s'embarqua ensuite en qualité de missionnaire pour les Indes, qui parcourut avec saint François-Xavier, dont il fut l'ami, l'immense contrée située entre le cap de Bonne-Espérance et le Japon, vivait vers la même époque; il mourut à Goa, en Guinée, l'an 1553. Il nous a laissé sur ses voyages un recueil de lettres curieuses qui ont été publiées sous le titre de : *Litteræ Indicæ Gaspari Barzœi* (1).

Josse Ryckius, religieux franciscain, natif de Gand et qui importa le premier le froment au Pérou, était contemporain de Barzœus. Dans le couvent des Franciscains, à Quito (aujourd'hui capitale de la république de l'Équateur), on conservait précieusement naguère encore un vase de terre qui renferme quelques grains de ce précieux froment, et sur lequel on lit une inscription en flamand qui signifie : *Que celui qui me vide n'oublie pas le Seigneur* (2).

Bien que l'illustre créateur de la science anatomique de l'homme ne rentre point précisément dans la catégorie des voyageurs, nous ne saurions manquer de faire mention de lui, sous peine d'être taxé d'oubli et d'indifférence.

Né à Bruxelles en 1513 ou 1514, Vésale, après

(1) *Kunst-en letterblad,* 1843, p. 49-50, 53-54, *Notice sur Barzœus,* par Ph. Blommaert.

(2) Le Mayeur, *la Gloire belgique*, t. I, p. 283.

avoir fait de brillantes études à Louvain, à Montpellier et à Paris, visita successivement l'Italie, où il résida pendant plus de sept ans, la Suisse, l'Allemagne et l'Espagne, d'où l'on assure qu'en expiation d'un prétendu homicide involontaire qu'il aurait commis sur le corps d'un gentilhomme dont il avait entrepris la dissection, bien qu'il vécût encore, il fut obligé de se rendre en terre sainte et qu'il mourut, à son retour, de misère et de faim dans l'île de Zanthe.

M. le professeur Burggraeve, dans ses excellents travaux sur Vésale, a parfaitement prouvé que c'était là une histoire controuvée; que ce noble et grand génie n'avait point commis un tel crime, et que l'inquisition espagnole ne s'était point rendue coupable de la condamnation du médecin de Philippe II.

Les motifs du départ de Vésale pour la Palestine sont fort simples. Ses découvertes lui avaient suscité un grand nombre d'ennemis. Les persécutions sourdes dont il était l'objet avaient miné sa santé; il se sentait malheureux, triste, découragé au milieu de cette austère cour de Madrid où il se voyait en butte aux soupçons et à la haine de ses adversaires. Il avait besoin d'échanger l'air pesant qu'il respirait contre un air plus libre; il voulait surtout revoir cette Italie, théâtre de ses premiers succès universitaires; il voulait aller réfuter lui-même ce qu'un de ses plus célèbres élèves, G. Fallopia, avait écrit contre ses doctrines.

Mais comment quitter l'Espagne où il était comme enchaîné aux flancs de Philippe II, tant ce roi avait besoin de son savoir éminent, de sa longue expérience

et tenait à le conserver auprès de sa personne?

André Vésale prétexta un vœu religieux et prétendit qu'il avait promis de se rendre en terre sainte. Auprès d'un prince pieux comme Philippe II, l'allégation d'un semblable motif ne souffrait point d'objection. Aussi n'en fit-il aucune au célèbre anatomiste. Celui-ci partit au commencement de 1564 pour Venise; il s'embarqua sur une galère qui se rendait en Chypre, et prit bientôt le chemin de Jérusalem.

A peine fut-il arrivé dans la ville sainte que le sénat vénitien lui fit offrir la chaire d'anatomie, devenue vacante à l'université de Padoue par la mort de Fallopia.

Heureux de trouver une occasion de défendre sa réputation ébranlée par le livre de son élève, et de revoir cette ville de Padoue où naguère un auditoire si nombreux se pressait autour de sa chaire, Vésale se hâta de reprendre le chemin de l'Europe; mais le navire qu'il montait fit naufrage sur les côtes de Zante, petite île de la mer Ionienne, vis-à-vis du golfe de Lépante. Les secousses de ce cruel événement, la maladie dont il souffrait déjà en quittant Madrid, la misère et le manque de secours nécessaires dans une telle circonstance, l'accablèrent promptement. Il mourut le 2 octobre 1564, à l'âge de 58 ans. Près de cinq siècles auparavant, une gloire d'une autre espèce s'éteignait dans la même île; Robert Guiscard, duc de la Pouille, vint mourir à Zante, au moment où il se rendait en Palestine.

Un orfévre dont il avait fait la connaissance eut soin de la sépulture d'André Vésale; il fit placer en son honneur, dans une chapelle dédiée à la Vierge, l'épitaphe suivante :

ANDREÆ VESALII BRUXELLENSIS TUMULUS
QUI OBIIT IDIBUS OCTOBRIS
ANNO 1564
ÆTATIS VERO SUÆ QUINQUAGESIMO OCTAVO
QUUM HIEROSOLIMIS REDIISSET (1).

Nous devons encore citer au nombre des voyageurs belges, un digne émule de Scepperus et de Busbecq, qui fut comme eux envoyé en Turquie en qualité d'ambassadeur de l'empereur d'Allemagne. Charles Rym, chevalier, seigneur de Bellem, naquit à Gand en 1533; il était fils de Gérard, conseiller du conseil de Flandre (2) et de Barbe Cleyssone de Waelbeke. Il fit d'excellentes études à Louvain et y obtint le second rang dans la promotion des quatre colléges de 1551. Il s'appliqua ensuite au droit, partit pour l'Italie et devint docteur en droit de l'université de Padoue ou de celle de Rome, on ne sait pas au juste laquelle. De retour aux Pays-Bas, il fut nommé conseiller au conseil de Luxembourg. Maximilien II l'appela à sa cour et l'envoya comme ambassadeur en Turquie. Parmi les nombreuses négociations diplomatiques dont il fut chargé et qu'il conduisit à bonne fin, il faut compter la trêve de 8 ans qu'il conclut en 1567 entre l'empereur et le sultan Selim II. Les succès obtenus par Rym dans la diplomatie attirèrent sur lui tous les regards à Vienne, où l'empereur le nomma conseiller aulique. Plus tard il devint mem-

(1) BURGGRAEVE, *Études sur Vésale*. — *Les Belges illustres*, article *Vésale*, 3e partie, p. 43-62.

(2) *Vaernewyk, de Historie van Belgis*, Gend, Van der Haegen, 1829, t. II, *Appendice*, p. 112. — PAQUOT, t. XIII, p. 233-237.

bre du conseil privé des Pays-Bas à Bruxelles, et passa les dernières années de sa vie à Gand où il mourut en 1583. Orateur distingué, poëte latin de mérite, philosophe profond, historien savant, Rym était aussi très-versé dans le droit civil ; il connaissait six langues; personne n'était mieux fait pour la diplomatie que lui. Les manuscrits qu'il a laissés, mais dont on a malheureusement perdu la trace, comprennent une relation de son voyage en Turquie; aucun n'a vu le jour. Cette relation portait pour titre : *Commentarii rerum in singulis diebus toto legationis tempore ab ipso factarum*. Rym y faisait la description de tous les lieux qu'il avait vus dans ses voyages.

Au dire de Sanderus, ce diplomate rendit de grands services aux chrétiens qui gémissaient sous le despotisme turc. On cite entre autres un savant italien, Jérôme Maggi, que Rym voulut soustraire aux odieux traitements dont on l'accablait dans son esclavage à Constantinople, pour avoir pris une part active au siége de Famagouste. Maggi fut secrètement conduit à l'hôtel de l'ambassadeur flamand; mais un pacha vint l'y chercher et le fit étrangler, en 1572, malgré les réclamations de l'envoyé impérial.

Le célèbre médecin anversois, Jean Fiennus, lui dédia en 1582 son livre intitulé : *De flatibus humanum corpus molestantibus, commentarius.*

Vers cette époque vivait en Portugal un autre voyageur belge nommé Pierre Megalhanes de Gandavo.

Malgré la tournure espagnole de la première partie de ce nom, les mots *de Gandavo* prouvent suffisamment que ce voyageur était Flamand, sinon de nais-

sance, au moins d'origine; c'est au reste aussi l'opinion de feu M. Voisin (1) qui le regarde comme Gantois.

Il nous a laissé une intéressante description de Santa-Cruz ou du Brésil, que M. H. Ternaux-Campans a publiée en français, dans sa collection intitulée : « Voyages, relations et mémoires originaux pour ser- » vir à l'histoire de la découverte de l'Amérique (2). » Dans sa préface, le savant éditeur dit que Megalhanes naquit à Braga, vers le milieu du XVIe siècle, et rapporte d'après la *Bibliotheca lusitana,* t. III, qu'il était fils d'un Flamand. Après avoir passé plusieurs années au Brésil, il revint en Portugal, s'établit dans la province d'Entre-Douro-e-Minho où il se maria, et employa le reste de sa vie à diriger une école qu'il avait fondée et pour laquelle il publia en 1574 un manuel pour prouver l'utilité des langues portugaise et espagnole. L'histoire du Brésil qu'il nous a laissée et qu'il fit paraître en 1575, est un ouvrage remarquable, tant sous le rapport de la description qu'il donne de ces pays éloignés, que sous celui du style simple et coulant qui distingue sa narration.

On pense que Megalhanes visita le Brésil vers 1572, époque où le roi Dom Sébastien jugea utile de diviser cette vaste contrée en deux gouvernements.

M. Ternaux assure que cette histoire, publiée la première fois à Lisbonne en portugais, est devenue d'une rareté excessive. A peine en connait-on trois ou quatre exemplaires. Pendant son séjour en Es-

(1) *Messager des sciences,* 1841, p. 284. — *Relations de la Belgique et du Portugal*, par le B^on^ DE REIFFENBERG, p. 75, Mémoires de l'Académie de Bruxelles, t. XIV.

(2) Paris, A. Bertrand, 1837, in-8°.

pagne, M. Gachard en a trouvé un manuscrit à la bibliothèque de l'Escurial à Madrid (1).

L'auteur dédie son œuvre à Dom Lionis Péreira, ancien gouverneur de Malaga et de plusieurs parties de l'Inde méridionale. Il fait précéder l'histoire de la province de Santa-Cruz d'un avertissement au lecteur où il dit que le motif de sa publication est d'abord de faire connaître un pays que l'indifférence des Portugais a jusqu'alors presque entièrement laissé dans l'oubli, ensuite d'engager ceux qui habitent misérablement l'antique Lusitanie à chercher un meilleur sort sous ce beau ciel du Brésil où la fertilité du sol est inimaginable.

Megalhanes s'y compte au nombre des Portugais; mais cette assertion ne prouve rien contre son origine flamande, et ne doit être attribuée, à notre avis, qu'à l'attachement profond qu'il avait voué à un pays où probablement il était arrivé extrêmement jeune.

Son livre est divisé en quatorze chapitres où il parle successivement de la découverte du Brésil; de la situation et des avantages de ce pays; des capitaineries et colonies portugaises qui y sont établies; du gouvernement et des mœurs des habitants; des plantes et des fruits qu'on y trouve; des oiseaux, des poissons et autres animaux qui en font la richesse. Il consacre un chapitre à l'histoire fabuleuse d'un monstre marin, tué dans la capitainerie de San-Vicente en 1564. Le reste de l'ouvrage est rempli par les guerres que se font les Indiens; les supplices qu'ils infligent à leurs prisonniers; les conversions opérées

(1) *Bulletins de la Commission d'histoire de Belgique*, t. IX, p. 229.

par les jésuites ; la description des richesses de la province de Santa-Cruz.

En somme la relation de Megalhanes de Gandavo est un des plus curieux documents de cette époque que l'on possède sur la découverte du Brésil.

Parmi les compagnons du célèbre navigateur hollandais Van Linschoten, nous trouvons encore un Belge. Jean Van Linschoten, comme on le sait, s'embarqua fort jeune encore pour l'Espagne et le Portugal et passa aux Indes en 1583, en qualité de maître-d'hôtel de l'archevêque de Goa. Il y passa treize mois, et c'est à ses constants efforts que les Pays-Bas doivent les premières notions exactes sur les Indes. Un Anversois, nommé Frans Koning, partagea une partie des travaux de Van Linschoten. Il s'établit ensuite à Goa pour y exercer l'art de tailler le diamant, et périt malheureusement, victime des passions effrénées des femmes indiennes (1).

Nous arrivons maintenant au XVIIe siècle, c'est-à-dire à la brillante époque de l'histoire des Provinces-Unies, où celles-ci, en guerre depuis près de quarante ans avec l'Espagne, parviennent, grâce au génie entreprenant des Heemskerke et des Barends, à trouver un nouveau chemin vers les Indes, et à se débarrasser ainsi des entraves mises jusqu'alors à toutes leurs entreprises commerciales. A la suite de cette importante découverte, on voit se presser une foule de marins illustres dans les fastes maritimes de la Hollande; Houtman, Van Neck, Van Noord, Bot,

(1) Moll, *Verhandeling over eenige vroegere zeetogten der Nederlanders*, Amsterdam, 1825, in-8°.

J. Lemaire, Lhéremite, Van Diemen, A. Tasman, etc., qui attachent leurs glorieux noms aux nombreux exploits des Hollandais dans le nouveau monde; jamais le commerce de cette nation industrieuse et active ne prit plus de développement que de 1590 à 1640; ce furent cinquante années d'entreprises hardies, de conquêtes presque fabuleuses, de succès étonnants, qui donnèrent aux Pays-Bas cette considération politique, et cette prépondérance commerciale dont le souvenir ne s'est pas encore effacé.

A la suite des troubles religieux et politiques des Pays-Bas, un grand nombre de Belges avaient passé dans les Provinces-Unies pour échapper aux édits tyranniques de Philippe II et de ses gouverneurs. De ces émigrés, la plupart gens entreprenants et doués d'une grande énergie, plus d'un s'engagea dans les entreprises maritimes des Hollandais et s'y fit un nom par son courage et son activité. Nous citerons entre autres l'amiral Pierre Vanden Broeck, d'Anvers, qui fut longtemps un des directeurs les plus actifs de la compagnie des Indes, et dont nous ferons connaître l'intéressante relation.

Dans une expédition tentée par Sebald de Weerdt en 1598, pour faire le commerce par le détroit de Magellan, nous trouvons parmi les gens d'équipage un marin natif de Bruxelles, nommé Nicolas Blieck (1).

En 1810, un navire français, *le Naturaliste,* qui relâcha sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, trouva près d'un poteau une assiette d'étain sur laquelle on

(1) *Historisch en wydloopig verhael van 'tghene de vyf schepen, etc, Journalen van de reysen op Oostindie,* 1617, in-4°, oblong.

lisait l'inscription suivante (c'est la traduction française) :

« 1616, le 25 octobre, est arrivé ici le navire » *d'Eendragt* d'Amsterdam, premier marchand Gilles » Miébais, de Liége, capitaine Dirck Hartoghs, d'Amsterdam; il remit sous voile le 27 du même mois. » Batum était sous-marchand; Janstens, premier pilote; Pieter Eccoores Van Bu.... Année 1616 (1). »

On peut tirer de cette inscription la conséquence qu'un Liégeois, Gilles Miébais, participa à la découverte que fit de ce pays, en 1616, le navigateur hollandais Hartogsrade (2).

Nous avons cité tout à l'heure le nom de Jacques Lhéremite. Ce célèbre navigateur entreprit, en 1623, un voyage autour du monde. Sur *le Maurice*, un des navires qui composaient sa flotte, se trouvait en qualité de chirurgien-major ou, comme on disait alors, de barbier en chef, un licencié en médecine de l'université de Louvain, nommé Jacques Vegeer, natif de cette ville. Arrêté sous l'accusation d'homicide, il fut convaincu au moyen de la torture d'avoir donné des potions malfaisantes à quelques malades du bâtiment qui le gênaient et dont il voulait se défaire. Il fut condamné à être décapité à bord (3).

Au nombre de ces courageux coureurs d'aventures maritimes, il faut placer Jean Seghers, de Bruges.

Les Hollandais avaient déjà entrepris plusieurs

(1) On voit que les noms ont été estropiés.

(2) Moll, ouvrage cité, p. 193-196.

(3) Moll, *ibid.*, p. 163-164.

voyages au Groenland, lorsqu'une société, assez semblable à celle des Indes, se forma dans les Provinces-Unies pour la pêche de la baleine dans le Nord. Cette compagnie, qui n'eut qu'une courte existence, avait fondé quelques entrepôts et comptoirs au Spitzberg, dans l'île Maurice et dans d'autres parages où l'on recueillait l'huile de baleine. Mais jusqu'alors chaque année, aux approches de l'hiver, on quittait ces climats glacé spour y revenir l'année suivante. Cependant quelques aventureux directeurs de la compagnie désiraient savoir s'il y avait moyen de passer la saison rigoureuse dans cette horrible contrée. De 1633 à 1634, sept matelots s'offrirent volontairement pour tenter cette dangereuse expérience et séjourner pendant l'hiver au Spitzberg. Ils avaient pour chef Jean Seghers, de Bruges, que nous venons de nommer. Seuls ils eurent le bonheur d'échapper à la mort; car d'autres tentatives du même genre ayant été faites au Spitzberg et ailleurs, l'année d'après, les matelots furent trouvés morts dans leurs huttes, roides et gelés. Jean Seghers put donc se vanter d'être, avec ses compagnons, le seul Européen qui eût hiverné sous ce ciel de glace (1).

Entre les hardis navigateurs dont la Hollande était comme la pépinière au XVIIe siècle, il en est un surtout que ses voyages lointains, son esprit entreprenant et inquiet, ses diverses infortunes ont rendu célèbre (2). Nous voulons parler de Jean Struys, qui voyagea pendant près de vingt-cinq ans

(1) Moll, ouvrage cité, p. 101-103.

(2) Delvenne, *Biographie des Pays-Bas,* au mot *Struys.*

et qui parcourut l'Italie, la Grèce, la Livonie, la Russie, la Tartarie, la Perse, les Indes, le Japon, le royaume de Siam et bien d'autres contrées encore. Il eut constamment pour compagnon de voyage un Belge, Jean Van Termonde, probablement natif de la ville de ce nom.

Struys s'étant engagé sur un vaisseau de la compagnie des Indes, Van Termonde le suivit et fut attaché au même navire en qualité de chirurgien. On sait, au reste, peu de chose sur son compte. Le czar de Moscovie ayant résolu de se rendre en Perse avec une flotte par la mer Caspienne, Jean Van Termonde, y prit du service ; mais, ayant échoué en novembre 1670 sur les côtes du Daghestan, il fut fait prisonnier avec Struys et retenu à Chamakié, où tous deux furent rachetés par un Géorgien, ambassadeur du roi de Pologne. Entré au service de ce dernier, il y obtint un grand crédit et parvint à y faire admettre aussi un de ses compatriotes, nommé Chrétien Brandt.

Un an après, il put payer sa rançon et il se rendit à Ispahan, vers la fin de 1671. De là il s'embarqua pour Batavia et revint dans sa patrie vers la fin de 1673 avec Jean Struys, qui publia une relation de ses voyages, sous le titre de : *Drie aenmerkelyke en zeer rampspoedige reyzen door Italien, Griekenland, etc.* Amsterdam, 1676, in-4° (1).

Il est probable que, si l'on se donnait la peine de parcourir attentivement les milliers de relations de

(1) C'est dans cette relation que nous avons trouvé le nom de *J. Van Termonde.*

voyages de toute espèce publiées en Hollande depuis deux siècles et demi, on trouverait encore bon nombre d'intrépides marins dont les noms appartiennent à la Belgique et dont la gloire était restée jusqu'ici acquise sans contestation aux provinces du nord des Pays-Bas.

La puissance maritime des Hollandais offrait aux Belges qui avaient dû s'exiler de leur patrie à la fin du XVIe siècle des moyens continuels de refaire leur fortune, de donner des preuves de leur intrépidité, de récupérer enfin un rang et une position dont les événements politiques de leur patrie les avaient dépouillés. Pendant près d'un siècle, nous voyons des noms belges ou d'origine belge briller parmi les hommes de guerre, les artistes, les savants, les jurisconsultes de la Hollande; pourquoi nos compatriotes ne se seraient-ils point distingués dans la carrière alors suivie avec tant de gloire par ce peuple qui leur donnait l'hospitalité?

Après avoir redemandé aux Provinces-Unies quelques célébrités qui nous appartiennent, c'est vers la France que nous allons tourner nos regards, pour réclamer encore un nom belge, les pièces authentiques à la main.

Parmi les hommes célèbres dont la gloire et la renommée sont devenues, à titre de droit d'aubaine, les dépouilles opimes de l'étranger, nous devons citer un navigateur intrépide que la *Biographie universelle* fait naître à Laval, en France, mais qui était bien Belge d'origine et de naissance. François Pyrau ou Pirard de Laval naquit à Stembert, près de Verviers, vers 1570. Fort jeune encore, il quitta sa patrie

et alla faire le commerce à Saint-Malo, en Bretagne. Il y amassa en peu de temps une fortune qui lui permit bientôt d'équiper, en société avec quelques commerçants de Laval et de Vitré, deux navires marchands : *le Corbin* et *le Croissant*, et de s'embarquer pour le Brésil dans l'intention de chercher un chemin plus commode et plus sûr vers les Indes.

Pirard sortit de Saint-Malo le 18 mai 1601, assez peu rassuré sur le succès de son expédition; car le plus mauvais esprit régnait parmi l'équipage. Il relâcha successivement aux îles Annobon, Madagascar et Comore. *Le Corbin*, que montait l'armateur de Saint-Malo, fit naufrage sur les Maldives. Ses compagnons et lui tombèrent entre les mains des insulaires, qui les traitèrent assez bien, mais qui, par mesure de précaution, les dispersèrent dans plusieurs îles. Pirard fut conduit de Pouladoué à Paindoué. Voici comment il raconte les souffrances qu'il endura :

« Ainsi écartés et séparés les uns des autres, nous » souffrîmes toutes sortes d'afflictions et de misères, » pressés par la famine, couchés sur la dure, au » dehors, sans couvert, exposés aux injures de l'air » et des pluies qui étaient alors fort continues parce » que c'était leur hiver. Joint que les eaux de toutes » ces îles sont malsaines pour tous étrangers qui n'y » sont point accoutumés, et l'intempérature de l'air » si grande, que j'ai remarqué durant mon séjour

(1) Les renseignements qui suivent sont tirés du comte de Becdelièvre, *Biographie liégeoise*, t. II, p. 102 et suiv.; et de Delvenne, *Biographie des Pays-Bas*, qui ont copié Michaux, *Biographie universelle*, pour une bonne partie de leur notice.

» que ceux du dehors et toutes sortes d'étrangers, » même des Indiens de la terre ferme et des autres » îles n'y peuvent faire une longue demeure, que » presque tous ne deviennent malades et que la plu- » part n'y meurent. Aussi grande partie de mes com- » pagnons ne demeurèrent guère là qu'ils ne mou- » russent. »

Notre voyageur, qui avait appris la langue du pays, fut assez bien accueilli à Malé, par le roi de ces îles. Mais ce chef avait fait mettre à mort quelques compagnons de Pirard, qui avaient voulu prendre la fuite; il avait en outre donné l'ordre de ne plus donner de vivres aux autres, de sorte que ces malheureux en étaient réduits à mendier leur pain des insulaires. Quant à Pirard, il avait été en quelque sorte exilé dans une île écartée, où, en proie aux chagrins et aux inquiétudes, il ne tarda pas à faire une longue maladie. Il se rétablit cependant et finit par revenir auprès du roi :

« Je servais le roi, nous dit-il, comme l'un de ses » domestiques, prêt à faire tous ses commandements. » J'étais fort bien auprès de lui et des reines qui » souvent s'enquéraient des façons de vivre des Fran- » çais, de leurs mœurs, habits, et principalement des » habits de dames de la France et de notre religion. » Le roi me donna un logis à part, assez près de lui, » et tous les jours on m'apportait de sa maison du » riz et des provisions nécessaires pour ma vie. Il me » bailla aussi un serviteur pour me servir, outre » quelque argent et d'autres présents dont il m'ac- » commoda; par le moyen de quoi je devins quelque » peu riche à la manière du pays, à la manière du-

» quel je me conformais au plus près qu'il m'était
» possible, et à leurs coutumes et façons de faire,
» afin d'être mieux venu parmi eux. Je trafiquais avec
» les navires étrangers qui arrivaient là, avec lesquels
» j'avais même pris une telle habitude qu'ils se con-
» fiaient entièrement à moi, me laissant grande quan-
» tité de marchandises de toutes les sortes, pour
» vendre en leur absence ou pour garder jusqu'à leur
» retour, dont ils me donnaient une certaine partie.
» J'avais quantité de cuirs à moi, qui est là une es-
» pèce de richesse, que je faisais accoutrer par des
» ouvriers qui sont gens qui se louent pour cet effet.
» Bref, il ne me manquait rien que l'exercice de la
» religion chrétienne, dont il me fâchait fort d'être
» privé, comme aussi de perdre l'espérance de jamais
» revenir en France. »

Pirard passa cinq ans dans ces îles. Les Maldives ayant été attaquées en 1607 par une flotte du roi du Bengale, notre voyageur alla trouver ces étrangers qui le traitèrent humainement et l'amenèrent sur leurs navires avec trois de ses compagnons. Il fut successivement transporté à Chartican, Montingue, Calicut et Cochin, et arriva enfin en 1608 à l'hôpital de Goa, épuisé de fatigue et de maladie. Il récupéra cependant assez promptement la santé, s'engagea dans l'armée des Portugais et fit partie de plusieurs expéditions militaires, qui lui fournirent l'occasion de pénétrer dans différentes parties de l'Inde encore peu explorées. Il recueillit sur ces pays lointains une abondante moisson d'observations nouvelles et curieuses. De retour à Goa, il se proposait de revenir en Europe, lorsqu'un beau jour il fut jeté dans les prisons

de cette ville avec tous les étrangers qui y résidaient. Il parvint à sortir de captivité, grâce à la puissante intervention des jésuites et s'embarqua enfin pour la France le 20 janvier 1610. Un an après, il était de retour à Saint-Malo, après une absence de près de dix années. Il mourut dans cette ville en 1652.

« Cet homme entreprenant et intrépide, dit l'abbé » Duval Pyrau, son petit neveu (1), fit une navigation » de dix ans, vit le nouveau monde en observateur, y » prit note de ce qui pouvait servir à l'ancien, donna » la description des plages où il était descendu, leva » le plan des côtes qu'il avait louvoyées, écrivit la » relation de ses voyages et donna à la France l'idée » d'une *Compagnie des Indes*. Cette compagnie le » nomma son *premier armateur*..... Ma famille, à la » mort de l'armateur Pirard, n'en devint pas plus » riche; trop faible pour se faire ouvrir les portes où » entra sa succession, elle put s'honorer d'un homme » illustre et célèbre de son nom, mais la France, » jouissant du droit d'aubaine, compta son argent et » s'appliqua sa fortune. » L'abbé Duval aurait pu ajouter : *et s'empara de son nom!*

Il existe encore aujourd'hui des descendants de cette famille dans les villages de Mangonbroux et de Heusy, près de Verviers.

Pirard de Laval publia son voyage à Paris en 1611, sous le titre de : *Discours du voyage des Français aux Indes orientales*.

Bergeron et Duval en donnèrent dans la suite chacun une édition, mais considérablement augmentée

(1) Dans sa *défense* devant le tribunal révolutionnaire de Liége.

et modifiée. L'une porte pour titre : *Voyages des Français aux Indes orientales, Maldives, Moluques et au Brésil, depuis* 1601 *jusqu'en* 1611. Paris, 1615, 2 vol. in-8°. L'autre est intitulée : *Voyage de François Pirard de Laval, contenant ses navigations aux Indes orientales, etc.* Paris, 1679, in-4°.

La relation de ce voyageur jouit d'une grande réputation d'exactitude : Buffon la cite souvent dans sa *Théorie de la terre*, et Raynal parle de Pirard de Laval dans les termes les plus avantageux dans son *Histoire naturelle de l'homme.*

Un autre voyageur intrépide du XVII[e] siècle, Jean-Baptiste Tavernier, quoique né à Paris en 1605, appartient aussi à la Belgique par l'origine de sa famille. Son père, Gabriel Tavernier, était natif d'Anvers. Il était graveur et imprimeur dans cette ville et y vendait des cartes de géographie qu'il exécutait lui-même. On prétend même qu'il importa à Paris l'art de graver en taille douce. Il est prouvé qu'il émigra en France à l'époque des troubles religieux des Pays-Bas et qu'il vint à Paris pour y établir ses enfants.

Connu par ses nombreux voyages, le courage qu'il déploya dans toutes ses entreprises, les richesses qu'il amassa d'abord et qu'il perdit ensuite, son faste, sa magnificence presque royale, Jean-Baptiste Tavernier rendit, comme Pirard de Laval, d'importants services à la France par les nombreux débouchés commerciaux qu'il parvint à ouvrir à ce royaume dans les Indes, la Perse et autres contrées lointaines.

Il visita l'Asie Mineure, Ispahan, le Mogol, alla

sept fois aux Indes, et mourut à Moscou, âgé de 80 ans, au moment où il reprenait le chemin de la Tartarie (1).

Ce voyageur avait un oncle, nommé Aimé Tavernier, qui imprimait aussi à Anvers, dans la deuxième moitié du XVIe siècle.

Au XVIIe siècle, nous trouvons encore plusieurs Belges qui se rendirent en terre sainte et qui visitèrent les contrées qui étaient le but ordinaire des pèlerins du moyen âge. Nous citerons Omer Calle, Jean Van der Linden, Vincent de Stochove, Barthélemy Deschamps, Bernardin Surius et Antoine Gonsalès.

Omer Calle naquit à Furnes en 1603, fit d'excellentes études et partit pour la terre sainte en 1624, en prenant son chemin par l'Espagne, qu'il visita dans toutes ses parties et où il éprouva des contrariétés telles qu'il ne put s'embarquer à Venise que six ans après, c'est-à-dire en 1630, pour sa destination primitive.

Le 19 août de la même année, il aborda à l'île de Zante, où quatre-vingts ans avant lui était venu mourir un de ses plus illustres compatriotes, l'anatomiste André Vésale. Il visita Alexandrie et fut jeté en prison au Caire, d'où il ne fut retiré qu'après deux ans de captivité, par un puissant gentilhomme français, qui intervint en sa faveur. Il parcourut ensuite toute l'Égypte, traversa les déserts et n'arriva à Jérusalem qu'au mois de novembre 1631. Pendant son séjour dans cette ville, Calle composa un poëme en

(1) *Biographie universelle*, au mot *Tavernier*.

l'honneur du saint sépulcre, qu'il dédia au supérieur du couvent, chargé de la garde de ce lieu sacré.

Il visita ensuite toute la Syrie et se rembarqua à Tripoli pour l'Europe à la fin du mois de mai 1632. A son retour il passa quinze jours en Sicile, vit Naples, et le Vésuve et se rendit à Malte, où il y fut si bien accueilli par le grand maître des chevaliers de l'île, qu'il lui dédia un poëme composé en l'honneur de l'ordre. « Mon ouvrage, dit-il, était orné de plusieurs » *artificieux* acrostiches; il était d'une belle écriture » et enrichi de dessins et de lettres historiées faites à » la plume. »

Il revint, par Rome, Lorette, Florence, Pise, Livourne, Gênes et la France, dans sa ville natale, qu'il ne revit que dix ans après son départ.

La relation de son voyage est écrite en flamand et dédiée par l'auteur (en date du 5 mai 1635), aux magistrats de Furnes, qui l'avaient aidé à supporter les frais de son voyage (1). Elle est restée inédite jusqu'ici, bien que les descriptions des lieux qu'il a visités soient exactes et intéressantes à la lecture, et qu'il s'abstienne, d'après les assurances données par lui dans l'avis au public, de parler de choses qu'il n'a point vues de ses propres yeux.

Omer Calle semble encore avoir entrepris un nouveau voyage de long cours en 1641; mais nous n'en connaissons aucun détail. Il mourut célibataire dans sa ville natale, le 12 juin 1675 (2).

(1) Calle en fit lui-même une traduction latine qu'il dédia à l'abbaye de Saint-Nicolas de Furnes.

(2) Le manuscrit flamand de Calle est conservé à Furnes. C'est à

Jean Van der Linden et Vincent de Stochove visitèrent la terre sainte en 1633. Nous analyserons plus tard la relation de leur voyage.

Barthélemy Deschamps, dont nous avons cité le nom tout à l'heure, naquit à Liége en 1615. Il était moine de l'ordre de Saint-François. Le 3 mars 1666, il se rendit en Espagne par la France et alla s'embarquer pour l'Orient à Finali, dans les États de Gênes.

Nous avons vainement fait des recherches pour nous procurer un exemplaire de la relation (1) qu'il nous a laissée; elle est rare et peu connue. Nous savons qu'il y décrit soigneusement l'Égypte, Rosette, le Caire, le puits de Joseph, la colonne de Pompée, les Pyramides, les ruines de Babylone, Damiette, Saint-Jean-d'Acre, Séide et Rama. Arrivé à Jérusalem le 18 janvier 1667, il fut vivement sollicité par le gardien de son ordre en cette ville, d'accepter la direction spirituelle des négociants catholiques fixés au Caire, ce qui eût comblé le père Deschamps de joie, car il avait un grand désir de finir ses jours en Palestine. Maïs une maladie grave, qui le retint six semaines au lit à Jérusalem, l'obligea de revenir respirer l'air natal et de se rembarquer pour l'Europe. Il rentra à Liége après un an et demi d'absence, au mois d'octobre 1667 (2).

l'obligeance de M. Van Damme-Bernier, échevin de cette ville, que nous devons ces renseignements sur O. Calle.

(1) *Voyage de la Terre sainte et du Levant*, par P. L. Barthélemy Deschamps, récollet de la province de Flandre, Liége, Danthez, in-12, de 602 pages.

(2) Cte de Becdelièvre, *Biographie liégeoise*, t. II, p. 282-284.

Enfin, les récollets B. Surius, de Ruremonde, et Antoine Gonzalès, natif d'Anvers, parcoururent la Syrie, l'Égypte et la Turquie, le premier de 1644 à 1647 et le second de 1664 à 1671; il nous ont laissé des relations détaillées de leurs voyages, que nous analyserons dans le deuxième volume de cet ouvrage. Gonzalès avait successivement occupé en Orient les fonctions de gardien de son ordre à Bethléhem, de président à Tripoli, de curé au Caire, et de commissaire de la terre sainte.

Le XVIIe siècle est aussi l'époque où les pirates d'Alger se rendirent redoutables à l'Angleterre et à la France par leurs expéditions hardies qu'ils poussaient jusque dans la Manche. Il y avait peu de navires marchands auxquels ces audacieux corsaires n'eussent fait la chasse, et les prisons d'Alger regorgeaient de captifs de tous les pays que ces mécréants entassaient les uns sur les autres et qu'ils traitaient de la manière la plus inhumaine. Une foule de marchands et de matelots d'Anvers, d'Ostende, de Nieuport et de Dunkerque gémissaient dans ces horribles prisons, en attendant que de généreux parents ou amis payassent leur rançon. Personne n'a mieux décrit les souffrances de cette captivité que le Brugeois Emmanuel de Aranda, qui vécut deux ans à Alger et dont la relation est une des plus attachantes que nous ayons. — Déjà, une douzaine d'années avant lui, le savant Gramaye, d'Anvers, avait été pris par les Algériens et avait subi une captivité de six mois qui lui inspira les bizarres projets de conquête dont nous aurons à parler en temps et lieu.

Deux noms célèbres dans l'histoire terminent la

série des voyageurs belges du xviie siècle : Louis Hennepin et le P. Verbiest. Bien que ces hommes si éminents à tant de titres appartiennent plutôt à l'histoire des missionnaires proprement dits, nous ne pouvons nous dispenser de parler des importantes découvertes géographiques de l'un, et des services rendus par l'autre à la civilisation du Céleste Empire.

Commençons par Louis Hennepin (1).

Une des plus célèbres découvertes géographiques du xviie siècle dans le nouveau monde est sans contredit celle du grand fleuve du Meschasipi ou Mississipi, qui décharge ses eaux dans le golfe du Mexique, et de l'immense contrée de l'Amérique septentrionale, située entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale. C'est à un Belge qu'on est surtout redevable de cette découverte.

Louis Hennepin naquit à Ath, en 1640, et malheureusement, comme beaucoup d'hommes de génie, il alla mourir loin de son pays natal, victime des envieux, calomnié, presque dépouillé par ses ingrats contemporains d'une gloire qui n'appartenait qu'à lui. Il finit sa vie en Hollande, probablement à Utrecht, au commencement du xviiie siècle

Entré jeune dans l'ordre des récollets, il fut d'abord attaché au service des hôpitaux et des ambulances militaires, où il se signala par sa charité, son énergie et ses connaissances chirurgicales. — Dévoré du désir de voir les pays lointains, dont la description

(1) Une bonne notice a été consacrée à ce missionnaire, par F. Van Hulst, dans la *Revue de Liége,* t. III, p. 68-97.

avait excité son ardente imagination, il obtint d'être envoyé au Canada en qualité de missionnaire. Il s'embarqua à la Rochelle pour cette destination, et arriva à Québec en 1675. Il alla fixer sa résidence au fort de Fontenac, où il fit la connaissance de Robert de la Salle, de Rouen, qui lui disputa dans la suite la priorité de la découverte du Mississipi. — Les heures de loisir dont il pouvait disposer dans ce séjour, Hennepin les consacrait toutes à la lecture des voyages nombreux entrepris dans l'Amérique depuis Christophe Colomb, et chaque jour il formait des projets d'explorations nouvelles avec la Salle qui partageait ses goûts aventureux. Les connaissances variées en géographie qu'il puisa dans ces divers voyages lui suggérèrent l'idée qu'en pénétrant par l'Ohio jusqu'à la mer, il pourrait atteindre le cap des Florides.

De nombreux travaux apostoliques empêchèrent quelque temps Hennepin de réaliser ses plans; mais bientôt se présenta une occasion favorable de tenter ce voyage.

Le roi de France avait autorisé Robert de la Salle à entreprendre des découvertes dans cette partie du nouveau monde, et lui avait fourni les moyens d'aller à la recherche de pays nouveaux.

Hennepin obtint de ses supérieurs religieux la permission d'accompagner ce voyageur à qui il servit en quelque sorte de guide.

Ils partirent ensemble du fort Fontenac ou Catarocouy, le 18 novembre 1678, passèrent une partie de l'hiver près de Vingara, voyagèrent par les lacs Huron, Ontario, Érié et d'autres tout aussi considérables, et atteignirent la rivière des Illinois, sur les

bords de laquelle ils firent bâtir le fort de Crèvecœur.

Arrivé à cette partie du voyage, soit qu'il craignît de continuer ses dangereuses explorations en personne, soit tout autre motif, la Salle prétexta la nécessité de retourner au fort Fontenac pour y chercher du renfort et des munitions, et fit tant par ses menaces et ses prières qu'il détermina Hennepin à aller seul à la recherche du Mississipi, espérant toujours, malgré son absence, recueillir la gloire de cette découverte, comme y ayant contribué en qualité de chef de l'expédition. Mais en dépit des détracteurs de Hennepin, ses relations, empreintes d'un si haut caractère de vérité, prouvent qu'il eut non-seulement la première idée de cette découverte, mais qu'il eut seul l'honneur de voir ses efforts couronnés de succès.

La relation de la découverte du Mississipi rentre plutôt dans l'histoire des missionnaires. Nous ne ferons donc qu'analyser sommairement la navigation curieuse du récollet Hennepin.

Quoique souffrant depuis plus d'un an d'un abcès à la bouche, il partit du fort de Crèvecœur le 29 février 1680, ayant pour toute compagnie deux intrépides Français qui montaient avec lui le canot d'écorce que lui avait donné la Salle. Se confiant à Dieu et à leur courage, ils descendirent la rivière des Illinois, qui avait la largeur et la profondeur de la Meuse à Namur. — Arrivés, le 7 mars, à deux lieues de son embouchure, ils rencontrèrent une tribu, composée de deux cents familles, qui voulut les conduire à leur village, situé à l'ouest du fleuve Mississipi. — Mais, comme leurs vaisseaux étaient fort lourds, ces

sauvages ne purent gagner de vitesse le canot d'Hennepin qui avait grand' peur d'être pillé. — L'embouchure de la rivière des Illinois est à cinquante lieues du fort de Crèvecœur, environ à cent trente lieues du golfe de Mexique. Elle se jette dans le Mississipi entre le 30e et le 33e degré de latitude.

« Nous continuâmes notre route en traversant et en » sondant de tous côtés le fleuve Meschasipi pour voir » s'il était navigable. — Ce grand fleuve Meschasipi » va au sud-sud-ouest et vient du nord et du nord-» ouest. Il coule entre deux chaînes de montagnes, » assez petites en cet endroit, qui serpentent comme » ce fleuve. — Il a presque partout une demi-lieue de » large. Il est divisé par quantité d'isles couvertes » d'arbres entrelassés de tant de vignes qu'on a de » la peine à y passer. — J'étais sûr, d'une manière à » n'en pas douter, que si je descendais au bas du » fleuve Meschasipi, le succès de la Salle ne manque-» rait pas de me décrier dans l'esprit de mes supé-» rieurs, parce que je quittais la route du nord que » je devais suivre selon sa prière et selon le projet » que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs » je me voyais à la veille de mourir de faim et de ne » savoir que devenir, parce que ces deux hommes qui » m'accompagnaient me menaçaient tout ouverte-» ment de me quitter pendant la nuit, et d'emmener » le canot avec tout ce qui était dedans, si je les em-» pêchais de descendre vers les nations qui habitent » au bord de ce fleuve.

» Me voyant dans cet embarras, je crus que je ne » devais pas hésiter sur le parti que j'avais à prendre, » et que je devais préférer ma propre conservation à

» la passion violente qu'avait le sieur de la Salle » de jouir seul de la gloire de cette découverte. »

Nous avons cité en entier ce curieux passage de la relation d'Hennepin, pour faire voir quelle part considérable il prit à la découverte du Mississipi.

Il poursuit ainsi :

« Ce fut le 8 mars de l'an 1680, que nous nous em» barquâmes dans notre canot, après avoir fait nos » prières ordinaires... Les glaces qui descendaient » sur le fleuve en cet endroit, nous incommodaient » beaucoup, parce que notre canot d'écorce n'y pou» vait résister. Cependant nous gagnions toujours » quelque distance commode pour nous échapper » entre les glaçons. »

Après avoir fait six lieues de chemin, ils arrivèrent à une rivière qui se déchargeait dans le Mississipi, et qui était presque aussi grosse que ce fleuve. — La nuit ils relâchaient dans de petites îles, et pendant le jour ils s'aventuraient quelquefois sur le rivage, pour y poursuivre le gibier du pays. — Des sauvages qu'ils rencontrèrent sur la route les engagèrent à descendre, et leur firent bon accueil, dans les villages qui étaient échelonnés de distance en distance sur les rives du fleuve.

« Je ne fais pas profession d'être mathématicien; » cependant j'avais appris à prendre les hauteurs par » le moyen de l'astrolabe. M. de la Salle n'avait eu » garde de me confier cet instrument pendant que » nous étions ensemble, parce qu'il voulait se réserver » l'honneur de toutes choses. Nous avons cependant » connu depuis que ce fleuve Meschasipi tombe dans » le golfe de Mexique entre le 27ᵉ et le 28ᵉ degré de

» latitude, et, comme on le croit, dans l'endroit où » toutes les cartes marquent le *Rio Escandido*, qui » veut dire rivière cachée. — Cette embouchure du » Meschasipi est éloignée d'environ trente lieues de » Rio-Brano, de soixante lieues de Palmas, de quatre- » vingts ou cent lieues de Rio de Panuco sur la côte » la plus prochaine des habitations des Espagnols.

» Pendant toute notre route, depuis l'embouchure » de la rivière des Illinois qui entre dans Meschasipi, » nous avons presque toujours navigué au sud et au » sud-ouest jusqu'à la mer. Ce fleuve serpente en » plusieurs endroits et il est presque partout d'une » lieue de largeur. Il est fort profond et n'a pas de » sable. Rien n'en empêche la navigation, et les na- » vires, même les plus considérables, peuvent y en- » trer sans peine. On estime que ce fleuve a plus de » huit cents lieues d'étendue dans les terres, depuis » sa source jusques à la mer, en y comprenant les » détours qu'il fait en serpentant. Son embouchure » est à plus de trois cent et quarante lieues de celle » de la rivière des Illinois. »

Arrivés au terme de leur voyage, Hennepin et ses deux compagnons construisirent une croix grossière de douze pieds de hauteur, qu'ils enfoncèrent dans le sol et à laquelle ils attachèrent une lettre contenant leurs noms et un récit de leur découverte. Puis ils se mirent à genoux et chantèrent à haute voix l'hymne *Vexilla regis*. Ils ne rencontrèrent pas un être vivant à l'embouchure du fleuve, de sorte qu'ils ne purent s'assurer si les bords de cette mer étaient habités.

Le 1er avril, Hennepin, qui n'avait pu engager ses

compagnons à s'aventurer plus loin, rebroussa chemin et remonta le cours du Mississipi.

L'auteur consacre plusieurs chapitres à la description des rives du fleuve, aux populations qui les habitent, à sa captivité et aux mauvais traitements qu'il eut à subir parmi les sauvages, à la chute d'eau qu'il nomme *Saut de Saint-Antoine*, aux mœurs et aux habitudes des différentes tribus qu'il vit pendant son voyage.

Il revint enfin au fort de Fontenac dans le courant de 1682, non sans exciter un profond étonnement parmi ceux à qui il raconta ses aventures et fit part de ses importantes découvertes. Il partit aussitôt pour Montréal, où résidait le comte de Fontenac, vice-roi du Canada, qui le reçut avec toutes les marques de tendresse et d'intérêt possibles; car il avait cru qu'Hennepin avait péri depuis plus de deux ans par les mains des sauvages.

Nous terminerons ici cet aperçu sommaire de la découverte faite par Hennepin de l'embouchure du fleuve Mississipi; il suffira, pensons-nous, pour prouver au lecteur que tous les honneurs de cette difficile et périlleuse exploration reviennent au courageux missionnaire d'Ath (1).

Non moins célèbre, quoique à d'autres titres que

(1) Voy. *Nouvelle découverte d'un très-grand pays, situé dans l'Amérique, entre le Nouveau-Mexique et la mer Glaciale*, par le R. P. Louis Hennepin. Amsterdam, 1698, in-12. — *Nouveau voyage d'un pays plus grand que l'Europe, etc.*, par le R. P. Louis Hennepin. Utrecht, 1698, in-12. — *Recueil de voyages au Nord*, t. V, Amsterdam, 1722, in-18. — Delvenne, *Biographie des Pays-Bas*. — *Biographie universelle*.

son compatriote L. Hennepin, le père Ferdinand Verbiest naquit à Pithem (Flandre occidentale), en 1623, et mourut à Pékin en 1688. Profondément versé dans les sciences mathématiques et physiques, la géographie et l'histoire naturelle, connaissant plusieurs langues, doué d'une énergie peu commune, entreprenant, zélé, laborieux, ce savant jésuite jouit pendant de longues années de la confiance des empereurs chinois. Il réforma le calendrier de cette nation, fabriqua lui-même des instruments de mathématiques pour l'observatoire de Pékin, fondit des canons, réorganisa toute l'artillerie du Céleste Empire et fut revêtu des fonctions de président du tribunal des mathématiques, une des plus hautes dignités de cette nation. Malgré les querelles que lui suscitèrent les mandarins, jaloux de son mérite, et en dépit des mauvais traitements qu'il eut plus d'une fois à subir, par suite de calomnies répandues sur son compte, Verbiest continua jusqu'à sa mort à rester en faveur auprès du peuple chinois. Il publia, dans la langue du pays, un grand nombre d'ouvrages qui répandirent sa réputation d'un bout de l'empire à l'autre.

M. l'abbé Carton a consacré une notice historique complète à ce célèbre missionnaire dans les *Annales de la société d'émulation de Bruges* (1). Il y apprécie d'une manière remarquable les services rendus par Verbiest aux sciences mathématiques.

Avant d'abandonner le XVIIe siècle, nous raconterons la fin tragique d'un voyageur brabançon, qui mourut

(1) T. 1, p. 83-156, avec portraits et fac-simile. — Voir aussi une intéressante biographie de Verbiest dans la *Revue de Liége*, par Van Hulst, t. III, p. 68-97.

à Moscou en 1683, victime de la barbarie qui régnait encore en Russie à cette époque si proche de nous.

Le seigneur de Rouillé appartenait à une des meilleures maisons nobles du Brabant. Après avoir achevé une éducation des plus brillantes, il songea à la compléter par les voyages. D'un esprit vif et entreprenant, plein de courage et du désir d'apprendre, il quitta sa terre natale à l'âge de vingt-cinq ans pour parcourir les parties les plus septentrionales de l'Europe et une partie de l'Asie. A cet effet, il s'embarqua sur un vaisseau hollandais qui faisait voile pour la Russie, et qui le transporta à Archangel.

De là, de Rouillé se rendit à Moscou, où les czars résidaient alors, et s'y lia d'une amitié étroite avec un père jésuite, nommé Beauvollier, qui se faisait remarquer dans cette ville par sa piété et surtout par ses vastes connaissances en mathématiques.

Malgré les efforts des missionnaires jésuites, on en voulait encore beaucoup aux catholiques établis en Moscovie, et les czars, excités par les ambassadeurs des puissances protestantes en relation avec eux, cherchaient toutes les occasions de persécuter ceux qui étaient attachés à la foi orthodoxe. De Rouillé devint la triste victime de cette haine systématique. Par un hasard fatal, il se prit de querelle avec un Allemand, du nom de Schulz, qui, pour épouser une femme luthérienne dont il s'était épris, avait doublement apostasié en abandonnant l'ordre religieux auquel il appartenait et la foi catholique dont il faisait profession.

Dans la dispute qu'il eut avec cet homme, celui-ci tira son épée et en voulut percer le chevalier bra-

bançon. De Rouillé essaya de le désarmer; mais, n'y pouvant réussir et se voyant en danger d'être tué par ce forcené, il s'empara d'un pistolet suspendu à la muraille, lâcha la détente et étendit son antagoniste sur le carreau.

Le lendemain, des gens de police, avertis du meurtre, saisirent le malheureux assassin et le conduisirent à la chancellerie. Son procès s'instruisit en due forme et il semblait devoir échapper au supplice, par suite des déclarations de Schulz lui-même, qui, ayant survécu deux jours à sa blessure, avait reconnu que ce malheur n'était dû qu'à sa propre obstination. On fut obligé de surseoir au jugement, en attendant de plus amples informations.

L'envoyé de Pologne et tous les catholiques notables de Moscou firent tout ce qu'ils purent pour obtenir la liberté de l'accusé, et les Russes, de leur côté, n'omirent aucun moyen de parvenir au même but, dans l'espoir de le convertir bientôt à leur religion.

De Rouillé passait pour un catholique fervent et un ami fidèle des jésuites. C'en fut assez pour exciter la haine jalouse des luthériens, et surtout des Hollandais, qui mirent de leur bord l'envoyé de Brandebourg afin de mieux perdre un homme dont la foi inébranlable leur faisait ombrage.

Cet envoyé, fort influent à la cour de Moscou, envenima l'affaire, et insinua qu'il fallait non-seulement punir dans de Rouillé l'assassin de Schulz, mais encore l'émissaire de ces jésuites qui voulaient arracher les Moscovites à la religion grecque, contre toutes les lois de l'empire. Au sortir d'une conférence avec le prince

Galitzin, ministre d'État, à qui il souffla adroitement une partie de sa haine contre les catholiques, les juges se réunirent et prononcèrent l'arrêt de condamnation du meurtrier.

Ceux qui s'intéressaient au sort de l'infortuné jeune homme n'épargnèrent aucune démarche pour obtenir sa grâce. Lui-même, d'après les assurances qu'il en avait reçues, il put espérer un instant d'être mis en liberté, et il écrivit dans ce sens au père Beauvollier, son confesseur. Mais quels furent l'étonnement et la douleur de celui-ci, en apprenant un beau matin que l'on conduisait le gentilhomme brabançon au supplice et qu'on s'apprêtait à lui trancher la tête dans le quartier des Allemands, non loin de la maison où il avait commis le meurtre. Ne consultant que son devoir, et au risque de se perdre dans l'esprit des Russes, le jésuite court à la place le crucifix à la main, traverse la foule qui entoure le malheureux, écarte les soldats qui lui barrent le passage et vient offrir au condamné d'entendre sa confession générale.

De Rouillé se jeta dans ses bras, accomplit avec la plus fervente piété ses derniers devoirs religieux, s'adressa à haute voix au peuple pour l'assurer qu'il mourait enfant de l'Église de Rome et se remit enfin entre les mains du bourreau. Peu d'instants après, l'infortuné voyageur avait cessé de vivre.

Cette mort fit grand bruit à Moscou. Le prince Galitzin avait ordonné que le corps de l'assassin fût exposé pendant trois jours sur une place publique, pour servir d'exemple; mais, grâce à l'intervention de l'envoyé de Pologne, on supprima cette partie in-

famante du jugement, et de Rouillé reçut une sépulture honorable dans le cimetière commun de Moscou (1).

Dans les premières années du XVIII[e] siècle, nous rencontrons les expéditions maritimes de la compagnie d'Ostende. Bien qu'elles appartiennent presque exclusivement à l'histoire de notre commerce avec les contrées lointaines, nous ne voulons pas les passer sous silence dans une histoire des voyages entrepris par des Belges.

M. Levae (2) nous a fait connaître dernièrement, dans ses curieuses *Recherches*, quelles étaient, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, les relations commerciales de la Belgique avec les Indes. Ostende, Anvers, Ypres, Dinant même, servaient d'entrepôts aux marchandises précieuses que nos intrépides marins allaient chercher aux Indes, en Chine, au Bengale et en Orient. En 1686, les personnages les plus notables des Pays-Bas espagnols se réunirent en comité pour demander entre autres, au gouvernement, la permission d'établir une colonie belge aux îles de Saint-Domingue.

Par l'acte de cession qui transportait aux archiducs Albert et Isabelle la souveraineté des Pays-Bas, il était stipulé de ne faire, « en aucune façon, aucune » manière de commerce, trafic ou contraction aux » Indes orientales ou occidentales. »

Mais, malgré cette clause si funeste à nos intérêts, l'on vit dès 1599 quelques Anversois chercher à nouer des relations clandestines avec les Indes. Mal-

(1) On trouve les détails de cette mort dans le P. AVRIL, *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie, etc.* Paris, MDCCXII, p. 298-311.

(2) *Recherches historiques sur le commerce des Belges aux Indes, pendant les* XVII[e] *et* XVIII[e] *siècles*. Bruxelles, 1842, in-8°, Wouters.

heureusement, cette audacieuse tentative leur fut fatale; ils furent pris et punis de mort.

Le gouvernement dut cependant se relâcher de sa rigueur; il finit par accorder à quelques armateurs privilégiés la permission d'équiper des vaisseaux pour les Indes, jusqu'à ce qu'en 1640 tomba entièrement ce système prohibitif, mesure vexatoire qui nuisait à notre patrie sans profiter le moins du monde à l'Espagne.

Peu de temps après la conclusion de la paix de Munster, en 1648, nous voyons une frégate brugeoise, *le Pélican*, capturée sur les côtes de Guinée par les vaisseaux de la compagnie d'Afrique.

Chrétien Brouwer, de Bruges (qui avait obtenu à cet effet un octroi de Philippe IV), était parvenu à établir une navigation si active entre Tunquin, Quinam et Cambodia, qu'en 1653 la compagnie des Indes néerlandaises autorisa ses bâtiments à courir sus aux navires de l'intrépide armateur flamand (1).

Par suite de l'octroi du 25 octobre 1640 qui abolissait le régime prohibitif dont nous avons parlé plus haut, Ostende, qui était un des bons ports des Pays-Bas espagnols, et qui n'avait plus pour rivale Dunkerque, devenue ville française depuis 1658, Ostende prit un développement commercial considérable, et son importance maritime grandit de jour en jour. Plus d'un navire marchand équipé dans cette ville se rendit à Malaga, en Guinée, au Malabar, à la Chine. En 1663, des pêcheurs ostendais obtinrent

(1) Voir *Levae*, cité.

des lettres de mer pour aller à la pêche de la baleine au Groenland.

Cette prospérité inattendue atteignit son apogée lorsque nos provinces eurent passé sous le sceptre de l'empereur Charles IV. En 1715, Ostende vit partir deux de ses vaisseaux pour les Indes; en 1716, deux pour la Chine; en 1718, un pour Surate et le Bengale; en 1719, sept pour les Indes. Les succès de cette navigation au long cours engagèrent enfin le gouvernement à créer, en 1722, cette puissante association connue dans notre histoire sous le nom de *Compagnie d'Ostende*, et qui dut céder, après quelques années de glorieux efforts, à l'avide jalousie des Provinces-Unies, ainsi que de l'Angleterre qu'elles avaient intéressée à leur querelle.

Pendant les neuf ans qu'elle exista, la compagnie d'Ostende fit des prodiges. Elle parvint à obtenir des possessions et à créer des comptoirs dans le Tranguebar, sur les côtes du Coromandel, sur les rives du Gange, à Itchapour et ailleurs; ses succès dépassèrent toutes les prévisions.

Les navires de la compagnie prenaient ordinairement de l'eau et des provisions à S. Iago. Un viador ou courtier en chef était chargé à Canton du soin de leur procurer des marchandises, et leurs matelots étaient recherchés partout pour leur expérience et leur intrépidité.

Voici une liste des principaux navires qui se rendirent aux Indes de 1724 à 1727 :

En 1724 : *Le Charles-Quint*, capitaine Michel Cayphas; — *l'Impératrice Élisabeth*, capitaine B. Rose; — *l'Aigle*, capitaine N. Carpentier.

En 1725 : *Le Charles VI,* capitaine J. de Winter; — *l'Impératrice*, capitaine De Clerck; — *le Marquis de Prié,* capitaine A. Flandering.

En 1726 : *Le Lion d'or,* capitaine J. Larme; — *l'Aigle*, capitaine De Wale; — *la Paix*, capitaine Ph. Perrenot; — *le Tigre,* capitaine Michel Pronchaert; — *l'Espérance,* capitaine N. Carpentier.

En 1727 : *L'Archiduchesse*, capitaine Michel Cayphas; — *Charles VI,* capitaine L. Meyne; — *la Concorde*, capitaine Reingoet; — *le Marquis de Prié,* capitaine G. de Brouwer; — *le Saint-Antoine de Padoue*, capitaine J. de Brakel; — *la Sainte-Anne*, capitaine Mat. Clinckaert; — *le Saint-Joseph*, capitaine Dan. Peters.

Enfin au moment où la jalousie de la Hollande et de l'Angleterre réussissait à écraser cette importante compagnie, les Belges étaient arrivés à ce point qu'ils prenaient directement à la Chine et au Bengale les thés les plus précieux, les plus riches porcelaines, les étoffes les plus belles; ils naviguaient sur le Gange et leur pavillon flottait sur la côte du Coromandel (1).

Il a été publié des milliers de brochures de toute espèce pour et contre la compagnie d'Ostende; ces écrits, tous empreints d'un violent esprit de parti, donnent la mesure de l'importance que cette association commerciale avait acquise.

Vers le milieu de 1721, un navire belge se rendit en Chine sous le commandement de Thomas Gournay, d'Ostende. Adrien Leemans, provincial des récollets, avait été attaché à ce bâtiment en qualité d'aumô-

(1) Ph. Blommaert, *De Oostindische handelmaetschappy*, 1722-1731. Brugge, De Pachtere, 1839, in-8°.

nier ou de directeur spirituel. Ce religieux nous a conservé un registre de bord de nouvelle espèce, où il a consigné jour par jour les devoirs ecclésiastiques qu'il a remplis envers l'équipage et les passagers. Il nous fournit la liste de tous ceux qui étaient montés sur le navire. Ce document est assez intéressant pour nous donner une idée du personnel qui se trouvait alors sur un gros navire marchand : chef de l'expédition commerciale, François Rosa de Gheel ; commandant, Thomas Gournay d'Ostende ; commandant en second, Jean Beuckelaer d'Anvers ; pilotes, Luc de Jager et Pierre Verheke d'Ostende ; commis aux écritures, Gérard Roosens d'Anvers, Jacques Vander Linden de Gand, Norbert Van Esche d'Anvers, Jean d'Agelet d'Ostende ; chirurgien, Joseph Swaertzen de Tirlemont ; majordome, Pierre Seghers ; charpentier, Guillaume Gallaerd d'Ypres ; sonneur de trompe, J. B. Weymans d'Anvers ; voilier, Antoine Guilleton d'Ostende ; forgeron, Gilles Pins d'Ostende ; vigie, Michel Bemortel d'Ostende ; directeur de l'artillerie, B. Schoncken de Venloo ; économe, J. B. Cruzaert d'Anvers ; etc., etc. Sur les quarante-six marins qui appartenaient à l'équipage, trente-trois étaient Belges, la plupart d'Ostende. Toutes les semaines le frère Leemans donnait à bord des instructions de catéchisme et faisait des sermons aux principales fêtes de l'année. Il n'oublie point de nommer tous ceux qu'il a assistés au lit de mort et de mentionner trois conversions qu'il opéra pendant la traversée sur des matelots protestants (1).

(1) Ces détails sont tirés d'un petit manuscrit in-4°, sans titre, que M. l'abbé Carton de Bruges a bien voulu nous communiquer.

Ce Thomas Gournay était ce qu'on est convenu d'appeler un vrai loup de mer; déjà nous voyons que le 29 décembre 1703 il ramenait dans le port d'Ostende une grande flûte hollandaise de quatorze canons, chargée de marchandises, et qu'il remorquait à la suite de la frégate de.... canons, *le Saint-François* dont il était commandant (1). Le nom de Gournay se trouve mêlé à toutes les entreprises, à tous les succès de la compagnie d'Ostende. Vers le même temps nous trouvons impliqué dans les menées politiques qui éclatèrent chez nous au commencement du XVIIIe siècle, un prêtre d'Ypres nommé Hooybant qui avait voyagé et résidé quelque temps aux Indes orientales (2).

Le nombre des voyageurs belges au XVIIIe siècle est fort restreint; presque aucun n'a laissé de relation. Il est vrai que ces sortes de documents, rarement rédigés dans un but scientifique, offrent bien moins d'intérêt à mesure qu'ils se rapprochent de notre temps, où tant d'illustres voyageurs se sont fait une réputation par leurs découvertes, leurs observations et leurs aventures extraordinaires. Quels noms citer après ceux des Bruce, des Cook, des Solvyns, des Bougainville, des La Pérouse, des d'Entrecastaux, des Humboldt, des Niebuhr, des Mackensie, des Billing et de tant d'autres qui nous fournissent les descriptions les plus minutieuses sur des pays dont on ne soupçonnait point l'existence?

Quant aux voyages en terre sainte, ils deviennent aussi rares qu'ils avaient été communs autrefois; nous n'avons trouvé qu'un petit nombre de Belges qui

(1) *Bulletin de la commission royale d'histoire*, t. XI, p. 609.

(2) *Bulletin* cité, p. 603 et 604.

aient pris la route de Jérusalem au XVIII[e] siècle. Nous citerons un religieux liégeois, nommé F. Caffin, qui, bien que âgé de soixante ans, s'en alla en vrai pèlerin visiter la Palestine en 1754. Dans un volume de Miscellanées, appartenant à la bibliothèque de Liége (1) nous trouvons une curieuse lettre manuscrite de ce religieux; elle est adressée à un compatriote en date du 25 avril 1754. L'auteur y donne d'intéressants détails sur l'état où se trouvaient alors Jérusalem et les lieux devenus célèbres par la passion et la mort du Christ. Il décrit tous les édifices de la ville sainte et n'oublie pas de mentionner les mauvais traitements auxquels on soumettait les chrétiens, ainsi que les escroqueries que les Grecs commettaient envers eux, en leur extorquant frauduleusement de l'argent et en leur suscitant de méchantes affaires.

Dans une chapelle, nommée chapelle d'Adam, au bas du Calvaire, Caffin voit les tombeaux de Baudouin et de Godefroid de Bouillon. Il décrit de la manière suivante les environs de Jérusalem :

« Ce pays n'est qu'une ruine entière d'églises, de » couvents, de châteaux, de villes; on n'y voit que » des amas de pierres sur les anciens fondements des » édifices, et tous ces couvents et églises ont été bâtis » par sainte Hélène. Je ne puis vous dire autre chose » de cette terre promise pour laquelle Dieu a voulu » faire connaître sa toute-puissance en lui donnant » la fertilité; car imaginez-vous que tout ce pays, » dans toute son étendue, n'est rempli que de rochers » affreux; toujours monter, toujours descendre; quand

(1) *Miscellanea patriæ*, t. XXIII, p. 56, 14 *bis*.

» il y a deux ou trois lieues de plaine c'est extraordi-
» naire; la plupart de ces rochers sont en descendant
» composés par terrasses, sur lesquelles terrasses il
» y a un pied de terre et sur la pierre. — Le pays tel
» que je vous l'écris est très-fertile, et que s'il y avait
» ici des Français pour le cultiver, ce serait un pays
» d'or. — Les gens de ce pays sont très-paresseux;
» ils ne font qu'égratigner la terre et en retourner la
» couenne. »

Caffin termine en vantant l'excellente qualité du blé et du vin, surtout du *Lacryma Christi.* Il est probable qu'il a encore laissé d'autres lettres qui sont jusqu'ici restées inconnues. Il demeura près d'un an à Jérusalem.

Quelques années après, le P. Marin Geubels, natif de Sinay au pays de Waes, et un prêtre nommé Jean André Rotthier, visitèrent encore la terre sainte, le premier en 1770, l'autre en 1776 et 1777; nous donnerons des extraits des relations qu'ils nous ont laissées.

Nous ne pouvons omettre ici de citer le voyage extraordinaire qu'un Belge, le feld-maréchal prince de Ligne, fit en Crimée avec la grande Catherine de Russie, en 1787.

Cet aimable et spirituel écrivain qui vit tant d'hommes et de pays, qui eut une carrière si pleine et si longue, qui fut guerrier, diplomate, littérateur et surtout homme du grand monde, était né à Bruxelles le 23 mai 1735. On trouve son nom mêlé à l'histoire de toute la société élégante de l'Europe pendant plus de soixante ans. Admis dans toutes les cours, ami, courtisan ou commensal de Marie-Antoinette, du grand

Frédéric, de l'empereur Joseph II, c'est à Vienne et à Paris que le souvenir de son esprit, de ses bons mots, de sa bravoure, de son urbanité toute chevaleresque est surtout demeuré vivace.

« Lorsque Catherine s'apprêta à faire, dans ses con-
» quêtes, ce voyage presque féerique dont le prince
» nous a laissé une relation curieuse et animée, adres-
» sée à la marquise de Coigny, Joseph II l'envoya
» à Saint-Pétersbourg pour contre-balancer, quoique
» sans caractère officiel apparent, l'influence fran-
» çaise qui voulait maintenir la paix (1). »

Le prince, qui avait déjà une réputation faite d'homme de tact et de savoir-vivre, accepta cette difficile mission. Par son esprit et sa gaieté, il sut défrayer l'impératrice pendant tout le voyage. Elle le récompensa par le titre de feld-maréchal, et, arrivée en Crimée, elle lui donna une grande étendue de pays dans une contrée où la fable prétend que s'accomplit le sacrifice d'Iphigénie. On raconte qu'au moment où le yacht monté par la cour et qui faisait partie de la flotte de quatre-vingts bâtiments que l'impératrice menait à sa suite, doubla le promontoire de Partenizza, le prince de Ligne se lança à la mer, gagna le promontoire à la nage et debout sur le rivage, cria à Catherine II : « Votre Majesté, je prends
» possession de mes domaines. »

Ce voyage triomphal, un des plus merveilleux dont l'histoire ait conservé le souvenir, a été décrit par le prince avec cet entrain charmant, ce spirituel laisser

(1) B^on DE REIFFENBERG, *Le feld-maréchal prince de Ligne*, in-4°, p. 33.

aller qui caractérise presque toutes les productions littéraires de cet homme célèbre.

Nous terminons cet aperçu des voyages faits par des Belges depuis les temps anciens jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, par François-Balthazar Solvyns (1), dont l'ouvrage, *Les Hindous,* jouit encore d'une juste réputation de science et d'exactitude, et mérite d'être placé à côté de l'*Expédition des Français en Égypte* et des travaux des Humboldt, des Bruce, des Raffels et des Caillaud. François-Balthazar Solvyns naquit à Anvers en 1760. Il s'appliqua fort jeune aux beaux-arts et peignit plusieurs marines. Lorsque la révolution de 1789 éclata chez nous, Solvyns, qui était capitaine du château de Laeken, suivit l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas à Vienne, et tout entier à ses goûts d'exploration, il se livra assidûment à l'étude de la géographie et à la lecture des voyages. Une bonne occasion s'offrit enfin de satisfaire sa passion de voir les contrées lointaines. Sir Home Popham commandait une escadre qui se rendait dans la mer Rouge et dans la mer des Indes. Solvyns s'embarqua sur un de ses navires et dressa avec une scrupuleuse exactitude la carte de plusieurs rivages de la mer Rouge.

Mais c'est surtout à la description de l'Inde qu'il consacra toutes ses veilles. Arrivé dans cette contrée qu'on ne connaissait encore qu'imparfaitement en France, il résolut d'y séjourner quelque temps pour étudier soigneusement les mœurs, les habitudes et les institutions politiques et religieuses des Hindous. Lorsqu'il eut réuni une abondante moisson de

(1) DELVENNE, au mot *Solvyns.* — *Biographie universelle.*

renseignements neufs et curieux, il se fixa quelque temps à Calcutta, où, quoique assez peu expert dans l'art de la gravure, il parvint, à force de travail et de patience, à graver lui-même un recueil de planches, représentant les diverses castes, états et conditions des Hindous. On aura la mesure de la persévérance de ce voyageur lorsqu'on saura qu'il fabriqua lui-même le papier qui servit à l'impression de ce recueil.

Au bout de quelques années, il revint en Europe. Mais il faillit perdre le fruit de tant de recherches, de tant de dangers, dans un naufrage qu'il fit sur les côtes d'Espagne. Il parvint cependant à sauver son précieux trésor. C'est en 1809 qu'il commença la publication de son grand ouvrage sur les Hindous; il l'acheva en 1812. Il consiste en 4 vol. in-fol. et en 288 planches qu'il grava toutes lui-même et qui, si elles n'ont pas le mérite d'un dessin irréprochable, ont au moins celui d'une exactitude scrupuleuse. Nous ne nous arrêterons point sur cette belle publication; la réputation des Hindous, comme celle de l'Expédition en Égypte et des voyages de Humboldt, a été faite dès son apparition; c'est un de ces livres qui trouvent leur place dans toutes les grandes bibliothèques de l'Europe.

Solvyns mourut le 10 août 1824 à Anvers, où il était capitaine du port.

Ici s'arrête notre tâche; car notre intention n'est point de citer des noms de voyageurs encore vivants, ni d'analyser des relations de voyages écrites depuis une quarantaine d'années; les lecteurs comprendront sans doute aisément le motif de notre retenue.

GUILLAUME DE RUYSBROEK,

de Rubruk ou de Rubruquis (1).

(TARTARIE, 1252-1254.)

Parmi les hommes de cœur et d'énergie qui, au moyen âge, parcoururent les pays éloignés, il en est peu qui aient obtenu autant de renommée que *Guillaume de Ruysbroek* ou *de Rubruquis*. Si nous en exceptons Benjamin de Tudèle, qui voyagea au XIIe siècle, on peut dire qu'il ouvre en quelque sorte, avec ses contemporains Jean de Plancarpin et Nicolas Asce-

(1) Les principales sources consultées pour ce travail sont : BERGERON, *Voyage fait principalement en Asie, etc.*, La Haye, 1735, t. I. — *Mémoires de l'Institut de France*, t. VI. — *Mémoire* d'ABEL RÉMUSAT *sur les relations politiques des princes chrétiens, etc., avec les empereurs mongols.* — *Mémoire de* LE GRAND D'AUSSY *sur Bertrandon de la Brocquière*, t. V; et *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 123-125, et t. XIX, p. 114-126. — PAQUOT, *Histoire littéraire des Pays-Bas*. t. I, p. 213-217. — PRÉVOST, *Histoire générale des voyages*, t. VI, p. 297-307. — DELVENNE, *Biographie du royaume des Pays-Bas*, au mot *Rubruquis*. — Son voyage en Tartarie a été analysé par M. PH. BLOMMAERT, dans un journal quotidien, intitulé : *Vlaemsch Belgie*, année 1844, n° 15, et l'original en latin en a été imprimé dans le *Recueil de voyages et de mémoires publiés par la Société de géographie*, t. IV, Paris, A. Bertrand, 1839, in-4°. — Voir en outre : *Belges illustres*, article RUBRUQUIS, par VICTOR JOLY, et les collections de PURCHAS et de HAKLUYT, dont nous parlerons plus bas.

lin, la série des voyageurs intrépides qui, à cette époque reculée, osèrent entreprendre des explorations lointaines autres que celles qui avaient pour but de visiter la Palestine.

On sait peu de chose des premières années de Guillaume de Ruysbroek. Selon toute apparence, il naquit entre 1220 et 1230, à Ruysbroek (en Brabant), à deux lieues de Bruxelles, et emprunta son nom à ce petit village.

Mais, constamment préoccupé de la gloire de sa nation, Pierre Bergeron, qui publia le premier la traduction entière du voyage de ce religieux, lui donne partout la qualité de Français. Cependant des autorités respectables, parmi lesquelles nous nous plaisons à citer Sweertius, Valère André, Wadding (1), Paquot, *l'Histoire littéraire de la France*, Delvenne, Forster, *la Biographie universelle, le Dictionnaire de la conversation*, et d'autres, s'accordent à dire qu'il était Brabançon de naissance : MM. F. Michel et T. Wright l'avouent également dans la notice dont ils ont fait précéder le texte latin du voyage de Guillaume de Ruysbroek, publié par eux dans le recueil de voyages et de mémoires, cité en note (1). Ils y orthographient son nom de différentes manières : *Rubruk* (c'est le nom qui se trouve en tête des cinq manuscrits dont ces éditeurs ont fait usage), *Rubruck, Rubruc, Rubroc, Risbrouc, Risbroucke, Ruysbroek, Risbrucke, Ruysbrocke.*

D'autre part nous ferons remarquer qu'il existe

(1) *Scriptores ord. minorum.*
(2) T. IV, p. 205.

près de Cassel (département du Nord) un village de Rubruck, dont le nom s'écrit de la même manière que celui placé en tête des cinq manuscrits cités. Peut-être faut-il le regarder comme le véritable lieu de sa naissance ou au moins de sa résidence. Rubruk était une des censes ecclésiastiques (*villa*) de l'abbaye de Saint-Bertin; il n'est pas impossible que frère Guillaume ait d'abord été moine de cette abbaye. A l'appui de cette conjecture qui ferait de notre cordelier, non un Brabançon, mais un Flamand, nous ajouterons que la bibliothèque de Saint-Bertin possédait autrefois plusieurs manuscrits importants sur des voyages faits dans l'Asie tartare ou mongole, entre autres le voyage du prince arménien Héthoun. Ipérius les traduisit en français au XIVe siècle. Ces manuscrits n'auraient-ils pas été envoyés à l'abbé de ce monastère par le frère Guillaume après son ambassade? ou bien, postérieurement à sa mort, cette célèbre abbaye ne les aurait-elle pas dues à des relations avec l'Asie mineure, dont Rubruquis aurait été nécessairement le premier auteur, la source et l'occasion? Les archives de Saint-Bertin seules pourraient nous offrir quelque certitude à ce sujet.

La circonstance que plusieurs manuscrits en latin de sa relation sont conservés dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne, a fait soutenir à Pits qu'il était Anglais. Mais c'est là, on le voit, une prétention très-peu fondée.

Au reste, qu'il soit Brabançon ou Flamand, nous pouvons, en toute conscience, revendiquer Guillaume de Ruysbroek ou de Rubruquis comme un enfant du sol belge, et le placer hardiment à côté des hommes

les plus considérables du moyen âge. Au XIIIe siècle, les moines de l'ordre de Saint-François et de Saint-Dominique se distinguaient par leur zèle et leur activité pour la propagation de la foi chrétienne. Aussi était-ce animé de l'idée de convertir les infidèles à la religion du Christ bien moins par le glaive que par la parole, que frère Guillaume avait suivi les croisés belges avec le roi Louis IX à la septième croisade. Joinville nous dit que Guillaume de Dampierre y amena un grand nombre de religieux flamands. Il est probable que parmi eux se trouvait Rubruquis.

Mais moine obscur et sans autre ambition que celle de répandre la semence de la vraie foi sur son chemin, le célèbre cordelier serait sans doute resté oublié comme ses nombreux compagnons, si la relation de son difficile et dangereux voyage ne lui avait assigné une place brillante parmi les nobles caractères qui, à cette époque de poésie religieuse et guerrière, se vouaient sans aucune pensée d'intérêt ou de gloire à la propagation des dogmes chrétiens.

Aussi sa vie publique, c'est-à-dire la partie de sa carrière qui lui a fait un nom, n'embrasse-t-elle qu'un peu plus de deux années, de 1252 à 1254.

Inconnu avant cette époque, il rentre, au retour de sa mission, dans cette obscurité mystérieuse qui caractérise si bien les grands et illustres dévouements dont l'histoire fournit plus d'un exemple. Ces hommes d'élite apparaissent un instant comme un brillant météore, et retombent aussitôt dans un oubli profond sans laisser d'autres traces de leur passage que le souvenir du bien qu'ils ont fait, de l'éclat qu'ils ont répandu autour d'eux.

Les auteurs ne nous ont conservé aucun détail sur la vie subséquente du frère Guillaume. Il est possible que les dangers et les fatigues du voyage aient abrégé sa vie et qu'il soit mort peu de temps après son retour de Tartarie, dans le couvent de cordeliers de Saint-Jean-d'Acre, où il résidait au moment de son élévation au poste d'ambassadeur. Quelques écrivains assurent cependant qu'il brillait encore parmi les religieux de son ordre en 1293; mais rien ne vient confirmer cette assertion. Nous pensons au contraire qu'au moyen d'un anachronisme, alors fort commun, on a confondu les noms, et qu'en citant Rubruquis comme vivant encore à la fin du XIIIe siècle, on a plutôt voulu parler de son homonyme Jean de Ruysbroek, célèbre écrivain ascétique qui naquit aussi à Ruysbroek vers 1293.

Mais il est temps de parler des circonstances qui conduisirent le frère Guillaume en Tartarie.

Louis IX, roi de France, se trouvait vers la fin de 1248 à Nicosie, dans l'île de Chypre, attendant qu'un vent favorable lui permît de passer en Syrie, lorsque des ambassadeurs (1) qui se disaient envoyés par Ilchi-Khataï, gouverneur mongol de la Perse et de l'Arménie, demandèrent à être admis en sa présence. La réputation de sainteté et de vertu du roi

(1) Bien que le fait de cette ambassade soit révoqué en doute par quelques auteurs, il semble difficile d'en contester la réalité quand on lit le savant mémoire d'Abel Rémusat, sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France, avec les empereurs mongols (*Mémoires de l'Institut*, cités). L'auteur s'y appuie sur Joinville et d'autres écrivains respectables. Aussi suivons-nous entièrement les données de ce travail.

Louis IX s'était, disaient-ils, répandue au fond des pays tartares, et ils venaient, au nom de leur prince, saluer le chef de ces Francs (c'est ainsi qu'on nommait alors les croisés en Orient), dont les exploits fameux retentissaient au loin. Ils assurèrent que le grand khan, ou empereur des Tartares, avait depuis longtemps embrassé le christianisme avec une partie de son peuple, et qu'Ilchi-Khataï lui-même, dont ils étaient les députés, avait abjuré l'idolâtrie et reçu le baptême.

L'un de ces ambassadeurs, nommé David, fut reconnu par le frère André de Lonjumel qui l'avait vu naguère chez les Tartares, lorsque, peu d'années auparavant, il avait été envoyé dans ce pays par le pape Innocent IV, avec le frère Nicolas Ascelin, pour y prêcher la foi.

Ils ajoutèrent qu'Ilchi-Khataï et le grand khan recherchaient l'amitié du chef des Francs et qu'ils voulaient l'aider de tout leur pouvoir dans ses entreprises contre les Sarrasins en terre sainte.

Louis IX fut flatté d'une telle preuve de bienveillance, donnée par un peuple qui, au commencement du même siècle, avait sous la conduite du terrible Gengis-Khan, héritier de la fureur dévastatrice des Huns et d'Attila, leur chef, envahi presque toute l'Asie, traversé le Volga, menacé le nord de l'Europe, et désolé les rives du Danube et de la Vistule; aussi accueillit-il ces ambassadeurs avec une grande distinction et les combla-t-il de présents, pour eux et pour leurs maîtres. Afin de mieux leur montrer encore ses bonnes intentions, il répondit à la courtoisie réelle ou feinte du prince tartare, en chargeant André de Lonjumel,

dont nous venons de parler, d'aller complimenter le khan Ilchi-Khataï, et au besoin le grand khan, et de leur assurer à tous deux que la sainte Église romaine les recevrait volontiers, eux et leur peuple, comme ses fils bien-aimés.

André de Lonjumel et ses compagnons quittèrent Nicosie le 27 janvier 1248 (1249) pour se rendre en Tartarie. Peu de temps après leur départ, le roi de France apprit d'une manière certaine qu'il avait été trompé par ces ambassadeurs, et que leur but principal avait été de pousser les croisés à tourner leurs armes contre le khalife de Bagdad et le soudan d'Égypte, dont la puissance faisait ombrage aux khans mongols. Quant à la conversion de ceux-ci au christianisme, il sut bientôt qu'on lui avait débité un conte, et que, depuis les tentatives des missionnaires envoyés en Tartarie par le pape Innocent, tous ces barbares, à peu d'exceptions près, étaient restés idolâtres. Ces fâcheuses nouvelles lui furent confirmées par André de Lonjumel, qui revint, deux années après son départ, trouver le roi à Saint-Jean-d'Acre, pour lui annoncer que les chefs tartares avaient mal compris ses lettres et qu'ils ne voulaient point entendre parler de conversion au christianisme, parce que, par une fausse interprétation des mots, ils croyaient que *chrétien* était le nom d'un peuple rival, et qu'ils ne prétendaient point se soumettre à une autre nation, si puissante qu'elle fût. Car telle était la signification qu'ils avaient donnée aux exhortations pieuses contenues dans les lettres du roi.

Loin de se décourager, Louis IX résolut de faire

une seconde tentative, espérant bien cette fois fournir aux Tartares des explications satisfaisantes sur ses véritables intentions à leur égard. Il voulut à tout prix profiter, dans l'intérêt de la religion bien plus que dans celui de la politique, des relations qui s'étaient établies, depuis peu d'années, entre les chrétiens et ce peuple redoutable dont le pouvoir s'étendait alors sur la plus grande partie du centre de l'Asie. A cette fin, il était important de convaincre promptement les Tartares qu'il ne s'agissait point de les soumettre à une puissance étrangère, mais de les convertir à la vraie foi.

Croyant utile de changer d'ambassadeur, il fit venir Guillaume de Ruysbroek, qui se trouvait alors dans un couvent de cordeliers à Saint-Jean-d'Acre, et lui proposa d'aller prêcher la religion du Christ parmi les Tartares. Sans doute ce moine devait être, quoique fort jeune encore, un bien saint et entreprenant personnage, puisque le roi de France daignait laisser tomber son choix sur lui pour accomplir une mission si délicate. Il est même à supposer que frère Guillaume avait déjà donné, dans des circonstances analogues, des preuves de zèle et de courage. Nous serions même disposé à croire, par quelques endroits de la relation de son voyage, que s'il n'avait pas encore été dans ce pays, il en connaissait assez bien les mœurs et les habitudes, peut-être par les rapports qu'il avait eus avec les missionnaires, envoyés en Tartarie par le pape, de 1245 à 1251.

Rubruquis accepta sans hésiter la proposition de Louis IX. Il s'adjoignit un autre frère de son ordre, nommé Barthélemy de Crémone, un clerc appelé

Gossel, un interprète turcoman du nom d'Homodée, et deux hommes de service natifs de Saint-Jean-d'Acre; il se rendit à Constantinople, où il acheta un jeune esclave nommé Nicolas, dont il fit son valet.

Pour mieux réussir au début de sa mission, frère Guillaume avait prêché publiquement, dans l'église de Sainte-Sophie, que ce n'était pas le roi de France qui l'envoyait vers les Tartares, mais qu'il y allait par ordre de ses supérieurs religieux pour prêcher le christianisme à ces barbares, ainsi que le commandaient les statuts de l'ordre de Saint-François. Mais, changeant bientôt de plan de conduite, sur l'avis qu'il en avait reçu, le courageux missionnaire avoua hautement qu'il était envoyé par Louis IX, et qu'il était porteur des lettres de ce prince pour le khan Ilchi-Khataï, et d'autres chefs de ce pays.

Il s'embarqua enfin à Constantinople le 7 mai 1253, et aborda, après une traversée des plus heureuses, à Soldaïa, en Crimée, où il fut fort étonné d'apprendre que déjà des marchands de Constantinople y avaient répandu le bruit qu'il avait qualité d'ambassadeur. Craignant que cette circonstance n'inspirât des soupçons aux chefs tartares qu'il allait trouver, Rubruquis reprit son premier plan de conduite et répondit aux questions dont on le pressait touchant sa mission, qu'il venait dans ce pays de son propre chef pour le visiter. Il se hâta de quitter Soldaïa où il se procura huit chariots couverts destinés à lui servir de logement pendant la nuit, et cinq chevaux de selle. Des livres pieux, des ornements d'église, du vin, du biscuit, des fruits secs et des vêtements de laine composaient tout son bagage. Rubruquis s'engagea avec

ses compagnons dans les steppes immenses qui séparent le Dniéper du Tanaïs. Il y trouva un khan, nommé Scacathaï, Ercalthaï ou Tschakathaï, et lui exhiba les lettres que l'empereur de Constantinople lui avait données pour lui. Il en fut assez mal reçu et dut renoncer à tout espoir de le convertir à la foi chrétienne.

Après avoir parcouru, à travers des difficultés sans nombre, la Tauride, l'Ibérie, la Géorgie, la Bulgarie, la Comanie, le pays des Turcomans, il arriva au campement du khan Sartak, fils de Baatou, à trois journées du Volga. Il remit à ce prince des lettres du roi de France, traduites en arabe et en syriaque. Malgré tout ce qu'on lui avait dit des bonnes dispositions de ce khan, il vit bientôt qu'il n'avait aucune idée de la religion du Christ; mais le temps qu'il passa dans le campement de ce chef lui fournit l'occasion de consigner des notes intéressantes, et toujours empreintes d'un haut caractère de vérité, sur les mœurs et les coutumes des Mongols.

Poursuivant son voyage par le pays de Kergis, il y fut reçu aux bords du Volga, par le khan Baatou, fils de Gengis-Khan. Celui-ci n'osa point lui accorder l'autorisation de séjourner dans cette partie de la Tartarie. Frère Guillaume fut donc forcé de passer outre pour obtenir cette permission du grand khan. Il traversa encore une immense étendue de pays, dont les noms, estropiés par l'auteur, sont méconnaissables, et parvint à la fin de décembre 1252 à Kara-Karoum, où résidait le grand khan ou empereur Mangou.

Ce chef redoutable accueillit les ambassadeurs avec

autant de hauteur que de défiance, et démentit la mission des soi-disant envoyés députés vers Louis IX, et dont un certain David, comme nous l'avons dit, s'était prétendu le chef. Au bout de quelques mois, il les congédia d'une manière fort cavalière, et Rubruquis fut obligé de revenir sur ses pas, en se dirigeant vers le camp de Baatou sur les bords du Volga.

Il prit ensuite par Astracan, le pays des Alains, Tiphlis, ville capitale de la Géorgie, traversa le Tigre et l'Euphrate, et retourna à Saint-Jean-d'Acre, où il espérait retrouver le roi Louis IX, par Sébaste, Césarée en Cappadoce, Giaza, Chypre, Antioche et Tripoli de Syrie.

Son absence avait été d'un peu plus de deux ans; en effet, il était parti le 7 mai 1252 et était revenu en juin 1254.

Cet itinéraire abrégé et fort incomplet d'ailleurs, peut donner une idée de l'importance du voyage de notre Ruysbroek, voyage presque fabuleux, tant il avait eu de difficultés à vaincre, de périls à surmonter, en traversant ces contrées lointaines où peu d'Européens avaient pénétré avant lui. Il avait, pendant ces deux années, visité des empires immenses, dont les croisés ignoraient même le nom, touché aux confins de ce célèbre Cathay ou Chine septentrionale, sur lequel les Mongols lui fournirent les premières données un peu exactes, parcouru le mystérieux royaume chrétien du Prêtre-Jean, dont on racontait tant de merveilles, observé les mœurs et les habitudes de ces hordes Tartares, que les dévastations de leur farouche khan, Gengis, avaient ren-

dues fameuses. Qu'on juge de l'intérêt qui s'attacha dès le principe à la relation de ce pieux missionnaire, qui avait vu toutes ces choses de ses propres yeux, et qui parlait avec cette naïveté crédule et pittoresque d'un homme qui épanche son âme librement et sans crainte !

Certes, dans ce voyage, bien des détails sont erronés, bien des positions topographiques mal présentées, bien des particularités accueillies avec trop de crédulité et d'empressement. La science moderne a éclairci plus d'un point de cet ouvrage que l'auteur offre sous un faux jour; mais la bonne foi qui règne dans toute cette curieuse relation en rend la lecture très-attachante, tandis que, d'autre part, comme observation de mœurs et description de pays, ce voyage est encore un des plus importants monuments littéraires que nous ait légués le moyen âge. Avant Rubruquis, quelques rares voyageurs avaient pénétré dans la Tartarie, et, entre autres, un de nos compatriotes, Baudouin de Hainaut, dont il parle quelquefois dans sa relation; mais, à l'exception des voyages beaucoup moins détaillés de Jean de Plancarpin et de Nicolas Ascelin, que Pierre Bergeron a également publiés (1), il n'est rien resté de leurs relations. Celle de notre frère Guillaume est donc la plus importante et la plus complète qu'on ait écrite à cette époque sur ces pays lointains. Longtemps elle a servi de guide aux savants qui voulaient étudier l'histoire des Tartares. On lui doit d'ailleurs une des

(1) Ouvrages qui se trouvent aussi, en original, dans le t. IV du *Recueil de la Société géographique de Paris.*

plus intéressantes découvertes géographiques du moyen âge; car il est le premier qui ait fait de la mer Caspienne un grand lac isolé. Malgré ce qu'en disait Hérodote, on croyait qu'elle s'unissait à la mer du Nord. Rubruquis a parfaitement prouvé que c'était une erreur (1).

Il existe plusieurs copies manuscrites du voyage de l'ambassadeur de Louis IX : trois se trouvent à la bibliothèque du collége *Corpus Christi*, à Cambridge, une au *British Museum*, à Londres, une dans la bibliothèque de sir Thomas Philipps, à Middle-Hill (Worcestershire), une au Vatican, à Rome, et enfin une à la bibliothèque de Leyde (2).

Chose étrange! malgré le haut intérêt qu'excitait, depuis près de deux siècles et demi, dans le monde savant, cette curieuse relation que presque tous les géographes avaient citée ou analysée, personne n'avait encore songé à en reproduire le texte original.

M. Francisque Michel, envoyé en Angleterre par le ministre de l'intérieur de France, pour rechercher les manuscrits qui intéressent l'histoire de ce royaume, s'associa M. Thomas Wright, du *Trinity College* de Cambridge, pour offrir à la société géographique de Paris de donner une édition du voyage de Rubruquis sur les trois manuscrits conservés dans la bibliothèque de cette ville. La société accepta avec empressement cette proposition désintéressée, et résolut de faire paraître cet important document historique dans sa collection, en y joignant les princi-

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 125.

(2) Fr. Michel et Th. Wright, cité, p. 200-204 et 208-212.

pales variantes que présenteraient les différents textes latins manuscrits. Ces deux savants diplomatistes se mirent donc à l'ouvrage et publièrent enfin, en 1839, le texte entier de Rubruquis sur les trois manuscrits de Cambridge, sur celui du *British Museum*, à Londres, et sur celui de Vossius appartenant à la bibliothèque de Leyde.

Cette relation a paru dans le tome IV du recueil de la Société géographique, sous le titre de : *Itinerarium Willelmi de Rubruck* (1). Quelques soins que MM. Fr. Michel et Wright aient mis à cette publication, nous devons regretter de les voir borner leur rôle d'éditeurs à n'indiquer que les variantes des divers textes latins dont ils ont fait l'emploi. Ce livre eût acquis une bien plus grande importance, s'ils avaient expliqué dans des notes les noms géographiques estropiés ou défigurés par l'auteur, et rétabli dans leur véritable jour les points obscurs et difficiles à comprendre qui fourmillent dans l'original. C'eût été un grand service rendu à la science; ils eussent surtout pu s'aider, dans leur travail, de l'excellente dissertation publiée par Abel Rémusat dans les *Mémoires de l'Institut de France*, dont nous avons déjà parlé.

Quoi qu'il en soit, nous leur devons de la reconnaissance pour avoir les premiers fait paraître le voyage de Rubruquis en latin. Car, en comparant ce texte avec les traductions de Hakluit, de Purchas et de Bergeron, il est facile de s'assurer que ce dernier,

(1) *Recueil de voyages et de mémoires*, t. IV, p. 213-396, Paris, Arthus Bertrand, 1839.

entre autres, n'a pas toujours été fidèle et correct : des phrases entières y sont ajoutées ; ailleurs, ce sont des mots retranchés ou interprétés arbitrairement. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le texte de Bergeron parle souvent de personnages *flamands* rencontrés en Tartarie par Rubruquis ; dans l'original, au lieu de *Flander* ou *Flandrensis,* on trouve *Teutonicus* ou *Teuto,* qui ne peut, dans l'espèce, s'appliquer qu'aux Allemands ou à un peuple de race teutonique en général.

Il est une autre variante importante que nous ne saurions passer sous silence. En parlant du fabuleux royaume du prêtre Jean, Bergeron emploie toujours le mot *prêtre,* tandis que, dans l'original, on lit *pastor Johannes;* la suite du sens prouve en effet qu'il faut entendre par *pastor,* un pasteur, un chef de peuples pasteurs, comme on en trouvait dans certaines parties de la Tartarie. Il est vrai que, dans d'autres endroits du texte original (1), on rencontre le mot *presbyter* accolé à Johannes ; mais ne pourrait-on pas traduire ici ce mot par *l'ancien* (πρεσβὺτερος), quand on fait attention que la qualité de *presbyter* n'est donnée à ce *Johannes* que pour le distinguer d'un autre chef nommé *Unc,* qui y est appelé *son jeune frère?* Une semblable interprétation ferait crouler tout l'échafaudage de fables et de légendes merveilleuses dont le moyen âge entourait cet étrange personnage qui, jusqu'ici, a été une énigme pour tous les historiens. Il resterait à examiner quels sont les auteurs qui, avant Ruysbroek, ont parlé du royaume du *prêtre*

(1) P. 288-295 et ailleurs.

Jean, et quels sont les termes dont ils ont fait usage pour désigner ce mystérieux monarque, dont tous les pèlerins chrétiens, jusque vers le milieu du XVIe siècle encore, brûlaient de visiter les États. Nous ne prétendons pas résoudre la difficulté; nous hasardons seulement une simple explication, dont nous abandonnons la valeur à des critiques plus éclairés que nous (1).

Après avoir esquissé la biographie de Guillaume de Ruysbroek ainsi que sa curieuse relation, il nous reste à faire connaître le voyage lui-même. A cet effet nous nous proposons de l'analyser d'une manière succincte, d'après le texte latin et la traduction de Bergeron; et nous extrairons quelques-uns des passages les plus saillants pour en faire mieux apprécier le mérite.

Frère Guillaume écrit son voyage sous forme de lettre et l'adresse, en guise de rapport, au roi Louis IX.

A peine a-t-il quitté Soldaïa, qu'il commence à entrer dans les détails intimes de la vie des Tartares; il décrit leurs demeures : « Ils n'ont point d'habita-» tions fixes; l'hiver, ils se rapprochent des parties » méridionales de la Scythie; l'été, ils en recherchent » les régions les plus froides. Leurs maisons sont » fixées sur des roues; quelques-unes de ces demeures » mobiles ont jusqu'à trente pieds de long sur vingt » de large (2). Il y a des chefs tartares qui ont jusqu'à

(1) Nous avons publié une notice bibliographique sur le voyage de Rubruquis dans le *Bulletin de l'Académie de Belgique*, t. XII, I, p. 373-387.

(2) Bergeron en donne le dessin, p. 7, ouvrage cité.

» cent de ces cabanes roulantes; c'est leur richesse.
» Quand ces populations nomades s'arrêtent dans
» quelque lieu pour y séjourner, elles tournent l'en-
» trée de leurs chariots vers le midi et groupent au-
» tour de l'habitation principale les différentes ca-
» banes de plus petite dimension où logent les gens
» de service et qui sont aussi assises sur un train. »

Rubruquis s'étend ensuite sur le culte de leurs idoles, leurs superstitions, leur nourriture, leurs boissons. Celles-ci, à l'exception du *cosmos*, dont nous parlerons tout à l'heure, étaient faites de riz, de miel, de froment et de millet. « Quand les Tartares
» veulent engager quelqu'un à boire, ils le prennent
» par les oreilles qu'ils tirent bien fort, pour lui faire
» ouvrir la bouche et le gosier, puis ils battent des
» mains et dansent devant lui. »

Leur nourriture se compose, surtout l'été, de *cosmos*. « Pour préparer ce breuvage, ils étendent une
» longue corde par terre et la fixent à deux pieux;
» vers les trois heures de relevée, ils y attachent les
» poulains des juments qu'ils veulent traire, afin que
» celles-ci restent tranquilles. Quand ils ont réuni
» une grande quantité de ce lait, qui est doux comme
» celui de la vache, ils le versent dans une grande
» outre ou bouteille et le battent avec un bois gros
» et creux à sa partie inférieure; le lait, ainsi battu
» pendant quelque temps, commence à fermenter et
» à s'aigrir, et ils en extraient le beurre. Quand ils
» le trouvent assez piquant, ils le boivent. L'arrière-
» goût laissé sur la langue par cette boisson res-
» semble fort à celui du lait d'amandes. Le *cosmos* a
» la propriété d'égayer et souvent même d'enivrer

» ceux qui n'ont pas la tête assez forte pour suppor-
» ter la boisson. » Cette liqueur joue un grand rôle dans la vie domestique des Mongols. « Comme les
» Russes leur font croire qu'une fois baptisés ils ne
» peuvent plus la prendre, ils aiment mieux demeu-
» rer païens. »

« Les grands seigneurs tartares possèdent dans le
» midi de vastes métairies. La chasse est leur prin-
» cipal plaisir. Ils tirent leurs vêtements du *Cathay*,
» de la Perse et d'autres pays chauds; leurs four-
» rures leur viennent de la Russie. Les hommes se
» rasent, au sommet de la tête, un petit carré, et font
» descendre leurs cheveux sur les deux tempes.
» L'habillement des filles ne diffère de celui des
» hommes que parce qu'il est plus long; il ne se
» modifie que le lendemain de leur mariage. Elles
» portent sur la tête un ornement appelé *boua*, fait
» d'une légère écorce d'arbre, haut d'une coudée, et
» surmonté de pièces de tafetas, de joncs, de plumes
» de paon et de leurs propres cheveux, de sorte que
» lorsqu'elles sont à cheval, on dirait des soudards
» ayant le heaume en tête et la lance levée. Les
» femmes sont fort grasses; plus leur nez est petit,
» plus leur beauté est renommée; elles ont aussi la
» vilaine habitude de se peindre la figure. Elles sont
» surtout employées à conduire les chariots, à traire
» les vaches, à faire le beurre, à préparer et à coudre
» les peaux, les chaussons, les galoches, à fabriquer
» le feutre et à en couvrir leurs cabanes roulantes.
» L'occupation des hommes est de faire des arcs, des
» flèches, des mors, des brides, des chariots, des
» maisons; ils gardent les chevaux et traient les

» juments, fabriquent le *cosmos* et les bouteilles dans
» lesquelles on le prépare.

» Les Tartares ont une grande vénération pour les
» morts; ils les enterrent avec de nombreuses mar-
» ques de respect; les plus riches reçoivent la sépul-
» ture dans des espèces de pyramides et dans des
» tours en briques auprès desquelles on laisse tou-
» jours une de ces maisons mobiles dont nous avons
» parlé.

» Leur justice est fort expéditive; mais aucun ac-
» cusé n'est puni de mort s'il n'est pris sur le fait ou
» s'il n'a avoué son crime. Quand ils condamnent à
» la bastonnade, s'il y a cent coups à donner, il faut
» que l'on se serve de cent bâtons différents. »

Le 22 juillet 1253, Rubruquis et ses compagnons traversent le Tanaïs qui sépare l'Asie de l'Europe et qui a, dans cet endroit, à peu près la largeur de la Seine à Paris. Baatou et Sartak y avaient établi une hôtellerie ou campement de Russes pour faire passer sur de petites barques les marchands et envoyés étrangers qui arrivaient en ce lieu. Ne pouvant y trouver ni bœufs, ni chevaux, pour poursuivre leur voyage, à cause de la saison de la moisson, ils furent obligés de rester trois jours sur les bords du Tanaïs.

Le 30 juillet, ils arrivent à la cour de Sartak, à trois journées en deçà du Volga, et sont d'abord reçus par un grand seigneur chrétien nestorien, nommé Coiac, qui les accueille, *assis dans sa gloire*, et faisant jouer de la guitare et danser devant lui. Parmi plusieurs questions, il demanda à Rubruquis quel était le plus puissant seigneur d'entre les Franks: « L'empereur, s'il jouissait en paix de ses domaines,

» répondit Rubruquis. — Non pas, mais le roi de » France, » repartit Coiac. Car il avait entendu parler de ce monarque par Baudouin de Hainaut.

Le lendemain, notre voyageur obtint une audience de Sartak, et se présenta à la cour muni des lettres de Louis IX, avec sa chapelle ou autel de voyage et ses livres, sur lesquels Coiac demanda de longues explications. Une grande multitude de Tartares, de chrétiens et de Sarrasins assistaient à cette exhibition. Coiac s'informa auprès de Rubruquis s'il allait donner tout cela à Sartak; sur sa réponse négative, il lui commanda de se revêtir de ses habits sacerdotaux et de se présenter ainsi accoutré, devant le khan.

Après s'être affublé de sa plus belle chape, Rubruquis prit une Bible et un psautier enluminé qu'il avait reçu de la reine; son compagnon Barthélemy de Crémone apporta le missel et la croix, et le clerc l'encensoir. Ils entonnèrent le *salve Regina* et pénétrèrent dans la loge de Sartak, ayant bien soin de ne point toucher le seuil de la porte, ce qui chez ces peuples était toujours une haute inconvenance. Sartak examina avec une vive curiosité tous les objets dont Rubruquis était porteur, se fit interpréter les lettres du roi de France et accepta le pain, le vin et les fruits dont les ambassadeurs lui firent présent.

Coiac vint les trouver le lendemain de la part de son maître; leur dit qu'il y avait dans les lettres de Louis IX certaines choses difficiles à exécuter et qu'à cette fin ils devaient aller trouver Baatou, père de Sartak, pour le consulter; il leur enjoignit en même temps de laisser au camp les deux chariots où se trouvaient les livres et les ornements. Notre ambas-

sadeur et ses compagnons se récrièrent fortement contre cette exigence, qui leur paraissait cacher quelque secret dessein fort peu rassurant pour l'intégrité de leurs bagages. Mais la crainte d'un mauvais traitement les fit céder. Rubruquis eut cependant la précaution de retirer de son bagage les livres qu'il affectionnait le plus et entre autres la Bible du roi dont il faisait si grand cas. Quant au psautier de la reine, il était si beau, il avait été tant remarqué, qu'il se résigna à l'abandonner.

Rubruquis quitta le camp de Sartak, sans avoir pu découvrir au juste si ce barbare était chrétien ou non, et se dirigea vers l'orient pour aller trouver Baatou, qu'il rencontra au bout de trois jours, campé sur les bords du Volga.

Ici frère Guillaume consacre un chapitre assez diffus à parler de l'origine des Cingis et des Tartares, du Cathay ou Chine septentrionale, et du fabuleux royaume du prêtre Jean. « Le Cathay est dans les » montagnes que je traversais, dit notre voyageur; il » y a dans ces montagnes une plaine où habitait un » puissant pasteur nestorien (1), qui était seigneur d'un » peuple nommé Haiman et qui était chrétien. A la » mort de Con-Cham, qui régnait dans ces pays, il se » fit roi à son tour; les nestoriens le nommaient le » roi Jean et disaient de lui dix fois plus de choses » que ne le comportait la vérité, parce qu'ils ont » coutume de faire grand bruit de rien. Ce roi Jean » fit donc grand bruit; mais, lorsque je passai par ces

(1) Le texte original dit formellement *pastor* et l'on n'y parle nullement de *prêtre* (p. 260).

» pâturages, personne, excepté quelques rares nes-
» toriens, ne savait quelque chose de lui. Dans ces
» pâturages se trouve la cour de Kin-Cham que vit
» aussi André (de Lonjumel); je passai par là à mon
» retour. Ce Jean avait pour frère un riche pas-
» teur (1) nommé Unc, qui habitait de l'autre côté des
» montagnes du Cathay, à environ trois semaines de
» distance; il était seigneur d'une petite ville appelée
» Karacaroum... Le roi Jean étant mort sans posté-
» rité, son frère Unc lui succéda et prit le titre de
» khan. »

Voici ce qu'il dit un peu plus loin de la mer Caspienne :

« Nous parvînmes enfin au grand fleuve du Volga,
» qui est quatre fois aussi large que la Seine à Paris;
» il vient de la grande Bulgarie qui est vers le nord,
» et se dirigeant vers le midi, il tombe dans un certain
» lac ou mer qu'on nomme mer de Sirsan, d'après une
» petite ville qui est sur le rivage du côté de la Perse.
» Mais Isidore (de Séville) l'appelle mer Caspienne;
» car elle a les monts Caspiens et la Perse au midi,
» à l'orient les montagnes de Muliech qui joignent les
» monts Caspiens; au nord s'étend une vaste solitude
» où habitent les Tartares et où elle reçoit les eaux
» du Volga; à l'occident elle a les montagnes des
» Alains, les Lesgis, la Porte-de-fer et les monts
» Géorgiens. En quatre mois de temps, on peut faire
» le tour de cette mer. Il n'est donc pas vrai, comme

(1) *Pastor* dans le texte : tout concourt ici à prouver qu'il ne faut point traduire *pastor* par *prêtre*, mais par *pâtre*. — On ne le trouve appelé *presbyter* qu'aux p. 288 et 295 de la relation latine originale.

» le dit Isidore, que ce soit un golfe formé par » l'Océan; car la mer Caspienne ne touche pas à ce » dernier, mais est toute environnée de terre (1). »

Rubruquis et ses compagnons arrivent enfin au campement de Baatou, qui les reçoit entouré de sa cour, sur un siége élevé semblable à un lit, et tout doré.

A l'entrée de la tente du chef tartare, étaient du *cosmos* et des tasses d'or et d'argent enrichies de pierreries; on offrit solennellement de cette boisson à nos voyageurs. Ensuite Rubruquis se mit à genoux devant lui et le supplia d'embrasser la foi des chrétiens. A ces mots Baatou se mit à rire et tous les Mongols qui l'entouraient se moquèrent du cordelier. Celui-ci ne perdit pas contenance et lui déclara qu'il l'avait d'abord cru chrétien, et qu'il demandait la faveur de séjourner parmi son peuple. Baatou n'osa de son propre chef permettre à Rubruquis de rester dans le pays, comme le demandaient les lettres de Louis IX. On vint donc lui dire qu'il avait à se rendre auprès du grand khan Mangou, et que le clerc Gossel retournerait vers Sartak.

Après avoir voyagé pendant quatre mois et supporté des misères inouïes dans d'immenses pays qu'il décrit longuement, Rubruquis traverse le fleuve Oural et parvient à la cour du khan Mangou. « Avant d'y » arriver, dit notre voyageur, nous passâmes entre » autres, le soir du second dimanche de l'avent, par » un lieu tout rempli de rochers où notre guide nous » engagea à faire une prière pour chasser les démons

(1) P. 265.

» qui en cet endroit ont coutume de se jeter sur les
» passants et de les emporter on ne sait où. Il est
» advenu que tantôt ils enlevaient le cheval sur
» lequel était monté le voyageur, tantôt ils arrachaient
» les entrailles du cavalier en laissant la carcasse
» toute vide sur la monture. Pour nous garantir de
» ces attaques, nous récitâmes le *Credo in Deum*, et
» par la faveur insigne du créateur il ne nous arriva
» aucun mal. »

En mettant le pied sur les vastes domaines de Mangou, les voyageurs furent bruyamment accueillis par les habitants qui chantaient et battaient des mains devant leur guide, parce qu'il venait de la part de Baatou.

Rubruquis arrive dans une grande ville nommée Cailac; il s'y arrête et nous fournit de longs détails sur la religion, la manière de vivre, les cérémonies des diverses peuplades de ces pays, qu'il désigne sous le nom générique de nestoriens et qui étaient toutes soumises alors au grand Mongol.

Le 30 novembre 1253, il quitte Cailac pour se rendre au pays des Haimans, qui avaient été sujets du prêtre Jean, et le 27 décembre il pénètre enfin à la cour de Mangou. Il trouve non loin de là, habitant une maison isolée, un ermite, espèce d'illuminé, qui, se prétendant envoyé de Dieu, était venu trouver Mangou et l'avait assuré que, s'il voulait se faire chrétien, tous les Francs et le pape même se soumettraient à sa domination. La suite de la relation de notre cordelier prouve que le chef tartare fit assez peu de cas de la proposition du solitaire. Enfin, le 4 janvier suivant, Rubruquis et ses compagnons sont

admis à comparaître devant le grand khan. Voici comment il raconte cette réception :

« Après que nous eûmes achevé de chanter » l'hymne *A solis ortus cardine,* on nous fouilla par- » tout pour s'assurer que nous n'avions point de cou- » teaux sur nous. Puis nous fûmes introduits. A » l'entrée du palais se trouvait, comme toujours, du » *cosmos* placé sur un banc, auprès duquel on fit de- » meurer notre interprète debout. Quant à nous on » nous permit de nous asseoir devant les femmes. » L'intérieur de ce lieu était couvert de drap d'or; au » milieu brûlait dans une espèce de réchaud un feu » d'épines, de racines d'absinthe et de fiente de bœuf » séchée. Le khan vêtu d'une belle robe fourrée était » assis sur un lit. C'est un homme de moyenne sta- » ture avec un nez camard; il peut avoir quarante- » cinq ans environ. Près de lui se trouvaient sa » femme qui était jeune, une de ses filles qui était » remarquable par sa laideur, et quelques petits en- » fants.

» Il nous fit demander ce que nous voulions boire, » du vin ou de la *terracine,* espèce de bière faite de » riz, ou bien encore du *caracosmos,* qui est du lait » de jument pur, ou du *ball,* autre liqueur qui est faite » de miel. Nous répondîmes que nous ne nous sou- » ciions guère de boire, mais que nous cherchions à » lui être agréables. Alors il nous fit offrir de la *terra-* » *cine;* on en donna aussi à notre interprète que nous » eûmes le désagrément de voir entièrement s'eni- » vrer. Mangou se fit ensuite apporter des faucons et » d'autres oiseaux qu'il prit en main et qu'il se plut » à regarder; puis il nous ordonna de parler par la

» bouche de l'interprète; nous nous agenouillâmes,
» je lui dis : Nous rendons grâces à Dieu qui nous a
» amenés de si loin pour voir le khan Mangou dont
» la puissance est si grande sur la terre, et nous
» prions Jésus-Christ, par qui nous vivons et mou-
» rons, de lui fournir bonne et longue carrière. »

Rubruquis lui expliqua ensuite qu'il était venu en Tartarie pour répandre l'Évangile et qu'il s'était rendu auprès de lui pour obtenir l'autorisation que ni Sartak ni Baatou n'avaient osé lui accorder. Il s'excusa de ne lui point porter des présents en or ou en argent. Mais Mangou, que de fréquentes libations de *terracine* avaient déjà un peu étourdi, se montra courroucé et répondit qu'il était assez puissant pour se passer de leurs présents, et qu'au reste ils eussent mieux fait de le venir trouver directement au lieu de s'adresser d'abord à Sartak. En définitive, cependant, lorsqu'ils se furent retirés de sa présence, Mangou eut pitié d'eux, leur permit de séjourner pendant deux mois, jusqu'après les grands froids, parmi les Tartares de ce pays, et les engagea à se rendre à Karacaroum. Quelle fut la joie de notre pieux voyageur en rencontrant, un beau jour, parmi cette foule de barbares dont il ne pouvait se faire entendre que par interprète, une femme de Metz en Lorraine, nommée Paquete, qui avait été prise en Hongrie, et un orfévre parisien, du nom de Guillaume Buchier, qui habitait Karacaroum, et qui y travaillait avec cinquante ouvriers à une vaste pièce d'argent pour le khan Mangou. Cet artisan jouissait même de la plus grande considération parmi les Tartares.

Le jour de l'Épiphanie 1253, frère Guillaume et

ses compagnons assistent à une grande fête religieuse, à laquelle prennent part les prêtres des différents cultes admis chez les Tartares, et qui se termine par un solennel banquet. Sur ces entrefaites Mangou, ayant appris que Rubruquis et les siens étaient mal nourris, mal vêtus et mal logés, ordonna de les traiter convenablement et leur offrit un gîte dans un bâtiment près du palais. Ici le cordelier s'étend longuement sur les cérémonies religieuses des prêtres nestoriens et de leurs ouailles, et fait remarquer les points de rapprochement qui existent entre leur culte et celui des chrétiens ; il décrit leurs superstitions, leur jeûne, leurs grossiers artifices pour gagner des adeptes, leurs prétendus miracles; il s'étend sur la crédulité du khan et des femmes à l'égard de cette secte qu'à tort l'on prétendait professer le christianisme.

Rubruquis fait observer que les voyages du khan vers les parties méridionales de son empire étaient fort rares, tandis qu'il se rendait fréquemment vers le nord. De ce côté le sol montait toujours sans jamais descendre. « Déjà à Constantinople Baudouin de » Hainaut qui avait été en ces contrées, lui avait » parlé de cette singulière circonstance. »

Vers la mi-carême 1253, le fils de Guillaume Buchier vint au camp de Mangou pour annoncer à ce prince que la fontaine d'argent commandée à son père était achevée. Voici ce qu'était ce chef-d'œuvre d'orfévrerie : au milieu d'une grande cour du palais du khan, à Karacaroum, s'élevait un arbre d'argent massif au pied duquel étaient couchés quatre lions du même métal et ayant chacun un tuyau d'où sor-

tait du lait de jument. Ces tuyaux montaient à l'intérieur de l'arbre, correspondaient à la bouche de quatre serpents et laissaient couler : le premier du *caracosmos* ou lait de jument purifié, le second du vin, le troisième du *ball* ou boisson faite avec du miel, le quatrième de la *terracine.* Ces différentes liqueurs retombaient dans quatre vases d'argent où chacun pouvait s'abreuver à son aise et selon ses goûts. L'arbre était surmonté d'un ange d'argent, embouchant la trompette. Guillaume Buchier avait, par un ingénieux artifice, essayé de tirer des sons de cette trompette, au moyen d'un grand tuyau et de soufflets placés dans le creux de l'arbre. Cette fontaine se trouvait vis-à-vis du palais de Mangou, vaste édifice en forme de nef d'église, supporté par deux rangs de colonnes ou de piliers.

Mangou s'empressa de se rendre à Karacaroum pour voir l'œuvre de Guillaume de Paris. Rubruquis et ses compagnons le suivirent. « Comme nous pas-
» sions par des pays fort montagneux, dit-il, il s'éleva
» tout à coup un grand vent froid et âpre. Le khan
» m'ordonna de prier Dieu pour que ce vent cessât;
» car tous les bestiaux et les hommes mêmes étaient
» en danger de périr. Nous présentâmes de l'encens
» au khan pour qu'il l'offrît à Dieu, et l'ouragan qui
» avait duré deux jours s'apaisa aussitôt. » Ils furent reçus avec la plus grande cordialité par l'orfévre, qui les retint à souper et leur présenta sa femme et le fils d'un Anglais, parlant tous deux fort bien le français. A Karacaroum, Rubruquis s'occupa sérieusement de convertir à la foi orthodoxe les nestoriens qui entouraient Mangou. A cet effet il étudia soigneu-

sement toutes les cérémonies de ces prêtres, puis secondé par Guillaume l'orfévre qui lui fit plusieurs ornements à la mode de France, destinés au service de l'autel, il put dès le jeudi saint célébrer le sacrifice de la messe selon les rites de l'Église catholique. Le jour de Pâques il donna la communion au peuple, après avoir la veille baptisé plus de soixante Tartares.

« Quant à la ville de Karacaroum, dit Rubruquis, » vous saurez qu'à l'exception du palais du khan, elle » ne vaut pas le bourg de Saint-Denis (près de Paris), » dont le monastère est dix fois plus grand que ce » palais. Il y a deux grandes rues; l'une est celle des » Sarrasins, où se tiennent les foires et que fréquen- » tent un grand nombre de marchands à cause de la » cour qui y est souvent et de la présence des ambas- » sadeurs étrangers. La seconde rue est celle des » Cathayens, qui tous sont artisans. Outre ces rues » on y remarque les vastes palais des officiers de la » cour, et douze différents temples consacrés à la » religion de diverses nations, deux mosquées et une » église chrétienne. La ville est fermée d'un mur » d'argile et a quatre portes, où se vendent respecti- » vement le millet et le grain, les brebis et les chèvres, » les bœufs, les chariots et les chevaux. »

Il y avait cinq mois que Rubruquis se trouvait parmi les Tartares, lorsque, le moment de penser à son retour étant arrivé, il fit demander à Mangou quel était son bon plaisir, s'il devait rester ou partir.

Le khan lui fit dire qu'il désirait l'entretenir le lendemain. Cette réponse parut de bon augure à Rubruquis, qui se prépara aussitôt à une discussion religieuse en règle.

En effet le lendemain étant venu, notre voyageur qui avait obtenu de faire interpréter ses paroles non plus par un truchement suspect, mais par le fils de l'orfévre Guillaume, expliqua nettement le but de sa mission en Tartarie, et manifesta sans détours son désir de convertir les khans Sartak, Baatou et Mangou à la vraie religion du Christ, qui n'avait rien de commun avec celle des nestoriens.

Ces conférences eurent lieu dans une assemblée nombreuse et avec la solennité qu'on attache ordinairement à une chose importante. Les Tartares et les nestoriens ne négligèrent aucun moyen pour réfuter Rubruquis; mais tout se passa paisiblement et sans violence, ce qui prouverait que ce peuple était moins barbare qu'on ne l'eût pensé, puisqu'il faisait preuve de tant de tolérance en matière religieuse. Le puissant khan Mangou même écouta le cordelier avec bienveillance et lui parla de ses propres croyances comme quelqu'un qui ne recule pas devant un examen consciencieux. En somme, cependant, le zélé missionnaire ne put parvenir à le ramener à la religion orthodoxe. Excité probablement en secret par les prêtres nestoriens, Mangou finit par lui intimer l'ordre de s'en retourner, après l'avoir invité préalablement à assister aux fêtes qu'il donnait à Karacaroum, à l'occasion de la fête de la Pentecôte. Rubruquis eut occasion de voir à ces fêtes le cérémonial de la réception faite à des ambassadeurs d'un soudan des Indes et à des envoyés d'un soudan Turc, qui venaient implorer son secours.

Avant de partir, le khan leur fit offrir de magnifiques présents; mais ces pauvres prêtres, en vrais

hommes de Dieu, les refusèrent humblement et n'acceptèrent que quelques habillements indispensables. Pour toute faveur, Rubruquis demanda au chef, étonné de tant de désintéressement, de lui payer son voyage, et de lui accorder une escorte pour le conduire jusqu'aux terres du roi d'Arménie où finissait la domination du Grand Mongol. Celui-ci s'empressa de déférer à ses désirs. Désolé de laisser dans ce pays tant de chrétiens qui avaient été faits prisonniers dans les excursions des Tartares en Hongrie et en Pologne, notre zélé cordelier ne voulut point partir sans supplier Mangou de traiter à l'avenir avec plus d'estime et de bienveillance ceux qui suivraient la religion du Christ. Mais le prince tartare eut l'air de se moquer de sa demande et se contenta de lui remettre des lettres pour le roi Louis IX.

Rubruquis quitta le campement de Mangou le 14 juin 1253, et prit son chemin par Karacaroum où il voulait faire ses adieux à Guillaume Buchier et à sa famille, dont il avait reçu un si excellent accueil.

Barthélemy de Crémone, son compagnon, se trouvant fort malade et voulant d'ailleurs essayer encore de travailler à la propagation de la foi chrétienne en ces pays, resta chez l'orfévre de Paris; depuis on n'en eut plus de nouvelles.

Le digne artisan parisien confia au cordelier, avant qu'il partît, une ceinture d'argent fabriquée par lui, et qu'il le pria de remettre au roi de France, comme un précieux trésor, parce qu'il s'y trouvait une pierre qui avait la vertu de garantir du tonnerre.

Notre cordelier et sa petite troupe se joignirent

aux ambassadeurs indiens qui s'en retournaient en leur pays, et reprirent le chemin qu'ils avaient suivi pour se rendre chez Mangou. Sur la route, Rubruquis rencontra Sartak qui se rendait à Karacaroum et qui lui remit des vêtements de soie pour le roi de France.

Après deux mois et six jours de voyage, il arriva chez Baatou, sans avoir trouvé en route ni ville ni habitations; il vit seulement des sépultures et des tombeaux disséminés dans les plaines.

En partant de Saray, non loin d'Astracan, il côtoya la mer Caspienne, par le Derbent, traversa la Géorgie, l'Arménie et arriva dans l'île de Chypre, d'où un navire le ramena avec ses compagnons à Tripoli de Syrie.

Malgré les dangers de ce voyage, Rubruquis ne négligea point de consigner d'intéressants détails sur les pays qu'il traversa avant d'arriver dans l'île de Chypre.

Parmi les faits curieux mentionnés dans cette relation encore si intéressante aujourd'hui, malgré les progrès de la géographie moderne, nous avons déjà dit que Rubruquis est le premier qui ait présenté la véritable configuration de la mer Caspienne.

La description qu'il donne des bœufs du Tibet est encore conforme à celle des naturalistes de nos jours. Depuis Ammien Marcellin, personne avant lui n'avait parlé de la rhubarbe comme d'un remède; ses renseignements sur les alunières sont aussi fort exacts (1).

(1) Voyez Joly, article cité.

Voici enfin comment il résume en quelque sorte son voyage, en s'adressant au roi Louis IX, qui était alors retourné en France :

« Mon provincial ne me permet pas de quitter
» Saint-Jean-d'Acre pour aller vous remettre en per-
» sonne ce rapport de ma mission. N'osant lui
» désobéir, j'ai tâché de vous rendre compte le mieux
» que j'ai pu de tout ce que j'ai vu, espérant que vous
» voudrez bien me pardonner ce qu'il y a d'incom-
» plet et de défectueux dans cette relation d'un
» homme peu expert dans ces sortes de récits.

» J'ai grande envie de revoir Votre Majesté ainsi
» que quelques amis que j'ai laissés en votre royaume.
» C'est pourquoi j'ose supplier Votre Majesté pour
» qu'elle veuille bien obtenir de mon provincial qu'il
» me permette d'entreprendre ce voyage, à charge
» bien entendu de retourner ensuite en terre sainte.

» Quant aux Turcs, vous saurez que le dixième de
» la population seulement appartient à la race des
» Sarrasins; les autres sont Arméniens ou Grecs. Ils
» n'ont qu'un enfant qui les gouverne; il est fils du
» soudan et d'une femme ibérienne. La Turquie est
» au reste épuisée d'argent, n'a point d'armée et se
» trouve entourée d'ennemis. Le pays du roi ou khan
» Vastâce est fort ruiné, de sorte que si une armée de
» chrétiens passait en terre sainte, elle aurait bon
» marché de tous ces gens-là, et parviendrait même
« à passer outre.

» Pour ce qui est du roi de Hongrie, il ne peut
» mettre plus de 30,000 hommes de guerre sur pied.
» On peut faire la route de Cologne à Constantinople
» en quarante jours en chariot; et la distance de

» cette dernière ville jusqu'aux terres du roi d'Ar-
» ménie est encore moindre. Autrefois bien des
» braves guerriers ont traversé ces régions et ont
» réussi : mais Dieu a voulu qu'elles fussent toutes
» détruites. Les frais pour s'y rendre par mer sont
» beaucoup trop considérables; ce qu'on payerait
» pour le seul passage sur un navire suffirait déjà
» pour faire tout le voyage par terre, y compris même
» les dépenses des princes et des chevaliers. Si nos
» paysans voulaient s'accommoder de la manière de
» voyager et de la nourriture des khans tartares, ils
» pourraient conquérir le monde entier. Au reste, il
» me semble peu utile qu'à l'avenir quelque frère ou
» toute autre personne se rende chez les Tartares,
» comme je l'ai fait, ou comme le font les frères prê-
» cheurs. Mais si le pape, qui est la tête de la chré-
» tienté, voulait y envoyer solennellement quelque
» évêque et répondre aux sottises que les Tartares
» ont déjà écrites trois fois aux Francs (la première
» fois au pape Innocent IV, et les deux autres fois à
» vous, d'abord par l'envoyé David qui vous a trompé,
» et ensuite par moi), on pourrait leur dire ou leur
» mettre par écrit tout ce que l'on voudrait. Car ils
» écoutent attentivement tout ce que leur débite un
» ambassadeur, et cherchent même à le faire parler
» davantage. Mais pour cela il est indispensable d'a-
» voir non-seulement un bon interprète, mais plu-
» sieurs bons interprètes, et de n'épargner aucune dé-
» pense. »



Guillebert de Lannoy tombant dans une embuscade de Tartares.

GUILLEBERT DE LANNOY.

(TERRE SAINTE. — TARTARIE. — AFRIQUE 1399-1450.)

Jamais chevalier n'eut une carrière plus pleine, plus agitée que Guillebert de Lannoy. Toute sa vie n'est qu'un long voyage qui dura plus de cinquante ans. Par sa naissance il appartenait à cette illustre maison de Lannoy qui donna à la Belgique tant d'hommes distingués dans les armes et dont sortit le célèbre général qui fut vice-roi de Naples et qui eut l'honneur de faire François Ier prisonnier à la bataille de Pavie. Il était fils de Guillebert de Lannoy et de Catherine de Saint-Aubin-Molembais. On pense qu'il naquit vers 1380. Successivement conseiller, chambellan, ambassadeur des ducs de Bourgogne et gouverneur de l'Écluse, il mourut en 1462 et fut inhumé à Saint-Maurice à Lille. Il eut trois femmes : Éléonore d'Esquiennes, Jeanne de Ghistelles et Élisabeth Drinkham, dame de Willerval; ces deux dernières seules lui donnèrent des enfants. Il portait d'argent à trois lions de sinople, armés, lampassés de gueules; son cri d'armes était : *Vostre plaisir* (1).

(1) GOETHALS, *Lectures pour servir à l'histoire des lettres, etc.*,

Entré de bonne heure au service des ducs de Bourgogne, dont il était vassal, on voit figurer messire Guillebert dans tous les événements, dans tous les tournois, dans toutes les batailles qui illustrèrent la première moitié du xv[e] siècle.

Tantôt soldat de fortune, cherchant des aventures et payant largement de sa personne, tantôt envoyé de Jean sans Peur et de Philippe le Bon, tantôt enfin simple pèlerin ou voyageur curieux, on le trouve en Angleterre, à Dantzig, au fond de la Russie, en Crimée, dans la Servie, à Naples, à Jérusalem, au Caire, à Constantinople, en Espagne, en Hongrie, en Égypte, chez les Tartares. Il s'en va combattre les Maures au royaume de Grenade, les *Payens* dans les marches de Brandebourg et en Lithuanie, les Sarrasins en terre sainte. Il frappe d'estoc et de taille, tombe vingt fois grièvement blessé et se relève avec un nouveau courage pour faire des prouesses plus loin; partout il se montre magnifique et grand seigneur dans les cours où il est envoyé; il aime à faire *grande chère* avec les boyards de la Russie et il se soumet avec la même gaieté de cœur aux plus pénibles privations; les obstacles de la route ne sont rien pour lui, il va toujours droit devant lui, et au milieu de ce mouvement continuel, il n'oublie ni le Dieu qu'il sert, ni le prince qui a reçu sa foi, ni le pays qui l'a vu naître.

Guillebert de Lannoy est le véritable type du chevalier errant, de l'aventureux paladin du moyen âge.

t. I, p. 20-21. — *Trésor National*, 2[e] série, t. I, p. 179-225, article de M. E. Gachet. — J. Lelewel, *Guillebert de Lannoy, etc.*, p. 6-8. — *Archeologia Britannica*, Londres, 1827, t. XXI.

L'amour du merveilleux, la passion des aventures, l'intrépidité, l'indépendance, la piété, l'insouciance de l'homme de guerre, rien ne manque pour rendre son caractère complet. Une seule chose est oubliée, dans tout cela, c'est le chapitre de ses bonnes fortunes; mais il faut supposer que, tout en ayant les qualités du guerrier, il avait conservé les vertus d'un époux fidèle. En effet nous voyons, par un passage de sa relation, qu'il aimait fort sa deuxième femme; car, à l'occasion de sa mort, il partit d'Arras le 20 février 1436 pour se rendre en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice.

La relation qu'il nous a laissée n'est malheureusement en général qu'une espèce de course au clocher à travers je ne sais combien de pays, sur lesquels il ne fournit que peu de détails. On le voit, ce n'est pas un savant qui écrit, mais un soldat qui trace son itinéraire militaire, où presque chaque station est marquée par un fait d'armes ou une aventure bizarre.

C'est seulement lorsqu'il arrive en Syrie qu'il paraît vouloir se reposer pour mieux décrire les lieux saints qu'il a visités. Aussi, il le dit lui-même à son retour dans sa patrie, attachait-il tant d'importance à cette partie de son voyage, qu'il en envoya une copie au roi d'Angleterre et une autre au duc de Bourgogne; nous verrons plus tard quel avait été le véritable but de ce voyage.

Un fragment de cette relation a été publié par M. Webb dans l'*Archeologia Britannica* (1), d'après

(1) T. XXI, p. 281-444, Londres, 1827, in-4°.

un manuscrit qui provenait originairement de la bibliothèque de Bourgogne de Bruxelles et qui avait passé ensuite des archives de la famille Talbot à la bibliothèque bodléienne à Oxford. Ce fragment contient ses *Pèlerinages en Syrie et en Égypte,* c'est-à-dire la partie à laquelle il portait le plus d'intérêt, comme nous l'avons vu plus haut.

M. le professeur Serrure, qui possède en entier le manuscrit du voyage de Guillebert de Lannoy, l'a publié récemment sous le titre de : *Voyages et ambassades de Guillebert de Lannoy, chevalier de la Toison d'or, seigneur de Saintes, Willerval, Tronchiennes, Beaumont et Wahegnies* (1).

Messire de Lannoy fit ses premières armes en 1399 avec le comte de Saint-Pol dans une descente en Angleterre à l'île de Wight. L'année d'ensuite, dans une autre expédition, le vaisseau sur lequel il était monté sombra devant Saint-Malo en Bretagne, mais il se sauva à la nage.

En 1401, il entreprend en pèlerin son premier voyage à Jérusalem. Il s'embarque à Gênes, visite tous les saints lieux, et revient par Sainte-Catherine et Constantinople où il est reçu par l'empereur d'Orient. Il parcourt ensuite toute la Turquie et l'Égypte; au Caire il a occasion de voir le patriarche de l'Inde; il relâche dans les îles de la Méditerranée et revient après deux ans d'absence par la Sicile.

Après avoir combattu contre les Liégeois en 1404 avec Jean sans Peur, il s'en va à Valence en Espagne pour assister à un combat chevaleresque où le séné-

(1) Société des bibliophiles du Hainaut, Mons, Hoyois, 1840, in-8°.

chal de Hainaut, son compagnon, Jacques de Montenay, Taneguy du Chastel et Carmenus étaient autorisés à se mesurer, en présence de Martin, roi d'Aragon, avec quatre gentilshommes gascons et aragonais.

Au mois de juillet 1405, il quitte le sénéchal de Hainaut et court s'engager au service de Ferdinand de Castille contre les Maures qui menacent l'Espagne. Il passe ensuite en Portugal, où le roi l'accueille avec distinction et lui paye les dépenses de son voyage. Peu de temps après, nous le retrouvons à Paris, assistant à l'assemblée de l'hôtel Saint-Pol, où se débattait l'affaire du meurtre du duc d'Orléans, en présence des rois de France et de Navarre, des ducs de Bourgogne, de Bavière, de Bourbon, de Bar et de Lorraine. Toute l'année suivante se passe encore à combattre les Maures ; de Lannoy est blessé dans une bataille livrée aux mécréants par l'infant Ferdinand. La guerre finie et ses plaies fermées, l'aventureux chevalier s'amuse à visiter la ville de Grenade et une grande partie de l'Espagne.

Retenu quelque temps à Paris, en 1409, en qualité d'échanson du duc de Bourgogne, il abandonne bientôt cette pacifique occupation, pour aider le roi de France à soumettre le Poitou et le Limousin.

Deux ans plus tard son esprit inquiet le fait quitter la Flandre, où il séjournait, pour aller combattre avec les chevaliers de l'ordre Teutonique les *Payens* de la Prusse.

Il s'embarque sur un petit bateau marchand, passe devant les îles de Zélande, la Hollande, la Frise, s'arrête quelques jours dans un petit port de Dane-

mark, laisse la Norwége à gauche, entre dans le Sund, visite Elseneur, et arrive enfin à Dantzick.

Dès ce moment, notre voyageur ne marche plus; il court, il vole, il est dans les îles de la Baltique, en Lithuanie, à Lubeck, à Königsberg, en Pologne, en Poméranie; partout il est honorablement accueilli, il reçoit l'accolade de chevalier pour son indomptable bravoure; il prend part à toutes les expéditions ou *reisses* (1) des chevaliers de l'ordre Teutonique; on dirait qu'il a le don de se multiplier. Il voit Riga et toute la Livonie. En Courlande, quoique la population y soit chrétienne, il trouve une secte dont les membres se font brûler après leur mort, vêtus de leurs plus riches accoutrements. « Si la » fumée de bois de chêne qui s'élève du bûcher, » s'élance vers le ciel, ces gens-là croient que l'âme » du défunt est sauvée; si elle prend une direction » oblique, ils sont persuadés qu'elle est damnée. »

Il revient à Riga; mais, ne trouvant aucune expédition militaire préparée pour la saison, de Lannoy se rend à Novogorod en Russie, où il arrive monté sur un traîneau (*slede*), selon l'usage du pays. « Novo» gorod, dit-il, est une immense ville située dans » une belle plaine qui est environnée de vastes fo» rêts. Mais la ville est fermée de méchantes mu» railles, faites d'argile et de terre. On y trouve de » riches seigneurs appelés boyards, et un marché où » les femmes sont vendues publiquement. Les dames » y portent les cheveux divisés en deux tresses pen» dantes sur le dos; les hommes n'en ont qu'une. »

(1) Du flamand *reis*, voyage.

De Lannoy y fit le dîner le plus étrange qu'il eût jamais vu.

Il quitte bientôt Novogorod sous un costume de marchand, parcourt cette partie de la Russie, voyageant sur un traîneau, et arrive après plusieurs jours de marche à la cour de Witholt, duc de Lithuanie, dont le peuple avait embrassé le christianisme, grâce aux efforts de l'ordre Teutonique. Ce prince est si généreux, si hospitalier, que tous les étrangers venant en son pays sont nourris et hébergés à ses frais. Quelques semaines après, il retrouve Witholt au château de Posen, sur le Memmel, à cinq lieues de Toki, seconde ville de la Lithuanie, où il assiste avec lui à une grande chasse.

Il revient ensuite sur Dantzick, court remercier à Marienbourg les chevaliers de l'ordre Teutonique du bon accueil qu'ils lui ont fait, et se rend à la cour du roi de Pologne, visitant sur son passage plusieurs châteaux, échelonnés sur la route.

Le roi le reçut avec de grands honneurs, lui donna un magnifique repas, et lui remit au départ des lettres pour le roi de France et une coupe dorée, en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus en combattant pour lui dans la dernière campagne contre le duc de Poméranie.

Il abandonna bientôt la Pologne pour se rendre chez le roi Jean de Bohême qui se trouvait à Prague. Comme tout ce royaume était en proie à de violentes commotions politiques et religieuses, par suite des prédications de Jean Huss, notre voyageur se hâta de quitter ce pays pour passer en Autriche.

En 1413 nous le trouvons en Angleterre, entrepre-

nant un pèlerinage au trou de Saint-Patrice. Mais il y est fait prisonnier et y demeure près de deux ans.

En 1416, il revient dans sa patrie et Jean sans Peur le charge du commandement du château de l'Écluse, dont il fut investi pendant trente ans. A la mort de ce prince, Philippe son successeur chargea de Lannoy et l'évêque d'Arras de se rendre en ambassade en Angleterre, et lui donna peu de temps après la garde de son sceau.

Un esprit aussi aventureux que le sien ne pouvait longtemps rester en repos. Aussi le voyons-nous partir de nouveau en 1420 pour Jérusalem. Mais cette fois ce n'est ni un caprice ni un vœu qui le pousse vers les lieux témoins de la mort du Sauveur; c'est une difficile et délicate mission qui lui est confiée. En effet, les rois de France et d'Angleterre et le duc de Bourgogne venaient de le charger secrètement de se rendre en terre sainte pour s'assurer des moyens de succès qu'offrirait une nouvelle croisade contre les Sarrasins.

De Lannoy était au siége de Melun lorsque Henri V le fit venir vers lui et le nomma son ambassadeur chargé spécialement de visiter, le siége terminé, Jérusalem, la Syrie et l'Égypte. Sur son passage, il devait aller voir plusieurs princes chrétiens afin de pressentir leurs intentions au sujet de l'expédition projetée et de prendre les mesures nécessaires pour les y intéresser. Mais, comme il fallait au moins un prétexte pour envoyer ce seigneur aux différents princes de l'Europe, le roi Henri, qui semble avoir été un des principaux moteurs de l'entreprise, chargea messire Guillebert de leur porter les lettres patentes

de la paix et de la ligue qu'il avait conclues avec le roi de France, ainsi que divers présents qu'il lui confia pour eux (1). Le monarque anglais lui donna en outre pour ses dépenses de voyage une somme de 200 livres. Muni de toutes les instructions nécessaires, notre ambassadeur partit enfin. Mais arrivé en Picardie, des gens d'armes et des routiers se jetèrent sur lui, pillèrent le chariot qui contenait des vêtements de prix, des joyaux, des armes et autres objets de valeur s'élevant à 2000 couronnes, et lui enlevèrent en outre les lettres et les sauf-conduits dont il était porteur.

De Lannoy envoya aussitôt un messager en Angleterre pour exposer au roi ce fâcheux contretemps et pour recevoir de nouvelles lettres de créance. Quelque incroyable que parût l'aventure, Henri V n'éleva aucun doute sur l'authenticité du récit et s'empressa d'offrir de son propre mouvement à messire Guillebert une nouvelle somme de 200 livres et un vêtement de drap d'or pour l'indemniser de ses pertes.

Notre voyageur ne dit pas un seul mot de cette rencontre. Mais une pièce de l'an 1443, publiée dans la collection de *Rymer* (2), charge ici Guillebert de Lannoy d'une étrange accusation d'escroquerie, qui ne va ni à la dignité de la mission dont il était revêtu ni au noble caractère de ce gentilhomme flamand.

Aussi n'oserions-nous en admettre l'authenticité, quel que soit d'ailleurs le caractère officiel de ce document. C'est une espèce d'acte de réhabilitation par

(1) *Trésor National*, cité.

(2) *Fœdera*, t. V, 1, p. 118-119, in-folio.

lequel Guillebert de Lannoy, pressé, à son retour de Jérusalem, par un secret remords de conscience, aurait déclaré publiquement en 1443, c'est-à-dire plus de vingt ans après l'accomplissement de son ambassade, que le vol commis en Picardie n'était qu'une fable inventée par lui, afin de s'emparer, sans exciter de soupçons, des joyaux confiés à sa garde et d'obtenir une seconde somme de 200 livres; qu'il avait au moment même du fait, et après avoir avoué son crime, obtenu son pardon de l'oncle du roi Henri V qui était alors encore enfant, pourvu qu'il consentît à restituer le tout; qu'arrivé enfin au déclin de la vie, et voulant entièrement expier cette faute qui torturait son âme, il venait se soumettre à la merci du roi Henri VI; que celui-ci enfin lui accorda un pardon solennel, et lui permit de conserver les 200 livres que Henri V son père lui avait envoyées à Calais.

Si une semblable charge avait pu atteindre Guillebert de Lannoy, nous doutons fort que le duc de Bourgogne lui eût confié d'autres missions depuis; tout, au contraire, dans la relation de ce voyageur, annonce que c'était un cœur droit et généreux, incapable de pareilles bassesses.

D'après le récit même de l'ambassadeur, il partit de l'Écluse le 4 mai 1421, avec sept autres gentilshommes flamands, à savoir : le Gallois du Bois, Colart le bâtard de Marquette, le bâtard de Lannoy, Jean de la Roe, Aggregy de Hem, le roi d'armes d'Artois et Coppin de Poucques. Il assure dans sa relation que c'est le duc Philippe de Bourgogne qui avait provoqué son ambassade. Nous l'en croyons d'autant plus volontiers sur parole, que nous avons

déjà eu occasion de démontrer, dans l'introduction, combien d'essais ce prince avait tentés pour organiser une croisade nouvelle contre les mécréants.

Il envoya ses hardes et ses joyaux par mer à Dantzick, et lui-même se rendit par terre en Prusse, en traversant le Brabant, la Gueldre, la Westphalie, Munster, Brême, Hambourg, Lubeck, Wismar, Rostock, le Mecklembourg et la Poméranie.

Arrivé à Dantzick, il y trouva le grand maître de Prusse avec tous les chevaliers de l'ordre Teutonique; il lui remit les lettres et les présents dont il était porteur pour lui. « Ce seigneur me fit grand honneur; » il me donna plusieurs dîners, un grand *roussin* et » une belle haquenée... Je laissai en cette ville mon » parent, Aggregy de Hem, chez le grand maître, » messire Michel Cocquemeister, où il séjourna deux » ans pour apprendre l'allemand. »

Il se rendit ensuite auprès du roi de Pologne, qui se trouvait alors dans un pauvre lieu nommé Oziminy, au milieu d'un vaste désert :

« Ce prince me fit grand honneur et envoya à trente » lieues au-devant de moi pour payer les dépenses de » mon voyage. Au milieu du désert où il était, il me » fit accommoder un beau logis de feuillages et de » rameaux verts... et il m'amena à la chasse pour » prendre des ours sauvages vivants; il me donna » deux beaux dîners, à l'un desquels il y avait plus » de cent vingt plats. »

Le roi de Pologne lui remit des lettres de recommandation pour l'empereur des Turcs, qu'il connaissait pour avoir fait avec lui la guerre contre le roi de Hongrie. Après avoir séjourné six jours à Ozi-

miny, il reçut de ce prince deux chevaux, deux haquenées, deux draps de soie, cent martres zibelines, des gants de Russie, trois coupes recouvertes en argent doré, cent florins de Hongrie et cent florins de Bohême. Il combla également de présents les quatorze gentilshommes qui l'accompagnaient ainsi que ses gens de service, tels que cuisiniers, valets d'écurie et autres.

On voit que notre voyageur mène grand train et tient maison de prince, comme il convient à un ambassadeur de deux rois et d'un duc puissant. A Lemberg, il fait excellente chère et danse avec les dames de la ville. A Belfz, la duchesse de Moscovie, sœur du roi de Pologne, envoie des vivres et des provisions à son hôtel. Il arrive à Kamieniec en Volhynie et y revoit Witholt, duc de Lithuanie; Guillebert le salue de la part des rois de France et d'Angleterre.

« Ce seigneur me fit grand honneur, dit-il, em-
» ployant la même formule pour la troisième fois, et
» il m'invita à trois différentes reprises à sa table, où
» je trouvai la duchesse sa femme et le duc sarrasin de
» Tartarie; c'est là que je vis manger un vendredi au
» même repas de la viande et du poisson... Il y avait
» là un khan tartare portant une barbe qui lui des-
» cendait jusque sous les genoux. »

Witholt lui donna, au départ, une escorte de deux Tartares et de seize Russes, pour pénétrer plus sûrement en Turquie.

« Il me remit, continue le voyageur (qui aime sur-
» tout à s'étendre sur les réceptions qu'on lui fit dans
» le Nord), deux vêtements de soie, des martres

» zibelines, quatre chevaux, quatre chapeaux pointus » (*spichoult*) (1) de sa livrée, dix couvre-chefs brodés, » quatre valises de cuir (2) de Russie, un arc, des » flèches et un carquois de Tartarie, trois autres » valises armoriées et brodées. Il y ajouta cent ducats » d'or et vingt-cinq pièces d'argent, valant cent du- » cats. Mais je refusai cet argent et le lui rendis, » parce que, en ce moment-là, il s'était allié avec les » Hussites contre notre vraie foi. La duchesse sa femme » m'envoya un cordon d'or et un florin de Tartarie, » destiné à être porté au cou pour sa livrée. »

Guillebert de Lannoy traverse la haute Russie, la Podolie, la Valachie et s'en va trouver à Cozial le waiwode Alexandre, qui lui apprend la mort de l'empereur turc, lui parle de la guerre qu'elle a soulevée et le détourne de poursuivre son voyage de ce côté, à cause des troubles que cet événement venait de susciter dans le pays. Il passe ensuite par de vastes déserts et arrive à Bialigrod sur la mer Noire.

Voici comment il raconte ici une anecdote dont il fut le héros :

« Un soir que je rentrais à Bialigrod, nous fûmes, » mon truchement et moi, attaqués inopinément, » jetés par terre et dépouillés de tout ce que nous » avions sur nous. Je fus blessé assez fort au bras; » on m'ôta mes vêtements et l'on m'attacha tout nu » à un arbre sur les bords du Dniester. Je passai » toute une nuit en cette position, craignant d'être » assassiné ou noyé dans la rivière. Mais le lendemain » les voleurs me vinrent délier et je dus rentrer en

(1) En flamand *spits-hoed*.

(2) *Tasse*, en allemand *Tasche*, poche, sac de voyage.

» ville, seulement vêtu de ma chemise. Je perdis en
» cette affaire environ 120 ducats et autres choses
» précieuses. Je fis tant auprès du waiwode Alexan-
» dre, qui était seigneur de Bialigrod, que neuf de
» ces voleurs furent saisis; on me les livra la corde
» au cou; mais, comme ils me restituèrent mon ar-
» gent, j'intercédai pour eux et leur sauvai la vie. »

De Bialigrod l'ambassadeur envoya ses gens et ses bagages par mer à Caffa en Crimée et se rendit en cette ville par de vastes déserts qu'il ne traversa que dans l'espace de dix-huit jours. Il trouva campé sur le Dnieper un khan tartare, nommé Jambo, ami et vassal du duc Witholt, qui lui fit le plus gracieux accueil; il régala notre envoyé avec des esturgeons et de la sauce faite de viande de porc dont on se servait pour faire cuire ce poisson. Puis il l'aida à passer avec toute sa suite le Dniéper, qui avait une lieue de large en cet endroit.

« Deux jours après que j'eus quitté Jambo, con-
» tinue le voyageur, il me survint une fâcheuse aven-
» ture. Je perdis pendant toute une nuit et un jour
» une partie de mes chevaux, mes truchements, mes
» gens et mes guides, au nombre de vingt-deux. Des
» loups sauvages et affamés s'étaient jetés sur nos che-
» vaux pendant que je reposais au milieu d'une forêt
» solitaire; ils avaient suivi à plus de trois lieues mes
» gens qui avaient pris la fuite. Mais le lendemain, avec
» la grâce de Dieu et au moyen de plusieurs pèlerinages
» que mes gens et moi nous promîmes d'accomplir,
» nous retrouvâmes tout notre monde... Peu de temps
» après m'arriva encore une autre aventure. Comme
» je me rendais chez un khan tartare, qui demeurait



Les équipages du sire de Lannoy attaqués par des loups.

» à une journée de là, au désert de Caffa, et vers
» lequel je me rendais comme ambassadeur, je tom-
» bai dans une embuscade de soixante à quatre-vingts
» Tartares à cheval qui s'élancèrent hors des roseaux
» et qui voulurent s'emparer de moi... mais comme je
» pus leur démontrer que leur khan était un grand ami
» du duc Witholt, ils me relâchèrent moyennant un
» cadeau en pain, en or, en argent, en vin et en martres,
» et ils me conduisirent même en lieu de sûreté. »

Il arriva enfin à Caffa qui appartenait aux Génois; les habitants de cette ville lui firent bon accueil et lui offrirent vingt-quatre caisses de confitures, quatre torches, cent caisses de cire, un tonneau de Malvoisie et du pain; ils lui bâtirent même un logement exprès dans la ville.

Guillebert s'occupa immédiatement de chercher tout ce qu'il fallait, guides, truchements, équipages, pour tourner la mer Noire et se rendre par terre à Jérusalem; mais il lui fut impossible d'accomplir cette résolution; il y avait d'immenses déserts à traverser; il fallait passer au milieu de différents peuples de mœurs, de langues et de religions diverses, de sorte qu'il prit le parti de vendre ses chevaux et de s'embarquer sur une galère vénitienne avec laquelle il se rendit à Constantinople.

« Je trouvai là, poursuit de Lannoy, le vieil empereur
» Manuel et son jeune fils; je leur présentai les lettres
» des rois de France et d'Angleterre et je leur mani-
» festai le désir qu'avaient ces deux monarques de
» voir se réunir l'Église de Rome et l'Église grecque.
» Cette affaire fut débattue en présence de l'envoyé
» du pape et dura plusieurs jours... Le jeune empe-

» reur me mena à la chasse et me donna à dîner en
» plein air. A mon départ, le vieil empereur me remit
» trente-deux aunes de velours blanc et me fit mon-
» trer plusieurs précieuses reliques... Il me fit cadeau
» d'une croix d'or avec une grosse perle et qui con-
» tenait cinq grandes reliques... Je donnai depuis
» cette belle croix à notre chapelle de famille en
» l'église de Saint-Pierre à Lille. »

Messire Guillebert quitte enfin l'antique Byzance, non sans regret; car, oubliant sa qualité d'ambassadeur, il serait allé combattre contre Moustapha qui, au mépris des traités conclus avec l'empereur d'Orient, avait voulu étendre plus loin l'empire qui lui avait été assigné. Espérant qu'il y aurait là de bons coups d'épée à donner, notre intrépide chevalier avait déjà frété un bâtiment et était prêt à partir, lorsque l'empereur Manuel fit arrêter le navire, ne voulant pas qu'il exposât sa vie pour si peu.

Il s'embarqua alors pour l'île de Rhodes. Il y laissa ses bagages et ses joyaux, ainsi qu'une montre d'or que le roi d'Angleterre lui avait remise pour l'empereur turc, mais qu'il n'avait pu lui offrir puisqu'il était mort au moment de son arrivée. C'est dans cette île qu'il se sépara de ses nombreux compagnons, avant de continuer son voyage pour Jérusalem; il conserva seulement avec lui le roi d'armes d'Artois et Jean de la Roe.

Il se rend d'abord à Candie, où il passe six semaines dans les plaisirs de toute espèce; il y est choyé par tous les gentilshommes de cette île, qui appartenait alors aux Vénitiens. Un autre navire le conduit ensuite à Alexandrie. De cette ville il se dirige par

terre à Rosette, où il s'embarque de nouveau pour le Caire.

« Au Caire, je visitai tout ce qui était à visiter, » dit-il; je fus reçu par le patriarche de l'Inde, qui » m'offrit comme ambassadeur du roi de France, une » fiole de fin baume de vigne, recueilli dans le pays » dont il est seigneur... Puis, accompagné de truche- » ments sarrasins, et muni de tentes et de victuailles, » dont nous avions chargé des chameaux et des ânes, » je fis le voyage de Sainte-Catherine du mont Sinaï, » en traversant les déserts d'Égypte et en côtoyant la » mer Rouge pendant onze jours... Il y a là une église » qui a la forme d'un château-fort carré; on y voit » réunies les trois lois de Jésus-Christ, de Moïse et de » Mahomet, occupant chacune une église séparée; » dans celle de notre culte reposent les ossements de » la plus grande partie du corps de sainte Catherine... » Je montai sur la montagne où Notre-Seigneur donna » la première loi à Moïse, et enfin plus haut en- » core, à l'endroit où le corps de sainte Catherine fut » enseveli par les anges du paradis... Dans une autre » partie du désert, j'allai visiter une pierre carrée » merveilleusement grande, qui servit jadis au peuple » d'Israël. On y voit douze sources d'où jaillissent » autant de fontaines d'eau vive qui abreuvaient les » douze lignées d'Israël. Cette pierre est là, seule, à » moitié cachée sous le sable, loin des rochers et des » montagnes. »

Il consacre ensuite seize jours à descendre le Nil, visitant sur son chemin une église chrétienne de Saint-George, une abbaye de Jacobites, dédiée à saint Antoine, où il y avait cinquante moines circoncis, quoique

chrétiens, et l'hermitage de saint Paul au désert où il voit de pauvres malheureux tout nus se battre pour obtenir l'eau destinée à étancher leur soif.

Le 13 juin 1422, Guillebert de Lannoy s'embarque sur un bras du Nil et arrive au bout de trois jours à Damiette. Il passe ensuite par Rama et atteint enfin Jérusalem. Ici le voyageur s'arrête quelque temps, et énumère avec complaisance tous les endroits visités par les pèlerins chrétiens qui vont en terre sainte.

« Vous devez savoir, dit-il en commençant cette » liste, que dans tous les lieux ci-dessous nommés où » vous trouverez le signe de la croix, il y a pleine » absolution de peine et de châtiment... Et là où l'on » ne rencontre point ce signe, on jouit de sept ans et » de sept quarantaines de pardon. »

Cette nomenclature occupe plusieurs pages dans sa relation; mais la sécheresse de cette liste n'est malheureusement rachetée par aucun détail sur les mœurs et les curiosités du pays; on dirait que de Lannoy a déposé ici l'épée et le haubert de chevalier pour prendre le froc monastique ou le bourdon, ne voulant entretenir le lecteur que de choses pieuses.

Ces divers pèlerinages, ou plutôt ces divers lieux visités au moyen âge par les fidèles d'Occident et qui sont célébrés dans l'ancien et le nouveau Testament, étaient en grand nombre; le voyageur les classe par chapitres de la manière suivante :

Syrie et Égypte. — Ville de Jérusalem. — Vallée de Josaphat. — Mont des Oliviers. — Montagne de Sion. — Le Jourdain. — Bethléem. — Montagne de Judée. — Cité d'Ébron. — Nazareth. — Mer de Galilée. — Mer de Syrie.

Notre ambassadeur donne ensuite une longue description d'Alexandrie et du bras du Nil dont l'embouchure est à Rosette.

Voici ce qu'il dit du Caire :

« C'est la principale ville de l'Égypte; elle est située » sur le Nil qui vient du paradis terrestre; elle est » composée de trois villes autrefois distinctes : Babylone, Boulacq et le Caire proprement dit. Elle a » trois lieues françaises de long sur une lieue et demie » de large. Depuis une vingtaine d'années, elle est » tombée en assez grande décadence. On y voit une » très-nombreuse population; on y rencontre des » marchands des Indes et de toutes les parties du » monde. Au bas de la montagne qui domine le Caire, » se trouve un vaste château, où réside le soudan et » dont les eaux sont alimentées par le Nil. Des murailles et des fossés entourent la ville, ce qui n'empêche pas que pendant les grandes crues d'eaux » tout ne soit inondé. Les fondements des maisons sont » en pierres, briques et terre cuite, et les combles » en chêne et en mauvais matériaux revêtus de terre » légère... En allant vers la mer où croît le *baume*, » on remarque un espace de deux milles de long sur » un de large, où toutes les maisons tombent en ruine » et sont abandonnées par suite de la mortalité qui » y a atteint la population. Le château ou palais se » compose d'une quantité innombrable d'habitations: » outre le soudan et sa cour, on y loge près de » 2,000 esclaves à cheval que ce prince tient à sa » solde et qu'il emploie à garder sa personne, ses » femmes et ses enfants. Entre le château et la ville, » on trouve une belle et grande place, comme un

» marché, autour de laquelle sont bâties cinq mos-
» quées. Au surplus, toutes ces choses, on ne peut
» les savoir que par information ; car aucun chrétien
» ne peut pénétrer dans le château. »

Notre ambassadeur entre ensuite dans des détails assez curieux sur l'état du soudan d'Égypte, son pouvoir, son administration et ses forces militaires.

Voici comment il caractérise la différence qui existait alors entre l'Égypte et la Syrie sous le rapport de la population :

« L'Égypte est un pays plat et ouvert ; la Syrie,
» au contraire, a des rochers et des montagnes ; les
» Sarrasins natifs de Syrie sont meilleurs gens de
» guerre et plus propres à la défense du pays que
» ceux d'Égypte ; ils ont en général d'excellents
» chevaux ; ils sont armés d'arcs, de flèches, d'é-
» pées, etc... De même qu'en Égypte, on trouve autour
» de Damas et de Jérusalem et dans presque toute la
» Syrie, des Arabes qui en temps de guerre viennent
» au secours de leur seigneur, montés sur des chevaux
» et des chameaux. On rencontre aussi dans ce pays
» des Turcomans, gens natifs de Turquie, qui ont l'au-
» torisation de résider sur les terres du soudan et qui
» forment une population nomade, fort bien armée
» et très-courageuse ; ils sont beaucoup plus braves
» que les Arabes ou les Sarrasins du pays, aussi les
» redoute-t-on beaucoup. »

Dans toute cette description on voit percer l'intention de l'ambassadeur, qui tient surtout à instruire ses mandants des particularités qui concernent les forces dont les Sarrasins pourraient disposer

en cas d'attaque. Ce qu'il rapporte du Nil et de son cours a le même but.

Bien qu'en général la relation que nous analysons atteste un esprit éclairé et moins crédule qu'on ne le supposerait à cette époque, Guillebert de Lannoy, en terminant sa description du Nil, ne peut s'empêcher de parler du pays du prêtre Jean à propos de la crue des eaux de ce fleuve.

« J'appris que le motif qui fait grossir chaque » année le Nil est l'abondance des pluies qui tombent » vers les mois de mars et d'avril, à environ cent » journées du Caire, dans le royaume du prêtre Jean, » où ce fleuve passe... Le soudan ne saurait empê» cher la crue du Nil, mais le prêtre Jean le pourrait » faire, et donner même un autre cours au fleuve, s'il » le voulait; mais il s'en abstient, pour ne pas faire » mourir de faim la grande quantité de chrétiens qui » habitent l'Égypte. Quant au soudan, il ne laisse » aller aucun chrétien en Judée par la mer Rouge ou » par le Nil, de crainte qu'ils se rendent chez le » prêtre Jean pour traiter avec lui du moyen de chan» ger le cours de ce fleuve. »

Du Nil, de Lannoy passe à la ville de Damiette et au lac Lestaignon. Puis il décrit Thênes, Joppé, qui était toute ruinée et où les pèlerins logeaient dans trois mauvaises caves, Rama, qu'entouraient de magnifiques jardins, Jérusalem, à qui il ne consacre que quelques mots :

« De Rama à Jérusalem, il y a vingt milles; tout » ce pays est dur et montagneux, pauvre et sauvage; » point de culture; seulement on y trouve quelques » vignobles. En chemin on rencontre trois ou quatre

» châteaux et quelques villages... Jérusalem est si-
» tuée au penchant d'une montagne... c'est une ville
» bien bâtie; les maisons sont belles, toutes ont une
» terrasse; l'eau y est rare et chère, car il n'y
» pleut presque pas... La meilleure eau qu'on y
» trouve est celle d'un puits creusé dans l'église du
» Saint-Sépulcre. Hors de la ville à l'orient, on re-
» marque un petit château à une *portée de canon* de
» la ville... La cité est fermée tout autour de mu-
» railles peu élevées et de mauvaises tours; les fossés
» ne sont pas meilleurs, aussi ne saurait-elle résis-
» ter longtemps à une attaque; ce qui fait sa force,
» c'est qu'elle a une position très-favorable... Le pays
» des environs est pauvre, plein de montagnes et
» privé d'eau. »

Notre voyageur termine cette partie de sa relation par la description de Saint-Jean-d'Acre, Beyrouth, Damas et Gallipoli.

Voici comment il démontre aux deux rois et au duc à qui ce rapport est destiné, combien il est facile de descendre en Syrie avec une bonne armée :

« Vis-à-vis de Gallipoli, entre la mer appelée le
» détroit de Romanie, il y a une belle tour d'où les
» Turcs passent d'un pays à l'autre; la mer n'y a guère
» que trois ou quatre milles de large. Celui qui s'em-
» parerait de cette espèce de château et du port qu'il
» commande serait maitre du passage, et les Turcs
» ne sauraient conserver un pied de terre en Grèce.
» De Constantinople à Gallipoli il y a cent cinquante
» milles. Devant cette dernière ville la mer est sûre;
» on y pourrait parfaitement mettre de gros navires
» à l'ancre. »

Les derniers chapitres que nous venons d'analyser renferment des particularités curieuses sur la situation des villes de la terre sainte et de l'Égypte au moment où Guillebert de Lannoy écrivait.

Nous l'avons déjà dit, c'est de cette partie de son voyage qu'il envoya copie au roi d'Angleterre et au duc de Bourgogne (1); ils durent probablement être fort satisfaits de recevoir tous ces détails dont le principal mérite était de présenter sans détour la véritable situation de ces pays lointains.

Notre ambassadeur revint par l'île de Rhodes et Venise. Mais en traversant l'Allemagne, il fut arrêté par le bâtard de Lorraine; le comte de Vaudemont intervint en sa faveur, et il put sans obstacle poursuivre son voyage. Il se rendit à Londres et fit au jeune roi d'Angleterre un rapport détaillé de la mission que lui avait confiée le roi son père. Il lui remit ensuite en plein conseil l'*horloge* en or dont nous avons parlé plus haut et qui avait d'abord été destinée au grand Turc.

Ce dernier trait prouve trop en faveur de la probité de Guillebert pour qu'on puisse regarder comme authentique la pièce de 1443 où il se serait accusé lui-même de vol et d'escroquerie.

Le roi d'Angleterre récompensa généreusement son ambassadeur, lui donna au départ 300 *nobles* et le défraya de toutes ses dépenses.

En 1426, l'infatigable chevalier reprend la vie militaire, va faire la guerre contre les Hollandais, ou plutôt contre la célèbre Jacqueline de Bavière, de-

(1) Imprimé dans l'*Archeologia Britannica*, ouvrage cité.

vient gouverneur de Rotterdam, et assiste l'année suivante à la bataille de Brouwershaven avec le duc de Bourgogne.

Philippe le Bon l'envoie en 1428 en ambassade vers le roi de Bohême et le duc d'Autriche pour traiter de l'affaire des Hussites en Hongrie. A Bude, il rencontre l'empereur Sigismond qui lui accorde l'insigne honneur de porter devant lui, pendant une grande cérémonie, l'épée impériale.

A son retour, le duc de Bourgogne, pour reconnaître le zèle avec lequel il avait servi comme ambassadeur, le nomma chevalier de la Toison d'or, ordre célèbre que ce prince venait alors de créer à Bruges.

Envoyé en ambassade au roi d'Écosse en 1430, il s'en va visiter une seconde fois le trou de saint Patrice en Irlande.

« L'endroit du purgatoire de saint Patrice, dit » l'auteur, ressemble à une fenêtre flamande fermée » à clef. Le trou a neuf pieds de long; il est maçonné » de pierres noires. Dans ce trou, où je restai enfermé » pendant trois heures, se trouve l'orifice de l'enfer » que saint Patrice recouvrit d'une grosse pierre. »

A peine de retour, il est envoyé au concile de Bâle avec l'évêque de Nevers, l'Élu de Besançon et d'autres.

Ayant perdu sa deuxième femme sur ces entrefaites, de Lannoy va, en 1435, en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice.

Ici il y a une lacune de sept années dans sa vie, pendant lesquelles nous ne savons ce que fit notre Guillebert.

En 1442 il reprend ses voyages ; nous voyons que le duc de Bourgogne lui donne mission de se rendre

auprès de l'empereur à Francfort. Peu de temps après il fit une voyage à Jérusalem; il partit de Lille le 30 août 1446, chargé d'une mission secrète pour le roi d'Aragon qu'il trouva aux environs de Naples. Il s'embarqua dans cette ville le 30 décembre, vit de nouveau Candie, Rhodes, la Turquie, la Syrie, et arriva par terre à Jérusalem où il séjourna quelque temps. Il revint par mer à Trieste, traversa le Frioul, Memingen, Ulm, Spire, Mayence, Cologne, et rentra dans sa patrie après deux ans d'absence.

La relation de Guillebert de Lannoy se termine ici par ces mots :

« (1450). L'an cinquante, qui fut l'an de la jubilé,
» je fus aux grands pardons à Romme, etc. »

Cet ETC. prouve que le manuscrit de la relation n'était point complet, et l'on peut en induire que l'infatigable voyageur aura encore entrepris de nouvelles courses avant de mourir. Malheureusement nous manquons de renseignements sur la fin de cette carrière si pleine, si agitée.

Malgré les éclatants services qu'il rendit aux différents princes dont il fut l'ambassadeur, malgré l'intérêt qui s'attache à sa relation, ce voyageur est peu connu des biographes. M. Émile Gachet, dans le bel article qu'il lui a consacré dans le *Trésor National* (1), dit de lui :

« Il fut un de ceux qui sous la maison de Bour-
» gogne contribuèrent à jeter les premières bases de
» la diplomatie belge. »

En effet, il est presque inconcevable que le même

(1) T. I, cité.

personnage ait pu accomplir toutes les ambassades dont Guillebert de Lannoy fut chargé.

M. Gachet explique les différentes circonstances historiques, indiquées d'une manière sommaire dans ce voyage et commente d'une manière remarquable les parties obscures de cette relation. A l'aide de cette excellente analyse, le récit de Guillebert de Lannoy devient un des documents les plus intéressants de l'histoire diplomatique de la première moitié du xve siècle.

M. Joachim Lelewel s'est aussi occupé de son côté du voyage de Guillebert. Il a publié à ce propos en polonais et en français, en 1842, une brochure curieuse intitulée : *Guillebert de Lannoy et ses voyages en* 1413, 1414 *et* 1421, *commentés en français et en polonais* (1).

L'illustre exilé y entre dans quelques considérations sur les différents manuscrits de cette relation, sur la famille de Lannoy, sur les difficultés du texte même et des noms géographiques qu'on y rencontre, surtout en ce qui concerne la Pologne, la Russie, la Lithuanie, etc. Une carte des pays parcourus par G. de Lannoy est jointe à cet opuscule, qui sert de complément aux observations faites par M. Gachet sur ce curieux voyage.

Dans l'*Archeologia Britannica,* tome XXI, ne se trouve, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, que la relation du voyage fait en 1422 par G. de Lannoy en Syrie et en Égypte. Elle y porte le titre suivant : « A survey of Egypt and Syria, undertaken in the

(1) Bruxelles, Van Dale, in-8°.

» year 1422, by sir GILBERT DE LANNOY, Knt. translated from a manuscript in the Bodleian library at Oxford, with an introductory dissertation and notes of illustration and reference to the Crusades : by the Rev. JOHN WEBB M. A. F. S. A., addressed to Henry Ellis, Esq. F. R. S. secretary. » L'introduction et les notes dont M. Webb a accompagné ce voyage forment un travail très-remarquable qui jette beaucoup de jour sur la famille de Lannoy, sur la vie de notre chevalier et sur les circonstances historiques et géographiques rapportées par Guillebert dans sa relation.

Voici l'épitaphe qu'on lisait sur sa tombe en l'église de Saint-Maurice à Lille :

« Cy gist noble chevalier messire Guillebert de
» Lannoy, seigneur de Willerval et de Tronchiennes,
» frère et compagnon de la Toison d'or qui donna
» mille escus de quatre s. de gros, monnoye de Flan-
» dres, pour l'entretenement du service divin en ladite
» église, et trespassa anno 1462, le 22 avril (1). »

(1) *Archeologia*, t. XXI, p. 308, note.

JOSSE VAN GHISTELE.

(TERRE SAINTE. — ASIE MINEURE. — TURQUIE. — ÉGYPTE. — COTES BARBARESQUES. 1481-1484.)

« Aucun des voyageurs les plus renommés au » moyen âge n'a parcouru autant de pays célèbres » de l'antiquité que Van Ghistele; aucun n'a décrit » avec autant d'exactitude les côtes de l'Asie Mineure » et de la Propontide, la Syrie, l'Égypte, la Perse, la » Grèce, et les côtes septentrionales de l'Afrique. » Cependant l'ouvrage d'un auteur qui avait mérité » au XVI[e] siècle le titre de *Grand voyageur*, livre » d'un si haut intérêt pour la géographie du moyen » âge, est presque inconnu hors de la Belgique. »

Ainsi s'exprime un de nos plus savants compatriotes, M. Schayes, dans l'excellent article qu'il a consacré à Josse Van Ghistele ou de Ghistelles, dans le *Messager des sciences et des arts* (1).

Si pompeux qu'il paraisse, cet éloge est cependant légitime lorsqu'on parcourt la relation que nous a laissée ce voyageur flamand; on y trouve en effet des

(1) Année 1836, p. 1-30.

détails de la plus grande importance. Avant de l'analyser, nous esquisserons d'abord la biographie de ce voyageur.

Issu d'une des plus illustres maisons de Flandre, Josse Van Ghistele naquit à Gand vers le milieu du xv[e] siècle. Son père qui avait été grand bailli de cette ville, fut forcé d'émigrer après le soulèvement des Gantois contre Philippe, duc de Bourgogne, en 1451.

Josse entra fort jeune au service de Charles le Téméraire qui le créa chevalier lors de son expédition contre les Liégeois.

Le duc de Bourgogne étant mort devant Nancy, Van Ghistele rentra dans sa ville natale et fut élu membre du magistrat de Gand.

Il partit en 1481 pour la terre sainte et fut de nouveau nommé échevin à son retour. Plus tard, de 1492 à 1494, il occupa les fonctions de grand bailli de Gand, charge qu'il résigna en faveur de son frère, pour devenir conseiller et chambellan de Maximilien, roi des Romains, et de Philippe le Beau, son fils. Il était en outre écoutète héréditaire de Hulst et d'Axel.

Il épousa Marguerite de Raverschot dont il eut trois filles, et il mourut, selon toute probabilité, dans le premier tiers du xvi[e] siècle (1).

Nous ne pouvons donner une meilleure idée du voyage de Van Ghistele, qu'en analysant sa longue relation.

Il quitta son château de Moere, situé à Zuyddorp

(1) Voir Marcus Van Vaernewyck, *Historie van Belgis*, éd. Vanderhaghen, 1827, t. II, suppl., p. 54.

près d'Axel, le 15 septembre 1481, avec son chapelain Ambroise Zeebout qui se chargea à son retour de la rédaction de son voyage.

Après avoir d'abord exposé toutes les précautions qu'il est nécessaire de prendre lorsqu'on se propose de se rendre en terre sainte, la conduite qu'il faut tenir pendant la route, les soins qu'il convient d'avoir de son corps et de son âme, notre voyageur explique longuement la religion des mahométans, et nous entretient des différentes sectes de chrétiens que l'on rencontre en Orient.

Il part enfin et, en pieux pèlerin, il s'en va d'abord mériter les grandes indulgences à Aix-la-Chapelle. Arrivé à Cologne, il dépêche son chapelain Zeebout en Flandre pour prier George Van Ghistele, son frère, Jean de Vaernewyck et George Palingh de l'accompagner dans le voyage lointain qu'il a résolu d'entreprendre.

Quelques jours avant leur arrivée, Van Ghistele avait lu dans un petit livre contenant l'histoire des Trois Rois, et qui se vendait dans la cathédrale de Cologne, « que tous les chrétiens des Pays-Bas qui se » rendaient au royaume du prêtre Jean, avec des » objets qui avaient touché les reliques des Trois Rois, » y étaient parfaitement accueillis. »

Il n'en fallait pas davantage à l'imagination aventureuse de Josse pour former aussitôt le projet de se rendre dans ce mystérieux pays et de visiter surtout le lieu de la sépulture de l'apôtre Thomas. Sur ces entrefaites arrivèrent les trois autres seigneurs flamands auxquels il avait écrit de le rejoindre.

Il quitta bientôt Cologne avec eux, après toutefois

avoir fait une ample provision de reliques et d'objets sacrés. Il se rendit à Rome, en traversant la Bavière, l'Autriche, la Lombardie, la Toscane et les États de l'Église.

« Je ne dirai rien de ces pays, s'écrie-t-il, car ils » sont assez connus, et tous les jours il y a des gens » de nos contrées qui les parcourent. » De Rome il se diriga sans retard sur Venise et s'embarqua sur une galère dont le patron, appelé Matthieu de la Tour, le conduisit en Albanie, à Corfou, et enfin à Bairouth.

Malgré la rapidité du voyage, Van Ghistele ne néglige point de nous donner des détails sur le Frioul, l'Istrie, la Dalmatie, la Bosnie, la Servie; il raconte que dans ce dernier pays le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, fut fait prisonnier par les Turcs avec plusieurs seigneurs flamands, et entre autres avec Nicolas Uitenhove, seigneur de La Mark, Gantois, qui y demeura pendant sept ans.

« Quant à l'Albanie, dit-il, c'est à la désunion qui » règne parmi les seigneurs de ce pays, qu'on doit de » l'avoir vu passer sous la domination mahométane. » Un seul résista longtemps au croissant; ce fut le » fameux Scanderberg qui tua autant de Turcs qu'il » en existe encore maintenant. »

A Corfou, il remarque dans un des faubourgs de la ville un nombre considérable de bohémiens et Zingari, dont la race, comme on le sait, n'est pas même encore éteinte aujourd'hui.

A Bairouth, nos voyageurs allèrent loger chez un marchand vénitien, nommé Jacques Gabrielis, qui les reçut avec la plus grande bienveillance. Comme le vent était mauvais pour se rendre par mer à Jérusa-

lem, et comme d'autre part des troupes de brigands Arabes interceptaient la route par terre, ils se décidèrent à séjourner quelque temps dans cette ville. Ils profitèrent de ce retard pour en visiter les environs et entre autres l'endroit où saint George vainquit le célèbre dragon.

Après avoir vu Tyr et Sidon, ils arrivaient à Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs.

« Cette ville est maintenant perdue et son com- » merce aussi ruiné que celui de l'Écluse en Flandre; » ses palais, ses édifices ne présentent plus qu'un » monceau de décombres. Tout près s'élève un pauvre » village; on y remarque une tour antique qui sert » ordinairement de logement aux chrétiens. — Sa- » repta, Césarée, Jaffa n'ont pas eu un meilleur sort » en partage; la célébrité que ces villes ont acquise » dans l'antiquité ne les a pas soustraites à la des- » truction. »

Ayant obtenu à Jaffa un bon interprète qui leur procura des ânes et des mules, nos voyageurs parvinrent à Rama.

« La plaine où se trouve cette ville est surtout fa- » meuse par les nombreux combats que Godefroid de » Bouillon et son frère Baudouin y livrèrent aux » Sarrasins. — A Rama les pèlerins sont logés dans » un vaste édifice que le duc Philippe de Bourgogne » a acheté et destiné à cet usage, afin de les soustraire » aux mauvais traitements dont ils étaient l'objet » auparavant. »

Van Ghistele se joint ensuite à une caravane de chrétiens, telles qu'on en rencontrait alors en grand ombre se rendant à Jérusalem pour célébrer le ven-

dredi saint. — De même que ceux qui, avant lui, ont décrit la terre sainte, il donne de prolixes et minutieux détails sur les curiosités de Jérusalem. — Voici quelques particularités sur la fête du Vendredi saint : « En pénétrant de bonne heure en l'église du » Saint-Sépulcre, nous vîmes une grande multitude » de chrétiens de diverses sectes qui ont l'habitude de » venir annuellement de toutes les parties du monde » pour y faire leurs dévotions le dimanche de Pâques. » — On y voit une procession générale dont font par- » tie les processions particulières des différentes na- » tions qui envoient des députations à la ville sainte. » Chacune de ces nations y étale ses plus riches or- » nements, ses plus précieux joyaux. — Le cortége, » composé d'une quantité innombrable de pèlerins, » fait plusieurs fois le tour de l'église du Saint-Sé- » pulcre, chacun avec les cérémonies propres à sa » nation; aussi y entend-on des chants en différentes » langues, et des instruments de musique de diverses » espèces, le tout pêle-mêle et sans ordre; c'est un » bruit, un vacarme, dont on ne peut se former une » idée; des milliers d'encensoirs, ornés de petites » sonnettes, agitent dans l'air leurs tourbillons de » fumée qui enveloppent les fidèles d'un épais nuage. » D'autres pèlerins, tous partagés en petits groupes » et se traînant sur les genoux, crient au plus fort, » hommes, femmes et enfants, battant des mains et » faisant mille gestes étranges. — D'autres enfin s'a- » gitent en cadence, se tenant par la main, autour » d'un prêtre, qui marche lentement sous un dais et » qui tient sur la tête le livre des évangiles, orné de » pierres précieuses. Ils dansent avec tant de rapidité

» qu'on dirait un tourbillon. — Quant aux frères du » couvent du mont Sion, quant aux pèlerins qui logent » dans ce monastère, ils observent une grande dé- » cence dans leurs processions. Il en est de même des » Maronites. — Les chrétiens d'outre-mer croient » tous que la lampe qui est suspendue au milieu du » saint sépulcre s'éteint d'elle-même le jour du ven- » dredi saint, et qu'elle se rallume également d'elle- » même le jour de Pâques. — Des rixes sanglantes » s'élèvent ordinairement parmi cette foule désor- » donnée, malgré la police que tiennent les Sarrasins » en ce saint lieu; car chacun prétend s'élancer le » premier pour voir se rallumer la lampe miraculeuse » et y allumer le cierge qu'il porte à la main. Les » pèlerins conservent religieusement ce cierge pen- » dant une année, comme nous faisons de nos chan- » delles bénites. »

Van Ghistele se promenant un jour aux environs de Jérusalem, rencontra trois mameluks du soudan d'Égypte, qui n'étaient autres que trois chrétiens renégats de Bordeaux, qui avaient été obligés de renoncer à la vraie foi pour conserver la vie. — Ils lui exprimèrent le regret qu'ils éprouvaient d'avoir renié leur religion et avouèrent que, s'ils en trouvaient l'occasion, ils reviendraient à leurs croyances premières. Comme ils connaissaient parfaitement la langue du pays, les mœurs et les habitudes de la Palestine, nos voyageurs se les adjoignirent pour visiter Nazareth et quelques autres lieux de la terre sainte, où l'on avait besoin de guides sûrs et dévoués.

« Les mameluks, dit Van Ghistele, sont en général » des gens de guerre fort expérimentés, excellents

» cavaliers, et fort adroits à tirer à l'arc. La plupart » sont Grecs, Albanais, Italiens ou originaires des îles » de la Méditerranée. Quelques-uns viennent de l'Abys- » sinie et du royaume du prêtre Jean, de la Valachie » et de la Circassie. Presque tous sont des chrétiens » renégats. Voici l'origine de cette troupe : Après que » les Tartares, qui sont chrétiens hérétiques, se furent » emparés de la Comanie et de la Circassie, ils vendi- » rent comme esclaves tous les habitants de ces con- » trées. Le soudan qui régnait alors en Égypte, » n'ayant point de confiance dans son armée, à cause » de l'inexpérience et l'incapacité des Égyptiens en » matière de guerre, fit acheter tous ces esclaves, » jeunes et vieux, pour les enrôler parmi ses troupes. » — Au bout de quelque temps ces mercenaires, se » voyant forts et puissants, assassinèrent le soudan, » et élurent pour chef un des leurs qui était Turco- » man. Depuis cette époque tous les soudans d'Égypte » ont été choisis parmi des chrétiens renégats ou » mameluks... Cet événement arriva pendant la cap- » tivité de Louis IX en Égypte, qui, à la faveur des » troubles suscités à cette occasion, put obtenir la » liberté moyennant une rançon favorable. »

Van Ghistele et ses compagnons commencèrent bientôt leurs excursions avec les trois Bordelais dont nous avons parlé, et un truchement nommé Gaselle, que leur cédèrent les moines du mont Sion.

« Lorsque nous fûmes arrivés au mont Thabor, l'on » nous montra l'endroit où Melchisédech alla à la » rencontre d'Abraham pour lui offrir le vin et le » pain... Nous entreprîmes, non sans grandes diffi- » cultés, l'ascension de cette montagne.—Au sommet

» nous vîmes l'endroit où eut lieu la transfiguration
» du sauveur. — C'est là que sainte Hélène fit con-
» struire un immense monastère qui occupe presque
» toute la cime du Thabor... Il est entouré de bois
» épais où l'on trouve des oiseaux du plus riche plu-
» mage qui chantent de la manière la plus ravissante...
» Ce monastère est maintenant entièrement ruiné. »

Notre voyageur consacre plusieurs semaines à parcourir la Judée proprement dite ; partout il retrouve des traces du passage des croisés; aussi n'oublie-t-il jamais de mentionner les châteaux, stations, édifices, ou tours, fondés ou visités par Godefroid de Bouillon et les autres princes d'Occident.

Comme ils retournaient à Jérusalem, ils rencontrèrent dans une contrée déserte une sorte de bourgade habitée par des Arabes, qui campaient en cet endroit sous des tentes faites de peaux de bêtes et de toile; ils avaient avec eux un grand nombre de vaches, de chevaux, de moutons, de chèvres, de chameaux, de mules, d'ânes et autres animaux. — Ces Arabes manifestèrent l'intention de dépouiller nos voyageurs; mais le capitaine connaissait les trois mameluks qui accompagnaient Van Ghistele et qui s'empressèrent d'intervenir en faveur de ce dernier et de ses compagnons. — Cette troupe nomade changea alors de rôle, offrit du lait et du fromage à nos voyageurs et les escorta courtoisement jusqu'aux portes de Jérusalem.

Après un assez long séjour dans la ville sainte, Van Ghistele part enfin de Gaza pour se rendre en Égypte et voir l'Arabie, ayant la précaution de prendre une bonne escorte avec lui, afin d'échapper aux Arabes et aux brigands de toute espèce qui infes-

taient ces contrées. Malgré ces soins, il faillit cependant être assassiné en route. Voici comment il raconte cet événement :

« En quittant Geraba, ville située à peu de dis- » tance de la mer Méditerranée, le désert commence » à changer d'aspect; car on y voit de nombreuses » montagnes de sable qui sont au moins dix fois » aussi élevées que celles qu'on voit dans notre » pays (1)... Il n'y croît aucune herbe, et la chaleur y » est si insupportable que tout ce qu'on en dit est » encore au-dessous de la réalité. — Les bêtes de » somme enfoncent jusqu'au ventre dans le sable; » heureusement que leurs jambes sont garanties de » la chaleur par des espèces d'appareils qui leur per- » mettent de traverser, sans trop d'inconvénients, ce » sol incandescent... Comme nous pénétrions dans » une sorte de vallée, nous eûmes une fâcheuse ren- » contre. Derrière un de ces monticules de sable, se » trouvait placée en embuscade une troupe de hardis » cavaliers, chrétiens *catalans*, qui cherchaient aven- » ture et attendaient les voyageurs au passage, armés » d'arbalètes d'acier et de mousquets (*Cinp-Bussen*)... » Cette espèce de bandits ne sont autres que des cor- » saires dont les navires sont ordinairement à l'ancre » dans les environs. Ils nous assaillirent inopinément, » assassinèrent une partie de notre monde, firent pri- » sonniers plusieurs d'entre nous, enlevèrent toutes » les marchandises de la caravane et tuèrent les cha- » meaux, mules, chevaux et ânes sur lesquels elles » étaient chargées au nombre de deux cents... Mais

(1) Peut-être veut-il parler des *dunes*.

» nous autres simples voyageurs, comme nous avions
» d'excellentes montures, nous pûmes nous sous-
» traire par la fuite aux traitements qui nous atten-
» daient; quelques-uns aussi s'échappèrent grâce à
» l'agilité de leurs pieds... Il est à savoir que le sou-
» dan permet à tous les chrétiens et à tous les Juifs
» aussi bien qu'aux Sarrasins de voyager dans son
» pays, pourvu que l'on prenne le costume des indi-
» gènes; aussi s'ensuit-il que ces brigands, ne re-
» connaissant pas les gens auxquels ils ont affaire,
» attaquent indistinctement tous ceux qu'ils rencon-
» trent. »

Van Ghistele atteignit enfin le Caire sans autre événement de quelque importance. Il alla se loger dans cette ville, chez un marchand chrétien, natif de Malines, appelé Francisco Tudesco (le Flamand). C'était un orfévre et un fabricant de cristal qui jouissait de la faveur du soudan. Ce dernier envoya un truchement à Van Ghistele pour savoir d'où il était et d'où il venait. — Nos voyageurs lui payèrent, selon la coutume, cinq ducats par tête. — Ils visitèrent ensuite la ville, qu'ils jugèrent avoir été dans le principe de la grandeur de Gand.

Ils obtinrent ensuite la faveur d'être reçus par le soudan.

« Au moment où on aperçoit ce puissant prince, il
» faut se laisser tomber trois ou quatre fois sur le
» sol et baiser la terre, toujours en s'avançant vers
» lui. On dit ensuite à l'interprète, qui le transmet au
» soudan, ce qu'on désire; quand on le quitte, il faut
» s'en aller à rebours. . . . .

» Munis de ces instructions, nous arrivâmes au

» palais qui est beau et aussi grand que la ville de
» Termonde. — Après avoir traversé une dizaine de
» salles, nous pénétrâmes dans une sorte de pavillon
» d'été, orné de pierres précieuses, d'or et de pein-
» tures. — De magnifiques tapis chargés de coussins
» étaient étendus par terre. — Sur l'un de ces cous-
» sins était assis le soudan les jambes croisées, comme
» un tailleur, et jouant aux échecs avec un de ses sei-
» gneurs. — Lui ayant fait exprimer par l'interprète
» que nous désirions des lettres de sauf-conduit pour
» visiter l'Égypte, à l'exception de la Mecque et des
» mosquées, qu'il est interdit aux chrétiens de voir,
» nous lui offrîmes quelques joyaux que nous avions
» achetés à Venise. — Le soudan s'empressa de con-
» sentir à notre désir et nous fit donner une fiole ren-
» fermant un précieux baume et quelques autres
» présents. — Il s'informa ensuite de notre patrie et
» demanda des nouvelles du duc Charles de Bourgo-
» gne. Nous lui répondîmes brièvement, et prîmes enfin
» congé de Sa Hautesse. — C'était un homme de sta-
» ture moyenne; il portait une longue barbe blanche,
» et avait environ soixante et dix ans; il paraissait avoir
» été fort beau dans sa jeunesse; c'était un chrétien
» renégat, Circassien de naissance; il était vêtu de
» toile blanche et avait sur la tête un turban ayant
» la forme d'un diadème. »

Notre voyageur nous donne ensuite de longs détails sur ses femmes, le luxe de sa cour, la réception des ambassadeurs étrangers. Le Nil lui fournit une longue description qui n'est pas sans intérêt.

Voici ce qu'il dit des Pyramides, qui ont fourni dernièrement à un savant français, M. Persigny, l'oc-

casion d'écrire un travail si curieux et si neuf sur ces merveilles de l'industrie humaine (1).

« Quelques-uns prétendent que ce furent les gre-
» niers d'abondance où Joseph fit assembler le grain
» pour les sept années de disette. Elles sont faites de
» pierre et de chaux, carrées à la base et s'aiguisant
» en pointe à mesure qu'elles s'élèvent. — Celle du
» milieu est la plus grande. — D'après Diodore de
» Sicile, ces édifices servirent de sépulture aux Pha-
» raons. »

« On trouve, ajoute-t-il, dans les ruines dont le pays
» est semé, une espèce de serpents, nommés *tirii* et
» dont on se sert pour fabriquer la *tériacle* d'Égypte,
» si renommée dans la pharmacopée du moyen âge. »

« ... Leur tête est plate, et ils la portent très-haut;
» ils n'ont ni pattes ni pieds, mais ils se remuent avec
» une grande agilité. — Pour faire la *tériacle,* on
» commence par les frapper fortement et longtemps
» avec une verge; puis on leur coupe la tête et la
» queue instantanément... car si l'on ne prenait pas
» cette précaution, le venin qu'on a fait sortir au
» moyen des coups, rentrerait dans le serpent et le
» rendrait impropre à la fabrication. On écrase en-
» suite le tronçon et l'on y mêle une herbe aromatique
» nommée *folio indico.* Personne ne peut préparer ce
» précieux remède sans l'autorisation du soudan qui
» en a le monopole. »

Van Ghistele fait ensuite une excursion aux ruines de Thèbes et de Memphis, visite Damiette et les lieux

(1) M. F. Bogaerts, d'Anvers, a fort ingénieusement réfuté les idées émises dans cet écrit.

environnants et s'arrête quelque temps à Alexandrie. « Sur le rivage de la mer, non loin d'Alexandrie, on » remarque une tour nommée *Darabi*, où il y a tou- » jours une vigie. C'est là qu'un soudan d'Égypte te- » nait enfermée la belle Blanchefleur, qui était aimée » d'un jeune chevalier nommé Floris. Celui-ci fit tant » qu'il parvint jusqu'à elle, en se cachant dans un » panier plein de roses que le soudan envoyait à la » pauvre captive. »

L'histoire de Floris et de Blanchefleur fait le sujet d'un des plus gracieux romans de chevalerie que possède la littérature flamande (1).

« Alexandrie est une des places les plus commer- » çantes du monde; on y trouve des marchands de » tous les pays : Turcs, Barbaresques, Espagnols, » Génois, Vénitiens, Italiens, Catalans, Abyssins, Tar- » tares, Persans, Arabes... Toutes ces nations y ont des » comptoirs ou *fondigos*. Les Vénitiens en ont deux. » » Nos voyageurs logèrent avec les marchands qui les avaient accompagnés dans un de ces *comptoirs*.

« Ces *fondigos* sont de vastes édifices carrés... divi- » sés à l'intérieur par étages et par des allées sur » lesquelles donnent les logements des négociants » étrangers. La partie inférieure est composée de » chambres voûtées ou casemates, où se trouvent les » marchandises et que l'on nomme dans ce pays *ma-* » *gasins*... Au milieu il y a un endroit où les mar- » chands apportent, échangent, vendent, emballent » et déballent leurs marchandises... Le soir, les em- » ployés de l'émir viennent fermer les *fondigos*, afin

(1) Voir HOFFMANN, *Horæ Belgicæ*.

» que les négociants qui y résident ne soient point
» inquiétés par les Sarrasins. »

En quittant Alexandrie, Van Ghistele et ses compagnons se rendirent à Rosette où ils s'embarquèrent sur le Nil avec l'intention de revenir au Caire. Comme ils avaient frété à leurs frais le petit bâtiment qu'ils montaient, ils s'arrêtèrent plusieurs fois pour visiter les villes et les villages échelonnés sur le rivage du fleuve.

« Nous descendîmes à un village nommé Alterana,
» parce que l'un de nos serviteurs nous dit que
» dans les environs se trouvait le beau monastère de
» Saint-Macaire, qui méritait la peine d'être vu et
» que le soudan lui-même tenait en grande considéra-
» tion. Nous passâmes la nuit dans ce village et nous y
» fûmes si bien accueillis par le seigneur qui y com-
» mandait, qu'il nous donna le lendemain trois de
» ses mameluks pour nous conduire au monastère...
» Après avoir loué des ânes et des mulets, nous nous
» rendîmes à Saint-Macaire qui était à une journée
» de là, au milieu d'un désert immense, infesté de
» léopards, de sangliers, de loups et d'autres ani-
» maux dangereux. Une tradition raconte que ces
» bêtes ne font aucun mal aussi loin que s'étend le ter-
» ritoire soumis au couvent... Ce monastère a la gran-
» deur de celui de Baudeloo (au pays de Waes), mais
» il est moins bien bâti... On montre devant l'église
» un endroit où saint Macaire avait coutume de prê-
» cher au peuple, après qu'il fut sorti de l'Arménie
» pour venir faire pénitence en cet endroit... Le corps
» de ce saint n'y repose pas... car on raconte là qu'il
» quitta cette contrée, qu'il parcourut l'Occident et
» qu'il y mourut... Lorsque les moines apprirent que

» nous étions des pèlerins venant de Gand, ville où » saint Macaire est inhumé et où son corps est en » grande vénération, ils se réjouirent fort et nous » firent un excellent accueil... Ils nous montrèrent » certain privilége que ce couvent a de sonner les » cloches; c'est une pièce de toile fine, enduite d'une » espèce de pâte, claire et luisante comme un miroir... » La signature de Mahomet apposée sur cette pièce » n'est autre que l'empreinte de sa main, qu'il avait » préalablement trempée dans l'encre. »

Ils quittent enfin le Caire pour se rendre en Arabie, se proposant de voir la Nubie, l'Abyssinie et l'Éthiopie. A cet effet, ils prennent un interprète sachant l'arabe et l'italien, des mules, des ânes et des chevaux, se munissent de biscuit, de fromage, de vinaigre, d'outres faites de peaux de chèvres pour conserver l'eau et les boissons, de *tériacle* contre les poisons, de fruits secs, d'amandes, citrons, melons, limons, figues, raisins, huile d'olives, sirops et sucres. — Ils se joignent ensuite à une caravane de marchands qui partaient avec quinze cents bêtes de somme, se dirigeant vers la mer Rouge.

Van Ghistele visite le mont Sinaï et le tombeau de sainte Catherine; il décrit la Mecque et le royaume d'Aden.

« Tous les ans il y a des caravanes nombreuses de » croyants qui se rendent à la Mecque pour visiter le » lieu de sépulture de Mahomet; son tombeau y était » suspendu autrefois, prétend-on, dans une mosquée, » où il était placé entre deux morceaux d'aimant qui le » tenaient en équilibre dans le vide; mais depuis peu » le vrai Dieu a voulu détruire la châsse du faux pro-

» phète; le feu du ciel a consumé le temple et les
» restes de Mahomet. — Le soudan envoie annuelle-
» ment, au temps des *pardons*, un drap d'or à la
» Mecque, et les pèlerins qui en reviennent lui rap-
» portent le présent de l'année précédente. Il y a
» alors grande fête et joie au Caire; car toute la popu-
» lation va à la rencontre des pèlerins, qui rappor-
» tent le drap d'or en triomphe au palais du soudan.
» — Ces gens-là se croiraient damnés s'ils n'avaient
» pas au moins une fois dans la vie visité la Mecque.
» — Arrivés dans cette ville, les pèlerins y font de
» nombreuses offrandes, après s'être baignés dans de
» vastes bains de marbre blanc qui se trouvent devant
» le temple. — Quelques-uns des plus fervents se crè-
» vent les yeux, pour voir mentalement la châsse du
» prophète, prétendant qu'après avoir contemplé cette
» relique, il serait indigne de voir encore les choses ter-
» restres. Ces fanatiques ainsi frappés de cécité volon-
» taire sont en grande vénération parmi les croyants. »

Van Ghistele décrit ensuite l'Arabie heureuse et l'Arabie pétrée, ainsi que les mœurs des Arabes.

Il s'embarque à Alexandrie sur une caravelle vénitienne et traverse la Méditerranée, laissant à sa droite Rosette, Damiette et les côtes de la terre promise. En mer, il est assailli par une horrible tempête qui le met à deux doigts de sa perte; il arrive enfin à Baffa l'antique Paphos, si célèbre par le culte de Vénus, et qui n'était plus alors qu'un pauvre hameau.

Ceux qui dans leur enfance ont lu, parmi les histoires de la *Bibliothèque bleue*, cette piquante nouvelle de *Fortunatus Borze* qui renferme, sous une enveloppe fort simple, une si bonne moralité, se rappellent sans

doute le nom de Famagouste, ville autrefois célèbre par son commerce dans l'île de Chypre.

Van Ghistele s'y rend avec ses compagnons, et trouve son importance fort diminuée par suite des guerres intestines et des incursions des Turcs, du soudan et des Sarrasins.

« Quoique la ville soit petite, on y trouve un grand » nombre de couvents et, entre autres, celui des Frères » mineurs, dans l'église desquels, devant le maître-» autel, a été inhumé frère Godefroid de Courtrai, » un sage et zélé religieux dont le nom est célèbre en » terre sainte; car il est parvenu à ramener la secte » des Maronites à la foi orthodoxe de Rome.

» L'île de Chypre est une des plus fertiles du » monde; parfaitement propre au commerce, elle est » heureusement coupée par des montagnes et des val-» lées. — La vie y est à bon marché; car on y trouve » de tout en abondance; pour un ducat on achète six » moutons; et un bœuf ou une vache n'y coûte pas » davantage. — On y trouve des mines d'or, de fer, » de plomb, de cuivre; on y fabrique du drap d'or, » de la soie et du camelot. — Le gibier y foisonne; on » y remarque des moutons sauvages, animaux fort » méchants qui ressemblent aux cerfs dont ils ont le » poil roux et l'agilité. »

Nos voyageurs quittèrent Famagouste et se rendirent par mer à Tripoli, dans le dessein de visiter toute la Syrie. Aux environs de Laodicée, Van Ghistele rencontre une espèce d'illuminés, appelés Fedouis, » qui se font gloire d'aller tuer un roi, un prince ou » tout autre personnage puissant qu'on désigne à » leur sanguinaire fanatisme.

» Dans les derniers temps, Jacques, roi de Chypre, » se trouvant à Famagouste, fut attaqué au milieu » des siens par un Fedoui et grièvement blessé à la » gorge; l'assassin fut à l'instant décapité, sans qu'il » regrettât un instant sa coupable tentative. »

Messire Josse visite successivement Tortose et Tripoli.

« La température de cette dernière ville est déli» cieuse; elle est entourée de vergers verts, pleins » d'arbres fruitiers de toutes espèces. — Le com» merce y est très-florissant; Tripoli trafique journel» lement avec Damas, Alep, Balbec, etc. On y fabrique » surtout du sucre; on se sert à cet effet de l'eau » limpide d'une fontaine qui sort du mont Liban. »

Nos voyageurs continuent leur route avec une caravane de marchands qui se rendent à Bairouth. Ils trouvent dans les montagnes un grand nombre de chrétiens Maronites s'élevant à dix mille hommes et qui tirent fort adroitement à l'arc. « Leur prince » est moitié païen, moitié chrétien et porte le tur» ban. — Nous fûmes reçus chez lui, et lui deman» dâmes pourquoi il ne professait pas ouvertement la » religion du Christ. — Il répondit, entre autres, que » sa souveraineté était élective et appartenait aux » Maronites, qui avaient obtenu le privilége de rester » indépendants à condition d'élire toujours un chef » Sarrasin. »

Van Ghistele traverse avec son escorte, la rivière près de laquelle saint George tua le dragon, et ils arrivent à Bairouth chez un négociant vénitien qui leur donne l'hospitalité. La même nuit, ils furent attaqués dans cette maison par une troupe de cinquante

voleurs arabes, turcomans et bédouins armés d'arcs et d'épées, qui avaient l'intention de dévaliser le négociant vénitien et ses hôtes. Mais ceux-ci, prévenus à temps, firent bonne contenance et parvinrent à mettre les assaillants en fuite.

Cet échantillon de la sécurité dont on jouissait à Bairouth engagea Van Ghistele à quitter cette ville le plus tôt possible et à se rendre à Damas. Ici il décrit longuement les montagnes de Syrie.

« Damas a été ravagé récemment par Tamerlan (1), » pour le motif suivant : Sa fille se rendait en pèlerinage à la Mecque; les habitants de Damas l'injurièrent d'une manière sanglante; pour se venger de » cette offense, le conquérant barbare détruisit presque entièrement la ville et en fit un monceau de » ruines. — On voit encore des traces de sa fureur; » mais maintenant Damas est bien rebâti et fréquenté par des marchands de tous les pays du » monde; toutes ces différentes nations y ont des » comptoirs ou *fondigos;* ce sont des édifices isolés, » bâtis avec élégance et où l'on jouit d'une grande » sécurité sous la protection des consuls étrangers... » Toutes les églises chrétiennes ont été converties en » mosquées, à l'exception d'une seule dédiée à Sainte-Marie; mais elle est dans un tel état de délabrement » qu'il y pleut de tous côtés... En entrant en ville par » la route de Bairouth, on remarque un grand château carré, semblable à celui de Vilvorde; il est » muni de tours, de hautes murailles et de fossés; le » soudan y entretient constamment un gouverneur...

(1) En 1437.

» Les bazars y sont en grand nombre; ce sont des » rues couvertes de terrasses, où l'on peut toujours » se promener à sec. — On en remarque surtout un » près du *fondigo* des Vénitiens, que le soudan a fait » construire récemment et qui rapporte annuellement » à ce dernier vingt mille ducats... Nous visitâmes » ensuite un riche hôpital où l'on entretient les vieux » chats et les pauvres gens. Mahomet lui-même fonda » cet établissement en mémoire de l'aventure sui- » vante. Comme il était un jour à Damas, assis dans » sa chaire et prêchant au peuple, il arriva qu'un » chat se réfugia dans sa manche (qui était longue et » large comme la portent les Arabes) et y mit bas ses » jeunes. — Ce voyant, le prophète coupa sa manche » jusqu'au coude et en couvrit l'animal et ses petits, » disant que ç'aurait été un grand péché de repousser » cette chatte qui venait à lui pour demander son » secours... Dès ce temps chacun eut une grande vé- » nération pour les chats, et l'on vit s'élever, à l'en- » droit où ce fait était arrivé, une belle mosquée avec » un hospice, très-richement doté, destiné à recevoir » les indigents et les vieux chats. »

Il termine sa description de Damas en disant qu'on y trouvait plus de dix mille moulins à eau.

Ayant pris la résolution d'aller à Alep, nos voyageurs se joignent à une caravane en marche pour cette ville. Ils voient en route, un lieu nommé Notre-Dame de Sardenay, célèbre par le concours des pèlerins chrétiens qui s'y rendent; plusieurs villages habités par des Maronites qui les reçoivent avec la plus généreuse hospitalité; de hautes chaînes de montagnes qui changent de nom à chaque pas; une ville,

grande comme Ypres, appelée Homs; Bastyn, ancienne cité ruinée par les Arabes; Amman, ville de l'étendue d'Audenarde, habitée par des païens de l'espèce la plus hospitalière, car ils invitèrent Van Ghistele et ses compagnons à entrer dans leur maison et à partager leurs repas. « D'excellents vignobles croissent autour d'Amman; tous les ans il » y a deux récoltes. — Il y a aussi beaucoup d'arbres » fruitiers et des plantes délicieuses, toutes sortes de » grains et principalement du coton; aussi cette ville » est-elle le grand entrepôt des cotons. »

D'Amman ils se dirigent sur Antioche.

« C'est une ville qui commence à tomber en ruine. » On remarque encore les restes des trois cent soixante-» trois tours dont ses murailles étaient flanquées au-» trefois... Elle renferme dans son enceinte sept hautes » montagnes... Elle avait naguère cinq portes dont » l'une s'appelle encore la porte ducale, parce qu'elle » livra passage à Godefroid de Bouillon lorsqu'il se » fut emparé de cette ville. Après avoir été prise par » les croisés, elle devint une principauté, qui tomba » en partage à Bohémond de Tarente... Dans l'église » de Saint-Pierre, devant l'autel de Saint-André, on » montre un endroit où, du temps de Godefroid de » Bouillon fut découverte la lance de Longus, avec » laquelle Jésus-Christ reçut les cinq plaies. »

Parmi les autres curiosités d'Antioche, Van Ghistele cite la maison où naquit saint Luc, et celle où Gallien reçut le jour.

Ils arrivent enfin à Alep.

« Cette ville est plus grande que Gand; ses fau-» bourgs sont plus étendus que ne le sont Courtrai,

» Audenarde, Alost et Termonde réunis; sa popula-
» tion est égale à celle du Caire. Elle a huit cents
» mosquées et elle peut armer cent mille hommes...
» Presque toutes les rues sont converties en bazars.
» Au milieu de la ville s'élève une montagne escarpée,
» faite de main d'homme et qui est couronnée par un
» vaste château... Alep partage avec Damas et le Caire
» le droit de battre monnaie... Nous allâmes nous
» loger au *fondigo* des Vénitiens, qui est magnifique;
» nous y fûmes joyeusement accueillis et parfaitement
» hébergés, sans que nous dussions rien payer pour
» notre nourriture. — Nos hôtes nous menèrent voir
» toutes les curiosités de la ville, et, au départ, ils
» nous offrirent plusieurs présents. »

Au bout de huit jours, nos voyageurs quittent Alep pour se rendre en Perse et passer ensuite en Abyssinie « où régnait le prêtre Jean. » Ils partent avec des marchands arabes qui vont à Tauris, à trente journées de là, et s'affublent d'un costume persan pour voyager avec plus de sécurité et d'agrément.

La première nuit, la caravane traverse un village appelé Bier, et le lendemain, un pays assez semblable à l'Artois; ils voient l'Euphrate, le Tigre, la Mésopotamie et les ruines de Ninive.

Ils pénètrent dans la Perse dont ils visitent les principales villes... A une demi-journée de Tauris, qui en est la capitale, ils voient le mont Ararat au haut duquel la tradition populaire prétendait que l'arche de Noé était conservée intacte.

Tous ces lieux portaient alors la trace des ravages récents qu'y avaient exercés les hordes barbares.

Après plusieurs semaines de marche, ils arrivent enfin à Tauris, terme extrême de leur voyage; car les dangers et les difficultés de la route les détournèrent de pousser plus avant.

« Cette ville est au milieu d'une plaine fertile et
» si vaste que les yeux n'en peuvent embrasser l'éten-
» due; elle est toute remplie de vergers, de jardins,
» de villages, de châteaux, et agréablement coupée par
» une quantité de ruisseaux. Excepté le Caire, Tauris
» est la plus grande ville que nous vîmes dans notre
» voyage... En entrant, on remarque à droite le palais
» du roi de Perse, magnifique édifice, bâti en marbre
» blanc et noir, jaspe et autres pierres précieuses,
» couvert d'ornements en or, en argent, en *azur*, bien
» plus semblable à une maison de plaisance qu'à une
» forteresse ou château fermé... Vis-à-vis se trouve
» la grande mosquée royale, où tous les vendredis le
» prince va prier et faire ses dévotions... Ce monu-
» ment ne le cède ni en richesse ni en élégance au
» palais dont nous avons parlé... La ville est bien
» bâtie, les rues sont larges... Nous allâmes loger
» chez un négociant auquel nous étions fort recom-
» mandés... Après avoir fait les ablutions d'usage,
» nous reprîmes nos costumes de chrétiens; car qui-
» conque n'est point musulman et porte le costume
» de ce peuple, risque fort d'être puni, s'il est re-
» connu... Le lendemain nous visitâmes les bazars de
» la ville, entre autres celui appelé le Besastan, qui
» est le plus riche de tous; il s'y trouve un si grand
» nombre de boutiques qu'on ne saurait les compter.
» Il a été construit par la feue reine, fille de l'empereur
» de Trébisonde, princesse fort aimée dans le pays,

» qui était chrétienne de l'Église grecque, ce qui est
» le motif pour lequel les chrétiens sont mieux traités
» en Perse que dans tous les autres pays... Vis-à-vis
» de ce bazar, on trouve un immense caravansérail,
» où chacun peut venir louer un appartement à quel-
» que nation qu'il appartienne... Plus loin sont les
» bains de la ville, construits avec une magnificence
» peu commune... Dans la partie la plus élevée de la
» ville, il y a une belle mosquée avec des bains, en-
» tourée de jardins et de vergers. Tout autour règne
» une immense galerie couverte, soutenue par cinq
» cents colonnes d'albâtre et où l'on vend toutes
» espèces de choses délicates, telles que des confitu-
» res, des parfums, des herbes séchées, des boissons
» raffraîchissantes... ce qui donne à ce charmant sé-
» jour un continuel aspect de fête; cette galerie est
» en outre toujours remplie de bateleurs, de charla-
» tans, de musiciens, de comédiens et de danseurs...
» Cela dure tous les ans pendant trois mois : juin,
» juillet et août... Presque toutes les rues de la ville
» sont des bazars, peuplés de marchands de toutes
» espèces... Le bois y est si cher, qu'on l'y vend au
» poids. Tauris est la ville de commerce la plus favo-
» rable qu'on puisse imaginer. On y trafique des dia-
» mants, rubis, saphirs, turquoises, topazes, perles et
» autres pierres précieuses. On y vend surtout de la
» soie; car il n'y a point de pays où les vers à soie
» soient aussi abondants... Le poivre, le gingembre,
» la cannelle, la noix de muscade, le girofle et autres
» épiceries y sont fort recherchées; il en est de même
» de la rhubarbe qui y est apportée de la Chine, et de
» la manne de Perse... On n'y fabrique point de draps,

» à cause de la qualité trop poilue de la laine de leurs » moutons; ces étoffes leur viennent d'Alep et de » Damas où elles leur sont apportées par nos mar- » chands flamands. »

Van Ghistele eût désiré voir le roi; mais ce prince fut constamment empêché de le recevoir. Il dut donc se contenter de visiter en détail le magnifique palais dont nous avons parlé...

« Le négociant qui nous faisait les honneurs de la » ville nous dit que le roi n'avait que vingt ans, qu'il » avait beaucoup de bon sens et de sagesse, qu'il était » d'une haute stature, qu'il avait une grosse figure, de » grosses lèvres, les pommettes des joues saillantes, » en tout comme les Tartares. Son peuple l'aimait » beaucoup et lui était fort soumis; sa cour n'était » pas aussi nombreuse que celle des autres princes » orientaux; mais elle n'était composée que d'officiers » indigènes et de quelques Arméniens, qui le ser- » vaient à peu près à la manière des Pays-Bas... A » Tauris, entre autres choses singulières, on voit por- » ter dans les rues, par quatre personnes ou plus, » des vaches, des bœufs, des veaux, des moutons, des » chèvres, rôties tout entières et attachées à un so- » lide bâton... on les dépèce à mesure qu'il se pré- » sente des acheteurs et on en vend la chair au » poids. »

Van Ghistele décrit ensuite les divers animaux de ces contrées. Il se procura des renseignements nombreux sur les sirènes, les pygmées, les salamandres et autres monstres et animaux fabuleux, sans être cependant parvenu à voir aucune de ces curiosités naturelles. « Lorsque nous fûmes restés assez long-

» temps dans ce pays, nous nous proposâmes de con-
» tinuer notre voyage, c'est-à-dire de visiter la sépul-
» ture de l'apôtre saint Thomas et quelques parties
» de l'Abyssinie et de l'Éthiopie, soumises au prêtre
» Jean... Nous en causâmes avec les marchands qui
» avaient été nos compagnons en venant d'Alep à
» Tauris. Ceux-ci dirent que la chose était faisable;
» mais qu'il y avait de grands dangers à courir, sur-
» tout à cause de la peste qui sévissait tous les neuf
» ou dix ans dans ces contrées, et qui en ce moment
» menaçait d'être terrible... D'ailleurs quelques-uns
» de nos compagnons commençaient à être fatigués
» et refusaient de passer outre. Nous résolûmes donc
» de retourner sur nos pas avec la première caravane
» venue. »

On voit percer ici le regret qu'éprouvait l'intrépide Van Ghistele de ne pouvoir continuer ces hardies explorations qui l'auraient probablement mené au fond des Indes, et peut-être conduit à des découvertes dont d'autres ont eu l'honneur. Il s'en dédommage en interrogeant les gens de Tauris sur la situation, la température, les mœurs, les usages de l'Inde, de la Tartarie et des Chinois.

« L'Inde, dit-il, est regardée comme formant à elle
» seule la troisième partie du monde; les îles habitées
» dont elle est composée, s'élevaient au nombre fabu-
» leux de trois cent mille. — Parmi les curiosités de
» l'Inde, on cite le Gange et les éléphants que l'on
» rencontre près de ce fleuve. On y trouve cent huit
» nations toutes idolâtres et différentes de mœurs et
» de couleurs. »

La partie de sa relation qu'il consacre aux Tar-

tares est curieuse à comparer avec les notions de Guillaume de Rubruquis sur cette nation puissante. Van Ghistele raconte, entre autres détails, qu'au XIIIe siècle, le grand khan Mangon avait embrassé le christianisme et formé le projet de conquérir la Judée pour la mettre entre les mains des croisés d'Occident.

Nous avons vu, dans le voyage de Rubruquis, que l'ambassadeur mongol, David, était venu proposer à peu près la même chose au roi Louis IX. Van Ghistele aurait-il eu connaissance de la relation du cordelier de Saint-Jean-d'Acre?

Nos voyageurs reprirent le chemin d'Alep et se dirigèrent par Amman sur Tripoli de Syrie « qui est » une ville fort semblable à Ypres, » espérant y trouver quelque navire qui les transportât en Turquie, dans les îles de l'Archipel, en Albanie, en Esclavonie, et de là à Venise.

Van Ghistele termine le septième livre de sa relation par un aperçu général sur la Syrie : « C'est un » grand et beau pays, où l'on trouve un bon nombre » de belles villes; la contrée est particulièrement » fertile; on y trouve toutes espèces de grains;... les » étés y sont fort chauds, et l'hiver il y fait un grand » froid; il y neige, pleut et gèle d'une rude manière... » Presque toutes les villes de la Syrie sont dépour- » vues de murailles et de remparts; d'abord parce » que le soudan craint que, par quelque trahison, les » chrétiens ne s'en emparent et ne jettent ainsi le trou- » ble dans le pays; ensuite parce que, la population » y étant partout très-forte, il serait impossible de lui » fournir des vivres suffisants, en cas de siége; il s'en-

» suit qu'habitant des villes ouvertes, le meilleur
» parti qu'elle aurait à prendre serait de se livrer
» aux assiégeants. »

Ils abordent à Satalie, sur la côte de l'Asie Mineure, endroit remarquable par le grand nombre de voyageurs qui y descendaient pour passer en Égypte.

Myra était une ville toute ruinée; son territoire était couvert de vignobles qui produisaient un vin excellent.

« Nous étions arrivés, dit Van Ghistele, à la hau-
» teur d'une petite île appelée *Castello-rouge*, qui
» appartenait naguère au roi de Naples et qui avait
» un formidable château, lorsque le patron du navire
» aperçut deux bâtiments qui avançaient vers cette île.
» — Voilà sans doute des vaisseaux de guerre du roi de
» Naples, dit-il; nous ne pourrons leur échapper; car
» nous allons contre le vent; mais comme nous avons
» en ce moment une bonasse et que nous sommes
» fort chargés, il serait fâcheux que nous dussions
» nous rendre trop aisément. Si vous tous, marchands
» et autres, aussi bien Turcs que chrétiens, vous voulez
» bien me seconder, ils n'auront guère bon marché
» de nous. — A ces mots nous prîmes unanimement
» la résolution de nous défendre jusqu'à la dernière
» extrémité. Notre patron s'appelait François Bona-
» ner; c'était un vieillard fort vert qui avait une
» grande expérience et qui avait entrepris plus d'un
» voyage en Flandre et en Angleterre. Notre navire
» était muni de bonne artillerie; nous avions quarante
» bouches à feu. Chacun de nous portait une brigan-
» tine ou cuirasse, un casque, un arc et une arbalète.
» Le capitaine nous assigna à chacun notre poste et

» fit couvrir tout le pont avec des peaux de bêtes tendues sur des cercles et des planches, de façon qu'un » chien aurait eu de la peine à y pénétrer; le bâbord » et le tribord disparurent aussi sous des espèces de » boucliers improvisés; les cordages furent doublés » en quelque sorte de perches, de rames, de bâtons, » pour qu'on ne pût les couper; enfin toutes les précautions furent prises pour mettre le navire à même » de faire bonne contenance. — Vers le milieu de la » matinée, les deux vaisseaux de guerre arrivèrent à » la portée de notre voix : Rendez-vous, criait l'équipage. — A qui? demanda notre patron. — Rendez-vous, rendez-vous, nous vous le conseillons..., fut la » réponse. Après plusieurs autres pourparlers, ils » lâchèrent leur artillerie sur notre bâtiment; nous » répondîmes par un feu nourri... A la troisième bordée, ils étaient sur notre navire attaquant avec une » vivacité peu commune. Impossible de rendre le » bruit, les cris, l'affreux désordre qui régnaient à » bord. Partout des morts et des blessés, les voiles » déchirées, les cordages hachés, tout le navire dégarni... Vers les quatre heures, nos agresseurs » étaient aussi charmés que nous de cesser le combat; » car ils ne s'attendaient pas à trouver tant de monde » sur notre bâtiment; ils s'éloignèrent de nous, observant toujours encore nos mouvements; la nuit survint, et nous profitâmes de l'obscurité pour cingler » vers l'île de Rhodes. »

L'île de Rhodes est, de la part de notre auteur, l'objet d'une longue description. La ville, fort remarquable par sa situation, avait quatre portes et un bon port, défendu par deux tours dont l'une portait le

nom de tour de Bourgogne. — Son navire passe ensuite devant l'île de Lago, qui appartenait aux chevaliers de Rhodes, l'île Iéro, célèbre par ses eaux minérales, Tyano, Chio, non loin de laquelle s'élève l'île de Patmos, spécialement placée sous la protection de saint Jean; Metelin, où abondent des mines d'alun exploitées par les Turcs; Ténédos, en vue de laquelle on aperçoit les ruines de Troie.

A Gallipoli, il se dispose à gagner Constantinople; mais une flotte turque composée de sept ou huit cents voiles est prête à quitter le port de cette ville pour aller assiéger Rhodes ou attaquer le royaume de Naples. Il juge donc plus prudent de repasser les Dardanelles. — Sur sa route il visite encore plusieurs îles telles que Lembro, Négrepont, Délos, Fermenia, Nisi, Morgo, Paros, Milo et Crète.

Il n'oublie pas le labyrinthe de cette dernière île et la fable du Minotaure.

Nous ferons remarquer que ce qui contribue surtout à donner de l'intérêt à cette relation, ce sont les souvenirs tirés de la fable, de l'histoire sainte, des littératures de Rome et de la Grèce, et de l'histoire générale, que l'auteur ne manque jamais de rappeler. C'est probablement à la rédaction de son chapelain Zeebout, homme instruit et versé dans toutes les connaissances de son époque, que nous devons ce vernis scientifique qui n'est pas sans charme, malgré l'espèce de pédantisme qu'il accuse.

Van Ghistele voit encore Cérigo, Patras, Lépante, que les exploits de don Juan d'Autriche devaient rendre célèbre un siècle plus tard.

« Modon, où il aborde ensuite, est une bonne place

» de commerce où arrivent toutes les galères qui vont » d'Occident en Orient et d'Orient en Occident. La » ville, qui n'est pas grande, mais forte, est habitée » par des chrétiens... Devant la ville, il y a un fau- » bourg fermé de murailles, habité par des Stadiotes, » des Turcs exilés et des Bohémiens (Zingaris), aven- » turiers qu'on trouve ici partout, mais qui ne se » livrent point, comme en Flandre, au vol et à la ra- » pine. — Quoique appelés *Égyptiens*, il n'est pas » vrai qu'ils viennent d'Égypte; car dans ce pays on » ne les connaît même pas... En arrivant à Modon, » nous allâmes loger chez un barbier, natif de Beer- » vliet en Flandre, qui avait épousé une femme de » ce pays. »

N'ayant pas trouvé à Modon de navire qui fît voile vers Venise, nos voyageurs s'embarquèrent pour Corfou.

« Nous allâmes loger chez les frères mineurs, qui » nous accueillirent avec grand empressement. Nous » attendions là depuis dix jours une occasion pour » Venise, lorsqu'une tempête furieuse poussa dans le » port une galère des barbaresques... Comme ce na- » vire devait relâcher, sur sa route, dans plusieurs » endroits que nous n'avions point vus et que nous » désirions visiter, nous résolûmes de nous y embar- » quer. »

Au bout de trois jours et de trois nuits, nos voyageurs arrivent en Sicile. Ils visitent Syracuse, Palerme, Catane, le mont Etna, Messine et les principales curiosités de l'île.

Un autre navire les transporte sur les côtes barbaresques; ils débarquent à Tripoli où ils manquent

d'avoir une mauvaise affaire par suite de coups qu'un homme de leur équipage avait donnés à un Arabe. Quelques jours après, une tempête les force de se réfugier dans le port de Tunis, où ils entrent, en laissant à gauche les ruines de Carthage, remarquables par les restes d'un vaste aqueduc et quelques débris gigantesques qui attestent l'antique puissance de cette éternelle ennemie de Rome.

« Nous allâmes loger à Tunis dans un immense bâ-
» timent carré, n'ayant qu'une seule entrée et qui est
» le *fondigo* de tous les marchands chrétiens; on y
» trouve surtout des Vénitiens, des Génevois et des
» Catalans; ces différents peuples y ont des églises
» ou chapelles où tous les dimanches on célèbre la
» messe. — Nous reçûmes l'hospitalité dans la partie
» du *fondigo* qui est assignée aux Vénitiens et qui est
» aussi la plus belle. »

Van Ghistele ne peut assez admirer à Tunis les tours de force, l'adresse, l'agilité des saltimbanques et des jongleurs; l'habileté des musiciens ambulants, des équilibristes, des avaleurs d'épées. — Il parle aussi avec enthousiasme de l'arsenal de cette ville et d'un vaste édifice, nommé *la douana* (la douane), « où
» sont déposées toutes les marchandises qui arrivent
» par mer, et qui y sont sujettes à une dîme que l'on
» paye au roi...

» Le roi s'appelle Ottoninus; il est déjà d'un cer-
» tain âge, son teint est brun, sa barbe longue, sa
» taille moyenne, ses manières hautaines... Sa mère
» était une chrétienne, née à Valence en Espagne; elle
» avait été prise, encore enfant, par des corsaires
» arabes et amenée à Tunis... Il ne se met jamais en

» voyage sans être accompagné de deux cents de ses » femmes qui chevauchent devant lui, la figure cou- » verte et sous la garde de ses janissaires (?)... La » porte du palais par où il sort ne s'ouvre que pour » lui... Il n'y a point de cour où l'on déploie autant » de cérémonial et de magnificence. »

Quinze jours après, il s'embarque pour Bone et passe devant Byzerte, Tabareta et Massacary.

« Bone est un endroit charmant; la ville, qui est » petite, est bâtie à mi-côte d'une petite montagne. » Elle est entourée de hautes murailles et de tours » élevées. C'est une bonne place de commerce; on y » fabrique du cuir de toutes sortes de couleurs, qui » est fort renommé. On prétend qu'elle fut bâtie par » l'empereur Constantin, et que pour ce motif on la » nomme *Cæsarea*... Comme notre galère continuait » son voyage et avait encore à relâcher dans plusieurs » villes, nous payâmes notre patron; car plusieurs » d'entre nous ne voulaient point continuer, désirant » être de retour à Venise... »

Van Ghistele ne veut point quitter l'Afrique sans fournir encore au lecteur quelques détails sur cette contrée dont on ne connut longtemps chez nos pères que les côtes septentrionales. Dans un moment où tous les yeux sont tournés vers l'Algérie, ces détails sont assez curieux.

Il termine ce chapitre par la description de la chasse du roi ou bey de Tunis.

« Quand ce prince ou son fils se livre à ce divertis- » sement, les directeurs généraux de la chasse font » avertir toute la population, afin que les laboureurs » interrompent leurs travaux à temps; car le roi

» chasse avec une si grande foule de personnes, tant » à pied qu'à cheval, qu'il est impossible de les comp» ter; ce nombre s'élève quelquefois de soixante et dix » à quatre-vingt mille hommes. Tous ses fils l'accom» pagnent avec leur cour particulière et leurs gardes. » Ses femmes et deux ou trois cents de ses concu» bines sont aussi de la partie. On voit à la suite du » prince quatre cents chameaux chargés de vêtements, » de provisions, de tapis, de joyaux, d'argenterie et » d'ustensiles de ménage. Plus de dix mille autres cha» meaux portent l'artillerie et tout ce qui sert à faire » la guerre. Puis il y a une innombrable quantité de » gens de service de toutes espèces; on dirait une » immense armée en campagne. »

Après avoir visité les différentes villes de la côte d'Afrique, Van Ghistele et ses compagnons s'embarquèrent sur une caravelle qui faisait voile pour Gênes. Ils restèrent quatre jours dans cette ville, achetèrent des chevaux et se rendirent à Venise par la Lombardie et la Toscane.

« Nous espérions pouvoir partir immédiatement » pour revenir dans notre patrie, lorsque nous en » fûmes empêchés par un fâcheux incident. Après » que nous eûmes vu Jérusalem, Sainte-Catherine et » Tripoli, nous avions retrouvé dans cette dernière » ville Mathieu de la Tour, patron du navire qui nous » avait conduits de Venise à Bairouth. Comme nous le » connaissions bien et que nous avions pleine con» fiance en lui, nous lui remîmes en dépôt un coffre » plein de joyaux, tels que draps d'or, tapis, pierre» ries et autres objets précieux qui nous avaient été » donnés dans ce pays, ou que nous y avons achetés...

» Arrivés à Venise nous trouvâmes notre coffre entiè-
» rement vide. Nous attaquâmes le patron Mathieu
» de la Tour en justice; mais les formes judiciaires
» étant ici, comme dans beaucoup d'autres lieux, fort
» longues, nous fûmes obligés d'attendre dans cette
» ville le résultat de notre procès. »

En attendant que l'affaire se décidât, Van Ghistele profita de ces retards pour voir en grand détail toutes les curiosités que renfermait l'opulente cité des Doges.

« Nous y vîmes entre autres un vaste édifice isolé,
» fermé de hautes murailles, où l'on fabriquait de la
» poudre à tirer. Il y avait là douze moulins, mus par
» des chevaux, qui servaient à broyer du charbon,
» du soufre, du salpêtre et autres substances... On
» nous y montra un énorme fourneau où l'on séchait
» la poudre et où il y avait une température insoute-
» nable; l'odeur pénétrante de ce lieu, les vapeurs
» qui s'y exhalaient, la chaleur qui y régnait, faisaient
» ressembler cet endroit à l'entrée de l'enfer. »

Il visita ensuite le chantier où se trouvaient trente-neuf galères prêtes à être lancées à la mer, les ateliers où l'on faisait les voiles de navire, les cordages et autres agrès de vaisseau, l'arsenal où étaient entassées une formidable artillerie et une grande quantité de boulets de canon, et enfin les forges où l'on préparait tout ce qui sert au matériel de la guerre.

Fatigués enfin des retards qu'éprouvait leur procès, nos voyageurs désignèrent quelques mandataires pour les représenter et prirent la résolution de partir.

Ils quittèrent Venise à la mi-juin pour retourner en

Flandre. Ils se dirigèrent sur Bâle, descendirent le Rhin jusqu'à Cologne et arrivèrent à Anvers le 24 juin 1485.

Van Ghistele revit enfin son château de Zuyddorp après une absence de près de quatre ans.

La relation si détaillée, si pleine d'intérêt qu'il nous a laissée et qui vaut à plus d'un titre celle de son contemporain Bernard de Breydenbach, est divisée en huit livres, partagés chacun en un certain nombre de chapitres.

Elle parut quatre fois en langue flamande, telle que l'avait rédigée Ambroise Zeebout, et elle fut traduite en français à Lyon en 1564.

Pour l'époque où elle fut écrite, elle renferme des renseignements géographiques d'une grande importance. En véritable Flamand, l'auteur, qui aime la patrie au-dessus de tout, ne manque jamais de tirer ses comparaisons des villes et des différents endroits des provinces belges. Ses détails historiques attestent un esprit de critique assez rare dans ce siècle où l'on adoptait sans examen toutes les absurdités populaires et toutes les légendes. Ils sont puisés dans les meilleurs auteurs que l'on avait coutume de consulter alors. Son style simple, sans être trivial, est assez pur. Le récit est en général empreint d'un grand caractère de vérité.

L'édition que nous avons suivie parut à Gand en 1563, chez Henri Vanderkeere. Elle est précédée d'une épître dédicatoire en français de l'imprimeur à Philippe de Liedekerke, grand bailli de Courtrai, d'un avis au lecteur du même, de la liste des auteurs cités dans la relation, d'une préface d'Ambroise Zee-

bout, qui rédigea le voyage sous les yeux de Van Ghistele, d'une table des chapitres et enfin d'une table alphabétique des matières fort exacte et fort détaillée.

A la fin on voit le blason de Josse Van Ghistele avec ses seize quartiers de noblesse et une pièce de vers en flamand, composée en son honneur par le fils de Henri Vanderkeere.

NICOLAS SCHOUTEET (1).

(TERRE SAINTE. — ÉGYPTE, 1455-1491.

Pendant les xve et xvie siècles, Dordrecht était célèbre dans la chrétienté par la pompe et la magnificence avec laquelle on avait coutume d'y solenniser la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. Dès l'aurore de ce jour, une foule immense remplissait la chapelle dédiée à la sainte Croix dans la grande église de cette ville, pour assister à la messe et à la procession du bois de la croix.

Cette procession avait lieu avec un apparat extraordinaire; toutes les institutions religieuses de Dordrecht en faisaient partie; celui qui tenait la sainte relique du bois de la croix, était porté sous un dais par les échevins, précédés des joueurs de trompe de la cité et suivis de la confrérie de la sainte croix ainsi que de toutes les confréries militaires de la ville.

Un bon vieux moine, nommé Pierre de Schoen-

(1) Beaucourt de Noortvelde, *Description historique de l'église de Notre-Dame à Bruges*. — Schotet, *Letter en oudheidkundige avondstonden*, Dordrecht, 1841, in-8°, p. 185-216.

hoven, qui avait été définiteur du tiers ordre de Saint-François à Dordrecht, de 1455 à 1491, nous raconte d'une manière fort naïve comment Nicolas Schouteet, bourgeois de Bruges, fit cadeau à cette ville de la relique de la sainte croix.

Schouteet était originaire de Dordrecht; il entra fort jeune dans une maison de commerce de Bruges, où un riche négociant lombard, qui habitait alors la Tyr flamande, le prit en affection et l'attacha à son service en qualité de commis. Il l'emmena dans sa patrie et se rendit peu de temps après avec lui en Orient pour le commerce des bijoux et des objets d'orfévrerie. Tous deux se fixèrent au Caire où leur habileté et leur haute probité ne tardèrent point à attirer sur eux l'attention du soudan d'Égypte.

Du voyage de Nicolas Schouteet dans la terre sainte, il ne nous est resté qu'une légende, où l'on retrouve l'esprit aventureux, l'amour des choses extraordinaires et cette piété crédule et confiante qui étaient l'escorte obligée des pèlerins du moyen âge.

Nous traduisons ici une partie de la relation que le père Schoenhoven nous a laissée de ce voyage :

« Pendant leur séjour au Caire, Schouteet et son
» patron fabriquèrent un grand nombre de beaux
» bijoux qu'ils vendaient chaque jour aux seigneurs
» de la cour et principalement à la femme du soudan
» et à sa fille, qui avait une grande passion pour ces
» objets de luxe. Celle-ci inventa une foule d'artifices
» pour obtenir certains joyaux précieux que notre
» orfévre brugeois avait avec lui et dont il éprouvait
» de la répugnance à se dessaisir. La mère et la fille
» s'entendirent pour l'engager à demander au soudan

» qu'il changeât son sceptre qui était lourd et dis-
» gracieux. Le prince finit par y consentir, et sa fille
» apprit alors, sous le sceau du secret, à Nicolas
» Schouteet, que sous l'or, les pierreries et les perles
» qui ornaient le sceptre, se trouvait caché un mor-
» ceau de bois de la vraie croix; car par cette révé-
» lation inattendue, elle espérait pouvoir enfin obtenir
» les bijoux qu'elle convoitait. Cette circonstance fit
» supposer à l'orfévre que la princesse n'éprouvait
» point d'éloignement pour la foi chrétienne et il
» s'empressa de livrer à cette dernière les bijoux dont
» nous venons de parler, en garantie du sceptre qu'on
» lui remit. Schouteet et son compagnon quittèrent
» alors le Caire, fort charmés d'avoir obtenu beau-
» coup plus que ne valaient ces bijoux, et porteurs
» d'un sauf-conduit qui devait les mettre à l'abri de
» tout désagrément pendant leur voyage. Le soudan
» leur donna ensuite deux fidèles Àrabes pour guides
» et sept chameaux pour porter leurs bagages et leurs
» provisions. »

» Ils se dirigèrent par le désert vers Jérusalem;
» mais à peine eurent-ils fait la moitié de la route
» que le patron de Schouteet tomba grièvement ma-
» lade, et, sentant sa fin approcher, il abandonna en
» toute propriété au jeune orfévre les richesses qu'il
» emportait. Il mourut peu de temps après. La petite
» caravane était alors encore à douze journées de la
» ville sainte. Comme le sceptre du soudan embar-
» rassait Schouteet à cause de sa longueur démesu-
» rée, il proposa à son guide de le casser en deux
» afin de ne pas en être dépouillé par les Arabes.
» Ainsi fut fait, et l'or, les pierreries et les perles

» furent cachées dans des paniers. L'orfévre s'empara
» du bois, sans dire au guide combien il était pré-
» cieux, le coupa en morceaux et l'enfouit précieuse-
» ment entre le drap et la doublure de son pourpoint,
» qu'il eut soin de bien recoudre, afin qu'on ne de-
» vinât point que son vêtement recélait quelque chose.

» Arrivé à Jérusalem, il se hâta d'exécuter les der-
» nières volontés de son patron et de remettre aux
» marchands de cette ville la garniture du sceptre du
» soudan, selon l'ordre qui lui en avait été donné.
» On lui demanda ce qu'il avait fait du bois; mais il
» répondit qu'il avait cru nécessaire, pour sa sécurité
» personnelle, de briser ce précieux joyau, et quant
» au bois, il dit qu'il l'avait jeté, comme étant de
» nulle valeur.

» Craignant toujours qu'on ne surprît son secret,
» Schouteet se feignit malade et partit pour Jaffa, où
» il passa sur une caravelle qui faisait voile pour
» Venise. Il ne resta que trois jours dans cette ville,
» s'embarqua pour Londres, se rendit à Douvres et
» se trouva deux jours après dans sa patrie d'adop-
» tion.

» Arrivé à Bruges, il ne révéla son secret à per-
» sonne, plaça la relique, qu'il avait découverte d'une
» manière si singulière, dans un petit coffret, qu'il
» ferma à clef et qu'il confia à un ami dévoué. Puis il
» se remit en route et continua encore à voyager pour
» le commerce. Lorsqu'il eut amassé une fortune
» suffisante, il songea à se marier et revint épouser,
» à Bruges, Marguerite Tristram à qui il ne révéla
» son étrange aventure qu'après deux ans d'union.

» Schouteet n'avait pas oublié sa première patrie.

» Il se rendit à Dordrecht et remit solennellement au » chapitre de la grande église un morceau de la vraie » croix, à condition que les chanoines feraient pour » lui, sa femme et ses enfants, des prières perpé- » tuelles. Puis il retourna à Bruges et fit cadeau à » l'église de Notre-Dame de l'autre partie de la re- » lique. »

Telle est cette légende, dont le fond est peut-être vrai, mais à laquelle se mêlent des détails si invraisemblables qu'on ne saurait l'adopter comme récit authentique.

On y remarque d'ailleurs un décousu qui indique assez que le récit est, sinon faux, au moins incomplet et tronqué.

Quoi qu'il en soit, Nicolas Schouteet est un personnage historique dont Bruges et Dordrecht ont longtemps conservé le souvenir, grâce à la relique de la sainte croix. On croit qu'il mourut vers la seconde moitié du XVe siècle, dans la première de ces deux villes dont il était bourgeois depuis longtemps.

PIERRE DE SMET

dit Van Steebroeck.

(TERRE SAINTE, 1505-1506.)

Le 1er avril 1505, un riche bourgeois de Bruxelles, sur la vie duquel l'histoire ne nous a conservé aucun détail, sans doute parce qu'elle n'offrait qu'un intérêt médiocre, embrassait sa femme et ses enfants, serrait la main de ses amis, se remettait à la garde de Dieu et quittait bravement sa bonne ville natale pour aller visiter, en pieux pèlerin, l'antique Jérusalem, le saint sépulcre, le calvaire, Bethléem et autres lieux remarquables de la Palestine.

Il se nommait Pierre de Smet, dit Van Steebroeck, et il s'était choisi pour compagnons Corneille Nauts, prêtre de Malines, Bernard Van den Stocke, Jean Van Rossem et Hubert Van den Borre.

Le même soir, il alla coucher à Tirlemont, ayant ainsi employé toute une journée pour franchir une distance qui exige aujourd'hui à peine un voyage d'une heure et demie. Il est vrai que les voies de communication se bornaient alors à quelques grandes routes sinueuses qui n'étaient pas même pavées, et

que pour tout moyen de locomotion on avait un cheval de monture, un chariot ou des jambes plus ou moins agiles.

Le lendemain, de Smet continua son voyage et suivit la route généralement adoptée à cette époque par ceux qui se rendaient en terre sainte, à savoir par l'Allemagne jusqu'à Venise, où l'on s'embarquait ordinairement pour Alexandrie, Saint-Jean-d'Acre ou tout autre port de la Syrie.

A Venise il séjourna assez longtemps et alla se loger avec ses compagnons chez un peintre de Malines, nommé Jean Gooris, qui y était établi depuis longtemps et qui les mena voir toutes les curiosités de la ville et des environs. Dans l'île de Murano, près de Venise, ils admirèrent surtout la fabrication des glaces étamées et s'émerveillèrent de la facilité avec laquelle on en pouvait couler de toute grandeur.

Ce n'est guère qu'après plusieurs semaines qu'ils purent tomber d'accord avec le patron d'un navire, lequel s'appelait Jacques Michaéli, pour le prix du voyage. Comme il y avait encore avec eux trente-cinq autres pèlerins, tous Bourguignons, Français, Brabançons, Allemands, Hanséates et Zélandais, il fut conclu que chaque passager payerait 60 ducats par tête, non compris la nourriture. Pour cette somme Michaéli devait les conduire dans tous les endroits où les pèlerins avaient coutume de se rendre.

Comme chacun devait prendre soin de son propre entretien, nos cinq voyageurs se mirent en devoir d'acheter à Venise des literies, des coffres, de la vaisselle, de la batterie de cuisine, des objets de luminaire, des jeux d'échecs, des damiers et un jeu

de cartes. Leurs grosses provisions consistaient en pain, biscuits, viande salée, langues fumées, jambons, saucisses, beurre, fromage de Parmesan, vinaigre, œufs et orge. En fait de friandises, ils se procurèrent différents vins, du sucre, du sirop de violettes, des confitures et des conserves de toutes sortes. Ainsi approvisionné de tout ce qui était nécessaire, Pierre de Smet s'embarqua à Venise le 1er juillet 1605.

Après avoir longé les côtes du Frioul et de l'Istrie, il relâcha le 13 à Faënzano avec ses compagnons, pour prendre du bois et des boulets, et ils descendirent ensuite à Pola, dernière ville de l'Istrie, « célèbre, » dit le voyageur, par le séjour qu'y fit le paladin » Roland et par la forteresse qu'il y bâtit. Ce château » reposait sur quatre-vingt-quatre colonnes, avait » trois étages et était percé de quatre cents fenêtres. » On y remarque encore trois autres châteaux très- » forts et un grand nombre de tombeaux en pierre, du » temps de Roland, qui combattit les Sarrasins dans » ce lieu ; les tombeaux des chrétiens sont surmontés » d'une croix. »

Telle est la description que, dans son ignorance naïve, Pierre de Smet nous donne du théâtre romain qui existe encore à Pola et qui n'a rien de commun avec les chevaliers de la Table Ronde, comme on le pense bien.

Nos voyageurs visitent ensuite Zara et Raguse.

« Cette dernière cité est une belle ville nouvelle » dont la population, hommes et femmes, est d'une » remarquable fraîcheur. On y trouve de nombreux » couvents et églises, de belles fontaines et de bon

» vin, mais le pain y est mauvais. Les vivres y sont à » bas prix. Sa situation est charmante, au milieu » d'une contrée fertile qui produit les meilleurs » fruits, du vin, des oranges, des grenades. Le sultan » y entretient toujours un gouverneur qui a une haute » tour pour habitation. Les habitants payent un tribut » de 10,000 ducats au roi de Hongrie et autant à la » Sublime Porte. »

Le navire côtoie ensuite l'Albanie et arrive à Corfou le 26 juillet. « A 18 milles en deçà de cette ville, on » voit un fort ruiné, appelé Sancta Maria d'Ecosope; » il fut détruit par un dragon qui avait coutume » d'enlever des habitants de Corfou pour les dévorer » ensuite dans un vaste rocher au milieu de la mer. » Ils passent devant Modon en Morée et abordent dans l'île de Candie, où l'on trouvait alors des chrétiens de tous les rites et une multitude de juifs.

« Lorsqu'un habitant de l'île est mort et qu'on le » porte en terre, on voit quatre ou cinq femmes qui » s'arrachent les cheveux, se déchirent le sein et la » figure et vont encore baiser le mort sur la bouche » en criant et en pleurant.

» A quelque distance de Candie, s'élève la montagne » de Saint-Paul, où l'apôtre de ce nom fut lapidé par » les Grecs. »

Le 3 août, ils s'embarquent pour l'île de Rhodes. Comme cette île passa seize ans après sous la domination de Soliman II, en 1522, il est assez curieux de voir dans quel état elle se trouvait peu de temps avant cet événement qui obligea les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem à choisir depuis l'île de Malte pour résidence. Voici comment s'exprime de Smet à ce sujet :

« Rhodes est la plus puissante ville que je vis de la » vie ; elle est située au bord de la mer d'un côté, et » de l'autre dans une contrée fertile où l'on trouve » du seigle, des vins assez grossiers et des fruits de » toutes espèces. Le port est vaste et propre à rece- » voir les vaisseaux du plus fort tonnage. Les navires » viennent stationner près de la tour de Saint-Nico- » las, que Philippe, duc de Bourgogne y a fait élever. » De l'autre côté, à gauche en entrant dans le port, » se trouve la tour de France. Sur le môle, du même » côté, on voit treize moulins à vent, construits en » pierre et munis chacun de six ailes.

» La ville a la plus belle artillerie que l'on puisse » trouver; aussi en a-t-on bien besoin. Du haut de la » montagne, qui s'élève en face de la ville, on aper- » çoit toutes les parties de cette dernière.

» Le grand maître de Rhodes a encore une autre » montagne, où les trois rois se rendirent souvent ; » cet endroit leur plut beaucoup; car on prétend qu'ils » y ont été inhumés. Sur cette montagne se trouve » un redoutable château, dit de Saint-Pierre, qui est » constamment défendu par cinq cents chevaliers. On » y entretient une quantité de grands chiens qu'on » lâche le matin dans les lieux déserts qui environ- » nent la ville et qui mettent à mort tous les Turcs » qu'ils rencontrent. Si, au contraire, ils trouvent un » chrétien, ils le ramènent au château. A un son de » la cloche de rappel, ils rentrent tous en leur logis. » Les soldats en garnison dans cette forteresse nous » ont assuré que ni Turcs ni Sarrasins ne pourraient » s'en rendre maîtres. On rencontre à Rhodes des » gens de toutes les nations. On y trouve en abon-

» dance des vivres, des draps, de la toile et tout ce
» qui est nécessaire à la vie.

» La ville n'est point grande, mais très-forte; car
» elle est entourée d'une triple enceinte de murailles
» qui la protége du côté de la terre et qui a une hau-
» teur de cinquante pieds. Les maisons sont très-
» basses et couvertes d'une terrasse, pour mieux ré-
» sister aux bombes dont les Turcs font usage et dont
» la ville eut beaucoup à souffrir dans le dernier
» siége (1).

» Les rues sont larges et pavées de grès; sous ces
» rues se trouvent de vastes caves, où le grand maître
» fait placer des provisions de grains, qui sont suffi-
» santes pour sept années. Pour entrer dans ces sou-
» terrains on soulève de grandes pierres rondes qui
» les ferment et l'on y pénètre avec des échelles.

» Dans la partie occidentale s'élève le palais du
» grand maître, qui est bien défendu et où l'on trouve
» l'église de Saint-Jean, la principale de la ville. Ce
» palais touche au port.

» Les Turcs avaient jeté un pont sur le port; mais
» les habitants l'abattirent, après avoir tué un grand
» nombre de mécréants. C'est là qu'on voit les ga-
» lères du grand maître.

» On conserve un grand nombre de reliques pré-
» cieuses dans l'église de Saint-Jean, entre autres le
» bras de saint Louis et celui de saint George.

» Il y a à Rhodes douze chevaliers grands-croix et
» trois cents chevaliers ordinaires; tous sont obligés
» de combattre les Turcs, n'importe dans quelle oc-

(1) De 1480.

» casion. Comme cette place est la plus forte qui
» existe au monde, le grand maître a fait confection-
» ner une bombarde proportionnée au calibre des
» immenses boulets que les Turcs lancèrent sur la
» ville au dernier siége et qui sont si nombreux que
» les murs et les remparts en sont pleins. On trouve
» à Rhodes un hôpital et une infirmerie qui ont donné
» naissance à l'institution de l'ordre de Saint-Jean
» de Jérusalem. C'est le plus beau et le plus considé-
» rable établissement de ce genre qui existe au
» monde (1). »

Nos voyageurs quittèrent Rhodes le 4 août pour gagner l'île de Chypre, qui en est distante de quatre cents milles. Ils laissèrent constamment la Turquie à leur gauche. Sur leur route, vers Baffa, ils aperçurent l'antique Paphos, et à la hauteur du golfe de Satalie, deux vaisseaux corsaires leur donnèrent la chasse; mais, comme ils faisaient bonne contenance, ils n'osèrent les attaquer.

De Baffa ils se rendirent à Limisso, dans l'île de Chypre. De Smet n'oublie pas de mentionner que Richard Cœur de Lion détruisit presque entièrement cette île pour se venger des traitements odieux que les habitants avaient fait subir à sa sœur, lorsque des vents contraires l'avaient obligée de venir chercher l'hospitalité parmi eux.

« Les deux meilleures et plus belles villes de ce
» pays sont Nicosie et Famagouste. L'île a l'étendue de
» l'Angleterre. On y voit en abondance des arbres qui

(1) M. Schayes a aussi rappelé cette description dans son article sur de Smet; voir plus bas *Revue de Bruxelles*, cité.

» produisent le coton; on les sème et ils atteignent
» à peu près la hauteur de la ceinture d'un homme
» ordinaire. Quand le fruit, qui ressemble à des
» petites boules ou noisettes, est mûr, il se fend en
» quatre.... Comme les tremblements de terre y sont
» fréquents, les habitations sont peu élevées et on n'y
» voit point de tours. La plupart des maisons ne se
» composent que d'un rez-de-chaussée. A six lieues
» de Limisso, il y a un couvent appelé Saint-Nicolas-
» aux-Chats; on y entretient plus de trois cents chats
» *sauvages* qui parcourent le désert des environs et
» tuent les nombreux animaux venimeux qui infestent
» la contrée; au son de la cloche, tous ces chats ren-
» trent au couvent; sans eux, les frères ne pourraient
» habiter ce lieu. »

Arrivés à Jaffa, ils allèrent se loger dans trois mauvais souterrains qui se trouvent au bas de la montagne sur le penchant de laquelle est bâtie la ville et où les pèlerins ont coutume d'être hébergés.

« Jaffa est l'endroit où Jonas fut rejeté par la ba-
» leine.... Le patron de la galère ayant fait accord avec
» les gens du soudan pour nous faire transporter en
» terre sainte sur des ânes et des mulets, il nous offrit
» un grand repas d'adieu et nous y adressa une allo-
» cution où, entre autres choses, il nous recommanda
» d'avoir toujours sur nous trois bourses bien gar-
» nies : la première pleine de ferveur et de foi, la
» seconde pleine de patience, la troisième enfin rem-
» plie de ducats. »

Les Arabes les conduisirent à Rama, où ils logèrent dans l'hospice bâti naguère par Philippe le Bon pour les pèlerins d'Occident.

Après avoir séjourné cinq jours à Rama, nos voyageurs partirent pour Jérusalem où ils reçurent l'hospitalité dans le couvent des frères mineurs qui s'empressèrent de leur offrir un tapis et un coussin.

De Smet entre dans les plus grands détails sur les curiosités de la ville sainte. Comme ces particularités sont les mêmes que celles recueillies par ses devanciers, nous croyons inutile d'en donner ici l'analyse. Nous n'en mentionnerons que quelques-unes :

« L'église du couvent de Sion est remarquable par » de magnifiques tapis, donnés par Philippe, duc de » Bourgogne, et qui portent ses armes. Derrière le » mont de Sion on voit le champ acheté avec les » trente deniers de Judas, et où l'on a coutume » d'inhumer les pèlerins qui meurent à Jérusalem. »

Le 15 septembre le gardien des frères mineurs les mena voir l'église du Saint-Sépulcre.

« Le gardien et huit ou neuf religieux nous con- » duisirent dans le chœur de Notre-Dame où ces » moines se revêtirent de leurs habits sacerdotaux; » l'on nous donna à chacun un cierge, l'on nous fit » sortir du chœur et parcourir ensuite processionnel- » lement l'intérieur et l'extérieur de l'église, en » chantant à haute voix le *Salve Regina*. Puis nous » fûmes introduits dans une petite chapelle close où » l'on conserve la pierre sur laquelle était assis le » Sauveur avant qu'on le mît en croix; cette pierre » conserve l'empreinte de ses pieds sacrés. Arrivés » sur le Calvaire, on nous montra le trou où avait été » plantée la croix; nous y introduisîmes le bras et y » laissâmes ensuite brûler nos cierges. Dans le saint » sépulcre même s'élève maintenant une belle tombe

» en marbre, au-dessus de laquelle dix-huit lampes
» sont suspendues et brûlent sans cesse. C'est là
» qu'on donne l'accolade aux chevaliers de Jérusa-
» lem. L'église du Saint-Sépulcre est desservie par
» des prêtres chrétiens de neuf différents rites : les
» frères mineurs, dont nous avons parlé, des Indiens,
» des Arméniens, des Géorgiens, des Grecs, des
» Syriaques, des Maronites, des Nestoriens et des
» Jacobites; tous célèbrent les offices à leur manière et
» avec des ornements différents. Ce temple fut bâti
» par sainte Hélène. Nous y restâmes pendant cinq
» nuits; car c'est pendant la nuit que les cérémonies
» religieuses y ont lieu. »

De Smet se rend ensuite à Bethléem et décrit tous les lieux qu'il rencontre sur sa route. Il visite le Jourdain, rivière peu large alors et dont les eaux jaunes ressemblaient à celles de la Senne à Bruxelles; ils ne manquèrent pas de s'y baigner et de faire ensuite leurs dévotions.

« Jéricho était naguère une belle ville, située dans
» une vaste plaine; maintenant ce n'est plus qu'un
» village, habité par des hommes et des femmes de
» fort mauvais aloi et qui tous sont païens; nulle part
» je n'ai vu de plus laides femmes. »

Après avoir séjourné pendant trente-six jours à Jérusalem et dans les environs, nos voyageurs reprirent le chemin de Rama, non sans éprouver en route de grands désagréments de la part de leurs guides.

Arrivés à Jaffa, la trahison du patron de leur navire faillit leur coûter la vie. Ce misérable ne voulut point les rembarquer sur sa galère et les laissa expo-

sés à la violence et à la méchanceté des Arabes qui les soumirent à toutes sortes d'avanies et les retinrent prisonniers dans des souterrains infects.

Au bout de quelques jours, le chef de ces Arabes les fit assembler en cercle au nombre de vingt-quatre, et choisit parmi eux deux pèlerins, l'un, Renier, Zélandais de naissance, l'autre, nommé Everart, qu'il fit enfermer dans une tour. Mais, instruit de ces mauvais traitements, un des officiers du soudan, appelé Casca, vint lui-même prendre connaissance de l'affaire et ordonna leur mise en liberté moyennant une légère rançon.

On juge avec quel empressement nos voyageurs se rendirent à bord de la galère où leurs compagnons les reçurent avec la plus grande joie, ayant craint de ne les revoir plus jamais.

Ils quittèrent enfin la côte de Jaffa le 18 octobre, et abordèrent le 25 dans l'île de Chypre. Un des pèlerins, qui avait été cruellement maltraité dans les prisons de Jaffa, mourut en route et fut, selon la coutume, jeté à la mer, quoiqu'il fût prêtre.

Des tempêtes furieuses, de nombreuses avaries viennent bientôt mettre de nouveau la vie de de Smet et de ses compagnons en danger; ils sont obligés de relâcher dans les principales îles de la Méditerranée, qu'ils avaient déjà visitées, et n'arrivent à Venise que le 8 mars 1506, après une traversée des plus pénibles; les marins eux-mêmes n'avaient jamais vu une mer aussi mauvaise et couru autant de périls.

« Je ne conseille à personne, dit naïvement de » Smet en finissant, de faire un voyage par mer pen- » dant l'hiver; mais Dieu nous a protégés en dépit

» des Sarrasins, des païens, des Turcs, des mauvais » chrétiens et des méchants de toute espèce. »

Il resta quatre jours à Venise et revint à Bruxelles le 6 avril 1506, après une absence d'un an et de six jours.

La relation qu'il nous a laissée de son voyage est en flamand; elle n'a jamais été publiée. Le manuscrit en est conservé à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, où il porte le n° 12636. M. A. B. T. Schayes en a donné une analyse succincte dans la *Revue de Bruxelles* (1).

Quoique écrite d'un point de vue de piété, comme le faisaient alors les pèlerins qui visitaient la terre sainte, ce voyage renferme des détails géographiques curieux pour l'époque et quelques descriptions qui ne manquent point d'originalité, bien qu'elles attestent en général l'ignorance et la crédulité de l'auteur. Le style laisse beaucoup à désirer; de Smet a adopté pour sa rédaction la forme des éphémérides, ce qui en rend la lecture fort peu récréative.

(1) Mois de septembre 1839, p. 104 à 119.

NICOLAS CLEYNAERTS.

(AFRIQUE, 1540-1541.)

Un des plus savants professeurs de l'ancienne université de Louvain est sans contredit *Nicolas Cleynaerts* ou *Clenardus;* car on sait qu'à l'époque de la renaissance des lettres, la terminaison en *us* était un passe-port obligé pour tout homme qui avait commerce avec les Muses. Il naquit à Diest en Brabant le 5 décembre 1495, fit ses humanités à Louvain et entra de bonne heure dans les ordres. Dès 1520, nous le voyons déjà autorisé par le recteur de l'université à enseigner les langues. Il s'acquit bientôt une réputation méritée par sa méthode si rationnelle d'initier en quelque sorte *à priori* (comme l'a fait aussi de nos jours, mais sur une plus grande échelle, le professeur Jacotot) les jeunes étudiants à la connaissance du grec et du latin, au lieu de les obliger à commencer par les difficiles rudiments d'une grammaire systématique qui fait déjà supposer un faisceau de nombreuses connaissances préparatoires. Philologue profond et consciencieux, esprit plus critique que Schrickius et Becanus, moins pédant que Juste Lipse, il fut un de

ceux qui pénétrèrent le plus avant dans les mystères des langues orientales. Parmi celles-ci, c'était surtout l'arabe qui était l'objet de ses prédilections, sans qu'il se doutât cependant de l'influence que cet idiome exercerait un jour sur sa destinée. « Je voulais, dit-il » dans une lettre adressée à Latomus, m'expliquer la » source de certaines affinités qui existent entre l'hé- » breu et l'arabe, et je ne pensais nullement aux » superstitions mahométanes que j'étais destiné à » combattre plus tard. »

Comme il arrive souvent chez les hommes d'un esprit vif et entreprenant, la découverte des secrets qu'il cherchait, l'amena à des idées d'une tout autre portée; de linguiste, il se fit en quelque sorte missionnaire; il forma le projet aventureux et hardi de travailler à la conversion des mahométans. Cette conversion, il voulait l'opérer, non par la guerre ou la violence, mais à armes égales, par une discussion franche et loyale, par le raisonnement, par la force de la conviction, comme s'il avait eu affaire à un peuple civilisé et susceptible d'accepter le débat sur un tel terrain. Pour atteindre son but, Cleynaerts sentit qu'il fallait d'abord connaître à fond la langue de ceux qu'il allait combattre, qu'il fallait étudier leurs croyances, approfondir tous les secrets de leur vie intime. Avant lui, beaucoup de gens avaient pris la plume pour écrire contre la loi du Grand Prophète, sans l'avoir jamais examinée dans le texte original. Lui, au contraire, voulut étudier les moindres difficultés du *Coran* et de la *Sunna* afin d'être à même de répondre à toutes les objections qu'on opposerait à ses doctrines; en un mot, son intention était

d'élever une chaire chrétienne au milieu même de cette population, ennemie jurée de la croix, et d'attaquer les docteurs de la nation arabe dans la langue même qui leur était familière.

Sous Charles-Quint, les Maures étaient encore pour l'Espagne de redoutables ennemis, qui menaçaient à la fois, et comme guerriers et comme sectateurs fanatiques de Mahomet, cette contrée où ils avaient dominé si longtemps et où leurs croyances avaient laissé tant de vestiges. Une partie de la population du royaume de Grenade était infectée d'idées empruntées au Coran; la sévérité des édits royaux contre ces superstitions n'avait produit aucun effet. Une foule de savants théologiens se contentaient d'écrire de gros volumes en latin contre les préceptes de Mahomet; mais ceux qui avaient le plus besoin d'être éclairés ne lisaient point ces productions, et continuaient à vouer une implacable haine à une religion que leurs pères leur avaient appris à exécrer, sans la connaître.

Avec son coup d'œil prompt et intelligent, Cleynaerts saisit parfaitement cette face de la question; il sentit qu'il fallait entrer en lice avec d'autres moyens d'attaque et de défense que ceux dont on s'était servi jusqu'alors, et préparer de longue main les armes dont on aurait besoin.

En 1532, il quitta Louvain et se rendit en Espagne dans l'espoir d'y trouver plus de moyens d'avancer ses études de prédilection. La proximité de la côte africaine lui faisait espérer une plus abondante moisson de renseignements sur les mœurs et les croyances des Arabes.

Cleynaerts fut précédé dans la Péninsule par la réputation de son savoir. Il enseigna d'abord à l'université de Salamanque, alors peut-être la seule digne rivale en Europe de l'*Alma mater* de Louvain, et passa de là en Portugal en qualité de précepteur de don Henri, frère du roi. L'éducation de ce prince achevée, il alla se fixer à Grenade, toujours préoccupé de l'idée fixe qu'il voulait enfin mettre à exécution.

Il passa près de six mois dans l'*Alhambra* de Grenade, pour y étudier le Coran avec un esclave maure qui connaissait parfaitement l'arabe et qui lui enseigna les difficultés orales de cette langue.

Lorsqu'il se crut assez fort pour ne point compromettre le succès de son entreprise par une prononciation vicieuse, ou une fausse interprétation des mots, il partit de Gibraltar en avril 1540, débarqua à Ceuta et se rendit directement à Fez, heureux et fier de pouvoir s'expliquer parfaitement dans la langue des nationaux, « car depuis que je » connais les erreurs et les grossiers mensonges con- » tenus dans le Coran, je brûle plus que jamais, écri- » vait-il à un de ses amis, du désir de déchirer le » voile qui recouvre leurs yeux. »

Admis à la cour du roi à Fez, Cleynaerts s'exprima en arabe si pur, si élégant que le prince et ceux qui l'entendirent ne purent assez manifester leur étonnement. Pour lui donner une preuve de son estime, il ordonna que tous les moyens possibles fussent mis à la disposition du savant qui avait entrepris un si long voyage pour étudier la langue des Maures. Le peuple marocain, au contraire, n'était pas aussi enthousiaste de la facilité d'élocution de Cleynaerts; il ne

voyait pas de bon œil cet étranger avide de savoir, qu'il regardait comme un émissaire dangereux des chrétiens; ces mécréants prétendaient qu'il était venu pour réformer leurs mœurs, pénétrer dans les secrets de leur culte et leur enlever les livres saints. Car on sait que les plus affreux châtiments menaçaient ceux qui avaient l'imprudence d'acquérir des livres réputés sacrés parmi les Maures. Quand on l'interrogeait sur ce sujet, Cleynaerts répondait avec beaucoup de simplicité que, sachant déjà plusieurs langues, il désirait encore connaître l'arabe à fond pour pouvoir l'enseigner aux chrétiens et comprendre Avicenna, Averroës et autres savants auteurs qui avaient toujours été mal traduits.

Voici du reste quelques détails curieux que le savant phililogue nous fournit sur Fez et ses écoles alors fort célèbres; ils se trouvent dans deux lettres du mois d'avril 1541, adressées, l'une à J. Latomus, professeur de théologie à Louvain; et l'autre à A. Streyter, abbé de Tongerloo. Elles font connaître combien l'état scientifique de cette ville, réputée barbare, était florissant à cette époque (1). Dans la première lettre on lit :

« Quand je fus arrivé à Fez dans de telles inten-
» tions (elle est située à une distance de quarante
» lieues du détroit d'Hercule) (2), il se répandit aussitôt
» dans la ville entière le bruit qu'il y était venu un
» certain *Casis* (c'est le nom que les musulmans don-
» nent aux hommes lettrés d'entre nous, comme nous

(1) Ces passages ont été traduits par M. Neve, professeur à l'université catholique, dans un bon article qu'il a consacré à Cleynaerts dans le *Messager des sciences historiques,* 1845, p. 352 à 367.

(2) Aboulféda place Fez à dix journées de Ceuta. (*Note de M. Neve.*)

» donnons aux leurs celui d'*Alfakihs*), désireux d'ap-
» prendre la langue arabe, et qu'il occupait un rang
» parmi les chrétiens : on disait qu'il était dangereux
» de m'instruire, de peur que je n'excitasse quelque
» trouble dans le peuple. En effet, mon ancien maî-
» tre (1), en débitant des mensonges spécieux à ma
» louange, m'avait diffamé au point que le roi, averti
» de mon arrivée peu de temps auparavant, dut m'en-
» voyer des lettres de sûreté pour que j'entrasse à
» Fez sans péril. Dès la première entrevue, le roi fut
» extrêmement surpris de m'entendre balbutier assez
» bien en arabe; car je cherchais à me faire entendre
» comme je pouvais (1). Les habitants de Fez, quoique
» plusieurs soient gens instruits, font usage d'un
» idiome vulgaire, qui diffère autant du langage des
» livres que la langue usuelle des Grecs diffère du
» langage de Démosthènes (2). Comme on voit en Es-
» pagne plusieurs professeurs qui comprennent Bar-
» thole et Baldus, enseigner cependant en espagnol,
» de même à Fez, l'usage d'un discours poli est borné
» aux écoles; c'est surtout en enseignant que l'on re-
» cherche l'élégance de la parole......

» *Fez* (*Fesa*) est divisée en deux parties. La ville
» ancienne est grande et populeuse : on dit qu'elle

(1) C'était un Maure instruit, esclave à Almeria, qui, appelé à Grenade par le gouverneur Mendosa, avait exercé à la conversation arabe Cleynaerts qui n'avait eu jusque-là d'autre maître que quelques livres.

(2) Cleynaerts nous dit ailleurs (*Epist.*, p. 41), qu'il a salué le roi en arabe, et engagé avec lui une assez longue conversation. Déjà, sur la route de Fez, on l'avait pris pour un orateur arabe; on lui avait amené un jeune homme lettré, qui avait étudié cinq années à Fez : Cleynaerts eut le plaisir de le réfuter et de l'embarrasser sur la grammaire. (*Notes de M. Neve.*)

» renferme environ quatre cents mosquées et autant » de bains; car les mahométans font de fréquentes » ablutions, et ils ne peuvent accomplir sans lustra- » tion les prières des différentes heures de la jour- » née...... Il y a à Fez un très-grand nombre de mou- » lins, dans lesquels les esclaves chrétiens mènent une » vie fort malheureuse, éprouvant en réalité ce que » veut dire le mot : *Mettre un esclave dans le pétrin* » (Davum dedi in pistrinum). La ville nouvelle est » éloignée de l'ancienne environ d'une demi-lieue; » c'est là qu'est la résidence royale, et dans le voisi- » nage se trouve le quartier des Juifs (*Judæa*), entouré » de murailles particulières et payant tribut d'après » le bon plaisir du roi; il renferme, je pense, huit ou » neuf synagogues; car quatre mille juifs y habitent, » et plusieurs d'entre eux possèdent un savoir remar- » quable...... Nulle part la loi du Coran n'est en vi- » gueur (*sic fervet Alcoranus*) comme elle l'est à Fez. » A Tunis, on a vu fleurir en même temps toutes les » autres sciences; mais à Fez, à part la grammaire, » on se livre exclusivement à l'étude du Coran et des » docteurs scolastiques. J'entends par scolastiques » les auteurs qui traitent des cérémonies, de la puri- » fication, de la prière, du mariage et des autres actes » de la vie des musulmans : quiconque est versé dans » toutes ces choses est appelé *Al-fakih* (*Alfakius*) (1), » σοφὸς en grec, si ce n'est que le mot arabe est appli- » qué seulement à la science qui comprend ces di- » verses cérémonies; il est très-peu d'hommes qui

(1) Le mot *Fakih*, savant, désigne surtout le jurisconsulte musulman, instruit dans les choses divines, théologien autant que légiste.
(*Note de M. Neve.*)

» cherchent à embrasser à la fois la dialectique, la » rhétorique et les autres branches d'étude. Voici » l'usage qui règne chez eux :

» Dès leurs premières années, ils apprennent le » Coran à la lettre, et ils prétendent s'inculquer dans » la mémoire un livre qu'ils ne comprennent pas. » Toutefois, il n'en circule aucun exemplaire dans les » écoles; mais le maître donne de mémoire une tâche » à ses écoliers en l'écrivant sur un tableau de bois. » L'enfant travaille à la graver dans son esprit, et le » lendemain on lui propose par écrit un autre mor- » ceau jusqu'à ce que, dans l'espace d'une ou de deux » années, il ait appris le Coran tout entier. On trouve » un bien plus grand nombre de personnes qui re- » tiennent ainsi le contenu du Coran que de celles » qui possèdent dans leur maison le texte lui-même; » il est donc très-difficile, grâce à cette transmission » orale, que des altérations se glissent dans la forme » du livre. Après le Coran, les écoliers apprennent » également à la lettre un petit traité, qui est inti- » tulé : *Rissâleh,* et dans lequel sont expliquées les » cérémonies de la nation (1). On ne leur expose rien » sans qu'ils ne puissent le comprendre à l'aide du » langage vulgaire, qui diffère considérablement de » la langue des livres, mais qui, d'un autre côté, doit » leur servir beaucoup pour l'intelligence de la plu- » part des mots. Ensuite, on passe à la grammaire.

(1) Par ce mot de *ressâleh* ou *rissâleh,* au pluriel *rissaïl*, les Arabes ont entendu une courte dissertation, un traité qui n'est pas arrivé à la grosseur d'un volume; le même titre a été appliqué à des ouvrages de sujets fort variés. (Voir la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, s. v.) *(Note de M. Neve.)*

» L'auteur qui est en vogue chez eux, c'est Ibn Melic, » qui a renfermé en une *chiliade* de vers, c'est-à-dire » en mille distiques, la grammaire tout entière (1). » Les écoliers doivent, avec le secours des tableaux, » confier à leur mémoire ces milliers de vers si obscurs » et si difficiles; ils viennent chaque jour auprès du » maître s'acquitter de leur tâche, se contentant de » relire chez eux les gloses. On ne se sert non plus, à » cet effet, d'aucun volume dans les écoles; ils consa- » crent à l'étude de cette grammaire environ deux » ans, et même quelques-uns y emploient quatre » années. La plupart des exemples cités par les gram- » mairiens sont empruntés au Coran, et déjà sous ce » rapport ils recueillent les fruits d'une mémoire » exercée de bonne heure; ils font aussi de fréquentes » citations des poëtes, qui abondent chez les Arabes; » mais fort souvent l'élève ne comprend pas ces » phrases poétiques beaucoup mieux que le Thomiste, » qui après Alexandre et Pierre d'Espagne s'est mis » à lire les scolastiques, ne comprend les vers d'En- » nius. Aussi, maintes fois je me moque de quelques- » uns de mes visiteurs qui, quoique fameux grammai- » riens, ne sauraient cependant comprendre un vers » tel que celui-ci :

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris.

» Ces gens cherchent seulement à quel propos le

(1) C'est la quintessence de la grammaire arabe, intitulée *Alfiyya* et composée par Djémal-eddin-Mohammed, dit *Ebn-Malek :* ouvrage concis et obscur, qui n'avait pas trouvé d'interprète et d'éditeur en Europe avant S. de Sacy. (Paris, 1833, in-8º.) (*Note de M. Neve.*)

» vers est cité dans les gloses grammaticales ; ainsi, » remarqueraient-ils, dans les mots *ab oris*, *ab* est la » préposition suivie du cas ablatif. Mais quoi ! leur » dis-je, n'êtes-vous pas Arabes de naissance ? Ils me » répondent que les amateurs de la bonne littérature » ne font pas autrement. Ils ne savent donc que ce » qu'est un scolastique arabe, et non un docteur » latin bien armé..... On rencontre peu d'hommes » qui parlent correctement et purement ; s'ils ont étu- » dié le Coran, ce livre composé dans un style de la » plus haute élégance, ils se contentent de l'apprendre » par cœur, et encore le font-ils dans un but reli- » gieux plutôt que dans le désir de le bien compren- » dre. Du reste, ils connaissent les dogmes de leur » religion d'après d'autres traités, à peu près comme » le Thomiste qui connaît les *Éthiques* sans avoir » jamais lu Aristote lui-même ; et en somme, tout le » monde n'est-il pas d'accord sur ce point que la » connaissance des choses vaut mieux que celle des » mots ? Il y a chez les Arabes, comme je l'ai dit, une » quantité innombrable de poëtes, mais ils sont lus » par peu de personnes. Quand ils font usage de » mots qui ne se rencontrent pas dans les écrivains » savants, ils passent aussitôt pour appartenir à un » autre âge ; car nous traitons volontiers de vieilles » et surannées les choses que nous ne comprenons » pas. Il y a ici un personnage du premier rang qui » a vécu naguère en Égypte, où il a acquis la connais- » sance de la rhétorique et des belles-lettres ; mais il » est peu considéré à ce titre, précisément parce qu'il » a goûté ces élégantes frivolités..... Les écoles sont » placées dans les mosquées où ne peut entrer ni

» juif ni chrétien (1). Il n'y a point à Fez de boutiques » de libraires, malgré le grand nombre de ceux qui » cultivent les lettres; au reste, le vendredi de chaque » semaine, quand la prière est terminée, une vente de » livres a lieu dans le haut du temple (*ad summum* » *templum*); là se réunissent ceux qui veulent acheter » ou, pour mieux dire, veulent vendre. Ce sont des » manuscrits fort anciens, mais peu nombreux, qui y » sont exposés, parce que depuis deux cents ans l'in- » dustrie des copistes a beaucoup dégénéré, et que » les habitants de Fez sont tombés dans l'oisiveté. » C'est une marchandise toujours chère, enlevée aus- » sitôt par tout le monde à grand prix (2). S'il existe » quelque auteur d'une certaine étendue, vous ne le » trouverez pas à acheter, si ce n'est par fragments : » pendant toute votre vie peut-être vous n'acquer- » riez ni Zamakschari (*Zemachserum*) (3) ni quelque » autre commentateur du Coran; mais vous aperce-

(1) C'était là qu'étaient situés les plus fameux colléges où l'on transmettait la connaissance de l'arabe le plus pur, et où l'on formait ceux qui voulaient étudier le Coran et prendre le titre de *Thalibs*.

(2) Les bibliothèques de Fez devaient être dès lors très-considérables, en raison de l'importance bien connue qu'attachaient aux livres les Maures d'Afrique et d'Espagne. Ce qui en reste aujourd'hui fournira des trésors aux savants européens qui en seront les premiers explorateurs : Fez sera une des stations du célèbre arabisant Mac Guckin de Slane, qui vient de quitter Paris (mars 1845), pour visiter d'abord les bibliothèques de Constantinople, de Damas et du Caire.

(3) Zamakschari, l'un des plus célèbres et des plus judicieux interprètes du Coran : ce sera rendre un service signalé à tous ceux qui cultivent les littératures musulmanes que de publier son commentaire, plus instructif que celui de Beïdhawi au point de vue historique et dogmatique. (*Notes de M. Neve.*)

» vriez sur le lieu du marché tantôt la tête, tantôt la
» moitié d'une jambe, tantôt les mains mutilées de
» quelque auteur ; vous seriez forcé d'acheter plu-
» sieurs fois le même morceau, si vous désiriez réunir
» le tout, et cela à peine après bien des années.
» Les presses ne sont point connues ici. Il est permis
» aux chrétiens et aux juifs d'entrer dans le local de
» la vente, mais à cette condition de courir le danger
» d'être accablés de pierres, tant est forte la jalousie
» religieuse sous l'empire de laquelle les sectateurs
» de Mohammed refusent leurs livres aux *infidè-*
» *les* (1)..... »

Dans la seconde lettre, écrite vers la même époque (12 avril 1541), et adressée à Arnold Streyter, abbé de Tongerloo, Cleynaerts répète en partie les détails déjà insérés dans sa première description de Fez, mais en y ajoutant quelques faits nouveaux, qui méritent d'être rapportés ici :

« Fez, dit-il, renferme deux villes : la ville ancienne
» est populeuse jusqu'à contenir 50,000 familles, et
» elle s'étend sur une longueur d'une demi-lieue en-
» viron ; vers le centre du terrain qu'elle occupe, Fez
» se prolonge en formant une ville nouvelle qui est
» située au dehors, et qui est aussi entourée de ses
» murailles. C'est là que vivent le roi et quelques
» grands, ainsi qu'une population suffisante pour con-
» stituer une ville. A côté de cette seconde enceinte
» est situé le quartier des Juifs (*Judæa*), entouré d'un

(1) Citant alors son propre exemple, Cleynaerts nous apprend que, malgré ses démarches, il n'a pu rassembler beaucoup de livres, et qu'il a été plus tard dépouillé de ceux qu'il avait déjà recueillis.

(*Note de M. Neve.*)

» mur particulier, et c'est là qu'on trouve environ
» quatre mille juifs. J'habite parmi eux, parce que je
» n'oserais entretenir des domestiques dans la ville
» ancienne ou dans la ville nouvelle. Quoique les
» juifs ne haïssent pas moins les chrétiens que les
» mahométans, ils sont toutefois assez réservés et
» contenus, parce qu'ils payent ici un terrible tribut,
» et cela tous les mois, au point que je suis souvent
» porté à les plaindre. Autant que le roi a besoin
» d'argent, autant doivent-ils en payer : aussi, acca-
» blés par l'infortune et la misère, ils sont devenus
» très-ingénieux dans les moyens de rassembler ce
» qu'ils doivent au souverain; ni chrétiens ni maures
» ne peuvent rien contre leurs ruses judaïques, que
» je leur pardonne facilement; comment, en effet, ces
» malheureux fourniraient-ils des tributs énormes
» s'ils ne volaient de toutes leurs forces? Ils aiment
» mieux le faire que mourir en prison..... J'aurais pu
» vivre dans la vieille ville parmi les nôtres, c'est-
» à-dire, parmi les marchands chrétiens qui y occu-
» pent un vaste bâtiment, appelé vulgairement *Douane*
» (Duana); mais, comme prêtre, je ne puis entrer dans
» les carrefours avec la même sécurité que les autres
» qui sont marchands; j'ai été plus d'une fois abreuvé
» d'outrages quand j'ai voulu pénétrer dans la vieille
» ville, bien que je fusse accompagné d'un des gardes
» du roi, payé pour me défendre contre toute in-
» jure..... Que les habitants de Fez sont heureux!
» Dans une si grande ville, aucun avocat, aucun pro-
» cureur. Les *Alfakihs* siégent dans les temples, et on
» trouve toujours chez lui le juge, appelé *Al-cadi*. S'il
» s'élève quelque procès, ce qui arrive surtout au

» sujet des mariages, les deux parties ont recours à
» quelque juriste (*Fakih*) ou bien au juge lui-même :
» en un instant la controverse est terminée. Aussi,
» vénérable maître, si vous voulez punir des avocats
» d'avoir mal défendu vos dîmes, envoyez-les à Fez;
» ils mourront de faim, faute de procès. Le docteur
» Zomer lui-même serait ici en danger, connût-il en
» entier l'*Avicenna* des Arabes, tant les hommes ont
» horreur des médecins ou, si vous voulez, des *sani-*
» *cides* (sanicidis), comme on les appelle en Portugal.
» J'ai appris un adage que n'a certes pas connu
» Erasme, le fameux auteur d'*adages :* « Les chrétiens
» se ruinent en procès, les juifs en festins, et les
» maures en fêtes de noces. » Pour que vous sachiez
» en quoi consiste, sous ce rapport, la superstition
» des musulmans, chaque homme peut chez eux avoir
» à la fois quatre épouses, et en outre, autant d'es-
» claves, épouses de second rang, qu'il est libre
» d'en acheter et d'en entretenir; les femmes légitimes
» sont renvoyées à volonté, et le divorce a lieu sans la
» moindre faute, pourvu que le mari paye à la femme
» qu'il renvoie une certaine dot fixée dès le prin-
» cipe. Quand les chefs de famille ont usé librement
» de leurs esclaves, ils peuvent aussi les revendre, à
» moins qu'ils n'en aient eu des enfants. C'est en
» raison de l'instabilité des mariages qu'il s'élève de
» fréquentes querelles chez les musulmans; mais un
» procès est déjà éteint avant d'être entamé en forme.
» Il y a à Fez de nombreuses mosquées, environ trois
» cent soixante, et aussi un grand nombre de bains :
» cette race d'hommes se baigne fréquemment, et elle
» fait un tel usage d'eau dans ses ablutions réitérées,

» que c'en serait assez pour préserver les pays du » Nord des erreurs de Mohammed, quoique ce genre » de pratiques n'y ait pas, du reste, empêché leur » propagation. Les *Alfakihs* n'affectent aucun faste, » quoiqu'ils soient riches, et ils ne voient aucun mal » à traverser les rues sans une suite de serviteurs; » ils font en cela comme nos maîtres de Paris, sor- » tant le bréviaire dans la manche et la boue sur les » souliers. — Des guerres ont lieu dans ces contrées » comme chez les chrétiens. Sériphe, roi de Maroc, » menace de près les États de Fez. Un nouvel ennemi » vient de se déclarer : c'est le prince qui a obtenu en » mariage la sœur de ce roi. Un troisième ennemi est » toujours dangereux aux deux parties ; eh bien ! nous » avons cette année affaire aux sauterelles qui dévo- » rent partout les moissons; on a vu le ciel entière- » ment couvert et obscurci par des légions de ces » insectes. Les paysans se vengent comme ils peuvent; » ils apportent au marché des sacs pleins de sauterel- » les : c'est un genre d'ennemis qu'on a ici coutume » de manger impitoyablement!..... »

Bien que Cleynaerts ne cessât de protester que son séjour à Fez n'avait rien de politique, rien de dangereux pour l'avenir du mahométisme, on lui suscita une foule de difficultés de tous genres; il semblait que les Maures lussent, malgré lui, sur son visage ridé par les veilles et les fatigues de l'esprit, le dessein secret qu'il avait formé de planter un jour la croix triomphante sur cette côte africaine qui avait retenti naguère du grand nom de saint Augustin. Il fit un séjour de quinze mois parmi ce peuple soupçonneux et inhospitalier; pendant presque tout ce temps il fut

à chaque instant exposé à perdre la vie, et plus d'une fois la misère, la pauvreté et le découragement vinrent s'asseoir à son foyer. Riche d'observations et de connaissances acquises au prix de son repos et de sa santé, Cleynaerts se décida à revenir en Europe pour y organiser définitivement le système de conversion avec lequel il voulait battre en brèche huit siècles de fanatisme grossier, espèce de croisade à armes courtoises, qui du moins valait mieux que les précédentes, en ce sens, qu'elle n'entraînerait ni combats, ni massacres, ni ruines à sa suite, comme celles des croisés du moyen âge.

Il revint à Grenade en août 1541, où il succomba peu de temps après, épuisé par les fatigues du voyage et d'un travail trop continu. Il fut enterré dans l'enceinte de l'Alhambra qui domine la ville et qui avait été si souvent témoin de ses studieuses veilles.

« Cleynaerts (1) avait employé toutes les facultés » d'un esprit vif et subtil et avait déployé aussi toute » l'énergie dont le culte de la science et l'amour de la » vérité peuvent rendre capable, dans le but principal » de posséder l'intelligence d'une langue qui servait » depuis plusieurs siècles d'organe à tant de peuples » ennemis du nom chrétien; mais le temps lui manqua » pour réaliser, du moins en partie, les entreprises » qu'un zèle éclairé lui avait suggérées, quand il eut » reconnu ce que l'islamisme renfermait de mon» strueuses essences..... On ne peut douter que ce ne » soit cette même pensée (la conversion des musul-

(1) Ainsi s'exprime encore M. Neve dans un autre article sur Cleynaerts (*Annuaire de l'université de Louvain*, 1844, p. 152, 153).

» mans) qui l'avait guidé dans le cours de ses périlleuses entreprises et qu'il avait dû cacher à ses hôtes de Fez. — Dans ses lettres, il ne s'agit pas seulement des opinions littéraires de l'auteur, de ses observations personnelles ou des circonstances de sa propre vie; il s'agit surtout de la guerre que les chrétiens doivent déclarer sans relâche aux races musulmanes qui sont sous le joug d'un imposteur depuis plus de huit siècles et qui tiennent dans une honteuse oppression une grande partie du monde. »

Ce que Cleynaerts aimait plus encore que son projet de convertir les Maures, c'est sa patrie, c'est ce petit coin de terre d'où il était éloigné depuis tant d'années, c'est cette ville de Louvain où il avait acquis la science, où il avait fait ses premières armes dans l'enseignement public. Toutes ses lettres respirent le patriotisme le plus tendre et qui ferait croire que la nostalgie n'a pas été étrangère à la maladie de langueur qui l'enleva au milieu de ses rêves et de ses études, à peine âgé de quarante-six ans, pendant qu'il s'écriait encore avec amertume (1) :

Quid dulcius Lovanio!

(1) Les lettres de Cleynaerts ont été imprimées à Louvain, en 1561, sous le titre de : N. CLENARDI *Peregrinationum ac de rebus mahometicis epistolæ elegantissimæ;* et à Anvers, chez Plantin, en 1566. — Elles ont été analysées dans le *Kunst- en Letterblad,* 1840, p. 50, 51, 54 et 55, et par M. NEVE, dans les deux ouvrages déjà cités.

LES

VOYAGEURS BELGES

DU

XVIIIe ET DU XIXe SIÈCLE.

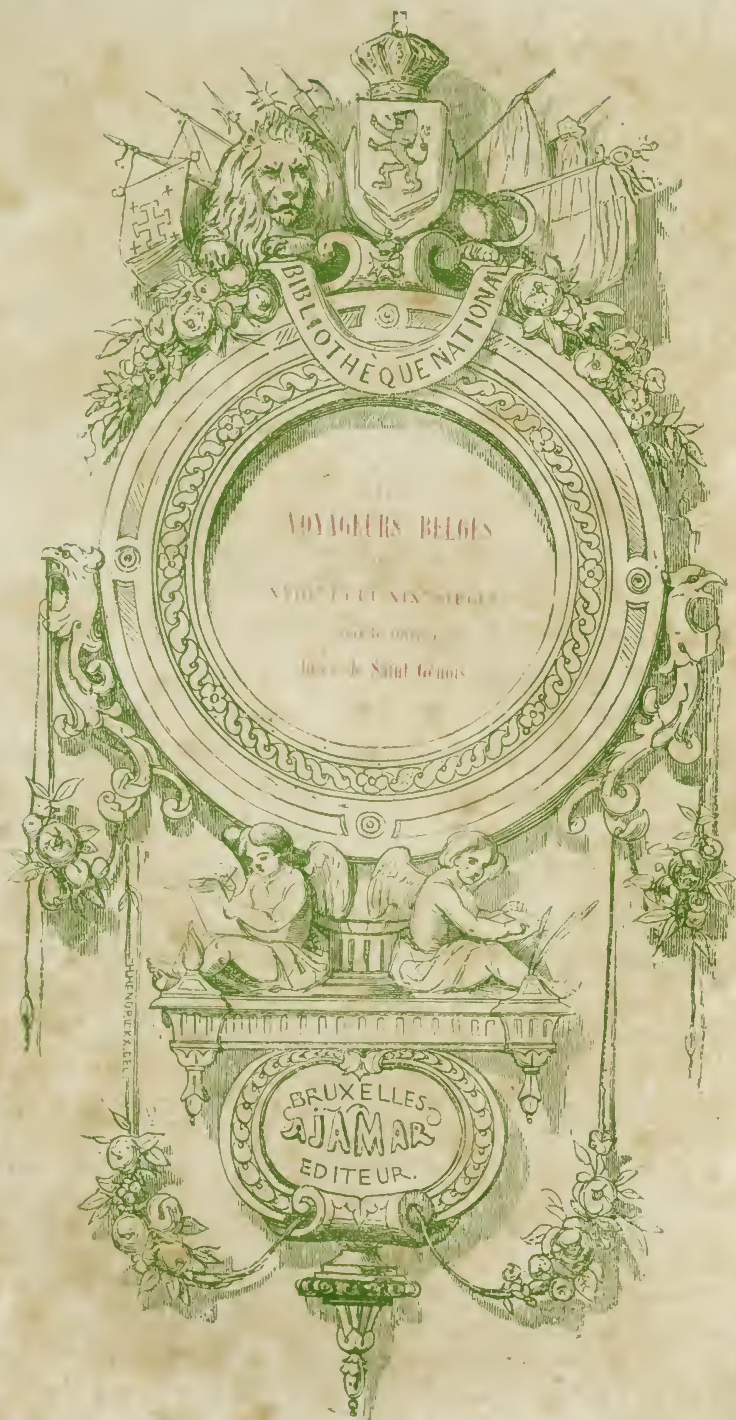
Imprimerie d'Ad. Wahlen [illegible] Bruxelles



Pierre Fardé, de Gand, abandonné sur un rocher désert.



Van Diemen offrant à Pierre Van den Brouk une chaîne en or.


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
VOYAGEURS BELGES
Saint Génois
BRUXELLES
JAMAR
EDITEUR.

AUGER BUSBECQ [1].

(TURQUIE, 1554-1562).

L'empire ottoman, qui n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même et au sujet duquel on est arrivé à dire que les Turcs ne sont plus que campés en Europe, était au XVI[e] siècle la puissance la plus redoutable à la chrétienté. Des conquêtes successives avaient permis à Soliman II de subjuguer une bonne partie de la Hongrie et de venir même planter le croissant sous les murs de Vienne (1529). Mais Charles-Quint était accouru avec une armée de 120,000 hommes et avait forcé le Grand Seigneur à une retraite honteuse qui rabattit un peu de ses ambitieuses prétentions.

Quelques années plus tard, Isabelle, veuve de Jean

(1) *Itinera Constantinopolitanum et Amasianum*, *ab* AUGERIO GISLENO BUSBEQUIO, etc., Antverpiæ, 1582, in-8°. — Les quatre lettres contenant la relation de son voyage ont vu le jour à Paris, en 1589, sous le titre de : *Legationis turcicæ, epistolæ IV*. — *Busbecq*, lettres traduites en français, par l'abbé FOY, Paris, in-12, 3 vol. — Il a paru deux excellents articles sur cet homme célèbre, l'un en flamand dans le *Kunst-en Letterblad*, année 1841; il est dû à M. PH. BLOMMAERT; l'autre dans la *Revue nationale de Belgique*, t. XII; nous leur empruntons une partie de l'analyse du voyage de Busbecq.

Zapoli, roi de Hongrie, ayant fait alliance avec la Porte contre le roi Ferdinand qui, selon des conventions antérieures, voulait obliger cette princesse à lui restituer le royaume de son époux défunt, la guerre se ralluma avec une nouvelle force, des négociations s'entamèrent avec le frère de Charles-Quint, et Isabelle fut contrainte par ses sujets à renoncer à tous les droits de son fils, Jean-Sigismond, sur la Transylvanie et la Hongrie. Malvezzi envoyé deux fois vers Soliman pour conclure un traité de paix, ayant échoué dans sa mission et ayant dû revenir pour cause de maladie, Ferdinand, jeta les yeux sur un nouvel ambassadeur qui n'avait encore aucun nom dans la diplomatie de cette époque.

Ce fut AUGER-GHISLAIN BUSBECQ.

La Belgique vit naître au XVIe siècle trois diplomates du plus haut mérite, qui sauvèrent en quelque sorte des mains avides de la Porte Ottomane, ce vieil empire d'Allemagne, tant de fois menacé par l'implacable ennemi de la chrétienté. Aussi les services rendus en ces circonstances à la maison d'Autriche par Busbecq, Scepperus et Charles Rym, firent-ils dire plus tard à Maximilien II, que les ambassadeurs flamands étaient presque les seuls dont les négociations eussent été utiles à l'empire d'Allemagne, paroles mémorables dans une bouche aussi auguste et dont Busbecq surtout justifia l'à-propos.

Auger-Ghislain Busbecq naquit à Comines, petite ville de la Flandre occidentale, où, près de quatre-vingts ans auparavant, un autre grand politique avait vu le jour; nous voulons parler de Philippe de Comines qui nous a laissé de si intéressants

mémoires. Busbecq commença ses études à l'université de Louvain, quitta bientôt sa patrie pour se perfectionner dans les sciences et eut tour à tour pour maîtres les plus habiles professeurs de Paris, de Venise, de Bologne et de Padoue. Rentré en Flandre, il vécut d'abord très-retiré auprès de son père. Les connaissances profondes et variées qu'il acquit dans cette studieuse solitude attirèrent bientôt sur lui l'attention de quelques amis de sa famille, qui étaient attachés à la cour et parmi lesquels il faut mettre au premier rang le Brabançon VAN DER AA, ministre du roi Ferdinand, alors en très-grande faveur.

Il débuta dans la carrière diplomatique par une mission toute d'agrément; il fut attaché à l'ambassade qui se rendait en Angleterre pour assister aux noces du prince d'Espagne, depuis Philippe II, avec Marie Tudor.

A peine était-il revenu au château de Busbecq (1), que le roi des Romains l'appela à Vienne et lui confia la délicate mission dont nous avons parlé, auprès de Soliman le Magnifique.

Malvezzi donna à son successeur toutes les instructions nécessaires pour remplir convenablement cette charge difficile; Busbecq partit pour sa destination à la fin de 1554.

Nous abandonnerons le diplomate proprement dit, pour ne nous occuper que du voyageur.

« Observateur profond (2), politique prévoyant,

(1) Aujourd'hui *Boesbecq* dans le département du Nord.

(2) Ainsi s'exprime l'auteur de l'article de la *Revue nationale*.

» Busbecq avait étudié sous toutes ses faces le mys-
» térieux empire des Ottomans, et il eut la gloire de
» le faire connaître à l'Europe, ne dissimulant ni sa
» force, ni sa faiblesse; car s'il avait pour but de
» diminuer la terreur superstitieuse que le nom turc
» inspirait dans l'Occident, il ne voulait pas cepen-
» dant qu'on se méprît sur l'ambition et la puissance
» réelle des sectateurs de Mahomet. »

La relation de Busbecq est adressée, sous forme de lettres, à Nicolas Micaut, seigneur d'Indeveld, membre du conseil privé de l'empereur.

Après avoir fait ses adieux à son père, il quitta le château de Busbecq le 3 novembre 1554, se rendit, par Tournai, à Bruxelles, et fit le voyage à cheval jusqu'à Vienne, non sans avoir eu des désagréments de tout genre à éprouver. Après être resté douze jours dans cette capitale, il se rendit à Bude pour traiter d'une trêve avec le pacha de cette antique ville qui gémissait alors sous la domination ottomane, et ne négligea pas d'aller trouver en route Malvezzi, son prédécesseur, qui était mourant à Comorn et qui l'aida de ses conseils et de ses instructions.

« Je m'en retournai aussitôt après à Vienne, dit
» Busbecq, pour préparer tout ce qui était néces-
» saire à ce voyage; mais, quelque diligence que je
» fisse, et malgré les pressantes instances du roi, je
» trouvai tant à faire que je ne pus partir que la cin-
» quième nuit après mon retour. »

En route, il prit seize hussards hongrois qui l'accompagnèrent jusqu'à la frontière turque, où quatre cavaliers ottomans le vinrent saluer.

Il poursuivait son voyage par la plaine, lorsqu'il se

vit entouré d'une troupe d'environ cent cinquante hommes à cheval, qui venait lui faire honneur.

« C'était un amusant spectacle, ajoute-t-il, pour
» quelqu'un qui n'y était pas habitué, de voir leurs
» écus et leurs lances peintes de diverses couleurs,
» leurs poignards enrichis de pierreries, leurs turbans
» blancs, surmontés de plumes bigarrées, leurs ha-
» billements couleur de pourpre ou de rouille; leurs
» chevaux étaient du plus grand prix. »

Cette troupe le conduisit jusqu'à Gran, ville archiépiscopale de la Hongrie sur le Danube, où il passa la nuit. Heureusement qu'il s'était pourvu de literies; car sa suite ne trouva à coucher que sur des tapis de laine, étendus sur des planches; il n'y avait ni lits ni draps.

Le lendemain, le gouverneur de la ville fit placer en son honneur toute sa maison et une nombreuse cavalerie sur le chemin de Bude. A peine ces cavaliers étaient-ils sortis des portes, qu'ils se livrèrent à diverses évolutions; ils chevauchaient avec une merveilleuse dextérité, caracolaient de mille façons, jetaient leurs turbans par terre et les ramassaient avec la pointe de leurs lances, pendant que leur monture était lancée au galop.

A Bude, il descendit chez un bourgeois où ses bagages et ses équipages furent mieux logés que lui-même; car les Turcs croyaient déjà avoir beaucoup fait, lorsqu'ils ne laissaient point coucher un étranger à la belle étoile. Le pacha le fit saluer de sa part et s'excusa de ce qu'il ne pouvait le recevoir avant quelques jours, pour cause de maladie.

Busbecq était accompagné de son médecin, Guillaume Quackelbeen, natif de Courtrai, homme de grand mérite, comme le témoigne la lettre qu'il nous a laissée. Le pacha informé de cette circonstance, désira être soigné par le compagnon de notre ambassadeur. Quackelbeen accepta cette dangereuse commission et faillit bientôt s'en repentir; car après sa première visite, la maladie parut prendre un nouveau caractère de gravité et Quackelbeen déclara l'état du patient fort dangereux. Si par malheur le pacha avait succombé, il est probable que les Turcs auraient fait un mauvais parti au docteur, en lui attribuant la mort de leur chef. Heureusement, le pacha guérit de sa maladie.

C'est à Bude que Busbecq vit pour la première fois les janissaires :

« Ainsi se nomme, raconte-t-il, l'infanterie de la » garde du corps; elle se compose de 12,000 hommes; » elle est dispersée sur toute l'étendue de l'empire et » sert surtout à défendre les chrétiens et les juifs » contre les mauvais traitements des Turcs. Ils por- » tent de longues robes ou *tabards* qui leur pendent » sur les pieds; au lieu de turbans, ils ont sur la tête » une des manches de ce vêtement, laquelle semble » comme coupée en deux et dont la partie postérieure » retombe sur les épaules. La partie de devant est » couverte d'ornements d'argent doré et de pierres » communes. Ces janissaires vinrent me faire visite » dans la chambre où je dînais; ils me saluèrent en » baissant la tête et s'approchèrent comme s'ils eus- » sent voulu me baiser les mains ou l'habillement » dont j'étais revêtu. Ils m'offrirent un bouquet de

» narcisses et d'hyacinthes et s'en retournèrent assez » vite, en se dirigeant vers la porte à reculons pour » ne point me tourner le dos, ce qui, selon leurs habitudes, est une grande malhonnêteté; ils restèrent » un instant immobiles, les mains croisées sur la » poitrine, de sorte qu'ils ressemblaient plutôt à des » moines qu'à des soldats.

» Lorsque je leur eus remis quelque argent (car » c'était le motif de leur venue), ils baissèrent le front » jusqu'à terre, me remercièrent avec effusion et me » prédirent beaucoup de bonheur. En vérité, si je » n'avais été prévenu que c'étaient des janissaires, je » les eusse pris pour des prêtres turcs. Tels sont ces » hommes de guerre qui se rendent partout si terribles. »

Le retard occasionné par la maladie du pacha permit à Busbecq de commencer à étudier les mœurs, les habitudes, la vie intime des Turcs, qui jouaient alors un si grand rôle dans la politique européenne. Plusieurs s'asseyaient à sa table, et il remarquait que les préceptes du Coran, pour ce qui concerne l'usage du vin, n'étaient guère observés parmi eux. Ils s'amusaient à boire bien avant dans la nuit et oubliaient, dans leur ivresse, qu'ils commettaient contre la loi de Mahomet un péché irrémissible, en touchant à cette liqueur défendue.

« Aussi remarquai-je un jour à Constantinople, » continue-t-il, un brave homme qui, après avoir » pris un verre plein en main pour le vider, jeta » d'abord un grand cri. Quand je demandai à des » amis le motif de cette bizarrerie, on me répondit » qu'il priait son âme de se réfugier dans quelque

» recoin de son corps, ou de disparaître tout à fait
» pendant quelques instants, pour ne point se rendre
» complice du péché qu'il allait commettre par le
» corps. »

Le 7 décembre, le pacha se trouva assez bien rétabli pour recevoir l'ambassadeur; mais quelques présents que lui offrît ce dernier, le chef turc ne voulut pas consentir à sa demande. Il avait d'abord promis de rendre toutes les conquêtes faites pendant la suspension d'armes, si l'empereur lui envoyait un ambassadeur. Busbecq lui dit qu'il était revêtu de cette qualité; mais le pacha s'enferma dans cette réponse astucieuse : « Ou bien je n'ai rien promis, et
» alors je ne dois point rendre; ou bien, si j'ai en effet
» promis, vous concevez que je ne puis et que je ne
» dois point accomplir ma promesse. Mon seigneur
» m'a ordonné d'étendre sa domination, et non de
» la restreindre; je ne puis diminuer ses États ; c'est
» son affaire, et non la mienne; vous pouvez vous
» rendre auprès de lui et lui demander ce qu'il vous
» plaira. »

Busbecq obtint cependant que la trêve fût prolongée jusqu'à ce que Soliman eût donné une réponse. Il partit aussitôt pour Constantinople, s'embarqua sur le Danube avec toute sa suite, ses bagages, ses chevaux, et se dirigea vers Belgrade. C'est cette ville célèbre à l'occasion de laquelle Soliman dit ces fières paroles à Malvezzi, l'ambassadeur de Ferdinand, qui venait lui en demander la restitution :

« Belgrade! allez dire à votre maître que je vais
» me mettre en marche. Je porterai attachées à ma
» poitrine les clefs de mes forteresses de Hongrie, et

» j'irai jusqu'à cette plaine de Mohatz où Louis a » trouvé son tombeau. Que Ferdinand vienne s'y » mesurer avec moi; qu'il me dompte et qu'il m'en- » lève ces clefs, après avoir séparé ma tête de mon » corps; et si je ne le trouve pas à Mohatz, j'irai » le chercher à Bude, où je le suivrai jusqu'à » Vienne (1). »

Aussi Busbecq n'eut-il garde de parler encore de la restitution de cette place. Le vaisseau sur lequel il était monté était remorqué par un bâtiment plus petit qui avait vingt-quatre rameurs; ceux-ci restaient à l'aviron nuit et jour, ne se reposant que pour prendre la nourriture nécessaire et montrant un courage, une énergie, une habileté dont Busbecq ne pouvait s'étonner assez, au milieu des dangers qui environnaient cette navigation si difficile.

Une nuit plusieurs planches se détachèrent du pont avec grand fracas; le bruit éveilla Busbecq; il se leva en sursaut et se mit à dire aux rameurs d'être prudents; ils répondirent tranquillement : *Dieu nous aidera*. C'est bien là le cachet de ce fatalisme mahométan que rien ne saurait ébranler!

Il relâcha un instant à Tolna, ancienne et formidable forteresse hongroise, où il loue surtout le bouquet d'un certain vin blanc qu'on lui offrit; il vit plusieurs châteaux et villes et arriva enfin à Belgrade, au confluent de la Save et du Danube, après deux jours de navigation.

Selon Busbecq, c'est à l'imprudence du roi Louis II et aux discordes des états de Hongrie, qu'on

(1) *Revue nationale*, citée.

dut la perte de Belgrade, longtemps considéré comme le boulevard de la chrétienté.

Après avoir pris le temps nécessaire pour régler son voyage et acheter avec son médecin Guillaume Quackelbeen une collection de médailles romaines, il se dirigea par terre vers Constantinople. Arrivé à Jagodna, petite ville ruinée récemment par les Turcs, il assista aux funérailles d'un Serbe :

« Le corps était exposé à visage découvert dans » l'église; il était entouré de différentes espèces de » mets et d'une cruche pleine de vin. La veuve et la » fille du défunt étaient présentes, couvertes de leurs » plus riches habillements; cette dernière portait sur » la tête un chapeau orné de plumes de paon. En- » suite nous entendîmes un chant funèbre. La veuve » et la fille demandaient au défunt pourquoi elles » avaient mérité d'être livrées à tant de douleurs et » si elles lui avaient désobéi en quoi que ce fût, » puisqu'il les abandonnait sur la terre. Les prêtres » qui se trouvaient là appartenaient au rit grec. Au » cimetière, on voyait autour du tombeau force » figures de cerfs et d'autres animaux. Comme je » m'informais du motif de cette singulière représen- » tation, on me répondit que, par ces peintures, on » voulait indiquer la diligence et l'activité des femmes » dans les affaires domestiques. »

Busbecq raconte ensuite que c'est la coutume parmi les Serbes que le fiancé enlève sa prétendue, parce qu'on regarde comme un déshonneur qu'une fille se lie volontairement à un homme, même en légitime mariage.

De Jagodna il se rend à Nissa où il trouve des

traces de la domination romaine; car Busbecq n'est pas seulement un diplomate, c'est encore un homme de goût et de science qui tâche de recueillir des notions curieuses sur tout ce qu'il rencontre pendant son voyage : antiquités, arts, philologie, botanique, tout l'intéresse.

A Nissa il passe la nuit dans un caravansérai :

« C'est, dit-il, un grand bâtiment, plus long que » large; au milieu il y a une sorte de place où se » trouvent les bagages, les chameaux, les mules et les » chariots. Cette place est entourée d'une muraille » de trois pieds d'élévation, qui aboutit aux murs » dont tout le caravansérai est entouré; elle a quatre » pieds de largeur, de façon que les Turcs peuvent » se coucher dessus, y prendre leurs repas, boire et » faire la cuisine sur des fourneaux placés de distance » en distance. Leur lit se compose d'un tapis qu'ils » étendent sur cette muraille, de la selle de leur » cheval, dont ils font un oreiller, et de leur manteau » de voyage, qui leur sert de couverture. »

Comme cette manière de logement en public et à ciel découvert, ôtait toute liberté à notre ambassadeur, qui avait le privilége d'attirer partout les regards des musulmans, il tâcha de trouver un meilleur gîte parmi les chrétiens qui avaient au moins un abri couvert; mais, comme cet abri consistait en une mauvaise hutte à peine assez large pour recevoir un lit, il prit le parti de coucher sous une tente ou sur son chariot de voyage ou enfin dans une auberge turque, dont on ne refusait l'entrée à personne, qu'il fût chrétien ou juif, pauvre ou riche.

Il fait un brillant éloge de la bienveillante hospi-

talité qu'on recevait dans ces auberges, hospitalité qui eût fait bien souvent rougir les Européens si fiers de leur civilisation. Ce dont il ne peut assez se plaindre, c'est que, même pour beaucoup d'argent, on ne pouvait obtenir de bon vin.

On voit que Busbecq appartenait à cette riche population flamande qui avait l'habitude de mettre le *confort* en première ligne et qui avait horreur du mauvais vin. Malvezzi l'avait sans doute averti de cet inconvénient; car il avait avec lui des paniers pleins de bouteilles qui pouvaient rivaliser avec les celliers les mieux fournis.

Il traverse ensuite la capitale de la Bulgarie et les plaines fertiles de ce pays.

Le pain qu'il était obligé de manger était cuit sous la cendre et non pétri. Des femmes et des jeunes filles en portaient à vendre par les rues, tout frais, tout chaud; les boulangers étaient totalement inconnus dans cette contrée.

Voici ce qu'il raconte de l'accoutrement des femmes :

« Elles sont vêtues d'une simple chemise, faite » d'une toile grossière, semblable à celle dont on » confectionne des sacs. Elles sont ornées de brode- » ries aux couleurs éclatantes, d'un effet fort ridicule. » Lorsqu'elles voyaient nos chemises en fine toile » sans aucun ornement, elles ne pouvaient s'empê- » cher de trouver que ce vêtement était beaucoup » trop simple. Leur tête est coiffée d'un énorme cha- » peau de paille, doublé de toile, ayant une circonfé- » rence beaucoup plus grande à la partie supérieure » qu'à la base; les bords de ce singulier couvre-chef

» sont couverts de monnaies, d'images, de morceaux
» de verre coloriés et de toutes sortes d'ornements
» éclatants. Les femmes paraissent très-grandes avec
» cette immense coiffure qui leur donne un air de
» majesté peu commune, de façon qu'on les prendrait
» pour des Clytemnestres et des Hécubes placées en
» scène.

» Les Bulgares parlent l'idiome illyrien, comme les
» Serbes et les Razis. Ce peuple descend des Scythes
» venus des bords du Wolga, fleuve auquel il semble
» avoir emprunté son nom : *Wolgares*, *Bulgares*. Ils
» arrivèrent dans cette partie de l'Europe à l'époque
» des grandes émigrations, et se vinrent fixer sur la
» partie du mont Hœmus (Balkans) qui se trouve
» entre Sophia et Philippopolis. Ils y résistèrent long-
» temps aux empereurs grecs et y défirent Baudouin
» de Constantinople. »

Busbecq traverse les Balkans et arrive sur les bords de l'Hèbre, célèbre dans la mythologie grecque par les Bacchantes qui y jetèrent la tête d'Orphée, circonstance qu'il passe sous silence, sans doute parce qu'il pensait à tout autre chose qu'à rappeler le souvenir de cette fable.

Il voit Philippopolis et Andrinople et parle avec enthousiasme de ces contrées délicieuses qu'embaume au cœur de l'hiver le parfum des hyacinthes et des narcisses et où il put admirer pour la première fois des tulipes en fleurs; aussi en acheta-t-il quelques oignons qu'il rapporta en Occident.

Ce fut le 20 janvier 1555 qu'il pénétra dans l'antique Byzance. Comme le sultan se trouvait en ce moment à Amasieh, dans l'ancienne Cappadoce, Busbecq

envoya dans cette ville pour faire connaître son arrivée au Grand Seigneur.

Dans l'intervalle qui le séparait de sa réception officielle, il s'empressa de visiter toutes les curiosités de Constantinople. Il en admira surtout la charmante situation, et s'étonna de voir cette ville si mal bâtie. Les restes de la grandeur romaine en avaient disparu en grande partie; mais il y remarqua encore deux belles et majestueuses colonnes qui semblaient comme dépaysées au milieu des chétives habitations des Turcs. L'une représentait l'expédition d'Arcadius; l'autre avait été naguère surmontée successivement des statues d'Apollon, de Constantin et de Théodose.

A l'exemple des anciens, il voulut naviguer sur le Pont-Euxin. Il alla visiter le long de ses côtes plusieurs châteaux de plaisance du sultan. A l'aspect de ces délicieuses habitations, il ne peut s'empêcher de s'écrier : « O demeures des nymphes, séjour des » muses et des poëtes, vous paraissez pleurer et invo- » quer le retour des chrétiens! »

Busbecq était un des hommes sur lesquels la renaissance de la littérature grecque et latine avait exercé la plus grande influence; on comprendra donc ce transport d'enthousiasme à la vue de tous ces lieux célébrés par les plus beaux génies de l'antiquité.

Voici comment il explique l'indifférence des princes d'Occident pour une nouvelle croisade contre les Turcs :

« Nos ancêtres étaient tout autrement inspirés; ils » ne recherchaient point, comme de vils marchands,

» la conquête de pays qui pouvaient leur procurer de » l'or, mais plutôt de contrées où ils pouvaient signaler leur valeur; ils demandaient de l'honneur » et non des richesses; aussi le croisé ne rapportait-il point l'opulence, mais il revenait chargé de » gloire. »

Busbecq fut enfin reçu par le sultan. Il s'embarqua sur le Bosphore le 7 mars, et alla coucher la première nuit à Scutari. Avant de nous donner les détails de l'audience officielle, il a soin de décrire tous les lieux qu'il traverse et de rappeler les souvenirs classiques qu'ils réveillent en lui. Partout il fait preuve d'une grande instruction et d'un esprit d'observation fort rare à cette époque; les renseignements qu'il nous fournit sur cette partie de l'Asie sont d'autant plus curieux, qu'ils sont débarrassés de la crédulité qui dépare trop souvent la narration des premiers voyageurs.

Ce ne fut que le 7 avril qu'il arriva à Amasieh, patrie du géographe Strabon, comme on le sait. Quelques Turcs vinrent d'abord le complimenter de la part du sultan; puis il parut à son audience. Le Grand Seigneur était assis sur une sorte de trône haut d'un pied, recouvert de beaux tapis et de riches coussins et entouré d'une balustrade sculptée. Un arc et des flèches se trouvaient auprès de lui; son front était mélancolique, et sur toute sa figure régnait une sévérité triste, qui imposait. Les *chambellans* prirent l'ambassadeur sous les bras pour le conduire devant l'empereur, selon qu'on en avait introduit la coutume à la cour, depuis qu'un Croate avait voulu assassiner Amurat, sous prétexte d'avoir

une entrevue avec lui. Il baisa la main du sultan et retourna à sa place à reculons, c'est-à-dire sans lui montrer le dos. Alors il exposa les motifs qu'avait eus l'empereur Ferdinand de l'envoyer à sa cour; mais son discours déplut sans doute à Soliman II à cause du ton de hardiesse qui y régnait; car il se contenta de répondre par deux mots fort vagues : *Guisel*, *Guisel*, ce qui signifie à peu près *bien, bien*, prononcés d'une manière ironique. Des fonctionnaires nombreux assistaient à cette réception, tous hommes que leur mérite avait ennoblis; car la noblesse héréditaire n'existait chez les Turcs que parmi la race des Osmanlis. Tous étaient vêtus avec une simplicité pleine de majesté, avaient une attitude digne et employaient un langage que distinguait une exquise politesse.

Quelques jours après arriva l'envoyé de Perse, qui venait conclure un traité de paix avec les Turcs. Busbecq s'étonna de l'empressement du sultan à accepter ses conditions; mais il sut bientôt que le motif de cet accueil bienveillant n'était autre que l'offre de magnifiques cadeaux que ce personnage avait apportés.

Dès ce moment Soliman devint plus intraitable que jamais pour Ferdinand. Après bien des efforts, Busbecq ne put obtenir qu'une trêve de six mois, et le divan trouva bon de renvoyer l'ambassadeur à sa cour pour que celle-ci le dépêchât de nouveau avec une réponse définitive vers Sa Hautesse.

« Avant de partir, dit-il, je fus reçu en audience de
» congé par Soliman; en entrant on m'affubla de
» deux énormes manteaux qui me descendaient jus-

» qu'aux talons et qui étaient d'une insupportable
» pesanteur. Ceux qui faisaient partie de ma suite
» furent également revêtus d'habits de soie de di-
» verses couleurs; nous nous présentâmes ainsi accou-
» trés devant Sa Hautesse, semblables à Agamemnon
» ou à quelque autre héros de tragédie. Soliman me
» remit ses lettres revêtues de son cachet et enfer-
» mées dans un drap d'or, puis il nous congédia, moi
» et les principaux de mes compagnons qui avaient
» eu l'honneur d'être reçus. — Nous quittâmes Ama-
» sieh le 2 juin. »

Busbecq arriva à Constantinople le 24, épuisé de fatigue et fort souffrant; il se remit aussitôt aux mains de son médecin Quaeckelbeen. Des bains chauds et l'application de douches froides le guérirent promptement, de façon qu'après une quinzaine de jours il put se remettre en route. Sa suite se composait de quelques Turcs qui, ne voulant plus servir sous la domination du sultan, s'en allaient en Hongrie. Le vayvode, leur chef, fut atteint de la peste en chemin et mourut à Andrinople. Quelques imprudents se jetèrent sur ses habits pour s'en emparer, malgré l'avis de Quackelbeen. Mal leur en prit; car les premiers symptômes de la peste se manifestèrent dès le lendemain chez eux. Le médecin de Busbecq fut assez heureux pour les guérir avec une décoction d'ail aquatique (*scordium*) qu'il eut le bonheur de trouver dans la campagne environnante.

A Belgrade, une partie de la suite de l'ambassadeur, ayant mangé une trop grande quantité de maquereaux qu'on vendait à bas prix dans cette ville, fut attaquée d'une fièvre pernicieuse. — Il fut atteint

lui-même de la fièvre tierce, mais elle le quitta à Comorn, « comme si la fièvre turque, dit-il, n'avait » pas osé pénétrer dans un pays chrétien. »

De retour à Vienne on le trouva si maigri, si changé qu'on le crut empoisonné par les Turcs. Aussi s'étonna-t-on fort de le revoir; car on avait cru qu'il ne reviendrait pas de sa mission.

Cette première absence ne dura que quelques mois.

Ferdinand n'ayant pas voulu accepter les conditions de Soliman II, parce qu'elles portaient atteinte au traité conclu avec la veuve du vayvode de Transylvanie, Busbecq fut chargé de reprendre la route de Constantinople. Nous le retrouvons dans cette ville au commencement de janvier 1555.

Les pachas ayant appris que rien n'avait été changé au traité en ce qui concernait la veuve du vayvode Jean, refusèrent de présenter Busbecq au sultan, disant qu'ils n'étaient pas encore assez fatigués de la vie pour chercher à encourir la colère de leur maître, et, pour lui, il risquait fort d'être renvoyé à sa cour avec le nez et les oreilles coupés. Aussi dès cet instant l'ambassadeur et sa suite furent-ils moins bien traités, soumis à une surveillance plus active et comme retenus prisonniers dans leur hôtel. L'histoire des longues et dangereuses négociations qui suivirent prouve à quel point Busbecq était doué d'énergie, de courage et de patience vraiment chrétienne.

Trois ans de séjour sans résultat parmi les Turcs avaient fait perdre à ses compagnons tout espoir d'arriver à une solution favorable. Après bien des pourparlers, ils obtinrent du sultan de pouvoir retourner à

Vienne. Ils partirent à la fin d'août 1557; mais comme il importait aux intérêts de Ferdinand et de la chrétienté entière, qu'il n'y eût point rupture complète, Busbecq se dévoua et resta parmi les Turcs tout en faisant bien sentir au divan qu'il prenait moins ce parti par ordre de son souverain, que pour prouver à Sa Hautesse qu'il avait le sincère désir de ménager un arrangement définitif. L'habile diplomate déploya en cette circonstance toutes les ruses possibles, et lutta si bien de finesse avec les vizirs qu'il leur fit croire que c'était uniquement pour céder à leurs désirs, qu'il demeurait à Constantinople. Ce système lui réussit assez bien.

Soliman alla passer l'hiver suivant à Andrinople. Busbecq fut un jour invité à se rendre auprès de lui. Le grand vizir lui envoya une suite de quelques cavaliers et de seize janissaires, plutôt pour le garder à vue, que pour lui faire honneur; car on craignait toujours que, de guerre lasse, il ne finît par quitter la capitale de l'empire ottoman. A peine avait-il voyagé trois jours avec cette escorte, que les janissaires refusèrent de continuer la route, et il ne put les faire revenir de leur dessein qu'en les régalant splendidement d'une bouillie faite de vin, d'œufs, de sucre et d'épices, espèce de chaudeau qui leur rendit toute leur bonne volonté.

Soliman l'avait appelé à Andrinople pour se plaindre des fréquentes incursions des Hongrois sur le territoire turc. Busbecq essaya de faire comprendre à l'empereur que ce n'étaient là que des représailles fort justes contre les rapines et les agressions des musulmans. Il resta trois mois dans

cette ville et parvint à y conclure une nouvelle trêve de sept mois. Il retourna ensuite à sa résidence habituelle.

« C'est une vaste maison, dit-il, située dans l'en-
» droit le plus élevé de Constantinople. Le derrière
» a une vue fort agréable sur la mer et s'étend jusque
» sur les montagnes de l'Asie. Le bâtiment est carré,
» ayant une grande cour avec un puits. Le rez-de-
» chaussée sert d'écurie; le premier étage est seul
» habité; autour règne une galerie qui conduit aux
» appartements. Les chambres, qui sont fort étroites,
» ressemblent parfaitement à des cellules de moines.
» — L'édifice est entièrement couvert de plomb, et
» voûté en dedans, ce qui le met à l'abri du feu. —
» Point de jardin, ni arbres, ni verdure, rien qui
» puisse récréer la vue... »

Le séjour du caravansérai qui lui servait, pour ainsi dire, de prison, lui devenant de plus en plus odieux, il demanda et obtint de pouvoir habiter, comme les autres ambassadeurs, une maison qu'il monterait à ses frais.

Cette habitation qui avait un joli jardin, se trouvait sur une petite île ouverte de tous les côtés. De crainte qu'il ne prît la fuite, on l'obligea à revenir dans sa première demeure, dont on eut soin de murer presque toutes les fenêtres. Des insectes et des animaux de toute espèce infestaient ce séjour; il y avait une énorme quantité de belettes, des couleuvres, des scorpions, des lézards; il arrivait souvent qu'en voulant prendre son chapeau le matin, il le trouvait entortillé d'une couleuvre. Il finit cependant par se familiariser avec ces animaux, au point de prendre plaisir à étudier

leurs mœurs et leurs habitudes. Il fit même acheter des loups, des ours, des cerfs, des lynx, des rats d'Inde, un cochon et d'autres bêtes, tant pour son propre délassement, que pour amuser ses compagnons d'infortune, qu'il craignait de voir bientôt devenir la proie d'une incurable nostalgie. Les singes avaient surtout le privilége de l'amuser; il aimait leurs éclats de rire, leur adresse, leurs ruses. On sait que le porc est regardé comme un animal immonde chez certains Orientaux. Cette circonstance fut favorable à Busbecq; car elle lui servit de *laissez-passer*. Chaque fois qu'il avait à recevoir quelque confidence secrète, le messager qui la lui apportait, avait soin d'enfermer un jeune porc dans un sac qu'il tenait sur ses épaules. Dès que les gardiens entendaient le grognement de la pauvre bête, ils reculaient avec dégoût et n'étaient point tentés de fouiller le porteur.

Dans cet hôtel, qu'il appelle à bon droit son *Arche de Noé*, il nourrissait en outre toutes sortes d'oiseaux, tels que des aigles, des corbeaux, des canards, des grues, des perdrix, etc.

Parmi les avantages qu'il tira de ce commerce forcé avec des animaux, il faut compter l'étude spéciale qu'il fit de l'affection qu'ils éprouvent souvent pour l'homme, affection qui, ainsi que l'avaient déjà observé les anciens, a tous les dehors de l'amitié.

Il avait aussi un beau haras de chevaux de diverses races, et entretenait six chameaux qu'il prétendait devoir lui servir à porter ses bagages quand il quitterait Constantinople; mais en réalité c'était pour

en faire cadeau à Ferdinand et l'engager à propager dans ses États l'usage de ces utiles animaux.

Busbecq n'oublie point de vanter la manière pleine de douceur avec laquelle on traite les chevaux en Turquie, circonstance à laquelle l'ambassadeur flamand attribue leur longévité.

Trop fier pour implorer une grâce des Turcs, Busbecq aima mieux rester dans l'espèce de prison qui lui avait été assignée pour demeure. Le motif de cette rigoureuse détention était l'espoir de l'amener à faire certaines concessions pour obtenir la paix ; mais sa conduite montra bientôt qu'il y était assez indifférent ; il ajouta même la dérision à la fermeté ; il verrouilla à l'intérieur toutes les portes de ses appartements, de sorte que ses gardiens mêmes ne pouvaient pénétrer jusqu'à lui.

Au milieu de ses innocentes distractions, Busbecq n'oubliait point les graves devoirs que lui imposait, au sein même de son espèce de captivité, le caractère d'ambassadeur dont il était revêtu.

Grâce à la révolte de Bajazet, qui avait obligé Soliman à tourner ses regards ailleurs, les affaires de Hongrie avaient pris, pour l'empereur Ferdinand, une tournure plus favorable. Busbecq entrevoyait déjà l'espoir d'arriver à un arrangement définitif, lorsque de nouveaux revers éprouvés par les Espagnols, changèrent encore une fois la face des choses. La flotte de Philippe II avait été battue par les Turcs non loin de Tripoli, et ces derniers avaient enlevé l'île de Zerbi aux chrétiens. La joie causée par ces événements éclata à Constantinople en injures et en menaces contre l'ambassadeur fla-

mand. Mais, malgré les dangers qu'il y avait à poser un acte quelconque dans une telle conjoncture, Busbecq chercha à adoucir par tous les moyens possibles le sort des illustres captifs espagnols qu'on avait conduits à Constantinople, leur tendit une main amie, pourvut à leurs besoins et paya même leur rançon de ses propres deniers. Voyant avec indignation que l'étendard royal d'Espagne se trouvait dans la possession d'un corsaire turc, il s'empressa de le racheter. En cette occasion il contracta des dettes considérables, auxquelles, il l'avoue lui-même, il eut plus tard grande peine à satisfaire.

Tout à coup la peste éclata à Constantinople; le fléau ne respecta pas la retraite du diplomate. Busbecq, moins effrayé pour sa personne que pour les suites qu'entraînerait sa mort, demanda à Sa Hautesse de pouvoir aller se fixer hors de la capitale; mais le cruel empereur lui fit répondre : « qu'il de-
» vait bien savoir que les maux de la peste étaient
» les flèches de Dieu, qui toutes devaient irrésisti-
» blement atteindre leur but, et que la fuite ne
» saurait donc servir à ceux que la colère du ciel a
» désignés. »

L'envoyé de Ferdinand n'insista pas davantage; il eut le bonheur de voir un instant l'épidémie disparaître de sa maison; mais, ayant eu l'imprudence d'acheter un esclave qui en était infecté, la peste revint sévir avec plus de force parmi ses compagnons, et il eut la douleur de perdre celui qui avait constamment soutenu son courage et qu'après Dieu il regardait comme son meilleur appui; nous vou-

lons parler de son médecin, l'intrépide Guillaume Quackelbeen, qui, remarquant que son corps était déjà couvert des taches de la peste, attendit la mort en véritable chrétien, chercha des consolations dans la prière, passa la nuit à lire la Bible, et expira le lendemain matin, tranquille et résigné.

Busbecq pleura amèrement la mort d'un ami, qui était en outre une perte immense pour les sciences et surtout pour la connaissance des plantes. Une seule lettre de ce savant nous est restée sur la botanique; elle est datée de Constantinople, du 27 juin 1557, et adressée à Matthioli (1).

Notre ambassadeur avait une si grande confiance dans le mérite de son médecin, qu'il se serait vu avec plaisir remplacé par lui à Constantinople, si des circonstances quelconques l'avaient obligé de reprendre le chemin de Vienne. Aussi éleva-t-il un monument à Guillaume Quackelbeen.

La mort de son ami l'engagea de nouveau à demander une autre habitation; cette fois sa prière fut exaucée; il obtint la permission de résider à quatre lieues de Constantinople, dans l'île de *Principo,* l'une des plus agréables de tous les environs de cette ville. Là il put jouir d'une plus grande liberté et parcourir à son aise ce charmant archipel. Il y passa trois ans, se livrant tour à tour à l'étude des plantes et aux plaisirs de la pêche.

Pendant tout ce temps il s'occupa non-seulement d'histoire naturelle, mais encore de littérature

(1) Elle se trouve dans le recueil intitulé : *Epistolarum medicinalium libri quinque.* Lugduni, 1644.

classique. Il y avait à peine cent ans que Constantinople était tombée au pouvoir des Turcs, et bien que ceux-ci eussent détruit une grande partie des monuments littéraires de l'antique Byzance, Busbecq tâcha d'en sauver du moins quelques débris et fit l'acquisition d'un grand nombre de manuscrits précieux. Un de ceux-ci lui échappa ; c'était un magnifique *Dioscoride* avec miniatures; on lui en demandait cent ducats; mais, malgré tout son zèle, sa bourse ne lui permettait pas de l'acheter à un tel prix.

Il mit aussi un soin particulier à étudier les mœurs et les habitudes des anciennes populations de l'Asie. C'est pendant son exil qu'il apprit que, dans les montagnes du Caucase, vivait une population qui parlait un idiome fort semblable à celui de sa patrie, le flamand. Cette tribu avait envoyé deux ambassadeurs à Soliman. Busbecq saisit cette circonstance pour s'assurer par leur bouche de la vérité du fait. Il les invita à sa table afin d'avoir occasion de les entretenir de l'objet de ses recherches.

L'un était de haute stature, d'une figure douce et ouverte; on l'eût pris, dit l'auteur, pour un Flamand ou un Hollandais. L'autre était plus petit et assez corpulent; sa chevelure était noire. Il parlait constamment le grec; car il avait appris cette langue dans les affaires et avait perdu l'habitude de s'exprimer dans la sienne. Il appartenait, disait-il, à une population fort belliqueuse qui occupait un grand nombre de villages et qui livrait annuellement huit cents *mousquetaires* à l'empire tartare. Dans la conversation, Busbecq remarqua que le premier de ces

ambassadeurs mettait devant la plupart des mots le monosyllabe *tho* ou *the.* Quelques-uns de ces mots avaient la plus grande ressemblance avec ceux de la même signification employés dans l'idiome germanique, ressemblance qui augmentait encore par la prononciation tout allemande de l'interlocuteur. Voici les principaux : *broe,* brood (pain) ; *plut,* bloed (sang) ; *reghen,* regen (pluie); *bruder,* broeder (frère); *schweyster,* zuster (sœur) ; *alt,* oud (vieux) ; *wintsch,* wind (vent) ; *silver,* zilver (argent) ; *goltz,* goud (or); *kor,* koren (blé) ; *salt,* zout (sel) ; *fisct,* visch (poisson) ; *haef*, hoofd (tête) ; *thurn*, deure (porte) ; *stern*, star (étoile) ; *sune,* zon (soleil); *mine,* maen (lune); *tag,* dag (jour) ; *oeghene,* oogen (yeux); *bars*, baert (barbe); *handa,* hand (main), *bogn*, bogen (arc); *miera,* mier (fourmi); *rinck* ou *ringo,* ring (anneau); *brunna,* bron (fontaine); *waghen,* wagen (chariot); *apel,* appel (pomme); *schieten,* schieten (tirer); *schlepen,* slapen (dormir) ; *kommen*, komen (venir); *singhen,* zingen (chanter) ; *lachen,* lachen (rire) ; *criten,* kryten (gémir); *geen,* gaen (aller); *breen,* braên (rôtir).

Busbecq prit aussi note de quelques vocables fondamentaux qui n'offraient au premier aspect aucune similitude avec ceux du même genre dans notre langue, mais dans lesquels on pouvait cependant remarquer des affinités éloignées avec des mots de l'idiome germanique, employés dans un sens dérivé.

La mort du grand vizir Rustan, remplacé par un Dalmate nommé Halli, dont l'esprit conciliant était acquis à Busbecq, mit enfin un terme aux difficultés que le Grand Seigneur opposait à la conclusion d'un traité de paix.

Après tant d'années de souffrances et de privations, notre diplomate parvint à fixer les bases d'un accord définitif, à condition qu'un plénipotentiaire turc retournerait avec lui vers Ferdinand pour obtenir encore quelques légères modifications et finalement une ratification décisive.

En quittant Constantinople, le grand vizir Halli, qui n'avait jamais dissimulé ses sympathies pour l'envoyé chrétien, lui fit cadeau de trois magnifiques chevaux, d'une robe richement brodée, d'une boîte remplie de véritable thériaque d'Alexandrie et d'une bouteille de verre qui contenait un baume précieux. Ce dernier présent surpassait tous les autres en valeur; car ce baume ne se trouvait point dans le commerce. Du sultan, il ne reçut que les cadeaux que celui-ci avait coutume de faire à des ambassadeurs étrangers.

Il partit à la fin d'août 1562, emportant avec lui un traité dont la durée était fixée à huit années et qui assurait à Ferdinand la possession de la Hongrie. Il revint à Vienne en septembre. L'empereur, qui était avec son fils Maximilien à Francfort où ce dernier devait être couronné roi des Romains, y fit venir Busbecq avec l'ambassadeur turc. Ferdinand le reçut avec une véritable joie, l'assura de son amitié et de sa reconnaissance, ratifia le traité et renvoya Ibrahim avec un grand nombre de présents.

Pour toute récompense de tant de travaux péniblement accomplis, Busbecq ne demanda qu'une grâce, celle de pouvoir retourner tranquillement dans sa patrie; car il connaissait l'intérieur des cours et savait qu'on y trouve rarement le bonheur.

« La cour, dit-il, ne connaît le vrai bien que lors-
» qu'il est trop tard ; il est plus à désirer qu'on puisse
» vivre pour soi et pour les lettres, et vieillir avec
» quelques bons amis dans un petit coin de terre
» oublié. Pendant notre exil dans ce bas monde, il
» n'y a point d'existence qui n'ait ses peines. A la
» cour, on estime plus souvent un noble qui manie
» habilement l'ironie, qu'un brave homme sans fiel ;
» c'est un vrai tableau d'après nature, que celui où
» un homme simple et vertueux parmi les courtisans
» est dépeint comme un âne parmi les singes. »

Sept années d'exil passées au sein d'une population ennemie, redoutée de toute l'Europe, avaient eu pour résultat d'arrêter pendant quelque temps la lutte entre l'Orient et l'Occident. Ce résultat inespéré, c'est au génie et à l'habileté diplomatique d'un Flamand que l'empire d'Allemagne en était redevable. Si les services rendus à la politique par le célèbre ambassadeur méritent les plus grands éloges à cause de leur importance, ceux qu'il rendit aux sciences n'offrent pas moins d'intérêt. En effet, doué d'un esprit pénétrant et facile, riche d'une infinité de connaissances acquises dans le silence de la retraite, Busbecq s'appliqua à recueillir des notions exactes sur tout ce qui l'avait frappé pendant son voyage. Négociateur consommé, antiquaire éclairé, botaniste judicieux, philosophe, numismate, naturaliste, écrivain élégant, on peut le placer hardiment au rang des plus hautes intelligences de cette époque où l'on rencontre tant d'illustres savants.

« A son retour, il fit présent à l'empereur de beau-
» coup de médailles qu'il avait recueillies, rapporta

» environ deux cent quarante manuscrits grecs qu'il
» déposa en partie dans la bibliothèque de Vienne;
» envoya un grand nombre d'inscriptions antiques
» aux savants avec lesquels il était en correspon-
» dance, Juste Lipse et Gruter, entre autres, et il
» eut enfin la joie bien douce d'enrichir les jardins
» de l'Europe de quelques-unes de ces fleurs qu'il
» avait tant admirées à Constantinople et dans l'Asie
» Mineure. Nous devons à Busbecq le lilas, à l'ombre
» duquel Bernardin de Saint-Pierre voulait lui élever
» un monument; nous lui devons aussi les tulipes,
» qu'il fit connaître à son compatriote Charles de
» l'Escluse, médecin de Maximilien et directeur du
» jardin impérial de Vienne (1). »

Malgré ses humbles désirs, Busbecq était un homme trop remarquable et surtout trop remarqué pour rentrer dans l'obscurité de la vie domestique. Ferdinand et Maximilien son fils lui confièrent l'éducation des jeunes archiducs, Rodolphe et Mathias, futurs empereurs, et Albert qui devait, trente ans plus tard, régner sur les provinces belges. Cette tâche achevée, son mérite l'entraîna de nouveau au sein des cours dont il avait si énergiquement dépeint le triste intérieur; il fut chargé de plusieurs ambassades dans différentes cours de l'Europe, et dans ces divers postes il se montra constamment ce qu'il avait toujours été : habile diplomate, ami de son prince et de sa patrie, cœur noble et honnête, intelligence d'élite, type de la fidélité, de la loyauté et du courage.

Il mourut le 18 octobre 1592, à l'âge de soixante

(1) *Revue nationale*, citée, p. 216, 217.

et dix ans. Il avait obtenu un congé de l'empereur pour retourner dans sa patrie. Il s'y rendait par la Normandie précisément dans le moment où cette province était en proie aux discordes civiles qui désolaient alors toute la France; les catholiques l'attaquèrent dans le village de Cailly, à quelques lieues de Rouen; on le relâcha cependant lorsqu'on eut reconnu sa qualité d'ambassadeur; mais cette agression brutale porta une grave atteinte à la santé de ce vieillard que tant de rudes travaux avaient épuisé; il en prit une fièvre violente à laquelle il succomba après quelques jours de souffrance, au château de Maillot où on lui avait offert l'hospitalité. — Sa dépouille mortelle fut inhumée dans l'église de ce village, à l'exception du cœur, qui a été déposé dans le caveau de sa famille, à Busbecq.

Les lettres qu'il nous a laissées sur son voyage sont encore aujourd'hui un monument de bon style, de fines observations, d'aperçus judicieux. Un ancien auteur disait même de ces lettres, qu'elles devaient être la principale étude des ambassadeurs; en effet, elles renferment les préceptes les plus utiles pour ceux qui sont appelés à jouer un rôle dans la diplomatie.

Sous le titre de : *De re militari contra Turcam instituendâ consilium*, il nous a laissé encore quelques notes curieuses relatives aux moyens à employer pour combattre lès Turcs et les chasser de Constantinople (1), et dans lesquelles il cherche à prouver qu'une

(1) Écrit dont il est probable que, soixante ans après, comme nous le verrons, Gramaye se servit pour ses projets de croisade. — Ce *Consilium* a été imprimé deux fois à Anvers, en 1581 et 1582, à la suite des *Itinera*.

bonne organisation militaire peut seule arracher l'empire d'Allemagne au sort que l'ambition musulmane lui prépare.

Cet opuscule, où se montre encore l'expérience de l'homme politique, sert d'appendice aux lettres de Busbecq.

JEAN ZUALLART [1].

(TERRE SAINTE, 1586).

C'était l'usage autrefois, — et, pour bien des motifs, il est fâcheux qu'il soit tombé en désuétude, — que les jeunes gens de famille allassent, leur éducation achevée, visiter les contrées lointaines, accompagnés de quelque bon précepteur ou de quelque vieil ami en qui un père mettait toute sa confiance, ayant ainsi avec eux un guide instruit, un mentor sûr et éclairé, un homme de sens et d'expérience.

Philippe de Mérode, baron de Frentzen, héritier alors d'une des plus puissantes et des plus nobles maisons des Pays-Bas, avait été confié aux soins de Jean Zuallart, d'Ath en Hainaut, pour entreprendre avec lui, avec son frère le seigneur d'Ognies et son cousin, le seigneur de Haren, le voyage d'Italie et d'Allemagne.

(1) *Le tres-devot voyage de Jerusalem, avecq les figures des lieux saincts et plusieurs autres tirées au naturel.* Anvers, A. S'Coninex, 1608, in-4°. — *Il devotissimo viaggio di Gerusalemme dal Sr Giovanni Zuallardo.* In Roma, 1587, in-8° (avec portrait). — Même ouvrage. In Roma, 1595, in-8°. — *Biographie du royaume des Pays-Bas,* t. II, p. 610.

Se trouvant à Rome vers la fin de l'année 1584, ces deux derniers gentilshommes firent promettre à Zuallart de suivre son noble pupille partout où il prendrait à celui-ci fantaisie de se rendre. Quelque inconsidérée que fût cette promesse, de la part d'un gouverneur, il ne put se refuser à l'accomplir, lorsque Philippe de Mérode lui eut déclaré que son intention était de visiter la terre sainte.

Effrayé d'abord d'une résolution que les difficultés du voyage rendaient d'une exécution très-pénible, Zuallart, n'ayant aucun pouvoir de ceux qui lui avaient remis le jeune homme entre les mains, essaya de le dissuader de son projet; mais, appuyé par plusieurs prélats de Rome, Philippe de Mérode triompha de ses scrupules, d'autant plus qu'il avait l'assentiment de ses deux parents ainsi que de Sa Sainteté elle-même.

Après s'être appliqué pendant quatre mois au dessin, pour tirer un meilleur parti du voyage qu'il allait entreprendre, Zuallart s'embarqua à Venise le 29 juin 1585, avec Dominique Danesi, docteur en théologie, Martin Vandenzande, doyen de Saint-Géry à Cambrai, Pierre-Jean de Sardigne, religieux de Saint-François à Cézène, frère Bernardin Bandini de Florence, frère Celse Gadaldo, Guillaume Aillo, Irlandais, Jean Behou, curé d'un village près de Paris, Philippe de Mérode, Paul Albano de Milan, Jules Palière, de Savone, Antoine de More, de Naples, Bernard d'Adorno, Piémontais, George de Pent, d'Inspruck, Nicolas Olivier, de Liége, Étienne Roquette, de Toulouse, et Mathieu Semerpont, de Lille.

Il nous a laissé de son voyage une longue relation

qu'il composa en italien et qui parut à Rome en 1587 et en 1588; puis, quelques années plus tard, il en fit une traduction française augmentée de plusieurs particularités, qu'il publia à Anvers en 1608. — Elle est divisée en cinq livres : dans le premier il donne des détails généraux sur la terre sainte et fait connaître toutes les mesures, toutes les précautions qu'il est utile de prendre pour accomplir ce dangereux pèlerinage.

« Le voyageur qui s'en va à Jérusalem, a-t-il soin » de dire, doit faire en sorte qu'il monte sur un na- » vire bien gréé et ayant un pilote habile. — Il faut » qu'il ait la bourse pleine, qu'il soit muni de lettres » de change et de crédit, qu'il soit prudent et pas » trop confiant, qu'il prenne tous les renseignements » nécessaires sur le pays qu'il va voir, qu'il se déclare » ami des Vénitiens ou des Français, qui ont des con- » suls partout. Il ne peut se fier ni aux Grecs ni aux » juifs; les premiers sont les ennemis couverts des » chrétiens, les autres le sont à face découverte. La » patience, la foi, la longanimité, l'indulgence doi- » vent être ses principales vertus. Il doit aussi dispo- » ser ses affaires spirituelles et temporelles, de façon » que, si un malheur lui survenait, il soit toujours en » règle avec Dieu et avec sa famille.— Les mois d'avril, » mai ou juin sont les plus favorables pour s'embar- » quer; de préférence on fera voile vers l'île de Chypre » ou vers Tripoli. — On conclura un accord avec le » patron d'une galère de Venise pour la table et le » passage. — Partout où l'on relâche, il importe de » descendre avec le patron ou ses officiers et de tou- » jours se tenir avec eux. Il faut avoir soin de bien

» ménager les matelots, afin d'être toujours dans
» leurs bonnes grâces. — Arrivé dans l'île de Chypre,
» on prend un drogman pour aller à Jaffa; on lui
» donne de six à sept ducats. — Avant de se rendre
» sur le navire, on achètera un matelas à Venise,
» avec un coffre pour y renfermer ses hardes; deux
» paires de draps de toile, six chemises avec rabat à
» l'italienne, deux paires de hauts-de-chausses, des
» chaussettes, des chaussures, des coiffes, des mou-
» choirs, des serviettes et surtout du savon; voilà de
» quoi se doit composer le bagage. Il est nécessaire
» de s'habituer à la plus grande propreté et de chan-
» ger souvent de linge. — Pour la table on paye six
» sequins par mois; il est bon en outre de se munir
» de biscuit, de pain d'épice, de saucisses et de fro-
» mage de Parmesan, de confitures fortes, d'oranges et
» de citrons, de quelques médicaments, comme de
» la thériaque, contre les maladies contagieuses. — Il
» faut se vêtir pauvrement pour ne pas exciter la cu-
» pidité des Turcs lorsqu'on descend à terre, et avoir
» soin de toujours cacher sa bourse. — L'on ne sau-
» rait négliger de se munir de bonnes lettres de re-
» commandation pour les marchands français ou
» vénitiens qui résident en Chypre, à Alep, Tripoli,
» Damas, Damiette, au Caire, à Alexandrie. — On
» se chargera aussi de lettres pour les religieux de
» Jérusalem et d'autres lieux. — Quant au drogman,
» il ne faut pas faire attention s'il est chrétien ou
» turc, il s'agit seulement de le bien payer. — Quant
» aux Turcs, lorsqu'on se trouve parmi eux, il est
» important de ne les point regarder en face; car ils
» considèrent cela comme une inconvenance. — Si

» vous les rencontrez dans les rues, saluez-les par
» une inclinaison de tête et en posant la main ouverte
» sur la poitrine. — Il faut aussi se garder de dessi-
» ner ou d'écrire en leur présence; car ils vous pren-
» nent pour des espions et ne se font pas faute de
» vous empoigner. — Gardez-vous d'entamer avec
» eux des discussions religieuses; car mal vous en
» prendrait. Si vous aviez le malheur d'entrer en leurs
» mosquées, de lier connaissance avec une de leurs
» femmes ou de les appeler *chiens,* ils vous saisi-
» raient, vous brûleraient vifs ou vous empaleraient,
» à moins que, pour sauver votre corps, vous renon-
» ciez à la foi chrétienne. — Si l'on est gentilhomme,
» on doit se garder d'affecter des grands airs; car les
» Turcs s'empareraient de vous et ne vous relâche-
» raient que contre une grosse rançon. — Pour ce
» qui regarde la monnaie, c'est principalement de
» sequins qu'il faut se munir. Les écus d'or de France
» sont moins bien accueillis. »

La relation proprement dite commence au deuxième livre.

Zuallart part de Venise le 29 juin 1585 pour Tripoli en Syrie, sur un navire d'assez médiocre grandeur, nommé *la Tournielle Augustine*, dont un certain Jacomo Augustino était le patron.

Il visite l'Istrie, voit Rovigo, décrit brièvement Pola et ses ruines romaines, dont *Pierre de Smet* avait, quatre-vingts ans avant lui, fait un château de Roland (!). Mais notre voyageur se contente d'attribuer à ce célèbre paladin la construction d'une vieille et grosse tour qui regarde la mer et qu'on nomme le château de Roland.

« L'église de Pola est fort antique. Du temps de » Charles-Quint, Jean-Baptiste Vergius y était évêque; » il était neveu de Paul Vergius, évêque de Capo- » d'Istria, compagnon d'Érasme de Rotterdam et de » l'hérésiarque Martin Luther. »

Il arrive bientôt en Esclavonie et en Dalmatie et se livre à quelques recherches au sujet des peuples, de la langue et des mœurs de ces contrées.

N'oublions pas de dire que partout il cherche à appuyer ses assertions sur Pline, Ptolémée, Strabon et autres autorités respectables de l'antiquité.

Les vents contraires le poussent vers les côtes d'Italie.

L'Albanie, où il arrive peu de temps après, lui fournit un chapitre curieux où les prouesses du fameux Scanderbeg, dont on conserve le casque à la galerie d'Ambras à Vienne, ne sont pas oubliées.

Il décrit l'île de Corfou et parle de la fameuse bataille de Lépante, gagnée par don Juan d'Autriche. A six lieues de Corfou, il visite un petit village appelé Lydpames, où l'on montrait l'habitation du père de Judas Iscariot. Les gens de cet endroit se vantaient de descendre de la race du misérable apôtre qui trahit le Sauveur.

Il parle ensuite longuement de l'île de Zante et n'oublie pas de faire mention de la sépulture d'André Vésale.

« Près de la place publique, dit-il, est une petite » église avec un monastère appelée l'*Annunciata*, où » l'office se fait à la façon romaine par quelques » frères mineurs qui y résident, et où l'on a l'habi- » tude d'inhumer les chrétiens catholiques qui meu-

» rent dans cette ville... C'est là que repose le très-» célèbre docteur et anatomiste André Vésale qui y » mourut à son retour de la terre sainte, en 1564. » On lui avait fait une belle épitaphe sur une plaque » de cuivre, emportée depuis par les Turcs qui brû-» lèrent et désolèrent cette ville en 1571. »

Ce qu'il raconte de l'Asie Mineure, des villes de la Grèce, des îles de Chypre, de Rhodes et autres n'est guère qu'une répétition de ce que nous trouvons dans Van Ghistele, si ce n'est que Zuallart s'étend plus longuement sur les souvenirs mythologiques de ces contrées.

« Comme nous mouillions devant Limisso, quatre » gentilshommes français nous engagèrent à nous » embarquer avec eux pour nous rendre en Égypte et » au grand Caire, avec l'intention de revenir par les » montagnes et les déserts de Sinaï... Mais le seigneur » de Mérode, comme inspiré par son bon ange, refusa » de les accompagner. Bien nous en prit; car, étant » partis pour l'Égypte avec un Italien appelé le doc-» teur Pigafetto, ils s'égarèrent en mer et faillirent » mourir de faim. Après des misères sans nombre » ils furent obligés de se réfugier dans le port de » Damiette, où deux des leurs moururent par suite » des fatigues du voyage... Quant à nous, on nous » conseilla de fréter un bâtiment pour nous rendre à » Jaffa. Nous nous embarquâmes au nombre de dix-» sept pèlerins... A la vue de la terre sainte, nous » nous jetâmes à genoux et entonnâmes le *Te Deum* » *laudamus*... Mais notre joie ne fut pas de longue » durée. Par l'ignorance de notre pilote et la mau-» vaise foi de notre truchement, nous perdîmes la

» connaissance du lieu où nous pouvions être, et au
» lieu d'aller vers Jaffa, nous descendîmes vers Tri-
» poli. Nos compagnons, en voyant l'état des choses,
» entrèrent en si grande colère qu'ils voulurent jeter
» les matelots à la mer, sans songer qu'ils ne con-
» naissaient rien au gouvernement d'un vaisseau.
» Cette fâcheuse situation se compliqua d'une autre
» difficulté. Comme nous étions partis assez prompte-
» ment de l'île de Chypre, celui qui devait avoir soin
» de nos provisions s'était fort mal acquitté de son
» devoir, de telle façon que nous étions presque
» sans vivres et sans eau. Heureusement les frères
» mineurs qui étaient avec nous avaient un sac de
» biscuit et un baril de vin, et j'avais des œufs
» et du fromage achetés dans l'île de Chypre, sinon
» nous n'eussions pu vivre deux jours. En cette
» circonstance, rien ne nous vint mieux à propos
» que l'abstinence forcée que provoquaient le dé-
» goût et les vomissements produits par le mal de
» mer. »

Voyant que le meilleur moyen était de descendre jusqu'à Tripoli, nos voyageurs prièrent le patron du navire de les y conduire, ce qu'il ne fit qu'après leur avoir imposé de nouveaux sacrifices. A Tripoli, ils allèrent loger partie au *Fondigo* ou comptoir des Français, partie dans le couvent des frères mineurs.

Ils comptaient se rembarquer sur un autre navire pour se rendre enfin à Jaffa, lorsque le cadi leur défendit de quitter la ville, à moins qu'il ne leur en eût accordé l'autorisation.

« Comme c'était une invention nouvelle pour at-
» traper notre argent, nous délibérâmes pour savoir

» si nous devions nous soumettre à ces vexations
» inusitées. Enfin nous étions résolus à céder à
» son ordre, lorsqu'il prétendit que chacun de nous
» devait avoir un passe-port nominal. Le motif de
» cette mesure était qu'il voulait nous voir tous et
» savoir à quelle nation nous appartenions, étant
» d'intention de retenir et de rançonner tous ceux
» qui auraient été sujets du pape ou du roi d'Es-
» pagne... Mais le vice-consul vénitien et le consul de
» France intervinrent en notre faveur et nous firent
» à tous obtenir des passe-ports. »

Ils s'embarquèrent enfin le 17 août et n'arrivèrent, par suite des vents contraires, que le 27 à Jaffa. Là il leur arriva une nouvelle mésaventure. Le sous-bassa de Rama devait d'abord être prévenu de leur arrivée avant qu'il leur fût permis d'aller plus loin. On les enferma donc la nuit suivante dans une sorte de souterrain où l'on plaçait les bestiaux pendant la chaleur du jour. On commit à leur garde deux malheureux demi-nus, armés de flèches et d'arcs.

« Pendant que nous étions prisonniers dans ce lieu
» infect, on nous apporta des poules, des œufs durs
» et une sorte de pain, appelé *fouaces* qui sont des
» tourteaux cuits sous la cendre et d'un fort bon
» goût... Comme nous étions tous endormis, on vint
» nous avertir en grande hâte que nous devions re-
» monter sur notre navire à cause de l'approche
» d'une troupe de brigands arabes qui se rendaient
» au port pour dévaliser les pèlerins. »

Nous avons vu qu'une aventure à peu près semblable était arrivée à Pierre de Smet en 1505.

« Le 28 août de grand matin, le sous-bassa de

» Rama vint prendre nos noms et prénoms et nous » fit monter sur des ânes qui nous conduisirent à » Rama, où nous fûmes logés dans une vieille hôtel» lerie construite, selon le dire des habitants, aux frais » du duc Philippe de Bourgogne. Cet établissement, » bien que petit aujourd'hui, paraît avoir été fort » considérable; il avait sa chapelle et l'on y voit en» core les vestiges d'un grand nombre de logements » voûtés; quelques-uns de ceux-ci servent à abriter » les pèlerins qui n'ont que des cailloux pour oreil» lers et qui se couchent sur de grandes peaux ap» pelées *stoza*... La chose la plus agréable qui s'y » trouve, est une bonne citerne d'eau fraîche... On » nous y donna, pour un prix raisonnable, des poules » cuites, des œufs, des fruits, des *fouaces* et autres » choses... Cette hôtellerie existait encore en entier » en 1483, lorsque Bernard de Breidenbach fit son » voyage en terre sainte. »

Zuallart et ses compagnons de voyage entrèrent enfin dans la ville sainte par la porte de Jaffa, où ils attendirent que le truchement du couvent des frères mineurs les vînt trouver avec les cadis qui comptèrent exactement tous les pèlerins, prirent leurs noms et visitèrent leurs bagages.

La gravure qui se trouve en tête du chapitre V du 3e livre, représente la ville de Jérusalem; on y voit, tout au haut de la montagne, nos voyageurs à genoux ou prosternés par terre, à l'aspect de l'antique cité.

Ils furent accueillis avec la plus grande bienveillance par le père gardien des frères mineurs de Jérusalem. Après s'être reposés quelque temps dans

ce monastère, ils visitèrent toutes les curiosités de la ville sainte.

« Dans ce couvent, dit Zuallart, sont logés et nour-
» ris les pèlerins arrivant de tous les pays de la
» chrétienté et qui, en partant, font en cet établisse-
» ment des aumônes selon leurs moyens. »

Le père gardien leur fit les honneurs de la ville et leur donna toutes les explications convenables sur les monuments de Jérusalem.

Voici ce qu'il rapporte de la montagne de Sion :

« Elle est comme un arc en demi-cercle, elle en-
» toure une grande partie de la cité du côté du midi,
» et semble lui servir de forteresse. Les mahométans
» portent un grand respect aux lieux où l'on honore
» le souvenir de la Vierge, parce qu'elle fut la mère
» de Jésus, sans cependant cesser d'être vierge.

» La vallée de Josaphat est fort étroite; elle est
» située entre la ville de Jérusalem et le mont des
» Oliviers; elle est longue d'environ deux mille pas,
» et l'on y trouve le torrent de Cédron. »

» Le temple moderne de Salomon est fort beau,
» mais de médiocre grandeur; il a une forme octo-
» gone et se termine en coupole couverte de plomb;
» à l'intérieur il est enrichi de mosaïques nombreuses.
» On pense qu'il fut rebâti en 644. »

Zuallart décrit avec une désespérante prolixité de détails et un luxe de citations historiques fort peu récréatif, toutes les curiosités de Jérusalem; il n'oublie pas de parler de Godefroid de Bouillon et des souvenirs qu'il a laissés dans la cité sainte. Il se plaît surtout à faire parade d'érudition, lorsqu'il raconte les traditions de l'Ancien et du Nouveau Testament,

invoque les témoignages des écrivains les plus renommés et se livre à chaque instant à de longues digressions sur les hommes et les choses qui ont rendu Jérusalem célèbre. Le voyageur a disparu pour faire place à l'antiquaire, au théologien, au pèlerin pieux qui n'a en vue que d'édifier le lecteur sur tout ce qu'il voit, sur tout ce qu'il entend.

Il passe en revue la vallée d'Ennon, la fontaine de Bethsabée, la vallée de Josaphat, la porte dorée, la Piscine probatique, le prétoire de Pilate, le palais d'Hérode, le lieu où fut flagellé le Rédempteur, le mont des Oliviers.

« Ce mont, dit-il, est le plus élevé qui environne » la vallée. Arrivé à son sommet, l'on aperçoit la » Méditerranée, le Jourdain, les montagnes de l'Arabie, la mer Morte. Les oliviers sans nombre qui y » croissent ont donné leur nom à cette montagne. » Tout en haut l'on remarque les ruines d'une église » bâtie par l'empereur Constantin, à l'endroit où le » Rédempteur remonta au ciel vers Dieu son père. » Les Turcs ont un si grand respect pour ce lieu » qu'ils regardent les chrétiens comme indignes d'y » pénétrer. »

Après avoir décrit le saint sépulcre de Notre-Seigneur, Zuallart consacre un curieux chapitre à la manière dont on créait des *chevaliers du Saint-Sépulcre*.

« La plupart des pèlerins n'entrent que deux fois » dans l'église du Saint-Sépulcre; mais deux de mes » compagnons et moi, ayant eu l'honneur d'être faits » chevaliers, nous obtînmes l'autorisation d'y pénétrer une troisième fois; en donnant un ducat à ceux » qui gardent les clefs.

» Après que les matines eurent été chantées, le » révérend père gardien se revêtit de ses ornements » pontificaux, la mitre en tête et la crosse à la main; » puis il sortit de la chapelle de l'Apparition, pour » faire une procession et entra dans le saint sépulcre, » où il célébra la messe et nous donna la communion. » Le sacrifice fini, il nous adressa une allocution en » italien pour nous rappeler nos devoirs et nous » exhorter à nous conduire en véritables chevaliers. »

Ce discours est rapporté en entier par Zuallart. Comme il est fort long, nous le soupçonnons fort d'avoir, comme Tite-Live, Salluste et autres historiens de l'antiquité, considérablement amplifié ce sujet.

« Ensuite le père gardien nous fit connaître les » statuts de l'ordre qui obligent les chevaliers : 1° à » entendre tous les jours la sainte messe, quand ils le » peuvent; 2° à faire une guerre d'extermination aux » infidèles pour les chasser de la terre sainte, soit en » payant de leur personne, soit en se faisant rempla- » cer par un chrétien vaillant; 3° à défendre la terre » sainte et les chrétiens qui y habitent contre tous » oppresseurs; 4° à fuir toute guerre injuste, *gages » vilains*, et *gens hasardeux*, combats en duel et » choses semblables; 5° à travailler à maintenir la » paix et la concorde entre tous les chrétiens; 6° à » pratiquer enfin toutes les vertus évangéliques. On » chanta ensuite plusieurs hymnes et cantiques, et le » gardien nous fit les questions qui sont d'usage dans » la cérémonie de réception; nous y répondîmes par » les formules généralement admises. Il prit alors » l'épée dorée et prononça, toujours en latin, les

» prières consacrées. Puis nous nous mîmes à genoux » devant le saint sépulcre; il étendit les mains sur » notre tête et dit : Sois fidèle, courageux, bon et » inébranlable chevalier de Notre-Seigneur Jésus-» Christ et de son saint sépulcre, afin qu'il vous » admette avec ses élus dans sa gloire éternelle. En-» suite il nous attacha aux pieds nus des éperons » dorés et nous remit l'épée nue entre les mains, » après avoir fait trois fois le signe de la croix. Il » prononça une nouvelle prière, replaça l'épée dans » le fourreau et nous en ceignit. Cette cérémonie » achevée, nous nous levâmes, inclinâmes la tête sur » le saint sépulcre et reçûmes trois coups d'épée nue » sur les épaules. Le père gardien nous donna le » baiser de paix et nous passa, autour du cou, selon » la mode ancienne, une chaîne d'or ornée d'une » croix... Le tout se termina par une nouvelle pro-» cession autour du saint sépulcre et par diverses » prières. »

Le même jour nos voyageurs quittèrent Jérusalem pour aller visiter Bethléhem et les endroits célèbres de ce bourg.

Zuallart nous fournit quelques détails curieux sur la mer Morte.

« La mer Morte, la mer de Génésareth ou de » Tybériade, ne sont que des lacs, comme le lac de » Genève, ou le lac Majeur en Suisse. Par ses mau-» vaises vapeurs, leurs eaux firent mourir les animaux, » les arbres et les herbes qui sont dans le voisinage... » Les poissons qui y viennent du Jourdain, y meurent » subitement... La couleur de ses ondes change trois » fois le jour... Elles rejettent des masses de bitumes,

» qui se durcissent au soleil et qui sont avidement
» recueillies par les populations voisines; celles-ci en
» font un grand trafic; les médecins et les apothi-
» caires s'en servent souvent comme contre-poison.
» Autrefois on employait ce bitume pour embaumer
» les cadavres. Les eaux de la mer Morte renferment
» une si grande quantité de sel que, lorsqu'on s'en
» lave, on est comme tout couvert d'un sel menu et
» mordant. Les vapeurs qui s'en exhalent, brûlent
» tout ce qu'il y a dans les environs et rendent le pays
» stérile dans un espace de cinq ou six milles. »

Notre voyageur décrit ensuite avec de longs détails, puisés dans la Bible et dans l'histoire, la tour d'Aden mentionnée dans la Genèse, la montagne de Judée, la vallée d'Hébron, le champ où Adam fut créé, le mont Carmel, Jéricho, le fleuve du Jourdain, Césarée, la Galilée, la Samarie, le mont Tabor, Béthel, Sichem, Arimathie, Emaüs, le pays des Philistins.

Le 9 septembre 1585, ils quittèrent Jérusalem, s'embarquèrent à Jaffa, visitèrent Tyr, Sarepta, Sidon, Beyrouth, le mont Liban et Tripoli de Syrie.

« Tripoli est une grande et belle ville où viennent
» trafiquer des marchands de toutes les contrées du
» Levant. Ses places publiques, que les habitants
» appellent bazars, sont voûtées; on y vend du drap,
» de la toile, des souliers, des ferrailles, des épice-
» ries, des fruits, du pain et toutes sortes de viandes
» crues et cuites... Il y a en outre un marché où les
» femmes, la figure couverte d'un voile noir, vendent
» des ouvrages faits à l'aiguille et qui sont fort re-
» marquables... Les hommes y portent de longs vête-
» ments qui pendent jusqu'à terre. Les Turcs seuls

» ont des turbans; les juifs ont sur la tête des bar-
» rettes rouges. Les femmes sont toutes vêtues de
» robes blanches fort courtes... Les maisons sont
» couvertes d'un toit plat, faisant saillie sur les rues
» et formant des galeries couvertes sous lesquelles
» on se promène toujours à sec. Toutes ont des cours
» ou des jardins sur lesquels donnent les princi-
» pales fenêtres. Les rues sont étroites et coupées par
» une espèce de ruisseau à fond plat, où marchent les
» chameaux, les bêtes de somme et les hommes char-
» gés de fardeaux... La plupart sont fermées de portes
» pendant la nuit. Plusieurs nations européennes,
» telles que les Français, les Italiens, les Anglais,
» ainsi que les juifs, ont de vastes comptoirs où logent
» les marchands avec leurs consuls et vice-consuls,
» qui ont plein droit de justice sur leurs suppôts. Ces
» bâtiments, nommés *fondigos,* sont rapprochés et
» agglomérés, comme la maison des Osterlins à
» Anvers; mais ils ne sont pas si beaux. Ils jouissent
» d'une telle protection que les Turcs n'oseraient y
» entrer, si ce n'est pour leur commerce... Près de
» la ville, se trouve le cimetière des Turcs; on y
» remarque de fort belles sépultures, élevées en forme
» de chapelles et portant des pierres tumulaires avec
» inscriptions en langue turque... On y plante des
» arbres odoriférants en masse, et les femmes vien-
» nent souvent y pleurer leurs maris défunts en faisant
» toutes des cérémonies étranges. »

Nos voyageurs attendirent dans cette ville, jusqu'au 13 octobre, la galère qui devait les conduire à Venise.

Comme ils étaient à la hauteur de l'île de Chypre, le 25 du même mois, ils aperçurent deux ou trois

navires turcs qui faisaient mine de leur donner la chasse. Le patron du vaisseau, nommé *Gioan Negro,* fort embarrassé et craignant un combat, les engagea à avoir recours aux prières pour échapper à l'ennemi. Le ciel exauça leurs supplications; mais plusieurs tempêtes successives faillirent pendant les jours suivants entraîner leur perte.

« Comme nous étions près de l'île de Corfou, nous » vîmes un grand nombre de dauphins qui nageaient » autour de notre navire, ce qui présageait une nou- » velle tempête; nous aperçûmes aussi le feu Saint- » Elme qui, aidé des rayons du soleil, tirait de la » mer de grandes colonnes d'eau qui s'élevaient jus- » qu'aux nues. Nos matelots disaient que, si nous » devions nous trouver à l'endroit où ce phénomène » se passait, notre bâtiment serait abîmé par les » flots. Mais le patron, entendant ces propos, de- » manda un couteau à manche noir, s'en servit en » faisant divers signes cabalistiques et en le dirigeant » vers la colonne d'eau, comme pour la couper et la » forcer à disparaître; mais on doit tenir cette céré- » monie pour une vraie superstition. »

Au moment où ils allaient entrer dans le golfe de Venise, ils furent assaillis par une nouvelle tempête; le navire souffrit des avaries considérables, et peu s'en fallut que nos voyageurs fissent naufrage en vue même de la cité des doges; Zuallart, Philippe de Mérode et Jean l'Espineau, gentilhomme provençal, arrivèrent, après bien des dangers, sains et saufs à Venise. Une partie de l'équipage périt, et Martin Van den Zande ainsi que Martin Basere d'Arles ne durent leur salut qu'à des circonstances presque miraculeuses.

Il y avait à peu près quatre mois et demi qu'ils s'étaient embarqués dans cette ville pour la terre sainte.

Notre voyageur termine son livre par quelques détails sur les villes du nord de l'Italie qu'il parcourut et sur les mœurs des habitants de la côte de la mer Adriatique.

Les particularités qu'il nous raconte sur la puissance des doges, leur élection, leur gouvernement, les monuments de Venise et les différentes administrations de cette antique cité, ne sont pas la partie la moins intéressante de son voyage.

Sa relation, ornée de nombreuses gravures dessinées par lui-même sur des croquis informes pris partout à la dérobée, dénote une grande érudition, une connaissance profonde de l'histoire et de l'écriture sainte; mais on y chercherait en vain cette finesse d'observation qu'on aime à trouver dans de semblables livres. Tout entier à sa dévotion et à son respect pour les souvenirs sacrés de la Palestine, Zuallart a composé un voyage moins qu'une dissertation sur Jérusalem et ses environs; sa personnalité y est complétement effacée; aussi s'attache-t-on médiocrement aux prosaïques événements de son rapide pèlerinage.

Les trois éditions successives de cet ouvrage prouvent cependant que Zuallart a joui d'une grande renommée. Les deux éditions italiennes, dont celle de 1587 est ornée du portrait de l'auteur, sont dédiées au prince Edouard Farnèse; celle de 1608, en français, l'est à Philippe de Mérode. Elle est précédée de plusieurs pièces de vers latins en l'honneur de Jean Zuallart. Ces éloges ou *epigrammata*, comme ils sont inti-

tulés, sont dus à Jacques Vervliet d'Anvers, Jacques Demius, J. Roscius Hortinus de Rome, Martin Van den Zande, frère Pierre Carpin d'Ath, au collége de la ville d'Ath, et à Sallæus, curé de Silly. Il s'y trouve aussi un sonnet en français, par S. Poncet, agent de la feue reine d'Écosse à Rome.

On ne connaît rien de la vie subséquente de Jean Zuallart; on sait seulement qu'il fut mayeur de la ville d'Ath, chevalier du Saint-Sépulcre et bailli de Silly.

Comme sa relation avait d'abord paru en italien, des envieux l'accusèrent d'avoir reproduit le journal d'un de ses compagnons de voyage, mort depuis. Pour mieux répondre à cette calomnie, détruite d'ailleurs par le témoignage de Philippe de Mérode et d'autres, il prit la résolution de publier son ouvrage en français, en 1608. Il portait pour devise : *Facessat invidia,* mots qui avaient trait à l'imputation calomnieuse dont il avait été l'objet.

PIERRE VAN DEN BROUK [1].

(ASIE ET AFRIQUE, 1605-1609.)

Nos funestes dissensions politiques et religieuses du XVIe siècle avaient, on le sait, forcé le commerce autrefois si florissant de nos contrées d'émigrer d'Anvers à Amsterdam. Malgré l'état d'hostilité dans lequel se trouvaient encore les Provinces-Unies à l'égard de l'Espagne, au commencement du XVIIe siècle, celles-ci, à force d'énergie et de courage, étaient parvenues à se créer une marine marchande qui n'avait point d'égale sur l'Océan. Mais là ne devaient point se borner leurs efforts. La célèbre compagnie des Indes était appelée à donner une bien plus grande impulsion à la puissance commerciale des Hollandais. Il y avait déjà plus de dix ans que plusieurs riches négociants d'Amsterdam avaient constitué une espèce d'association pour trafiquer plus commodément et avec plus de sécurité, avec les parties éloignées de l'Europe, avec l'Asie et l'Afrique. Leur société avait

(1) Cette biographie a paru dans les *Annales de la société Royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand*, t. II.

surtout pour but d'exploiter les Indes orientales. Bientôt des associations semblables s'établirent en Zélande, sur la Meuse, dans la Nord-Hollande et en Frise. Voyant les excellents résultats et les immenses avantages de ces premiers essais, les États généraux résolurent de régulariser ces entreprises isolées et de former une vaste société commerciale qui fût astreinte à des lois fixes et qui pût jouir de certains priviléges, à l'exclusion de toutes autres associations. Ils fondèrent la compagnie des Indes orientales par octroi du 20 mars 1602 (1).

C'est surtout à un Belge que les Provinces-Unies durent les premiers succès commerciaux de la compagnie des Indes. Un Belge planta, le premier, le pavillon hollandais sur les côtes de la Guinée, en Arabie, en Perse, et créa ces puissantes factoreries dont les Anglais et les Portugais redoutèrent si longtemps l'écrasante concurrence.

Le 10 novembre 1605, le commis d'un négociant d'Amsterdam, jeune homme qui ne faisait que débuter dans la carrière commerciale, s'embarquait dans le port de cette ville pour aller faire le trafic des peaux au Cap-Vert, pour compte d'Élias Trip et compagnie. La relation d'un semblable voyage ne paraît guère susceptible, au premier abord, de pouvoir présenter de l'intérêt; il semble qu'on n'y doive trouver que des factures, des prix courants, des renseignements mercantiles; mais que le lecteur se détrompe sur ce point; car ce simple commis de négo-

(1) *Octroy verleent aen de Oost-Indische compagnie,* S'Gravenhaghe, 1689, in-4°.

ciant était destiné, quelques années plus tard, à devenir la cheville ouvrière des intérêts commerciaux des Hollandais dans les pays lointains.

Pierre Van den Brouk était son nom. Il naquit à Anvers en 1584 ou 1585, d'un père qui avait probablement émigré dans les Pays-Bas protestants, à cause des affaires de religion de sa patrie. Attaché fort jeune à la maison de Barthélemy Moor, commerçant d'Amsterdam, il profita de l'occasion qui se présentait de donner carrière à son génie actif et entreprenant et partit, comme nous l'avons dit, pour le Cap-Vert. Après avoir voyagé quelques années pour les intérêts privés de ses commettants, il s'engagea dans la compagnie des Indes orientales qu'il servit pendant dix-sept ans et pour laquelle il visita successivement l'Angola, la Guinée, le Congo, la Perse, l'Arabie, les Indes, tantôt comme agent commercial, tantôt comme chef d'escadre, tantôt comme ambassadeur. Dans ces différents postes, il se montra constamment digne des différentes missions qu'on lui confia; car on trouvait en lui la bravoure indomptable d'un marin de profession, la finesse et la prudence d'un vieux négociant, l'art de dissimuler et d'intriguer d'un diplomate rompu au métier. Ce ne fut qu'en 1630 que Pierre Van den Brouk revint à Amsterdam. En récompense de ses nombreux services, il reçut à son retour une chaîne d'or de douze cents florins et fut comblé de faveurs par les États généraux et le stathouder Frédéric-Henri.

La relation qu'il nous a laissée de ses voyages a été imprimée avec un beau portrait de l'auteur, sous le titre de : *Journaelsche aentyckenning van 't gene my*

op myne reysen soo van Cabo Verde, Angola, Guinea en Oost-Indien voorgevallen is.

Son journal commence par la description du Cap-Vert. « Les habitants, dit-il, sont noirs, grands, bien » proportionnés, d'une belle physionomie, mais d'un » méchant naturel; ils sont fort adonnés au vol et » parlent la plupart le français, à cause des relations » commerciales nombreuses que les Français ont avec » eux. Ils sont païens, quelques-uns adorent la lune, » d'autres le diable, qu'ils nomment *Cammaté*. Quand » on leur demande pourquoi ils adorent ce dernier, » ils répondent : « Dieu ne nous fait jamais de mal, » mais le diable nous en cause chaque jour. » — A » la mort d'un homme ou d'une femme, tous les amis » du défunt s'assemblent, pleurent et crient, comme » des furieux, ce qui dure parfois pendant quatre ou » cinq jours. Dans l'intervalle ils s'enivrent avec du » vin et de l'eau-de-vie; ils portent le mort à sa sé- » pulture en l'accompagnant d'instruments à vent et » de tambours et placent une cruche pleine de vin ou » d'eau sous sa tête, afin qu'il ne soit point étouffé » par la soif. »

Les détails qu'il nous donne sur le Congo ou basse Guinée ne sont pas dépourvus d'intérêt. Il s'était surtout rendu dans ce pays pour le commerce des dents d'éléphant.

Il y fut reçu dans une ville appelée *Bansa de Tongeo*, par un seigneur portugais, dom Miguel, qui avait cent dix ans, était aveugle et gouvernait admirablement bien encore la contrée qui lui était soumise. D'énormes poissons, nommés dorades, et des hippopotames d'une grosseur prodigieuse

y attirent surtout l'attention de notre voyageur.

Parti en 1609 pour l'Angola, il est le premier commerçant des Pays-Bas qui soit parvenu à établir un comptoir sur cette côte malsaine de la mer de Guinée, où personne avant lui n'avait osé faire des affaires. Il expédia son navire à Congo et demeura seul dans son nouvel établissement avec un Hollandais, nommé Guillaume Barentz (1) qui y mourut quelques mois après.

Il y avait là une si grande quantité de perroquets gris, qu'il put un jour faire un excellent repas des langues de ces oiseaux, que l'on préparait comme des huîtres étuvées. La reine de la contrée, nommée Manny Lombe, le vint trouver et le pria de se rendre à sa cour, où, en fait de friandises, elle lui offrit de la viande d'éléphant gâtée, dont il faillit mourir. Comme il ne voulait point répondre à ses sollicitations déréglées, elle le renvoya fort courroucée à son comptoir.

A peine de retour à Amsterdam avec un chargement de 65,000 livres de dents d'éléphant, de cuivre rouge et de bois, il fut chargé par la compagnie de se rendre immédiatement à Angola. Ce second voyage lui fournit l'occasion d'établir le premier sur les côtes du royaume de Loango en Afrique, un comptoir pour le commerce des bois rouges, nommés *stacòlla*. Voici comment il nous décrit cette contrée.

« Le roi, dit-il, tient sa cour à Loango, au haut

(1) Ce Barentz avait été le compagnon de voyage du fameux Heemskercke ; il nous a laissé la relation d'un voyage entrepris au Spitzberg (Camus, *Mémoires*, p. 269).

» d'une montagne ombragée de palmiers. Il a plus de » 1,500 femmes qui sont toutes reconnaissables à » leurs bracelets d'ivoire. — Quiconque est trouvé » en rapport avec une d'elles, est précipité du haut » de la montagne dans une profonde vallée. — Ce roi » avait alors 500 enfants qui, n'ayant aucun droit au » trône, deviennent, les fils, des brigands, les filles, » des courtisanes. — Personne ne peut voir le roi » quand il boit, sous peine de mort; au moment où » il porte le verre à ses lèvres, chacun doit se jeter la » face par terre. — Les dents d'éléphant et le cuivre » forment la principale richesse de cette partie de la » Guinée. — Les hommes ont la partie inférieure du » corps couverte de longs jupons sur lesquels est » attachée, en guise de tablier, une peau de léopard. — Les femmes portent une espèce de tablier de » paille pour la décence et se frottent le corps avec » de l'huile de palmier; des coraux et des bracelets » d'ivoire sont leurs seuls ornements. — Les hommes » s'occupent principalement de la pêche et sont peu » belliqueux. — La population en général est d'un » caractère doux et sensible. »

En 1613, Gérard Reinst fut envoyé avec une flotte considérable, en qualité de gouverneur général, aux Indes orientales, avec mission de travailler surtout à l'établissement des factoreries hollandaises sur les côtes où il n'en existait pas encore. On lui adjoignit pour conseiller, et en qualité d'agent commercial en chef de la compagnie, notre Pierre Van den Brouk qui avait déjà donné tant de preuves de capacité dans cette partie et qui reçut à cette occasion le commandement du navire *le Nassau*. — Van den Brouk prit

part à toutes les opérations militaires de la flotte hollandaise à Bantam, Jacatra, Banda, Ambaina et autres lieux où les indigènes d'une part, les Anglais et les Portugais de l'autre, cherchaient de toutes façons à entraver les succès de la compagnie. Il seconda admirablement les entreprises de Reinst, homme audacieux et habile qui avait osé abandonner la route des navigateurs, ses devanciers, pour suivre une autre ligne maritime, celle de la mer Rouge, et arriver plus vite et avec plus de certitude au but de sa mission. Les cinq années pour lesquelles s'était engagé Van den Brouk, étant écoulées, il reprit de nouveau service sur la flotte hollandaise et continua à se montrer digne du poste élevé qui lui avait été confié.

C'est vers cette époque que Jean Coen, directeur général de la compagnie des Indes, en résidence à Bantam, dans l'île de Java, le désigna pour commander les navires *le Middelbourg* et *de Duive,* qui se rendaient à Madagascar et à Surate pour y chercher des esclaves, des épiceries et du riz.

Ici la relation du navigateur est consacrée aux combats sans nombre qu'il eut à soutenir, lui et ses compagnons, en pleine mer, contre divers vaisseaux, et sur les différentes côtes où ils descendirent, contre les Javanais, les Japonais, les Chinois, ainsi que contre les Portugais et les Anglais. — Il finit toujours par triompher de ceux qui s'attaquaient à lui, tantôt par sa bravoure, tantôt par la finesse et la ruse; le progrès de la compagnie des Indes est son unique point de mire; un bonheur inouï s'attache aux pas de l'intrépide marin; aucune blessure, aucune mala-

die, pas le moindre naufrage ne vient entraver ses fabuleuses entreprises; il traverse tous les périls, renverse avec sa volonté de fer et son énergique courage tous les obstacles qu'il rencontre; on dirait un de ces anciens rois des mers pour qui l'Océan était devenu une patrie plus sûre que la terre ferme.

En 1620 ses nombreux services lui valurent le titre de directeur général de toutes les factoreries établies en Arabie, en Perse et aux Indes, factoreries dont, comme nous l'avons dit, il avait été le principal fondateur.

Sa résidence était fixée à Surate.

Il partit le 13 juin de cette année pour cette ville et pour Mocha sur le navire *'t Wapen van Zeeland*, dont il avait été nommé commandant.

Il traverse la mer Rouge, ainsi nommée, dit-il, du sable rouge dont le fond de cette mer est composé, et arrive à Aden. Il abandonne une partie de ses marchandises à Herman Van Gil, son compagnon de voyage, ayant pris le parti de se rendre par terre à Mocha et espérant poursuivre plus aisément son voyage pour Surate, afin d'y prendre possession de la direction des factoreries. Après avoir accompli cette formalité dans cette dernière ville, il court visiter plusieurs comptoirs qu'il avait fondés antérieurement à Braochia, Canadaya, Amdabat, etc. Il y est parfaitement reçu par des compatriotes qui s'étaient établis dans ces parages. On lui donne des fêtes et des repas. Il y assiste à des chasses aux cerfs que l'on faisait dans ces pays avec des léopards qu'on amenait sur un chariot attelé de buffles.

Ses voyages continuels d'une factorerie à l'autre

donnèrent à ces établissements commerciaux une activité dont on ne peut se former une idée. Les rois et les princes de ces contrées lointaines lui faisaient l'accueil le plus gracieux et le remerciaient même souvent d'avoir choisi leurs pays pour y fonder ces comptoirs. Afin de se faire bien venir d'eux, il se montrait toujours généreux et leur apportait force présents de toute espèce.

Le terme du service pris par Van den Brouk étant expiré, il fut instamment sollicité par le gouverneur général des Indes, en 1626, de souscrire un nouvel engagement. — Dans un acte qui porte la date du 1er avril 1626, il s'oblige encore pour deux ans à raison de 200 florins par mois; il y porte le titre de directeur du commerce de la compagnie des Indes des Provinces-Unies dans l'Indoustan.

« Vers la fin de cette année, dit-il, la nouvelle se » répandit à Surate que le Grand Mogol était mort, » ce qui nous obligea tous à nous tenir sur nos gardes. » — En effet le prince Chrom arriva sur la ville avec » une grande armée, exigeant 10,000 roupies. — Je » partis la même nuit, allai trouver le prince en se» cret et lui offris un beau présent. — Étant le pre» mier de la ville qui le vînt saluer, je fus parfaite» ment reçu par lui; il me donna un beau cheval et » me proposa de m'attacher à son service avec pro» messe de faire de moi un grand seigneur. — J'ob» tins de lui un nouveau *firman* et retournai à mes » affaires. »

Le soin qu'il prend des intérêts de la compagnie et les transactions commerciales ne lui font point négliger la bonne discipline à bord; nous

voyons qu'il y règne sous ses ordres une sévérité qui seule peut assurer la marche d'un service rude et difficile.

Les fatigues d'une carrière si pleine, si laborieuse, l'engagèrent cependant, bien qu'il fût jeune encore, à rentrer dans sa patrie pour se reposer. Après un séjour de plusieurs années à Surate, il quitta cette ville, non sans exciter les regrets de tous ceux qui l'y avaient connu et qui voulurent lui arracher la promesse d'y revenir encore.

Il nous donne la vue de la ville de Surate dans sa relation, ainsi que le dessin de la loge ou hôtel qu'il y habitait.

Désormais, grâce aux efforts de Van den Brouk, l'existence des factoreries hollandaises de Perse, d'Arabie et des Indes était définitivement assurée. Il pouvait quitter ces côtes si souvent témoins de son activité et de son courage; la puissance commerciale de la compagnie des Indes orientales avait atteint son apogée.

Après avoir été revêtu pendant neuf ans et sept mois des fonctions de directeur, il partit en qualité d'amiral avec la petite flotte qu'il commandait pour Batavia, emportant une cargaison d'une valeur de douze tonneaux d'or.

Il y était à peine depuis quelques semaines, qu'il assista aux funérailles du gouverneur général des Indes, Jean Coen, dont il eut l'honneur de porter les éperons dans cette funèbre cérémonie (22 août 1629).

Vers la fin de la même année, il y avait dans le port de Batavia neuf navires chargés et prêts à appareiller

pour retourner aux Pays-Bas. Huit de ces vaisseaux portaient sur l'avant, tracés en grosses lettres d'or sur fond noir, les noms suivants : *Utrecht*, *Hollandia*, *Leyden*, *Dordrecht*, *Frédéric-Henri*, *t' Zee-paert*, *t' Wapen van Rotterdam*, *t' Wapen van Delft*; le neuvième était une galéasse ou grosse galère vénitienne. Mais cette petite flotte commerciale, qui avait à bord des valeurs considérables pour compte de la compagnie des Indes, n'avait pas encore de commandant. Ce fut sur Pierre Van den Brouk que le général Speex, nouveau gouverneur des Indes néerlandaises, jeta les yeux pour occuper ce poste important, auquel des services signalés et une expérience de vingt-cinq ans lui donnaient des droits incontestables. — Il lui donna tous les pouvoirs nécessaires pour commander l'équipage de ces divers bâtiments pendant la traversée, et, avant de prendre congé de lui, il lui offrit, le 16 décembre 1629, un grand banquet d'adieu où tous les convives lui exprimèrent avec effusion les regrets qu'ils éprouvaient de le voir partir.

Le lendemain le gouverneur général le conduisit lui-même à bord de *l'Utrecht*, qui avait été désigné pour être le grand vaisseau amiral, tandis que le *Frédéric-Henri* arborait le pavillon de vaisseau vice-amiral. — L'illustre navigateur Antoine Van Diemen, qui assistait à l'embarquement, lui passa autour du cou la chaîne qu'il devait porter, comme commandant de la flotte; les mains se serrèrent, les yeux se mouillèrent de larmes, et les neuf navires s'éloignèrent bientôt de la côte au bruit d'une triple salve de canon qui tonnait du haut du fort de Batavia.

Van den Brouk quittait, pour n'y plus revenir, ces

parages lointains qui avaient retenti si souvent de l'éclat glorieux de son nom.

La flottille relâcha au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Sainte-Hélène. Plusieurs contrariétés signalèrent ce voyage de retour; une mutinerie éclata à bord de quelques vaisseaux; la galéasse se perdit en mer, et un incendie terrible consuma le navire qui portait le nom de *Dordrecht*. Un jeune éléphant dont Van den Brouk se proposait de faire présent au stathouder Frédéric-Henri, périt dans les flammes, la cargaison fut brûlée, mais on put sauver l'équipage.

Arrivée à la hauteur des côtes de Hollande, la flotte se débanda; le vice-amiral *Frédéric-Henri* et *'t Zeepaert* se dirigèrent vers la Zélande; *'t Wapen van Delft* et *'t Wapen van Rotterdam* prirent le chemin de la Meuse; le vaisseau amiral *Utrecht* et les autres entrèrent seuls au Texel.

Du Helder, notre voyageur se hâte de partir en chariot pour Amsterdam, où il rentre le 7 juin 1630, après une absence de dix-sept années consécutives, passées au service de la compagnie des Indes et pendant lesquelles il lui avait fait faire des progrès gigantesques.

Le 20 du même mois, il fut reçu à La Haye par le stathouder qui l'interrogea longuement sur la situation des Indes et le combla d'éloges pour la conduite qu'il avait tenue dans ses pénibles et glorieuses fonctions; car, nous l'avons déjà dit, on pouvait le considérer comme le fondateur de ces factoreries lointaines qui portèrent à un si haut point la prospérité commerciale et les forces de la marine marchande des Hollandais.

Conçoit-on cependant que cet illustre marin ne se trouve dans aucune biographie? Dans son *Vaderlandsch Woordenboek,* Kok le nomme à peine, en parlant des exploits du général Reinst dans les Indes (1).

Ni Delvenne dans sa *Biographie des Pays-Bas,* ni Le Mayeur, le chantre de la *Gloire belgique,* ni Paquot et bien d'autres n'ont enregistré le nom du directeur de la compagnie des Indes. Heureusement que celui-ci nous a laissé une relation de ses voyages, qui nous fournit les divers détails dont nous avons fait emploi dans cette notice.

Van den Brouk avait une de ces énergiques et rudes physionomies de marin, qui ánnonce une âme fortement trempée, une intrépidité à toute épreuve; son front était haut et large, son nez assez gros et ses yeux peu ouverts. Sa devise portait : *Een uer betaelt het al ;* aussi en justifia-t-il la signification. On inscrivit sous le portrait placé en tête de sa relation, les quatre vers suivants qui prouvent l'estime que les Hollandais faisaient de lui :

Dit is die Van den Brouk die Paerssen deed verwonderen,
Doen eerst den Batavier op 't Roode Meyr quam donderen ;
Die by den Arabier en Indus was te land,
Die eerst voor 't Hollants volck den Handel heeft geplant !

(1) T. XXIV, p. 140. Amsterdam, 1790, in-8°. — Camus, dans son *Mémoire sur la collection des voyages,* cite sa relation en note, p. 116 et 118. Il est vrai qu'il existe une longue description de ses voyages et de ses entreprises aventureuses dans les *Nederlandsche zeereizen,* t. VII, 1-116, publiés à Amsterdam, par P. Conradi, en 1785, in-8°.

ISAAC LEMAIRE (1).

(AMÉRIQUE, 1615-1617.)

L'illustre et intrépide navigateur qui a donné son nom au détroit *Lemaire* est regardé par tous les biographes comme étant né en Hollande. Nous-même nous étions de cet avis quand nous citions Jacques Lemaire parmi les hommes célèbres qui honorèrent au XVIIe siècle la marine des Provinces-Unies (2).

Depuis nous avons lu dans les Bulletins de l'Académie de Bruxelles (3) une note de M. Dumortier, qui démontre que Lemaire est sinon né à Tournai, au moins originaire de cette ville. Bien que M. le baron de Reiffenberg ne partage point cette opinion (4), nous croyons pouvoir réclamer ce fameux voyageur comme un enfant de la Belgique, en nous appuyant

(1) Delvenne, *Biographie du royaume des Pays-Bas*, t. II, p. 54-58. — Moll, *Verhandeling*, cité, p. 124-137. — Malte brun, *Précis de la géographie universelle*, t. I, p. 509. — *Bulletins de l'Académie de Bruxelles*, t. II, p. 10, 68-69. — Herréra, *Journal et miroir de la navigation australe, etc.* Amsterdam, in-folio, 1622. — *Voyages et découvertes de J. Lemaire*, Bruxelles, 1829, in-24.

(2) Voir notre Introduction, p. 56.

(3) T. II, p. 10 et 68.

(4) *Ibid.*, p. 68 et 69.

sur un petit travail que M. A. G. Chotin a publié récemment sur sa vie et ses voyages (1).

Nous allons extraire de cet opuscule les renseignements qui concernent sa biographie et qui sont puisés à des sources authentiques. Quant à ses voyages, ils sont trop connus pour que nous nous arrêtions à les analyser en grand détail.

Lemaire naquit à Tournai vers le milieu du XVI[e] siècle; son prénom semble avoir été Isaac et non Jacques. Il avait pour père Jacques Lemaire, bourgeois de la paroisse de Saint-Jacques de cette ville, appartenant à une famille honorable et aisée, très-connue dans les annales de Tournai. Sa mère s'appelait Catherine Briammont. On ignore au juste quand il vit le jour. Fort jeune encore il épousa Nathalie de Bory, dont une sœur était mariée à Guillaume de Cordes, conseiller pensionnaire de Tournai.

Lorsque sous Philippe II éclatèrent les funestes troubles religieux auxquels la Belgique dut ses longs malheurs, Lemaire n'avait pas encore fait parler de lui. Soit qu'il eût trempé dans la révolution destinée à affranchir sa patrie d'une odieuse tyrannie, soit qu'il eût changé de religion, soit tout autre motif, il quitta sa patrie, et alla se fixer à Amsterdam. C'est probablement ce qui donna lieu à l'assertion qu'il était venu au monde dans cette ville (2).

(1) *Notice sur Isaac Lemaire, hydrographe et navigateur,* in-8°, — Extrait des *Annales de la Société de Littérature,* etc., de Tournai, 1845.

(2) Ses papiers et journaux nautiques se trouvaient, dans la deuxième moitié du XVII[e] siècle, entre les mains de la famille de M. Bargibant, président du conseil souverain de Tournai (*Bulletins* cités, p. 68).

« Lemaire ne se retira pas en Hollande pour y
» croupir dans le repos. L'exil, au contraire, paraît
» avoir enflammé son courage. Comme il était instruit
» et entreprenant, et qu'il possédait de plus ce puissant
» levier sans lequel on ne peut rien entreprendre,
» la fortune, il ne tarda point à se lier de cœur et
» d'intérêt avec les plus fameux pilotes hollandais de
» l'époque dont il partagea bientôt et les dangers et
» la gloire (1). »

Depuis 1520 que Magellan avait trouvé un passage vers les Indes au midi de l'Amérique, la compagnie générale des Indes orientales, investie du privilége exclusif de passer dans cette partie du nouveau monde par une voie plus sûre et plus commode, avait provoqué de nombreuses découvertes tout à fait nouvelles.

Isaac Lemaire, qui avait déjà entrepris plusieurs voyages lointains sur lesquels malheureusement on n'a point de détails, s'associa Guillaume-Corneille Schouten et partit pour l'Amérique avec l'espoir fondé de trouver dans la mer du Sud un passage moins difficile que celui de Magellan, sans toutefois avoir l'intention de porter atteinte au privilége de la compagnie des Indes.

Ces deux célèbres navigateurs quittèrent le Texel le 14 juin 1615 sur deux navires qu'ils avaient équipés : *la Concorde* et *le Horn*. Schouten commandait le premier de ces bâtiments, et Lemaire y remplissait les fonctions de président, de commissaire général ou de chef de l'expédition.

(1) Chotin, p. 7.

Les importantes découvertes géographiques dont nous aurons à parler tout à l'heure prouvent que c'est bien à des navigateurs des Pays-Bas que l'Europe dut, au XVIe siècle, la connaissance de la partie méridionale du nouveau monde (1).

Sauf une erreur principale qui porte sur le lieu de naissance et l'origine de la famille du célèbre navigateur, Moll établit parfaitement (2) les véritables positions topographiques des découvertes de Lemaire et de Schouten.

Quant à l'entreprise elle-même de ces navigateurs, l'idée première semble en remonter à l'année 1609 (3). Ils avaient d'abord eu le projet de chercher un passage par les côtes septentrionales de la Tartarie. Un savant cosmographe flamand, Pierre Plancius, qui avait longtemps habité Bruxelles, et qui, à la suite des troubles, s'était réfugié, en 1578, à Amsterdam, où il était devenu pasteur protestant, avait soutenu que la recherche d'un nouveau passage de ce côté était possible.

Dès le 13 mai 1610, Maurice de Nassau, à qui Lemaire s'était adressé, lui avait accordé octroi et permission *d'aller aux empires et royaumes de Tartarie, Chine, Japon, Est-Inde, Terre-Australe, Isles de la mer du Sud, etc., pour contracter partout alliances avec les habitants, traficquer, achepter et vendre.*

Dans cette pièce importante, le prince lui donne le titre de : « *capitaine et président de nos deux navires Concorde et Horn.* » Mais notre voyageur sentait

(1) MOLL, cité, p. 141.
(2) *Ibid.*, p. 140-154.
(3) *Ibid.*, p. 43 et 136.

qu'une semblable entreprise ne pouvait s'accomplir par des particuliers seuls.

Les États généraux, découragés par le résultat défavorable des nombreuses tentatives faites antérieurement, ne lui offrant aucune ressource pour mettre son projet à exécution, il conçut l'idée de prendre son recours vers le roi de France, et s'adressa à cet effet sous main au président Jeannin, ambassadeur d'Henri IV à La Haye. Son compatriote Plancius le soutint, courageusement dans cette occasion et le roi de France n'était pas éloigné de consentir à sa demande; mais la mort du monarque, arrivée en 1610, semble avoir momentanément arrêté l'affaire.

Ce n'est que cinq ans après, en 1615, comme nous l'avons dit, que Lemaire et Schouten purent exécuter leur audacieux projet. D'après Moll et la relation publiée par Herréra, Lemaire était accompagné d'un frère appelé Daniel.

Le 24 décembre 1615, ils avaient déjà dépassé le détroit de Magellan et, environ un mois après, ils trouvèrent dans la mer du Sud, un nouveau passage qui fut unanimement appelé *détroit Lemaire.*

Voici la liste sommaire des différentes terres qu'ils découvrirent sur leur route et auxquelles ils donnèrent un nom en passant :

24 décembre 1615 : *Terre des États* et *Maurice de Nassau.*

(1) Si l'on admet que ce navigateur était belge de naissance, il y a évidemment chez tous les biographes une confusion de prénoms qu'il est facile de faire disparaître, en disant que le père de Lemaire s'était réfugié avec ses enfants en Hollande, qu'il s'appelait *Jacques* et que son fils se nommait *Isaac.*

29 du même mois, les îles *Barneveld* au sud de la terre de Feu. — Le cap *Hoorn.*

12 février 1616 : le *détroit Lemaire.*

10 avril : l'île *des Chiens,* ainsi nommée parce qu'on crut apercevoir dans cette île, qui était très-basse, un grand nombre de chiens.

15, 16 et 18 du même mois, deux îles, dont l'une couverte de cocotiers, et qu'on appela îles *Sans fond* (*Zonder grond*); ce sont les îles *Oura* et *Tiékoa* de l'archipel Pomonton; — l'île *Waterland* (pays d'eau), — l'île *des Mouches* (*Vliegen eiland*), qui reçut ce nom de la quantité innombrable de mouches qui assailirent nos navigateurs lorsqu'ils mirent le pied sur cette terre inconnue.

11 mai : île *des Cocos,* dénomination qu'ils lui donnèrent à cause des cocotiers qui y croissaient.

18 du même mois : l'île *des Traîtres* (*Verraders eiland*); nous verrons pourquoi elle reçut ce nom. — Ces deux îles s'appellent aujourd'hui îles *Niouha.*

14 du même mois : île *Onou-Afou* ou de *Bonne-Espérance* (*Goede-Hoop*); les matelots espéraient y trouver de l'eau fraîche.

Même mois : îles *Alou-Fatou* ou îles *de Hoorn.* — La baie où ils mouillèrent reçut le nom du navire *la Concorde.*

31 mai : douze îles qu'ils appelèrent *Marquéen.*

24 juin : les *îles Vertes* au sud-ouest.

Même jour : *île Saint-Jean.*

Même mois : *cap Salomon's Sweert,* nom qu'ils donnèrent à la pointe nord de la Nouvelle-Hanovre, qu'un étroit canal sépare de la Nouvelle-Islande.

30 juin : l'île *Dampies,* d'après Dumon-d'Urville.

2 juillet : vingt-cinq îles qui appartiennent au groupe des îles *de l'Amirauté.*

5 et 7 du même mois : île *Vulcain*, parce qu'on y vit une montagne élevée dont la cime vomissait des flammes.

9 du même mois : les îles *Schouten.*

29 du même mois : autre île nommée *Goede-Hoop.*

Ils découvrirent encore un grand nombre d'autres terres inconnues dont des voyageurs plus récents ont fait connaître plus exactement la véritable situation.

Comme le *détroit Lemaire* est la plus importante de ces découvertes, nous allons nous y arrêter un instant.

Voici comment s'exprime la relation publiée par Schouten à ce sujet :

« Le 12 (février) nous eûmes le vent de nord con-
» traire et par conséquent nous tournâmes à l'ouest.
» Nous étions très-étonnés de ce qu'étant maintenant
» à l'occident du détroit (de Magellan) le temps de-
» venait chaque jour plus beau et la mer plus tran-
» quille, en contradiction avec tout ce qui en a été écrit.
» — Ce jour-là, tous ceux du navire reçurent double
» ration en signe de réjouissance de ce que nous
» étions entrés dans la mer du Sud et de ce que nous
» avions passé derrière le détroit de Magellan. En-
» suite il fut résolu de commun accord par tout le
» conseil que le passage entre le pays de Maurice et
» des États, serait nommé le *passage Lemaire*, afin
» que la gloire lui demeurât perpétuellement de l'en-
» treprise qu'il avait si heureusement exécutée (1). »

Nous publions ici la traduction française du pro-

(1) HERRÉRA, cité, p. 132-133.

cès-verbal de la prise de possession de ce nouveau détroit, si on peut s'exprimer ainsi (1). »

« Au nom du Dieu béni qui du commencement a » créé ciel et terre, sans lequel nulle bonne chose ne » se peut faire, commencer ou conserver, par lequel » et au nom duquel sont toutes choses, à la gloire du » très-saint nom d'iceluy. A tous ceux qui la présente » verront ou liront, salut. Considéré que c'est chose » honorable et profitable à tous pays, provinces et » républiques, principalement ceux et celles qui tra- » fiquent sur la mer, se prévaloir de la navigation et » faire voir à tous hommes le courage et l'esprit de » leur nation au profit et à l'honneur de leurs subjets » et pays, soit notoire que nous soussignés par la » présente témoignons et ratifions estre la vérité que, » au mois de janvier de ceste année 1616, après la » nativité du Christ, estant sortis de Hollande, de la » ville de Horne, sur deux vaisseaux *Concorde* et » *Horne*, y estant président *Jacques Lemaire* et *Guil-* » *laume-Cornelis Schouten*, patron, sous la sauvegarde » et protection des hauts et puissants seigneurs nos » seigneurs les Estats des Provinces-Unies et de Son » Excellence le prince Maurice de Nassau, grand » amiral de la mer, et pour découvrir les passages, » isles et pays de la partie australe du monde jus- » qu'alors inconnue, suivant les octrois et patentes » desdits seigneurs. Qu'après grands travaux et dan- » gers, par la grâce de Dièu, avons trouvé, découvert » et navigué par un nouveau passage allant de la » grande mer Océane du Nord jusques en la mer du

(1) Herréra, cité, p. 132-133.

» Sud, à savoir au sud du détroit de Magellan et
» des isles y annexées sur la hauteur de 58 degrés
» 57 minutes. Auquel endroit nous soussignés véri-
» fions et déclarons d'avoir trouvé une spacieuse et
» grande mer au sud des isles et terres d'Amérique; à
» raison de quoi nous l'avons appelée la nouvelle
» mer du Sud, n'ayant vu ni découvert au sud d'icelle
» aucun pays, ni quelque apparence de pays, jugeant
» par ses qualités et conditions qu'elle doit être de
» très-grande étendue et largeur, trouvant par expé-
» rience que par ici la grande mer Océane qu'on ap-
» pelle la mer du Nord, se joint à la spacieuse mer
» du Sud, à la plus grande commodité de la naviga-
» tion. En outre déclarons que de notre connaissance,
» ni par ouï-dire, jamais homme ou nation du monde,
» soit d'Europe, soit des autres parties de l'univers,
» n'a voyagé par ledit passage. Et pour ce, comme
» étant les premiers à la détection (*découverte*) de ces
» terres et passages, avons donné aux trois isles qui
» sont en ladite mer du sud-est d'Amérique le nom
» de Messieurs les États, pays de Maurice et l'isle de
» Barneveld, et le passage qui va entre et joignant
» icelles, le passage de LEMAIRE. Desquelles terres,
» mer et passage, en vigueur et par autorité susdite,
» au nom des nobles et puissants seigneurs les Estats,
» et de Son Excellence le prince de Nassau, suivant
» la coutume, comme en estant les premiers inven-
» teurs, prenons la première possession en préfé-
» rence. En témoignage de tout ce que dessus, fut
» soussignée la présente. Fait sur la nef (vaisseau) *la*
» *Concorde*. JACQUES LEMAIRE, *Guillaume-Cornelis*
» *Schouten*, *Jean Thierry de Horne*, grand pilote sur

» la nef *Horne, Conrad Thierry Oosterblock*, pilote » sur la nef *Horne, Nicolas Pietersz d'Oosthuyze,* grand » pilote de *Concorde, Corneille Kinerson de Rysdam,* » second pilote de *Concorde.* »

Vers le milieu de juillet, nos voyageurs virent la Nouvelle-Guinée et les îles Moluques ; ils arrivèrent enfin, sans faire d'autres découvertes, à Ternate où le gouverneur Laurent Reael les reçut avec grande distinction. Le 1er novembre 1616, ils débarquèrent à Jacatra dans l'île de Java. Le gouverneur général Jean-Pietersz Koen s'y montra fort sévère à leur égard et confisqua navire et cargaison, sous prétexte que Lemaire et Schouten, en prenant la route de l'Inde, avaient enfreint le privilége accordé à la Compagnie. Ils eurent beau protester et prouver qu'ils étaient arrivés par une autre route que le détroit de Magellan, le gouverneur chargea George Spilebergen, qui se trouvait alors dans l'île de Java, de ramener dans les Pays-Bas les deux hardis navigateurs sur un vaisseau alors en partance pour les Provinces-Unies.

Les importants services que Lemaire avait rendus à la navigation, à la géographie, au commerce furent méconnus au profit d'un monopole impitoyable. Il dut se rembarquer avec son compagnon d'infortune; mais le ciel ne voulut pas que cet illustre marin subît l'injure d'être traduit devant un tribunal, devenu juge et partie, et jeté en prison peut-être pour le reste de ses jours.

Il mourut en mer le 22 décembre 1616 ou le 22 janvier 1617, on ne sait pas au juste, et reçut la sépulture dans cet immense Océan, témoin de ses courageux exploits, tombeau glorieux, digne d'un

génie qui n'avait pour rivaux que ceux des Colomb, des Magellan et des Heemskerke.

Quant à Schouten, il arriva en Zélande le 1er juillet 1617, et nous le retrouvons encore une fois à Batavia en 1625.

« Tournai fut sa patrie, dit M. Chotin en terminant sa notice; il eut pour tombe l'Océan et les » flots mobiles de la mer du Sud, non loin des » terres magellaniques où la reconnaissance des deux » mondes a élevé à sa mémoire cette courte, mais » pompeuse inscription :

» DÉTROIT LEMAIRE ! »

Ce navigateur nous a laissé d'intéressantes relations de ses découvertes. Nous avons déjà parlé de celle qu'a publiée HERRÉRA. Son voyage aux îles Canaries, au Cap-Vert, au Sénégal, a été livré à l'impression à Paris en 1695, in-12. La narration de sa navigation dans la mer du Sud se trouve aussi imprimée à la suite de celle de George Spielbergen (1). Ses différents voyages ont été réunis dans la collection anglaise de DALRYMPLE (2).

Nous avons dit que Lemaire et Schouten quittèrent le Texel le 14 juin 1615. Le 13 juillet ils avaient déjà dépassé le pic de Ténériffe.

Le 29, ils relâchèrent au Cap-Vert, où le gouverneur Gaspar Gonsalès vint leur rendre visite. Il leur per-

(1) *Historisch en wydloopig verhael, etc.*, cité, 1607, oblong, in-4°.

(2) *A historical Collection of the several voyages and discoveries in the South Pacific Ocean*, t. II, p. 1 et suiv.

mit de faire provision d'eau, à condition d'obtenir, selon la coutume, une bouteille de vin d'Espagne pour sa femme. Lemaire parla avec lui toutes sortes de langues plus ou moins corrompues.

Nos voyageurs s'approvisionnèrent dans cette île de viande de chèvre, d'un petit taureau et de persil de mer.

Le 30 août ils abordent aux îles Mabrobambas pour prendre de l'eau fraîche que les habitants leur livrèrent abondamment, en échange de vin, de coraux et de petits couteaux.

Ils poursuivirent leur navigation sans événements remarquables; mais, dans la matinée du 5 octobre, l'équipage entendit tout à coup un choc violent, comme si le vaisseau avait touché quelque écueil. Au même instant on vit les ondes se rougir autour du bâtiment. Chacun chercha en vain la cause de ce phénomène; on ne la connut qu'en arrivant à Port-Désiré où, en nettoyant le navire, on s'aperçut qu'un monstre marin inconnu avait heurté contre la quille avec une telle impétuosité que sa *corne* (?), qui avait la grosseur d'une dent d'éléphant, y était restée engagée; en voulant la retirer, il l'avait probablement brisée, et une bonne partie de son sang s'était mêlée aux flots.

Le 25 novembre Lemaire et Schouten firent connaître aux officiers et aux pilotes le but réel de leur navigation, qui était de se rendre dans la terre australe. Les matelots se réjouirent fort à cette nouvelle, et afin de ne pas oublier le mot *terre australe,* ils l'inscrivirent avec de la craie sur des tablettes ou au fond de leur bonnet.

Pendant qu'on radoubait les deux vaisseaux au Port-Désiré, le 4 décembre le feu ayant consumé entièrement *le Horn*, tout l'équipage fut obligé de se réfugier sur *la Concorde.*

On se remit en mer tant bien que mal; on dépassa peu de jours après le détroit de Magellan; Lemaire et Schouten donnèrent en passant le nom de Terre des États et de Maurice de Nassau, aux deux côtes entre lesquelles ils naviguèrent quelque temps; un peu plus loin, des montagnes couvertes de neige, qui s'avançaient en mer sous la forme d'un angle très-aigu, reçurent le nom de Cap Horn. Enfin, le 12 février, comme nous l'avons déjà dit, fut découvert le *détroit Lemaire.*

Nos hardis navigateurs continuèrent leur voyage dans la mer du Sud sans découvrir de nouvelles terres. Après avoir dépassé l'île *des Chiens,* ils virent une grande île dont les habitants étaient nus et peints de différentes couleurs. « Trois d'entre eux » se détachèrent du rivage dans un canot et s'approchèrent de la chaloupe. Encouragé par de bons » traitements, un des trois sauvages monta sur le navire; mais, au lieu d'écouter les navigateurs, il se » mit à arracher les clous d'une petite fenêtre de la » cabane et à les cacher adroitement dans ses cheveux; pendant ce temps les deux autres s'efforçaient » de tirer les grandes chevilles du bâtiment. On envoya la chaloupe au rivage avec quatre hommes armés de mousquets et de sabres. A peine débarqué, » le petit détachement fut attaqué par trente sauvages armés de massues et de frondes, qui débusquèrent d'un bois et tentèrent de le désarmer et de

» s'emparer de la chaloupe. Déjà ils entraînaient » deux des matelots, lorsque les autres firent feu. » Trois naturels furent tués; le reste s'enfuit préci- » pitamment. Quelques femmes prirent à la gorge » ceux des sauvages qui semblaient vouloir tenir bon, » sans doute pour les obliger à céder le champ de » bataille. Cette île dont le rivage était couvert de » cocotiers, et celle aperçue la veille, furent nommées » *Zonder grond* (*îles sans fond*) (1). »

Il y avait déjà quelque temps que nos navigateurs n'avaient plus eu de terre en vue, lorsqu'ils découvrirent l'*île des Cocos.*

« Lorsque le bâtiment fut à l'ancre, trois pirogues » des naturels en vinrent faire le tour et une douzaine » d'autres l'abordèrent. Ils échangèrent des racines » et des fruits de cocos contre des clous et des verro- » teries. Jusque-là tout allait bien; mais la chaloupe » se détacha du bord pour aller reconnaître le mouil- » lage. Croyant en avoir facilement raison, une ving- » taine de pirogues l'entourèrent et menacèrent l'é- » quipage de leurs lances. Les marins firent feu et un » sauvage tomba percé d'une balle. Le bruit ne les » effraya pas d'abord; mais lorsqu'ils virent leur » compagnon tomber et la balle qui lui avait traversé » le dos, ils prirent la fuite et cherchèrent à faire » soulever tous les habitants de l'île, en les excitant » à la vengeance. Cependant les indigènes qui avaient » accosté le bâtiment, se retirèrent contents de l'ac- » cueil qu'on leur avait fait. Ils ne voulurent pas » s'immiscer dans une affaire qui eût pu tourner mal

(1) *Voyages et découvertes de J. Lemaire,* cité, p. 11 et 12.

» pour eux... Le corps de ces insulaires, presque en-
» tièrement nu, était tatoué et leur barbe rase; le lobe
» de leur oreille était fendu et pendait jusqu'à l'é-
» paule. Leurs cheveux étaient coupés; à leur cou
» pendaient des coquilles, des dents de poisson et
» des plumes d'oiseaux. Une figure de coq était peinte
» sur la voile de leurs pirogues. Les cabanes alignées
» sur la grève semblaient fort peuplées (1). »

Pendant qu'ils étaient devant cette île, le *tatou* ou chef d'une île voisine vint saluer nos voyageurs et leur offrit des présents. Il les invita à descendre sur la plage; mais tout cela n'était qu'un piége pour attirer l'équipage au milieu des insulaires et le massacrer, comme le prouva quelques jours après le combat qu'ils engagèrent avec *la Concorde* et dans lequel la mousqueterie de ce navire fit bon marché des imprudents agresseurs.

Cet événement engagea Lemaire et Schouten à donner à cette île le nom d'Ile des Traîtres (*Verraders eiland*).

Ces sortes d'agressions de la part des sauvages de ces contrées jusqu'alors inconnues se renouvelèrent presqu'à chaque île devant laquelle le vaisseau s'arrêta.

Nous terminerons en donnant l'analyse d'une autre partie de la relation de Lemaire, où l'on trouve des détails curieux sur une population de sauvages que nos voyageurs rencontrèrent sur leur route en faisant voile au nord-ouest, pour gagner les Moluques par le nord de la Nouvelle-Guinée.

(1) *Voyages et découvertes de J. Lemaire*, cité, p. 15-17.

« Le 19 juillet 1616 (1), on se trouva près d'une île
» d'où vingt pirogues se détachèrent aussitôt et vinrent
» à bord avec des apparences de cordialité. Cepen-
» dant, l'un des insulaires ayant menacé un Européen
» de sa zagaie, pendant que les autres poussaient un
» grand cri, on prit cette démonstration pour un
» signal d'hostilité, et deux coups de canon furent
» tirés sur la flottille; deux sauvages furent tués et les
» autres disparurent aussitôt.

» Le lendemain la chaloupe, occupée à sonder, fut
» entourée de sept pirogues et obligée de faire feu
» sur elles et de blesser un grand nombre de naturels.
» On mouilla, le jour suivant, dans une petite anse
» offrant un ancrage sûr, vis-à-vis d'un ruisseau qui
» descendait de la montagne. Le navire fut affour-
» ché de manière que les canons du bord pouvaient
» protéger les canots qui iraient à terre. Cependant
» les naturels ne se rebutaient pas. Des pirogues ap-
» portèrent à bord des noix de coco, des racines
» d'ignames, un cochon vivant et deux cochons rôtis,
» et en échange de ces objets, les sauvages reçurent
» des clous, des couteaux et de la verroterie. Ils
» montraient un grand penchant au larcin; ils na-
» geaient et plongeaient avec habileté. Leurs cabanes,
» situées près de la plage, revêtues et couvertes de
» feuilles, étaient arrondies et terminées en pointe,
» avec une seule issue par où l'on ne pouvait pénétrer
» qu'en rampant. Il n'y avait aucune espèce de meu-
» bles, et l'on n'y voyait que des hameçons et des
» casse-tête.

(1) *Voyages et découvertes de J. Lemaire*, cité, p. 25-36.

» Le 22, les pirogues revinrent apporter des cocos;
» mais sur la grève s'attroupaient une multitude de
» sauvages armés de lances et de bâtons, qui sem-
» blaient tenir conseil pour une attaque. Une cin-
» quantaine de pirogues, munies de pierres et de
» lances, étaient réunies près d'eux. Cependant la paix
» fut conclue, et l'on échangea des otages. Six insu-
» laires restèrent à bord, en cette qualité, tandis que
» trois des marins, parmi lesquels était un intrépide
» matelot, nommé Claes, se rendirent à terre. L'hos-
» pitalité fut noblement exercée de part et d'autre.

» Le roi fit beaucoup d'honneur aux trois étran-
» gers; il tint près d'une demi-heure ses deux mains
» l'une contre l'autre et son visage dessus, se baissant
» presque jusqu'à terre, et demeurant dans cette
» posture, jusqu'à ce que Claes lui fît une pareille
» révérence. Alors il se releva et lui baisa les pieds
» et les mains. Un autre homme assis près du roi
» pleurait comme un enfant et disait beaucoup de
» choses à Claes qui n'en entendait rien. Enfin il re-
» tira ses pieds de dessous son derrière, sur quoi il
» était assis, et se les mit sur le cou, s'humiliant et
» se roulant comme un ver de terre.

» Les présents qu'on leur fit parurent leur être
» fort agréables; mais le roi marquait une si grande
» envie d'une chemise blanche que Claes avait sur le
» corps, que celui-ci en envoya chercher une autre
» pour la lui donner. En reconnaissance, il fit présent
» aux otages de quatre petits pourceaux. On traita
» aussi pour pouvoir faire de l'eau; mais une des
» chaloupes armées protégeait l'autre.

» Quelques tentatives de vol furent aussitôt répri-

» mées par l'autorité du roi qui fit châtier les coupa-
» bles. Une décharge de mousquets les faisait trem-
» bler et fuir de toutes leurs forces. Ils furent encore
» bien plus épouvantés quand on leur fit entendre que
» les grosses pièces tiraient aussi. Cependant la curio-
» sité du roi l'excita à demander qu'on les fît tirer
» devant lui; mais ils furent alors saisis d'un tel effroi
» que le roi lui-même s'enfuit dans les bois, laissant
» là les étrangers.

» Le 26, Lemaire et Claes retournèrent dans l'île,
» suivis des trompettes et portant un petit miroir et
» d'autres bagatelles pour le roi. Ils trouvèrent sur le
» rivage un homme tout courbé sur les pierres, les
» mains jointes ensemble, le visage contre terre,
» comme s'il eût voulu prier à la turque. C'était le
» roi qui leur faisait ainsi la révérence. Ils le relevè-
» rent et allèrent ensemble dans sa maison, parce
» qu'il pleuvait. Les trompettes ayant alors commencé
» à sonner, il parut autant d'étonnement que de
» frayeur sur tous les visages et ils se prirent tous à
» crier : *awo, awo!* Cependant le vice-roi ou second
» roi entra, le visage tourné vers les étrangers. Quand
» il fut devant eux, il prononça tout haut et avec ra-
» pidité quelques paroles d'un ton d'autorité. En
» même temps, il fit un grand saut en l'air, et se
» laissa tomber tout d'un coup sur son derrière, les
» jambes croisées sous lui. Comme c'était sur des
» pierres, les Hollandais s'étonnèrent qu'il ne se fût
» pas cassé les jambes; mais ces gens-là étaient
» agiles et robustes plus qu'on ne peut se l'imaginer.
» Après cela il fit une harangue ou prière avec beau-
» coup de gravité, et quand elle fut finie, on com-

» mença à manger une sorte de fruit dont un esclave » fit distribution à tout le monde. C'était une espèce » de limon, à peu près du goût des limons d'eau, » dont l'extérieur était écaillé comme une pomme de » pin. Le breuvage était fait de feuilles d'athona » bouillies.

» Parmi les honneurs qu'on fit aux étrangers, on » leur étendit partout des nattes pour marcher des» sus. Le roi et le vice-roi ôtèrent leurs couronnes de » dessus leur tête, et les mirent sur celles de Lemaire » et de Claes. Lemaire leur fit des présents qui, » quoique ayant très-peu de valeur, étaient fort pré» cieux pour eux, entre autres un petit miroir rond.

» Les couronnes offertes par les deux rois étaient » faites de plumes blanches, longues et étroites, or» nées par-dessus et par-dessous de quelques autres » petites plumes rouges et vertes, de perroquets. Ce » jour-là, on fit encore beaucoup d'eau, et on eut avec » profusion des noix de coco avec des racines d'u» bas; mais on ne put avoir de pourceaux, parce qu'il » n'y en avait pas trop pour les habitants qui n'a» vaient pour nourriture que ces trois sortes de vivres » et quelques bananes. Ils firent même entendre, en » se serrant le ventre, qu'ils n'avaient pas de quoi se » rassasier eux-mêmes et qu'on leur ferait grand » plaisir de leur donner des vivres. On leur donna » du pain et du vin pour les régaler; mais ils préfé» raient le poisson tout cru. Vers le soir, comme on » prit beaucoup de bons poissons, on en offrit une » partie au roi qui les mangea au moment même tout » crus, têtes, entrailles, queues, arêtes, sans en rien » jeter.

» Le capitaine Schouten avait amené à terre les » trompettes que le roi prenait beaucoup de plaisir à » entendre sonner. Les insulaires se mirent à rire à » gorge déployée en voyant quelques matelots danser » au son des instruments; mais rien ne les réjouit » autant que l'escrime que Claes et Nicolas Jens firent » l'un contre l'autre, l'épée à la main.

» Le 29, sur le midi, le commis, le sous-commis et » l'un des pilotes, après avoir fait une promenade » dans l'île, revinrent à bord, amenant avec eux le » jeune roi et son frère, à qui l'on ne manqua pas de » donner à dîner. Pendant qu'ils étaient à table, on » leur fit entendre qu'on voulait partir dans deux » jours. Le jeune roi conçut tant de joie à cette nou- » velle qu'il courut dans la galerie et cria vers le ri- » vage, que sous deux jours le vaisseau mettrait à la » voile, et il promit que, si le départ s'effectuait, il » donnerait à ce moment dix pourceaux et une grande » quantité de noix. Il est probable que, malgré leurs » bons procédés, ils avaient la crainte de voir enva- » hir leur pays.

» Le repas fini, le grand roi vint aussi à bord. Il » paraissait âgé de soixante ans. Il était suivi de seize » personnes qui composaient son conseil. On les reçut » avec toute la civilité possible. En entrant dans le » vaisseau, le roi se coucha sur le visage et fit sa » prière, puis on le mena dans l'intérieur où il recom- » mença de prier. Il paraissait dans l'étonnement et » dans l'admiration de tout ce qu'il voyait, et les ma- » rins n'étaient pas moins surpris de ses manières.

» Claes, ayant fait une bonne pêche au clair de la » lune, en porta une partie au roi qu'il trouva occupé

» à écouter de jeunes sauvages qui jouaient d'un » instrument creux comme une pompe et qui rendait » quelques sons.

» Le matin du 30, les deux rois, espérant que le » vaisseau allait partir, y firent porter des présents » de pourceaux et d'autres provisions.

» Claes étant sur l'île envoya chercher Lemaire » qui amena quatre trompettes et un tambour, que » les rois ouïrent avec un extrême plaisir. Bientôt il » vint une troupe des paysans de la plus petite île, » qui apportèrent une quantité d'herbes vertes qu'ils » commencèrent tous à mâcher. Quand ils les eurent » mâchées, ils les retirèrent de leurs bouches et » ayant tout mis dans un grand vase de bois, ils y » jetèrent de l'eau douce, la mêlèrent et la pétrirent » avec les herbes, et en présentèrent aux rois et à » leurs officiers qui en burent. Ils en offrirent aussi » à Lemaire et à son équipage; mais ils étaient trop » dégoûtés de ce qu'ils leur avaient vu faire.

» On servit ensuite devant le roi des racines d'ubas » rôties et seize pourceaux, auxquels, pour apprêt, » on avait tiré les entrailles du corps, et qui étaient » encore tout sanglants, n'ayant point été lavés. » Il n'y avait que la soie qu'on eût fait brûler en les » flambant, et on leur avait mis des pierres ardentes » dans le corps. C'était là toute leur manière de faire » rôtir la viande.

» Le roi s'assit; ses femmes et les gens de sa cour » s'étant ensuite placés en cercle derrière lui, on mit » des morceaux de racines de kava devant chaque » rang, et les convives en prirent. Après ce mets, on » apporta de grandes civières de vingt à trente pieds

» de long, chargées d'ubas et d'autres racines crues » et rôties qui furent aussi distribuées. Enfin vinrent » les pourceaux rôtis, remplis d'herbes, les foies y » étant attachés avec de petites chevilles. Ils furent » mangés avec autant d'avidité que s'ils eussent été » apprêtés par les meilleurs cuisiniers. Tout ce qui » se servait devant le roi y était porté sur la tête, en » signe de respect, et l'on se mettait à genoux pour » le poser devant lui. De ces seize pourceaux, chaque » roi en offrit un aux Européens ; ils leur furent pré- » sentés à genoux.

» Le 31 mai, les deux rois allèrent ensemble au » navire qui devait partir le même jour : cette der- » nière visite fut signalée par de nouveaux présents » en colifichets, d'une part, et en porcs et en produc- » tions du pays, de l'autre.

» Ces insulaires étaient grands, vigoureux et bien » proportionnés. Ils étaient légers à la course et bons » nageurs. Leur peau était d'un brun jaunâtre. Ils » étaient assez généreux et aimaient à parer leurs » cheveux. Les uns les avaient crépus, d'autres, bien » frisés. Le roi avait au côté gauche de la tête une » longue tresse pendant jusqu'à la hanche. Le reste » était noué d'un ou de deux nœuds. Les courtisans » avaient deux tresses aux deux côtés.

» Les femmes étaient fort laides, de petite taille, » et avaient les cheveux courts comme les hommes » les portent chez nous.

» Ces insulaires ne sèment ni ne moissonnent ; ils » recueillent ce que la terre produit d'elle-même, et » cela ne consiste presque qu'en noix de coco, en » bananes et en un petit nombre d'autres fruits. »

J. B. GRAMAYE [1].

(ALGÉRIE, 1619.)

Cette fois ce n'est ni un diplomate, ni un pèlerin plein de zèle, ni un poëte enthousiaste, ni un intrépide marin, ni un zélé missionnaire qui s'en va loin de son pays natal chercher des dangers et des aventures. C'est un savant ecclésiastique, un historien, un des hommes les plus instruits de la Belgique au XVIIe siècle, (et Dieu sait combien il y en avait alors chez nous), qui abandonna sa patrie pour visiter la terre inhospitalière de l'Afrique. Voyageur de nouvelle espèce, après une captivité de six mois à Alger, nous le voyons revenir, non pas avec le bruit de ses aventures, mais rêvant de bonne foi pour l'Espagne la conquête des côtes barbaresques, que dis-je, de toute l'Afrique et même de l'Asie, s'attachant à cette utopie avec toute la force d'une profonde conviction et ressuscitant gravement sur le papier les gigantesques projets de Charles-Quint contre Tunis, Tripoli et la Goëlette.

Sous Philippe, duc de Bourgogne, Guillebert de

(1) *Africæ illustratæ libri decem in quibus Barbaria gentesque ejus ut olim et nunc describuntur.* Tornaci, 1622, in-4°. — *Diarium algeriense.* Athi, 1622, in-8°. — DELVENNE, *Biographie des Pays-Bas.*

Lannoy avait été chargé de se rendre en terre sainte et de rechercher les moyens d'entreprendre une nouvelle croisade contre les Sarrasins de Palestine. Deux siècles après, sous le règne de Philippe IV, roi d'Espagne, Jean-Baptiste Gramaye se donnait la mission de préparer une guerre d'extermination contre les mécréants de la régence d'Alger, du royaume de Fez et du Maroc, et certes, comme chrétien, comme homme que les misères des esclaves ses coreligionnaires avaient douloureusement ému, ses utopies l'emportent en générosité sur les projets politiques du prince qui envoyait Guillebert de Lannoy en Syrie.

Jean-Baptiste Gramaye naquit à Anvers dans la seconde moitié du XVIe siècle et devint prévôt d'Arnheim. Il visita l'Allemagne et l'Italie et il se proposait de parcourir l'Espagne et l'Afrique, lorsque, vers la fin de l'année 1619, il fut pris par des corsaires et conduit à Alger. Ce ne fut qu'après une captivité de six mois qu'il put revoir les Pays-Bas.

Il avait entrepris son voyage aux frais du roi Philippe IV, comme il le dit dans la dédicace qu'il adresse à ce prince, de son livre intitulé : *Africæ illustratæ libri decem.* — Pendant qu'il était prisonnier, il parvint à réunir de nombreuses notes sur ces pays lointains, notes qu'il faillit perdre au retour dans le naufrage du navire qu'il montait.

« Vous vous étonnerez peut-être, dit-il dans son » avis au lecteur, que j'aie pu réunir tant de renseignements minutieux sur la régence d'Alger, au milieu de ce peuple de corsaires qui sont si défiants de » leurs captifs ; mais votre étonnement cessera bientôt » quand vous aurez jeté les yeux sur les témoignages

» publics de mes actions, que m'ont remis les Pères de
» la rédemption d'Espagne, le consul de France et
» les missionnaires des côtes barbaresques. Par ces
» certificats, que je tiens au reste à la disposition de
» chacun, vous verrez que chez les Turcs et les Maures,
» chez les Juifs et les Chrétiens, j'ai toujours vécu
» avec tout le monde en parfaite intelligence et joui
» de ma liberté. La même chose vous sera assurée
» par les différentes personnes que je suis parvenu à
» soustraire à l'esclavage des Algériens et surtout par
» l'abbé Hœdon, homme de grand mérite, que Madrid
» a vu naître. »

L'ouvrage qu'il nous a laissé n'est pas, comme nous l'avons déjà fait pressentir, une relation de voyages et encore moins un journal; Gramaye s'est plu à donner une description historique et géographique du littoral de l'Afrique. Sa personnalité est constamment effacée dans ce travail bizarre; c'est le savant qui écrit, et non le voyageur qui raconte. Il ne nous parle ni des aventures qui lui sont arrivées, ni des personnages qu'il a eu occasion de voir. Son idée fixe, c'est le rétablissement du christianisme dans cette partie du monde, l'expulsion des Arabes du sol africain, le soulagement des milliers d'esclaves qui gémissent dans une odieuse captivité. Une vertueuse indignation l'anime contre l'indifférence des princes de l'Europe, qui tolèrent cette traite des blancs; son cœur saigne quand il songe aux tortures de ses malheureux frères. Il voudrait que tous les monarques se liguassent ensemble pour détruire ce repaire de brigands et de pirates qui infestent les côtes barbaresques. Comme il avait beaucoup étudié, beau-

coup vu de ses propres yeux, sa parole en a d'autant plus de poids; ses raisonnements paraissent d'autant mieux fondés.

Il décrit d'abord avec exactitude la position géographique d'Alger, de Tunis, du Maroc, du royaume de Fez, de Tripoli, de Bougie et de toute cette vaste contrée où se débattent aujourd'hui une partie des grands intérêts de la France. Puis il se livre à de curieuses recherches historiques au sujet des gouvernements et des populations, des mœurs et des religions de ces pays. Voici en peu de mots la peinture qu'il nous fait de la ville d'Alger.

« Dans cet horrible repaire de pirates il y a près » de 20,000 captifs chrétiens, la plupart sujets du roi » d'Espagne. Plus de quinze cents renient annuelle- » ment leur foi pour échapper à la mort ou cèdent » aux séductions des Turcs. Cependant pour arracher » ces malheureux à leur sort, on recueille tous les » ans plus de 150,000 réaux d'or tant en Italie qu'en » Espagne, par les soins de l'ordre de la Sainte- » Trinité et de Notre-Dame de Merci. L'Angleterre, » la France, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne, la » Belgique n'ont jusqu'ici rien donné pour cet objet. » Aussi la plupart des captifs originaires de ces pays, » deviennent-ils renégats. — Si un chrétien a le mal- » heur de commettre le moindre crime à Alger, il est » brûlé vif, écorché, attaché sur une croix ou livré à » quelque autre supplice tout aussi cruel. On fait » subir aux esclaves les traitements les plus odieux » pour les forcer d'abjurer. Malheur à l'Arabe com- » patissant qui aurait pitié d'un prisonnier qu'on au- » rait maltraité; il serait indubitablement perdu. —

» Quant aux femmes et aux jeunes filles, elles sont
» soumises à des traitements si affreux que nous
» n'osons pas en parler. — Rois et princes, magistrats
» et peuples, ayez pitié de tant de misères. Tendez
» une main secourable à tous ces infortunés. — Si, un
» chrétien pénètre dans une mosquée; si, après avoir
» été circoncis, il retourne à sa religion primitive, il
» est condamné à périr par les flammes. On l'attache
» tout nu à un poteau et un crieur public proclame
» à haute voix son crime. — Le supplice du pal con-
» siste à enfoncer un pieu dans le fondement du con-
» damné à qui on a d'abord eu soin de lier les pieds
» et les mains; puis on l'expose ainsi mourant à la
» risée du public qui finit souvent par le lapider. —
» Pendant les six mois que nous passâmes à Alger,
» nous vîmes une foule d'autres supplices, tels que la
» noyade, le crucifiement, la mutilation. — Si quelque
» navire tombe entre les mains des corsaires, ceux-ci
» l'envahissent aussitôt avec de grands cris. S'il ap-
» partient à un pays ennemi, on le pille entièrement;
» s'il appartient à une nation avec laquelle il existe
» des traités, telles que les Français, les Anglais, les
» Hollandais, ils s'en emparent également, le visitent
» dans tous ses recoins et ont soin d'en enlever les
» armes; ils emmènent les commandants et leur font
» subir un interrogatoire sévère; ils agissent de
» même avec l'équipage pour savoir si le vaisseau ne
» porte point de marchandises d'Espagne. Les Algé-
» riens ne se contentent ni de paroles ni de lettres;
» ils frappent les enfants et les vieillards pour les
» obliger à parler et à promettre souvent ce qu'ils
» n'ont pas. »

Nous verrons que, une vingtaine d'années plus tard, lorsque Emmanuel de Aranda fut pris par les corsaires barbaresques, la face des choses n'était guère changée dans ces dangereux parages.

Le chapitre le plus curieux de l'ouvrage est celui où Gramaye propose les moyens à employer pour chasser les Turcs de l'Afrique. Au milieu des utopies qu'il énonce, on voit cependant que l'auteur avait fait une étude approfondie de la question, qu'il connaissait parfaitement la situation politique de tous les États de l'Europe et qu'il avait, en matière de finances, de commerce et d'économie politique, des idées pratiques fort remarquables.

C'est une véritable croisade que l'historiographe anversois prêche contre les mécréants, croisade dont il veut que le roi d'Espagne soit le promoteur et le chef, ce qui ne l'empêche pas cependant de s'écrier : « Ce n'est pas une guerre sacrée que j'ai l'intention » de prêcher contre les barbares; d'autres l'ont fait » avant moi avec succès : Hœdon en Espagne, Besarion » en Italie, Sturnius en Pologne, Selvakerus en Alle» magne, Bosquierus dans les Pays-Bas. Il me suffira » d'indiquer en trois mots, par tout ce que j'ai vu, par » tout ce que j'ai entendu en Afrique, d'hommes de » guerre expérimentés, combien il est facile de sou» mettre les côtes barbaresques et par conséquent » l'Asie même. — J'abandonne les nombreux motifs » religieux que je pourrais alléguer; je ne parle pas » non plus des abondantes richesses qu'on tirerait de » Fez, de Tunis, de Tripoli, d'Alger, du Maroc. » L'Afrique soumise, l'Espagne, la Sicile, les îles de » la Méditerranée, n'auront plus à craindre les dé-

» prédations des pirates turcs; le chemin s'ouvre » librement vers les Dardanelles et Constantinople. » Celui qui se sera emparé de l'Afrique peut sans » crainte aspirer à la monarchie universelle. — Cette » partie du monde appartiendrait de droit au roi » d'Espagne, parce que ce royaume, qui n'en est sé- » paré que par un détroit, a exercé dans tous les » temps son influence sur la côte africaine. — C'est » surtout aux Espagnols que nuisent les entreprises » des pirates. — Leurs mœurs et leur gouvernement » ont beaucoup de rapport avec ceux des Maures. Les » Espagnols pourraient entreprendre cette conquête » à peu de frais; eux seuls ont des traités solennels » avec les Maures; eux seuls nourrissent contre » ces peuples une haine héréditaire qui n'oublie ja- » mais; eux seuls enfin, parmi les chrétiens, ont con- » servé l'habitude d'avoir des esclaves. — D'autre » part, la position géographique de l'Espagne mettrait » parfaitement celle-ci en état de défendre ces nou- » veaux accroissements de territoire, et la situation » intérieure actuelle de ce royaume lui permet en ce » moment d'entreprendre avec succès une semblable » conquête. »

L'auteur entre ici dans de longs développements à ce sujet; il explique comment on pourrait, en excitant les Maures contre les Turcs, s'emparer aisément de toute la côte, prendre Alger, Tripoli et Tunis; il nous donne d'intéressants détails sur la population, les habitudes, les forces militaires, les fortifications, les ressources stratégiques de ces trois villes qu'il paraît avoir étudiées à fond pendant son séjour en Afrique.

« Ce sont de véritables prodiges que j'annonce, me
» direz-vous. Comment! moi ecclésiastique, je me mêle
» de parler guerre et expéditions militaires? C'est
» l'aveugle qui parle de couleurs; c'est l'âne que
» l'on place devant une lyre! Mais peu m'importent
» ces reproches. — Pour entreprendre cette conquête,
» il faudrait une triple armée, composée de deux
» cents navires et de quatre-vingt mille hommes, et
» au bout de trois ans les États barbaresques appar-
» tiendraient à l'Espagne. Chacune des divisions de
» cette armée choisirait pour point d'attaque le
» Maroc, Alger, Bougie et la Goëlette. Les galères
» seraient montées par des matelots qui serviraient
» gratuitement. On les recruterait parmi les bannis
» de l'Italie, les aventuriers et les brigands de la
» Sicile et de la Calabre, les moines et les ecclésias-
» tiques de mauvaise vie, les vagabonds qu'on enver-
» rait des Pays-Bas. D'autre part, un grand nombre
» de religieux poussés par un sentiment de piété, le
» désir de jouir de plus de liberté, l'amour de la
» nouveauté, prendraient volontiers part à l'expédi-
» tion, moyennant une modeste solde, et pourvu que
» le pape consentît à les délier de leurs vœux. — Si
» Pie II a pu récemment offrir un contingent de plus
» de cinquante mille moines pour entreprendre une
» nouvelle croisade contre les Sarrasins, quelle im-
» mense armée ne formerait-on pas, si on invitait à
» prendre part à la guerre contre l'Afrique, les ordres
» mendiants qui couvrent l'Europe, les franciscains
» et les dominicains qui sont si nombreux! »

Pour engager la bourgeoisie à s'enrôler parmi ces troupes, Gramaye proposait de lui accorder des pri-

mes d'encouragement; chaque bourgeois qui aurait servi pendant trois ans dans l'armée expéditionnaire jouirait au retour, sa vie durant, de l'exemption de toutes traites, corvées, impôts, etc., ou bien encore on pourrait lui donner des lettres de noblesse.

La partie la plus difficile de son projet était le moyen de recueillir des ressources pécuniaires suffisantes pour obtenir le résultat désiré; mais Gramaye n'en est nullement embarrassé. Les considérations qu'il émet, en fait de finances, sont si curieuses que nous ne pouvons résister au plaisir de les résumer ici. C'est d'abord par la classe la plus riche de la population des Pays-Bas, qu'il commence, c'est-à-dire par le clergé. « La Belgique, dit-il, a plus de » cent soixante et dix abbayes; on leur imposerait » une espèce de dîme sacrée en hommes et en argent, » qui produirait, tout calcul fait, un contingent de » six cent cinquante soldats et une somme annuelle » de 65,000 florins. — Une taxe semblable, mais pro- » portionnellement moins forte, serait imposée aux » autres établissements monastiques, aux hôpitaux, » aux hospices, aux menses des pauvres, aux monts- » de-piété. Il serait aussi prélevé une contribution » sur les bénéfices ecclésiastiques, les chapellenies, » les prébendes canonicales, sur les traitements des » prêtres de toute espèce. Enfin l'on réduirait le » nombre des vases sacrés, des ornements sacerdo- » taux, des cloches; on supprimerait le luxe des céré- » monies religieuses, la pompe ridiculement coûteuse » des funérailles, des baptêmes, des noces; le superflu » qui résulterait de ces économies serait fidèlement » employé aux dépenses de la guerre d'Afrique. »

On voit que le bon prévôt d'Arnheim ne proposait pas moins qu'une véritable réforme somptuaire.

Du clergé, il passe à l'ordre civil.

« La Belgique proprement dite a 4,650 villages ou » bourgs notables, 116 villes fermées, et 220 villes » ouvertes; dans tous ces centres de population, il » serait créé des confréries dont les membres s'obli- » geraient à payer tous les ans une légère cotisation. » Personne ne pourrait être admis à des fonctions » publiques à moins de faire partie de ces associa- » tions. L'espoir de parvenir plus vite à des emplois » exercerait ici une heureuse influence.

» On prélèverait une légère somme sur le droit de » biner pour la messe et d'avoir des chapelles privées; » sur les dispenses de mariage, les demandes d'être » délié de l'obligation de faire un pèlerinage promis » et d'accomplir un vœu. Des troncs seraient placés » dans les églises et l'on exhorterait en chaire les » fidèles à contribuer pécuniairement au succès de » l'œuvre. — On s'écriera peut-être que je cause » grand préjudice à l'ordre auquel j'appartiens, en » proposant tant de charges qui doivent diminuer les » revenus de l'Église; mais qu'on me le pardonne, » car je parle au nom de la religion et de la liberté » de tant de chrétiens malheureux. — D'ailleurs ce » n'est pas la première fois qu'on se sera soumis, » dans des circonstances solennelles, à de semblables » sacrifices. On n'a qu'à se rappeler la fameuse *dîme* » *saladine* instituée autrefois par le roi de France. » Quant aux princes séculiers, ils imiteront l'exem- » ple des anciens Romains et de ces pieux chevaliers » chrétiens du moyen âge qui vendaient leur patri-

» moine pour subvenir à leur équipement, lorsqu'ils
» partaient pour la croisade. »

Dans son enthousiasme guerrier, Gramaye oubliait que bien des événements avaient passé sur ces dévouements héroïques, et que la Réforme avait depuis longtemps donné un autre aliment aux esprits aventureux et inquiets de cette époque.

« On formerait aussi, poursuit notre écrivain, un
» fonds spécial des amendes qui proviennent des
» crimes, des commutations de peines, etc. — Les
» auteurs des plus grands forfaits, au lieu d'être
» punis de mort, payeraient une amende propor-
» tionnée à l'énormité de leurs crimes, ou, s'ils ne la
» pouvaient payer, seraient condamnés aux galères ou
» à des supplices plus affreux encore que la mort.
» Année commune, on compte en Belgique trois
» cents exécutions capitales. Substituez à cette peine
» l'amende dont je viens de parler, vous aurez re-
» cueilli de grandes sommes, et les idées d'huma-
» nité y auront gagné. — On confisque les marchan-
» dises prohibées entrées en fraude; les inspecteurs
» et les vérificateurs en ont la plus grande part; eh
» bien! on les vendrait publiquement, et l'argent
» qui en proviendrait formerait une nouvelle res-
» source. — Il faudrait aussi établir des lois somp-
» tuaires pour restreindre le luxe des équipages et
» de ceux qui portent des vêtements de soie, des
» bijoux, des armes de prix, qui ont des pages et
» des valets de pied, qui habitent des appartements
» somptueusement meublés. — On imposerait une
» amende aux gens de petite condition qui prennent
» le titre de *monsieur*, aux nobles qui s'écrivent des

» lettres sur l'adresse desquelles le mot de *monsieur* » est deux fois répété. On taxerait également les » épithètes pompeuses d'*Excellence*, d'*Illustrissime*, » de *Grandeur;* enfin l'on établirait un impôt sur la » vanité de ceux qui s'arrogent le droit de porter » telles ou telles armoiries. Toutes ces mesures rap» porteraient de grandes sommes.

» Les filles de joie, les ivrognes trouvés dans la » rue ou dans les cabarets pendant le service divin, » les blasphémateurs, payeraient des amendes plus » fortes. On fixerait, toujours sous peine d'amende, » le nombre des convives d'un banquet, le nombre » des mets qui y pourraient paraître, la durée des » repas; on réglementerait le luxe des fêtes de noces, » des funérailles, des réunions de magistrats et des » confréries; le fisc, la tranquillité publique, l'état » sanitaire du pays gagneraient à ces mesures nou» velles. On établirait des droits élevés sur tous les » objets de luxe : le vin, la soie, les fruits rares, les » pelleteries étrangères, les cartes à jouer, les dés. » — Il serait aussi utile d'accorder des lettres de » marque aux armateurs pour courir sus aux cor» saires. Enfin on instituerait, comme en Hollande, » des *loteries*, dont tout le gain serait versé dans la » caisse destinée à l'expédition d'Afrique. On per» cevrait des impositions sur les boissons, la mou» ture, le droit de pâture, le nombre des foyers, » l'agriculture, la fabrication des draps, la librairie, » la voirie publique. »

Gramaye termine l'exposé de ces différentes mesures par un projet pour faire rentrer facilement et avec économie le produit de toutes ces impositions

qu'il croit pouvoir s'élever, année commune, à dix millions de florins.

Nous n'avons pas besoin de dire que les utopies du savant anversois eurent peu de retentissement, que les choses allèrent leur train comme auparavant, et que, pendant deux siècles encore, les corsaires algériens continuèrent à croiser paisiblement dans la Méditerranée, sans soupçonner un seul instant qu'un de leurs anciens captifs eût pris la peine de prêcher contre eux une véritable guerre de destruction.

Quant à Gramaye, il publia encore un grand nombre d'ouvrages d'histoire et alla mourir en 1635 à Lubeck, au retour d'un voyage scientifique en Allemagne.

VINCENT DE STOCHOVE (1).

(TURQUIE. — TERRE SAINTE. — ÉGYPTE, 1630-1633.)

La relation du voyage de Vincent de Stochove de Bruges est une des plus agréables à lire que nous ayons. Bien qu'elle soit écrite il y a plus de deux siècles, le style n'en est pas encore trop suranné et on y trouve bon nombre de détails curieux que l'on peut consulter avec fruit même aujourd'hui. Nous citerons entre autres les particularités qu'il nous donne sur Constantinople et l'empire ottoman, ainsi que sur la situation de l'Égypte; il est intéressant de comparer tout cela avec les notions que nous avons actuellement sur ces pays.

Nos jeunes gens qui appartiennent à l'aristocratie financière ou à la noblesse s'en vont maintenant faire un voyage en Orient aussi délibérément qu'on allait

(1) *Voyage du sieur Stochove*. Bruxelles, 1643, Velpius, in-4o. — *Observations curieuses sur le voyage du Levant*. Rouen, 1668, in-4o. — *Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale*. Bruges, 1844, in-8o, t. II. — VAL. ANDREAS, *Bibliotheca belgica*, p. 1150. — *Biographie universelle*, Paris, 1817, t. X, p. 462. — *Archives du nord et du midi de la Belgique*, nouvelle série, t. III, p. 405-408.

il y a quelque cent ans à Paris, à Madrid ou à Vienne. Les pirates et les corsaires n'existent plus que dans les livres ou sur la scène; les Turcs promettent de se civiliser, les Égyptiens portent le shako et manient le fusil comme des soldats d'Europe, et il y a même des Arabes qui sont devenus les alliés des chrétiens. On parcourt donc ces contrées lointaines, naguère si inhospitalières, avec assez de sécurité et d'agrément; on n'a presque plus à y craindre que de mal dîner et de mal coucher, inconvénients qui ne sauraient arrêter un véritable voyageur. Mais, il y a deux siècles, les choses ne se passaient pas ainsi; c'était avec une véritable inquiétude qu'une famille voyait partir à cette époque un des siens pour ces régions barbares. Dans nos bonnes et riches villes flamandes, où l'on était si bien au foyer domestique, où nobles et bourgeois avaient tant de motifs d'aimer leur chez-eux, le départ d'un voyageur pour le Levant, surtout dans un simple but de curiosité, était un événement remarquable. Aussi voyait-on quelquefois célébrer par anticipation des services funèbres à l'intention de ceux qui osaient prendre le chemin de Constantinople, de Jérusalem ou d'Alexandrie; car il y avait mille raisons de croire qu'on ne les reverrait plus et que leurs dépouilles mortelles reposeraient dans la terre des mécréants.

Vincent de Stochove, seigneur de Sainte-Catherine, ne se laissa pas arrêter par les craintes qu'inspiraient alors de telles entreprises. Quoique fort jeune encore, il parvint à se faire attacher, en qualité de gentilhomme, à la suite de l'ambassade de France qui se rendait en Turquie, et où il eut pour com-

pagnons MM. Fauvel d'Oudeauville, maître des comptes de Normandie, Fermanel, conseiller au parlement de Rouen, et Baudouin, seigneur de Lannoy, tous trois de Rouen.

« Le printemps, qui donne le commencement à la » plus belle saison de l'année, le donna aussi à mon » voyage, dit Stochove, au début de sa relation; ce » fut lorsque je partis de Bruges pour venir à Paris, » avec l'intention de faire partie pour m'en aller en » Italie, et qui me réussit heureusement par la ren- » contre que je fis d'une compagnie, toutes personnes » de qualité et de mérite. »

Il quitta Paris vers la mi-mars 1630 et, après plusieurs difficultés qui lui étaient survenues en route, il arriva à Livourne le 12 juin suivant.

Après avoir vu le nord de l'Italie, la Sardaigne, quelques îles de la Méditerranée, il arrive le 6 octobre à Smyrne, dont il loue la splendeur commerciale. De là il se rend par terre à Constantinople où il séjourne pendant plusieurs semaines. Il décrit minutieusement les curiosités de cette ville, les mœurs des habitants, la manière de vivre de l'empereur.

Voici ce qu'il dit du sérail du Grand Seigneur :

« Le palais du Grand Seigneur est appelé par les » Turcs, *sérail*. Il est bâti à l'extrémité de la ville; son » circuit est d'environ une lieue; la mer le borde de » deux côtés; le reste est séparé de la ville par une » muraille flanquée de plusieurs tours. Il contient une » colline à laquelle les Grecs donnent le nom de Saint- » Dimitri; les bâtiments se trouvent au sommet, et les » jardins au bas. Ces bâtiments n'appartiennent à au-

» cun ordre d'architecture; élevés à différentes époques
» et par divers maîtres, ils composent un ensemble
» de pièces rapportées sans ordre et sans proportion.
» Des kiosques nombreux se trouvent le long de la
» mer; ils sont enrichis de marbres et de dorures; le
» Grand Seigneur y va souvent prendre le frais. La
» principale porte est près de l'église de Sainte-So-
» phie. Dans un grand bâtiment rond qui se trouve
» dans la vaste cour d'entrée, les Turcs conservent
» des armes prises sur les chrétiens. Vis-à-vis s'élève
» l'infirmerie du sérail. Ceux qui entrent à cheval
» dans cette première cour, sont obligés d'abandon-
» ner leur monture pour pénétrer dans la cour qui suit.
» Celle-ci est fort belle et entourée de galeries; le
» milieu forme une espèce de préau où des oiseaux
» d'Inde, des cerfs, des biches, des gazelles volent
» ou courent en liberté. On y remarque neuf grandes
» cuisines, destinées à nourrir plus de 4,000 bouches.
» De l'autre côté, il y a une grande salle bâtie en dôme
» et couverte de plomb; c'est là que s'assemble le di-
» van ou tribunal de justice des vizirs. C'est là aussi
» que se traitent toutes les affaires importantes de
» l'État et qu'on entend les plaintes de ceux qui ont
» été opprimés. Le Grand Seigneur s'y rend habituel-
» lement et se place à une fenêtre fermée d'un treil-
» lis, au-dessus de la tête du grand vizir, afin de tout
» voir et de tout entendre, sans être vu; aussi ce
» dernier n'a-t-il garde de commettre une injustice.

» Quand le divan est en séance, il est gardé par
» plus de 12,000 hommes de troupes, afin de maintenir
» l'ordre. La salle où a lieu la cérémonie de réception
» des ambassadeurs étrangers est attenante; cette

» réception se fait avec grande solennité et n'a lieu » qu'à l'arrivée et au départ de l'ambassadeur. »

Stochove fut admis à une de ces audiences, à la suite de l'envoyé de France.

« On a coutume de faire dîner d'abord ceux qui » sont admis à voir le Grand Seigneur... Les mets » furent apportés dans de grands bassins d'argent » doré; mais les viandes étaient mal assaisonnées et » peu délicates. Les plats étaient servis par terre sur » de grandes peaux de cuir rouge, et nous fûmes obli- » gés de nous agenouiller à la turque pour prendre ce » repas, qui se composait de mouton, de poules bouil » lies et de riz déguisés de diverses façons. Après nou » être laissé vêtir en Turcs selon l'usage, nous fûmes » reçus par le Grand Seigneur, qui était assis sur une » pile de coussins et qui ne répondit pas un mot à la » harangue de l'ambassadeur français, par crainte de » perdre une ligne de sa gravité officielle.

» Le sérail est divisé en trois quartiers : celui du » Grand Seigneur, celui des femmes et celui des » jardins.

» Le quartier des femmes forme plus du tiers du pa- » lais. Elles sont logées dans un grand corps de bâti- » ment et occupent des chambres où elles sont répar- » ties par vingt à vingt-cinq. Elles dînent, soupent » et travaillent dans une grande pièce. Quelques » vieilles femmes sont chargées de veiller sur leur » conduite. Des eunuques noirs sont attachés à leur » service. Ce qui est étonnant, c'est la bonne intelli- » gence qui règne parmi toutes ces filles du sérail, » dont quelques-unes seulement sont les favorites du » Grand Seigneur.

» La vie ordinaire du sultan est de se lever à la » pointe du jour; il va au bain, fait sa prière, dé- » jeune, tire à l'arc, monte à cheval ou accomplit » quelque autre exercice, et passe le reste de la jour- » née avec des enfants, des eunuques, des muets, des » nains et des bouffons, qui tous tâchent de l'amu- » ser et tremblent quand ils voient seulement son » ombre. »

Stochove procède ensuite à la description des environs de Constantinople; il passe en revue Galata avec ses innombrables marchands chrétiens et ses couvents de frères mineurs, de jésuites, de capucins et de dominicains qui y vivaient fort tranquillement sous la protection des ambassadeurs; Péra, qui était alors, comme aujourd'hui, le lieu où résidaient les légations des cours étrangères; Scutary, gros bourg où s'assemblaient les caravanes qui se rendaient en Perse, à Alep, à Damas.

« Les vivres sont en abondance à Constantinople; » le blé s'y trouve en quantité, le vin y est bon et » délicat, le mouton est d'un goût ravissant, parce » que cet animal s'y nourrit de thym, de romarin et » de laurier; on y vit à si bon marché, qu'on y » fait plus avec un écu qu'avec six en Flandre. »

Notre voyageur donne ensuite la série des empereurs d'Orient et décrit l'origine des Turcs et les progrès de leur domination, leurs mœurs, leur puissance militaire et maritime.

« Les janissaires et les spahis forment la principale » force militaire du Grand Seigneur. Les premiers » sont au nombre de 40,000 et sont moins estimés » que les spahis, parce qu'ils servent à pied et que

» leur solde est de peu d'importance. Mais, comme ils » sont nombreux et vaillants, ils ont obtenu une » grande renommée.— Ils se marient rarement, parce » qu'on leur reproche qu'ayant femmes et enfants, » ils songent plutôt à leur ménage qu'à bien com» battre.

» Ceux qui ont étudié ce pays, ajoute-t-il, remar» queront que le grand défaut de l'empire ottoman, » est d'avoir un territoire qui peut être attaqué de » tous côtés. S'il plaisait à Dieu d'inspirer aux Perses » ou aux chrétiens l'idée de s'entendre entre eux, » on verrait en peu de temps pâlir le croissant. »

Les Russes d'aujourd'hui semblent avoir fait profit de l'observation de Stochove!

« Le tribut payé par les chrétiens et les juifs forme » la principale richesse de la Sublime Porte. Il y a » aussi des impositions sur toute sorte de vivres, et » surtout sur le vin. »

Son chapitre sur la religion des Turcs est un des plus intéressants. Il explique parfaitement leurs croyances et leurs superstitions, et donne à ce sujet des détails qui figureraient dignement dans une relation de voyage moderne.

Pendant son séjour à Constantinople, il fut admis à visiter souvent les couvents des derviches.

« Ils vivent en commun, dit-il, et s'entretiennent » du produit de leur travail. Ils ont une conduite » exemplaire et ne font de mal ni de tort à personne. » S'il leur prend envie de se marier, ils doivent » quitter leur cloître; seulement ils sont obligés de » s'y représenter tous les mardis et les vendredis, qui » sont les jours consacrés à leurs cérémonies. Ils

» commencent le service par un sermon; ceux qui » prêchent sont assis dans de grandes chaires, sem» blables à des balcons; près d'eux se tient un » homme qui lit l'article du Coran, destiné à ser» vir de texte au prédicateur. L'auditoire, assis sur » de grands tapis, les bras et les jambes croisés, » écoute avec grand respect et n'ose faire le moindre » bruit. Le sermon fini, tous les derviches vont bai» ser la main de leur supérieur et se mettent ensuite » tous à danser au son d'un tambour de basque, de » quelques flûtes et de deux ou trois voix. Le supé» rieur, après une demi-heure, se frappe dans les » mains, et alors tous les derviches reprennent leur » place et entonnent des espèces de psaumes qui » durent pendant deux ou trois heures. »

L'hiver força Stochove de rester cinq mois à Constantinople. Vers le printemps, il songea à quitter cette ville.

Pour voyager plus sûrement, le Grand Seigneur, à la prière de l'ambassadeur de France, lui accorda, tant à lui qu'à ses compagnons Fauvel, Fermanel et Baudouin, seigneur de Lannoy, un firman ou passeport, daté du 4 mars 1631, qui leur donnait la permission d'entrer dans toutes les villes de l'empire, d'en voir les fortifications, de porter toutes sortes d'armes, de s'habiller à la mode des Turcs, et même de se couvrir du turban blanc, ce qui n'était accordé qu'aux ambassadeurs.

« Le chancelier (1) nous reçut en audience de congé, » loua fort notre projet de voyage, et nous fit apporter

(1) Le Ruisquetap.

» du café, qui est une certaine liqueur que les Turcs » boivent volontiers, mais qui a un mauvais goût » pour ceux qui n'y sont pas habitués; il nous offrit » ensuite du sorbet, excellente boisson composée de » jus de citron, de sucre, de musc et d'ambre gris. »

Stochove quitta Constantinople le 31 mars 1631 avec ses trois compagnons, l'abbé de Chappes et M. Viguier, sire de Saint-Liébaut.

Ils visitent successivement les endroits les plus fameux de l'Asie Mineure, les ruines de Cisique et de Lampsaque, Gallipoli, les deux châteaux des Dardanelles : *Abydos* et *Sestos*, les ruines de Troie, l'île de Sigée et tous ces lieux célèbres dans l'antiquité grecque : Smyrne, Chios, Samos, les restes du temple de Diane à Éphèse, etc.

« L'île de Patmos, où saint Jean l'évangéliste sé» journa si longtemps et écrivit son Apocalypse, n'est » qu'un rocher stérile, ayant huit lieues de tour. Elle » est habitée par des Grecs qui font grand commerce » avec l'Italie. Ils vivent libres et sans être obligés » de payer de tribut au Grand Seigneur. La plus » grande aisance règne parmi eux. La grotte ha» bitée par saint Jean est à mi-côte de la montagne; » elle est taillée dans le roc, et a cinq pas de long, » six de large et neuf de haut. On y remarque un » grand creux où l'on prétend que l'évangéliste po» sait la tête pour entendre la voix du ciel. Un peu » plus loin se trouve la fente par où l'on dit qu'il eut » la vision de l'Apocalypse. »

Il visite ensuite l'île de *Lango*, célèbre par la naissance d'Hippocrate et d'Apelles; le golfe d'Halicarnasse, au bord duquel s'élevait jadis le monument

funéraire élevé par Artémise au roi Mausole; les ruines de la ville de Nidus, l'île de Rhodes où le souvenir des chevaliers de Jérusalem était resté si vivace.

« Le palais du grand maître y est encore en entier » et sert de donjon à la ville haute. — Les Turcs » n'ont rien changé à la cité; ils se sont contentés de » profaner les églises et de les convertir en mosquées. » — Le palais sert à loger les prisonniers. — Comme » on y tenait un prince tartare enfermé, nous ne » pûmes y entrer. — En ville on reconnaît encore » tous les hôtels ou auberges, aux armoiries qui en » surmontent les portes. — Partout on voit des sta- » tues de la Vierge, de saint Jean et des croix de » l'ordre. — A côté de la porte de Saint-Jean on » remarque la tête du fameux dragon tué, comme » on sait, par un chevalier français, Goujon de » Mélac. »

Stochove pénètre ensuite en Natolie dont il décrit *con amore* les beautés pittoresques, relâche dans l'île de Chypre, et visite Nicosie et Famagouste.

Voici ce qu'il dit d'Antioche :

« Cette ville, jadis si florissante, n'est plus qu'un » amas de ruines; la plupart des habitants sont Turcs. » On y trouve des chrétiens et des juifs. — Elle est » surtout célèbre par le séjour qu'y fit saint Pierre. » — A deux lieues de là, on voit dans une vaste » plaine, des buttes de terre qu'on dit y avoir été » élevées par Godefroid de Bouillon, lorsqu'il y livra » bataille aux infidèles. »

A peu de distance de là, une dizaine de Turcomans armés d'arquebuses firent mine d'attaquer nos voya-

geurs, dont la bonne contenance imposa à leur audace.

Alep est une ville toute commerçante où les Français, les Anglais, les Vénitiens et les Hollandais ont des consuls qui habitent dans de vastes et beaux caravansérais.

Au bout de huit jours, Stochove quitta cette ville pour se rendre en Perse, bien qu'il y eût un véritable danger à visiter ce pays alors en guerre avec les Turcs. Ils partirent au nombre de quatorze, bien armés de carabines et de pistolets, avec deux janissaires et quatre Arabes qui leur servaient de guides.

« La fidélité de ces Arabes est admirable. Une fois » qu'ils se sont mis à votre service et qu'ils ont » mangé de votre pain, ils aimeraient mieux périr » mille fois que de vous abandonner ou de vous » tromper en la moindre chose. »

Après deux jours de marche, ils traversent l'Euphrate et s'avancent dans de vastes déserts. Le neuvième jour, ils tombent au milieu d'une armée d'Arabes que leur chef, réconcilié avec les Turcs, menait au grand vizir.

Ayant fait présent à ce chef de quelques pains de sucre, ils obtinrent la faveur d'être reçus par lui.

« Nous nous accommodâmes pour l'aller saluer; » mais à peine étions-nous sortis de notre pavillon, » que nous le vîmes venir à nous avec une trentaine » de chevaux. — Il entra dans notre tente; car il » voulait absolument en voir l'intérieur, et s'informa » de plusieurs choses de la chrétienté; il visita toutes » nos armes et les fit décharger plusieurs fois, trou- » vant fort étrange et presque miraculeuse l'invention

» des arquebuses à rouet; car ces Arabes ne connais-
» saient point les armes à feu, qu'ils croyaient fabri-
» quées par un art magique et faites de façon qu'on
» pouvait sans charger ou bander les arquebuses, les
» faire tirer aussi souvent qu'on le voulait, comme
» on manie une épée ou une estocade. »

Après avoir foulé les derniers restes de l'antique Babylone, ils arrivent à Bagdad, où ils sont reçus au milieu de l'armée du grand vizir qui se préparaît à combattre les Perses. — Comme ce dernier se défiait fort de tout ce qui était chrétien et passait pour un homme fort cruel, nos voyageurs craignirent, en voulant passer outre pour se rendre en Perse, de lui inspirer des soupçons; ils prirent donc le parti de retourner sur leurs pas et de revenir à Alep.

Ils traversèrent d'immenses déserts où plus d'une fois, pendant la nuit, les hurlements des lions, des tigres et des léopards leur causèrent des craintes sérieuses; mais ils atteignirent sains et saufs la ville de Bir sur l'Euphrate et, après des fatigues inouïes, rentrèrent à Alep, non sans avoir eu souvent à repousser des maraudeurs arabes qui les harcelaient sans cesse, mais que le bruit des arquebuses éloignait comme par enchantement.

Ils visitent ensuite Tortose, Tripoli, le mont Liban, les ruines de Balbec, Damas.

« Cette dernière ville est située dans une des plus
» fertiles et des plus agréables plaines que l'on puisse
» voir. — La beauté de ces lieux fait croire aux
» Turcs et aux Juifs que ce fut le Paradis terrestre.
» En effet, tout ce que le sol y produit est bon par
» excellence : les hommes sont grands et bien faits,



» les femmes admirablement belles; les chevaux n'ont » aucun défaut. Les habitants y vivent constamment » dans les fêtes et les plaisirs. — En travaillant un » seul jour par semaine, les plus pauvres artisans y » gagnent de quoi vivre; enfin tous les jours y sont » des mardis gras. »

Damas est surtout célèbre par la conversion de saint Paul; aussi Stochove visita-t-il en détail tous les endroits illustrés par le souvenir de cet apôtre.

« Durant notre séjour à Damas, il y arriva une » aventure singulière : un santon ou moine turc y » prêchait publiquement que Jésus-Christ avait été » plus que prophète et plus aimé de Dieu que Maho- » met. Il basait cette doctrine sur des miracles, et » faisait déjà germer dans les esprits l'idée d'une » religion nouvelle qui aurait été un mélange de » christianisme et de mahométisme. Le cadi ou juge » de la ville le fit jeter en prison où il fut secrètement » étranglé. »

Ils quittent Damas le 12 août 1632 pour se rendre à Jérusalem par les côtes de la mer. Ils s'arrêtent successivement à Beyrouth, célèbre par la victoire de saint George sur un dragon, et Séïde ou Sydon où le commerce était très-florissant.

« L'émir y accueille parfaitement les chrétiens; il » a longtemps voyagé en Europe et habité pendant » quatre ans Florence; aussi ses mœurs et son esprit » se ressentent-ils de la civilisation européenne, et » sa domination est la plus douce qn'on puisse ima- » giner. — Il se dit descendre de la race de Godefroid » de Bouillon et appartenir de ce côté à la maison » de Lorraine, et par conséquent au grand-duc de

» Toscane, avec lequel il est lié d'amitié et en corres-
» pondance habituelle. — Il appartient à la race des
» Druses qu'on prétend être des chrétiens qui, après
» que la terre sainte eut passé sous le pouvoir des
» infidèles, se sont retirés dans les montagnes, où ils
» ont conservé quelques traditions grossières de la
» religion primitive. — C'est un des princes les plus
» puissants, les plus éclairés, les plus redoutables de
» ces contrées. »

Les ruines de Sarepta, Tyr, Saint-Jean-d'Acre, attirent aussi l'attention de nos voyageurs.

« Nazareth est à une journée de Saint-Jean-d'Acre;
» cette ville est située sur le penchant d'une colline
» et entourée de montagnes qui y forment comme une
» fleur; aussi est-ce de cette situation que Nazareth,
» qui signifie *fleur* en hébreu, a pris son nom. — Les
» pères de Saint-François y ont un couvent et une
» chapelle bâtie à l'endroit même où était la maison
» de la Vierge et de saint Joseph. »

Ils traversent le Tabor et Tibériade, et atteignent enfin Jérusalem.

« Il est incroyable, s'écrie-t-il, combien on se sent
» ému de dévotion et le cœur attendri quand on est
» en vue de cette sainte ville, où il a plu à Dieu de
» montrer sa toute-puissance, sa miséricorde et son
» amour pour le salut de nos âmes. »

Stochove s'arrête ici à décrire longuement la ville de Jérusalem, son origine, les différentes phases de son histoire, ses monuments, ses curiosités, ses souvenirs sacrés (1). Il n'oublie pas non plus les environs

(1) Nous ne donnerons pas ici des extraits de sa relation; ce serait répéter ce que nous avons dit précédemment.

de la ville sainte : la mer Morte, la plaine de Jéricho, Bethléem, le désert où saint Jean fit pénitence, Emaüs, sont pieusement visités par nos voyageurs.

Stochove quitte Jérusalem le 13 septembre 1632 et arrive à Jaffa, célèbre dans l'Écriture sainte, par la flotte de Salomon; au moyen âge, par l'arrivée des croisés; dans l'antiquité grecque, par le courage de Persée qui y sauva Andromède. — Il s'embarque ensuite sur le Nil et voit Damiette où saint Louis fut fait prisonnier en 1257.

« Dans le cours du Nil, il n'y a qu'à Damiette que » l'on voie des chevaux marins ou hippopotames; ils » sortent quelquefois de la rivière par troupes de » vingt à vingt-cinq et font de grands dégâts dans la » campagne. Ils sont deux fois plus gros qu'un » cheval; ils ont le corps mal fait et les jambes fort » courtes; ils s'en servent pour marcher sur la terre » et pour nager dans l'eau. Leur peau, épaisse de » deux doigts, est à l'épreuve de l'arquebuse, une fois » qu'elle est séchée. »

Au bout de trois jours de navigation sur ce fleuve, ils découvrent les pyramides, bien qu'ils en soient encore éloignés de douze lieues.

Suit ici une description de l'Égypte et de l'état où Stochove trouva ce pays en arrivant au Caire.

En parlant du Caire, il dit :

« C'est en cette ville seule, en Turquie, qu'il y a » des études publiques ou *universités;* il s'y trouve » ordinairement dix à douze mille écoliers qui y ap- » prennent la théologie, l'astrologie, la philosophie et » la médecine. Les enfants qu'on y envoie sont d'abord » examinés par les docteurs qui, après avoir vu la

» tendance de leur esprit, leur font étudier la » branche qui convient le mieux à leur intelligence. » — Il n'est permis à personne, même à leurs plus » proches parents, de les voir ni de leur parler; ils » ne rentrent chez eux qu'après dix ou douze ans » d'étude. — Nous allâmes voir un eunuque qui en- » seignait la médecine. Dans la conversation on » parla de l'imprimerie, et nous nous étonnions qu'on » ne l'eût pas encore introduite parmi les Turcs. » L'eunuque essaya de nous démontrer que, loin d'être » utile, cette invention était pernicieuse, parce qu'elle » produisait une quantité d'ouvrages qui ne servaient » qu'à embrouiller l'esprit; que, pour avoir moins de » livres, on n'en était pas moins savant; qu'il suffi- » sait à chaque profession d'avoir les livres qui lui » étaient propres; que, parmi les productions abon- » dantes de la presse, il s'en devait glisser de fort » mauvaises, ce qui n'était pas à craindre pour les ou- » vrages écrits à la main, lesquels en général étaient » bons, parce qu'il coûterait trop de peines d'en » exécuter qui fussent nuisibles et qui par consé- » quent n'eussent point de débit. »

Il visite en grand détail les pyramides « dont le » principal mérite, dit-il, est d'être formées d'im- » menses pierres dont on ne peut se faire une idée. » A environ cent pas de là, on voit des choses où l'art » se montre bien plus qu'en ces pyramides; ce sont » de vastes salles taillées dans le roc, percées à » jour, et toutes couvertes d'hiéroglyphes égyptiens. » — Plus loin nous vîmes un colosse nommé le » sphynx; la tête et le devant sont les seules parties » du monstre qui ne soient pas encore recouvertes

» de sable. Cette masse énorme est formée d'un seul » bloc de pierre. »

Les momies excitent surtout son attention pour la manière dont elles sont embaumées. Il en eût volontiers emporté une pour la rapporter en Europe et la montrer aux curieux; mais les marins de ces pays-là sont si superstitieux qu'ils ne voudraient pour rien au monde en charger leur navire, de crainte qu'il ne leur arrivât malheur en route (1).

« Les chrétiens vivent en Égypte en grande liberté; » les Français, les Anglais, les Vénitiens et les Hol- » landais y ont tous des consuls; ces nations y font » surtout le trafic des cuirs, de la cire, du riz et des » drogueries, ainsi que du coton. — Le blé y est en » si grande abondance, qu'on en approvisionne la » Turquie et que l'on en exporte une grande quantité » dans la chrétienté. — Le séjour du Caire est le » plus déplaisant que l'on puisse imaginer; la nuit et le » jour, on est assailli de moustiques, de moucherons » et de punaises, et la chaleur y est insupportable. » — La dissolution des mœurs est très-grande parmi « les Égyptiens; ils se livrent aux vices les plus hon- » teux. »

Nos voyageurs quittent enfin le Caire le 2 octobre 1632 et se dirigent par les déserts vers la mer Rouge. A partir de Suez, ils côtoient ce vaste golfe et montent sur le Sinaï, célèbre par les reliques de sainte Catherine qui y reposèrent pendant trois cents ans.

(1) Il en existe aujourd'hui une magnifique collection au *Museum antiquarium* de Leyden.

De là ils retournèrent au Caire et y frétèrent un bâtiment qui les conduisit à Damiette d'où ils prirent la route de Séïde, Césarée et Saint-Jean-d'Acre.

Ils trouvèrent dans cette dernière ville deux galères du grand-duc de Toscane, prêtes à appareiller pour rentrer en Europe. Ils obtinrent passage sur l'une d'elles et voguèrent bientôt à pleines voiles dans la Méditerranée.

Après avoir relâché à Malte, ils continuèrent leur voyage et arrivèrent le 17 décembre 1632 à Trapano en Sicile.

Stochove parcourt rapidement l'Italie, revoit plusieurs villes et endroits qu'il avait déjà visités, Livourne, Pise, Florence, Venise, Vérone, Mantoue, Milan, Plaisance, Parme, Bologne, Ancône, Spolette, Turin, Vellétri, Fondi, Naples, le Vésuve, Rome; s'embarque pour le retour à Civita-Vecchia, descend à Marseille, s'arrête quelques jours à Paris, et rentre enfin à Bruges le 1er septembre 1633, après une absence de plus de trois ans.

On sait peu de chose de la vie de ce voyageur. Il naquit à Bruges au commencement du XVIIe siècle. Par son origine il appartenait à une des familles les plus considérables de cette ville.

A son retour, il entra dans la magistrature et occupa douze fois la charge de bourgmestre de Bruges jusqu'en 1676. Il assista, en cette qualité et comme député des états de Flandre, à l'inauguration de S. M. Charles II, à Gand.

Il mourut dans sa ville natale le 25 septembre 1679 et fut inhumé dans le caveau de ses ancêtres, à l'église de Saint-Gilles.

Il avait épousé, le 15 octobre 1637, Marie de Lummen, dite de Lamarck; il eut d'elle trois enfants.

Il existe de Stochove et de sa femme, deux beaux portraits peints de son vivant, par Van Oost, et qui sont dans la possession d'un de ses descendants, M. le chevalier de Schietere de Lophem, à Bruges, qui a bien voulu nous communiquer ces derniers renseignements. Un autre portrait en miniature, où il est représenté sous le costume avec lequel il assista à l'inauguration de Charles II, est la propriété de M. L. Van Nieuwenhuyse qui possède aussi le manuscrit autographe de la relation que nous venons d'analyser; la Bibliothèque de Bruges en possède une copie.

Le voyage de Stochove eut successivement trois éditions, en 1643, 1650 et 1661. On en publia une traduction flamande à Bruxelles en 1681. On imprima, en outre, de lui à Amsterdam un ouvrage, intitulé : *l'Othoman ou Abrégé des vies des empereurs turcs, depuis Othoman Ier jusqu'à Mahomet IV, à présent régnant.*

Des libraires de Rouen publièrent en 1664 et 1670 une contrefaçon du voyage de Stochove, sous le titre de : *le Voyage d'Italie et du Levant de Messieurs.... contenant la description des royaumes, etc.*

Enfin un autre ouvrage : *Observations curieuses sur le voyage du Levant fait en* 1630 *par MM. Fermanel, Fauvel, Baudouin de Lannoy et de Stochove,* parut à Rouen, in-4°, 1668; mais on y chercherait en vain le travail de notre voyageur.

« C'est (1) un amas de lieux communs sur les

(1) *Archives du Nord,* cité, p. 407.

» contrées du Levant; ce ne peut être qu'une spécula-
» tion de libraire. »

Vincent de Stochove avait sur les Turcs une opinion contraire à celle répandue jusqu'à lui. Il pensait que la puissance ottomane était faible et sur son déclin; il appuyait son dire sur la défaite de l'armée d'Osman, battue en 1621 par 60,000 Polonais, bien qu'elle fût composée de 300,000 hommes; sur le siége d'Asac fait par 100,000 Ottomans en 1642, et levé après quatre mois d'une attaque soutenue seulement par 1,500 Cosaques; enfin sur la guerre des Turcs et des Vénitiens, qui eut lieu pendant vingt ans, ces derniers ayant seuls résisté à toutes les forces de la Sublime Porte. — Cette opinion de notre voyageur brugeois le mène à désirer que les puissances chrétiennes s'entendent et se réunissent pour chasser d'Europe ces infidèles qui ne respectent ni le droit des nations ni celui de l'humanité.

C'est dans l'ouvrage intitulé *l'Othoman* que Stochove a développé cette thèse que Gramaye avant lui avait si éloquemment défendue au commencement de ce même XVIIe siècle qui devait voir encore les Turcs arriver jusque sous les murs de Vienne.

JEAN VAN DER LINDEN.

(TERRE SAINTE, 1633.)

Jean Van der Linden était frère alexien, à Anvers. Dès sa jeunesse, dit-il lui-même dans la préface de sa relation, il avait éprouvé le désir de visiter la terre sainte; mais plusieurs circonstances l'avaient empêché de le réaliser. Il y avait douze ans qu'il faisait partie de cet ordre, lorsque son confesseur, Jacques Pussenius, procureur des dominicains, lui proposa de l'emmener avec lui dans un voyage qu'il avait le projet de faire à Jérusalem. Après beaucoup de démarches, Van der Linden obtint le consentement de ses supérieurs et quitta Anvers, le 29 mars 1633. Il se rendit à Paris, où il séjourna une quinzaine de jours, et alla s'embarquer le 23 mai suivant à Marseille, après avoir visité plusieurs villes de France renommées pour les reliques de saints que l'on y conservait.

Le navire relâcha à Gênes et nos deux voyageurs y reçurent un excellent accueil du consul des Pays-Bas, Henri Meulemans, pour lequel ils avaient des lettres de recommandation et qui leur fit donner passage

sur un navire hollandais en partance pour l'île de Chypre.

Le bâtiment, qui portait le nom de *Salamandre*, faisait son premier voyage et était armé de trente pièces d'artillerie. L'équipage se composait de 60 hommes. Meulemans avait remis aux voyageurs des lettres pour le consul des Pays-Bas dans l'île de Chypre, Daniel Van Steenwinkel, auquel étaient adressés *la Salamandre* et un autre navire appelé *Saint-Martin*. Les deux bâtiments voguaient de conserve sous un vent favorable, et le voyage se passait agréablement en festins et en fêtes que les deux capitaines se donnaient alternativement et auxquels assistaient Van der Linden et Pussenius.

Ils arrivèrent le 24 juin à Arnica, dans l'île de Chypre, où ils rencontrèrent un négociant anversois, Antoine Jansens, qui les combla de politesses. Ce dernier et le consul Steenwinkel les dissuadèrent de se rendre en Palestine, parce que l'émir de Séïde venait de déclarer la guerre au Grand Turc. Mais ils répondirent qu'ayant déjà affronté les périls de la mer, ils n'étaient pas disposés à reculer devant les dangers de la terre ferme. Après avoir dîné chez l'officieux consul avec des franciscains de Famagouste et de Nicosie et quelques autres bons convives, ils s'embarquèrent sur une galiote que Steenwinkel leur avait procurée pour les transporter à Séïde. Le consul de cette ville, Henri Walcaert, natif de Nimègue, les reçut parfaitement et leur procura des chevaux et des guides pour continuer leur voyage par terre.

Ils visitèrent Sarepta, où l'on trouve un sable très-

fin dont on fabriquait autrefois dans cette ville du verre qui avait une grande réputation. Ils aperçurent bientôt les chaînes du Liban et rencontrèrent en cet endroit une caravane d'Arabes de plus de trois cents hommes qui se contentèrent de les saluer et continuèrent leur chemin.

A Saint-Jean-d'Acre, ils se rendirent chez Pierre Van Beysterveld, consul des Pays-Bas (avec des lettres de recommandation du consul de Sidon), qui leur offrit un logement chez lui. Ils y couchèrent dans une chambre où un an auparavant était décédé un jeune homme d'Anvers, nommé Balthazar Van Meurs, fils de maître Henri Van Meurs, chirurgien dans la rue dite Kipdorp. Aussi le lendemain allèrent-ils réciter un *De profundis* sur le lieu où il avait été inhumé dans les ruines du couvent des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ils visitent Nazareth et le couvent des franciscains; passent près du mont Tabor et arrivent à Naplouse, l'ancienne Sichar de l'Écriture sainte.

En apercevant Jérusalem, ils se prosternent pieusement à terre et entonnent un *Te Deum laudamus* pour remercier le Seigneur de leur avoir accordé un si heureux voyage.

A deux portées de mousquet de la ville, quelques Turcs les obligèrent de descendre de leur monture, ne voulant pas supporter que d'autres fussent à cheval, tandis que des pèlerins étaient à pied.

En apprenant l'arrivée des deux Flamands, le procureur des frères mineurs s'empressa de les aller prendre pour les conduire dans son couvent. Ils y furent soumis, de la part des autorités de la ville,

à une visite minutieuse pour s'assurer qu'ils n'avaient rien apporté qui payât des droits.

Les religieux leur firent un excellent accueil et, selon la coutume, leur lavèrent solennellement les pieds devant l'autel de l'église du Saint-Sauveur.

Dès le lendemain Van der Linden et Pussenius, accompagnés de quelques moines, allèrent visiter tous les endroits de la ville et des environs consacrés par les souvenirs de la passion du Christ.

Notre voyageur raconte ici au long les différentes cérémonies pieuses qui accompagnaient ordinairement cette visite des lieux saints et rapporte la prière qu'on avait coutume d'y réciter.

Voici comment il décrit l'église du Saint-Sépulcre, un des édifices sacrés les plus remarquables de Jérusalem :

« L'église du Saint-Sépulcre est ronde ; elle est or-» née de deux rangs de piliers superposés les uns » aux autres, et elle a une longueur de soixante et » douze pas.

» Une partie du pavement était jadis composée de » grandes feuilles de marbre blanc, enlevées par les » mahométans pour en décorer le temple de Salomon.

» Les nefs étaient couvertes de petites pierres de » diverses couleurs, dont on voit encore des restes, » et les piliers semblent avoir été décorés du même » genre d'ornement. La voûte est en bois de cèdre » recouvert de plomb; elle est percée d'une vaste » lucarne qui donne accès à la lumière du jour et qui » a la même dimension que l'orifice de la grotte ou » chapelle du Saint-Sépulcre. Celle-ci se trouve pré-» cisément au-dessous de cette ouverture; elle est

» ornée en dedans et en dehors de différents marbres
» et surmontée d'une tourelle soutenue par douze pi-
» liers, le tout couvert de plomb, afin de prévenir les
» dégradations qu'occasionnent les pluies qui tom-
» bent à travers la lucarne de l'église.

» La grotte est revêtue de marbre blanc, mais de-
» venu noir par la fumée des quatre-vingts lampes qui y
» brûlent sans cesse. Elle est divisée en deux parties;
» la première est la chapelle proprement dite. Elle a six
» pieds de profondeur sur sept de largeur. L'autel
» qui occupe l'endroit où le Christ a été déposé est
» si grand qu'il laisse à peine trois pieds d'espace à
» ceux qui visitent ce saint lieu; aussi n'y peut-on
» entrer que quatre personnes à la fois. Au-dessus
» de l'autel est un tableau représentant la résurrec-
» tion de Notre-Seigneur. Les catholiques latins y
» célèbrent tous les jours la messe, à l'exclusion des
» autres qui n'y viennent que pour prier ou pour en-
» censer la grotte.

» L'autre partie de cette crypte, qui est le véritable
» saint sépulcre, est séparée de la chapelle par une
» petite porte; elle a trois pieds d'élévation sur deux
» pieds de largeur, de sorte qu'il faut se courber
» pour y pénétrer, ainsi que cela est rapporté, au reste,
» par les témoignages écrits.

» Le saint sépulcre n'était point, comme on l'a
» dit, un tombeau fait d'une pièce; mais c'est plutôt
» un petit cabinet où le Christ fut étendu à terre, la
» tête en avant, de façon que les pieds étaient tour-
» nés vers Golgotha, c'est-à-dire vers l'orient. — De-
» vant la porte de cette espèce de caveau est scellé
» dans le pavement un morceau de la pierre sur

» laquelle l'ange était assis, vêtu de blanc, lorsque » les saintes femmes vinrent chercher Jésus.

» Une partie des murailles de la chapelle est en » mauvais état, mais les Turcs ne permettent point » qu'on les répare, parce qu'ils prétendent que recon- » struire l'église de Jérusalem c'est agir contraire- » ment à la loi du Coran. »

Il décrit ensuite les différentes chapelles qui dépendent de l'église du Saint-Sépulcre et qui sont desservies par des catholiques de plusieurs pays, tels qu'Arméniens, Grecs, Cophtes, Syriacs et autres.

« Une chose étonnante, s'écrie le pieux voyageur, » c'est qu'on entend ici les voix et les chants, c'est » qu'on voit les cérémonies et les costumes de tant » de différents peuples qui se réunissent tous dans » une même pensée, celle d'honorer le Christ, au » milieu d'une population ennemie de mahométans et » de juifs, qui n'osent ni s'opposer à ces bruyantes » manifestations du culte chrétien ni empêcher les » signes de respect qu'on prodigue au tombeau de » Notre-Seigneur. »

De l'église du Saint-Sépulcre, il passe à l'église de Golgotha, que les Grecs ont ornée de peintures. Au milieu, on remarque un trou rond de deux pieds de diamètre et que ces derniers considèrent comme étant le point central du monde. Dans une des chapelles de cette église se trouvent deux tombes soutenues par quatre piliers de marbre. L'une d'elles, à droite, contient les restes de Godefroid de Bouillon, premier roi de Jérusalem, avec l'inscription suivante, parfaitement conservée :

« Hic jacet inclitus dux Godefridus de Bullion qui

» totam istam terram acquisivit cultui christiano, » cujus anima regnat cum Christo. Amen. »

L'autre tombe, à gauche, est celle du roi Baudouin, avec l'épitaphe suivante (1) :

« Rex Balduinus Judas, alter Machabæus, spes pa- » triæ, vigor ecclesiæ, virtus utriusque quem formi- » dabant quicumque tributa ferebant, Ceder et » Egyptus, Dan ac homicida Damascus. — Proh ! do- » lor in modico clauditur hoc tumulo ! »

Le reste de la relation de frère Van der Linden est consacré aux autres parties de la ville et aux lieux les plus remarquables de la terre sainte.

Notre pèlerin revint heureusement dans sa patrie le 26 novembre 1633 et se hâta de publier son voyage sous le titre de :

« Eerelyke ende gelukkige reyse naer het heylig » land en de stad van Jerusalem, beschreven door » broeder *Jan Van der Linden*, pater van de celle- » broeders, tot Antwerpen, in 't jaer ons Heeren 1633. » t'Antwerpen, Vinck, 1634, in-4°. »

Cette relation, mal conçue et encore plus mal écrite, est de beaucoup inférieure en mérite à toutes celles que nous avons analysées jusqu'ici.

(1) Cette épitaphe semble avoir été en vers.



EMMANUEL DE ARANDA [1].

(AFRIQUE, 1640-1642.)



« Mon cher frère, que je suis aise,
» Quand tu nous contes, sans danger,
» Assis dans une bonne chaise,
» Tous les maux que t'a fait Alger !
» Le souvenir de leur histoire
» Est agréable à ta mémoire,
» Et les ayant si bien soufferts,
» Il te reste beaucoup de gloire
» Pour la honte qu'on a des fers ! »

Tels sont les vers que Bernard de Aranda adressa au voyageur qui fait l'objet de cette notice, à son retour d'Algérie; ils sont imprimés avec deux ou trois autres petites pièces réunies en tête de la relation que nous allons analyser. On voit en effet, en lisant celle-ci, qu'Emmanuel de Aranda méritait bien d'être plaint, surtout par un frère qui l'aimait tendrement. Depuis que les Français se sont emparés une bonne fois d'Al-

(1) Voyez un manuscrit contemporain sur la famille d'Aranda, appartenant à M. Van Damme-Bernier, à Furnes. — *Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale*, t. I, p. 5. — De Reiffenberg, *Bulletins de l'Académie de Belgique*, t. XIII, p. 265-281. — Ph. Blommaert, *Kunst-en Letterblad*, année 1844.

ger, les corsaires barbaresques ont cessé d'exercer leurs odieuses pirateries contre les chrétiens. Aujourd'hui la Méditerranée est sûre, et les Arabes de Tunis, de Fez et de Maroc ont autre chose à faire que de courir sus aux navires marchands européens qui apparaissent en vue des côtes d'Afrique. Il n'en était pas ainsi, il y a quelque cent ans; aucun vaisseau ne pouvait s'aventurer dans ces parages dangereux, sans courir la chance d'être attaqué, coulé à fond ou capturé, en pleine mer.

Emmanuel de Aranda, comme Gramaye qui l'avait précédé de quelques années, fut un triste exemple des traitements cruels qu'on infligeait aux pauvres esclaves chrétiens qui tombaient entre les mains de ces mécréants.

L'histoire qu'il nous a laissée de sa longue captivité est peu importante sous le rapport scientifique; mais, écrite avec naturel et vérité, elle donne une idée complète des maux et des privations de toute espèce, au moyen desquels les Algériens savaient forcer leurs prisonniers à payer une bonne rançon.

MM. Ph. Blommaert et le baron de Reiffenberg ont consacré des excellents articles à ce voyageur, l'un dans le *Kunst-en Letterblad*, 1844, l'autre dans *le Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (t. XIII, pag. 265 et suiv.); tous les deux ont soin d'analyser sa relation. Nous suivrons leur exemple et nous transcrirons de temps en temps les passages les plus intéressants de cette histoire.

Issu d'une bonne famille de Bruges, originaire d'Espagne, Emmanuel de Aranda naquit en cette ville en 1614. Il étudia le droit, obtint le grade

de docteur et quitta son pays, en août 1640, dans l'intention de visiter l'Espagne, la patrie de ses ancêtres, et d'y apprendre la noble langue castillane. Il choisit pour compagnons trois de ses compatriotes, le médecin Remi Saldens, d'Oostcamp, Jean-Baptiste Van Caloen, de Bruges, et le chevalier Philippe de Cerf, de Furnes, depuis bourgmestre de cette ville.

Il se rendit d'abord en Angleterre, d'où il partit pour l'Espagne et débarqua à San-Lucar de Barameda, non sans avoir couru le danger d'être pris pendant la traversée par les corsaires turcs.

Après un séjour d'un an dans ce pays, il résolut de retourner en Flandre, et obtint passage sur un navire anglais en partance dans le port de Saint-Sébastien, choisissant de préférence ce lieu d'embarquement pour éviter la chasse des pirates qui tenaient alors les côtes d'Andalousie et de Portugal, et pour avoir occasion de visiter la Vieille-Castille et la Biscaye.

Le patron du navire était un homme inepte et entêté, comme le prouve ce qui va suivre. Le vaisseau était à la hauteur de la Rochelle, lorsque le capitaine d'un navire rochellois dont il fit la rencontre lui recommanda d'être sous ses gardes, parce que cinq bâtiments turcs croisaient à l'embouchure de la Manche. Le patron se moqua de cet avis, disant qu'il se fiait aux navires de guerre du roi d'Angleterre et aux corsaires dunkerquois et hollandais qui fréquentaient ces parages et qui avaient plus d'une fois mis les Algériens à la raison. — Comme les vents contraires les obligeaient de rester en vue des côtes de Bretagne, ils remarquèrent, le septième jour de leur

départ de Saint-Sébastien, deux navires qui semblaient venir à eux. Le capitaine mit les nacelles en mer pour s'informer à quelle espèce de gens il avait affaire; mais les passagers se convainquirent bientôt que c'étaient tout simplement des corsaires. Ils supplièrent le patron de se préparer à la défense; mais celui-ci se moqua de leurs craintes et ne reconnut le danger que lorsqu'il aperçut le turban algérien.

Strykt voor Algiers (1) (rendez-vous pour Alger), cria un esclave flamand qu'on avait placé à la poupe; car ces sortes de navires étaient alors de vraies tours de Babel où l'on trouvait des gens de tous les pays du monde.

Le capitaine se rendit aux corsaires sans stipuler de conditions, et nos malheureux voyageurs, après avoir été entièrement dévalisés, furent conduits à bord d'un des navires ennemis, et débarquèrent quelques jours après à Alger, au milieu d'une foule de curieux qui encombraient les approches du port.

« Ici commence notre tragédie, dit Aranda; les » corsaires nous menèrent au marché pour s'assurer » si personne ne nous reconnaissait; puis, on nous » conduisit au palais du bassa ou gouverneur qui, sur » huit esclaves, avait l'habitude d'en prendre un pour » lui. Il était assis dans la salle d'audience, les pieds » croisés comme nos tailleurs, sur un large banc » couvert d'un tapis bleu; il tenait à la main un éven- » tail de plumes et avait pour vêtement une longue » robe de soie rouge; sa tête était couverte d'un » turban et ses jambes étaient nues. — Comme il avait » appris que Philippe de Cerf était un riche et noble

(1) Proprement : *baissez pavillon devant Alger!*

» chevalier, c'est sur lui qu'il laissa tomber son » choix. »

Quant à Aranda, Saldens et Van Caloen, ils furent menés au marché pour être vendus comme un vil bétail.

« Un vieillard fort caduc me prit par la main, » continue Aranda, et me fit faire plusieurs tours du » marché; ceux qui avaient envie de m'acheter de- » mandaient d'où je venais, mon nom, ma profession. » — Je répondis par un mensonge, disant que j'étais » du pays de Dunkerque, à savoir de la ville de » Damme, et soldat de profession. — Tous ces gens » me touchèrent les mains pour voir si elles étaient » devenues dures et calleuses par le travail; ils me » firent ouvrir la bouche, pour voir si mes dents » étaient capables de mordre le biscuit sur les galè- » res! — Ensuite on nous ordonna de nous asseoir, et » le vieillard dont je viens de parler prit le premier » de la ligne d'esclaves dont je faisais partie par le » bras, et le mena par le marché pour être vendu, » criant : *arrache, arrache* (qui offre plus?) — On nous » attacha sur le chapeau le chiffre du prix auquel » nous avions été vendus, et le bassa, qui a toujours » le droit de retrait, nous reprit tous les trois et nous » revendit au général Ali-Pegélin, ayant entendu que » nous n'étions ni chevaliers ni riches. »

Ali fit enfermer nos trois voyageurs avec une douzaine d'autres esclaves chrétiens dans un lieu appelé *le Bagne,* et destiné à la demeure des esclaves de galères. C'était un abominable logis où le jour parvenait à peine et où étaient enfermés cinq cent cinquante esclaves chrétiens. Comme on ne leur donnait ni vête-

ments ni nourriture, ces malheureux étaient obligés de se livrer au vol, à moins qu'ils n'exerçassent quelque métier qui pût leur procurer des moyens d'existence.

« Le lendemain, le soleil n'était pas encore levé, » quand le gardien entrant au Bagne, se mit à crier : » Levez-vous, chiens! En bas, canaille! puis il nous fit » marcher vers un faubourg nommé Babaloet, où » nous trouvâmes tout ce qu'il fallait pour fabriquer » des cordes; et sans nous demander si nous connais- » sions ce métier, on nous ordonna de travailler. »

Le Bagne était une espèce de pandémonium où on parlait toutes les langues de l'univers, et qui, sous ce rapport, n'était que la seconde édition des navires algériens, où l'on entendait souvent résonner tous les idiomes de la terre; on en parlait vingt-deux dans celui où Aranda fut renfermé.

A cette rude besogne en succéda une autre, plus difficile encore pour le pauvre Aranda qui était petit et faible de complexion ; il lui fallut piler du blé dans des mortiers, mettre la farine dans des sacs et porter ensuite ces sacs dans des greniers. Il faillit mourir à la tâche; heureusement son compagnon Saldens, qui était fort et vigoureux, eut pitié de lui et l'aida à exécuter ce pénible ouvrage.

Pendant que le pauvre Aranda se désolait dans sa triste situation, des corsaires amenèrent à Alger un navire construit à Dunkerque, nommé *la Perle*. Un Anversois, esclave comme lui, vint lui raconter, le même soir, que sur ce bâtiment se trouvait un gentilhomme qui lui avait demandé s'il ne connaissait pas deux Flamands appelés Van Caloen et de Aranda.

« Nous n'étions connus que sous le nom de Jean
» Vanden Berghe et de Jacques Van Zeveren, et nous
» passions aux yeux d'Ali-Pegélin pour les serviteurs
» de Philippe de Cerf, qui était regardé par ce der-
» nier comme un prince... L'esclave anversois, nommé
» Lenards, nous dit qu'en Espagne on connaissait
» déjà notre mésaventure et que des Flamands de nos
» amis avaient bu dernièrement, à Malaga, à la santé
» de trois de leurs compatriotes qu'on retenait captifs
» sur les galères d'Alger... Il nous remit ensuite, fort
» généreusement, trois bijoux que nous échangeâmes
» contre dix ou douze écus, avec lesquels nous aug-
» mentâmes notre crédit aux tavernes du Bagne, où
» l'on trouvait, entre autres, d'excellent vin, provenant
» du dernier butin fait par les Turcs... C'était tous les
» jours comme une kermesse flamande, où l'ivrognerie
» régnait en maîtresse... Il y avait six mois que nous
» gémissions dans cette captivité odieuse, lorsque Van
» Caloen, Saldens et moi, nous allâmes trouver notre
» patron en son logis, lui baisâmes sa robe et lui
» dîmes avoir appris qu'il avait fait accord avec quel-
» ques esclaves chrétiens au sujet de leur rachat, à
» condition qu'ils iraient tenir prison sur un navire
» qui se trouvait au port prêt à mettre à la voile pour
» leur patrie, jusqu'à ce que leur rançon fût payée...
» Nous lui demandâmes ce qu'il voulait avoir de
» nous... Après un instant de silence, il nous répon-
» dit : Vous me payerez 1500 patacons ici et 200 à
» Livourne. — Cela m'est impossible, lui dis-je, je
» suis un pauvre soldat, j'aime mieux rester esclave
» à Alger que de crever en prison à Livourne. Je ne
» puis donner plus de 300 patacons à Livourne... — Je

» dois m'absenter de la ville, repartit notre patron;
» à mon retour, j'aviserai à votre proposition. »

Dans l'intervalle, Aranda fut employé à bâtir une maison que l'on construisait dans la partie la plus élevée de la ville; il fut soumis en cette circonstance aux plus rudes travaux.

Vers le même temps, deux Turcs venus de Dunkerque, où ils avaient été retenus prisonniers, arrivèrent à Alger, et apportèrent à Van Caloen et à ses compagnons des nouvelles de leurs parents.

« Ils vinrent avec nous au Bagne et dirent au gar-
» dien qu'il ne nous fît plus travailler parce que nous
» étions libres. Nous passâmes le reste de ce jour-là en
» grande réjouissance et en buvant avec les camara-
» des; mais nous avions oublié le proverbe, qui dit :
» Joie dans la maison, douleur et tristesse à la porte...
» Le lendemain, vers midi, on vint nous dire que le
» bassa voulait nous parler... Nous étions depuis plus
» de deux heures à l'attendre dans une petite cham-
» bre de son palais, lorsque le maître d'hôtel entra
» avec un bâton, nous criant fort rudement : Chiens,
» qui de vous a écrit en votre pays pour ravoir des
» Turcs?... Sur notre réponse que personne n'avait
» écrit et que c'était sans doute nos parents qui
» avaient fait relâcher ces Turcs, il se fâcha et admi-
» nistra quelques coups de bâton bien serrés à Van
» Caloen, en lui disant : Je viendrai encore cette nuit
» vous couper le nez et les oreilles. — Patience, re-
» partit Saldens. Et aussitôt le malheureux médecin
» reçut aussi une volée de coups. — Sachez, poursuivit
» le maître d'hôtel, que vous n'êtes pas esclaves
» d'Ali-Pegélin, mais du bassa, qui ne veut pas de

» Turcs pour votre rançon; il lui faut de l'argent. »

Indignés de ces mauvais traitements, nos pauvres prisonniers écrivirent à la grand'mère du bassa, pour lui exposer leur position et lui remontrer que son fils se trouvait à Dunkerque à la merci de leurs parents. Comme elle craignait qu'on ne le maltraitât, à la suite des lettres qu'ils avaient peut-être fait parvenir dans leur pays, elle pria sa fille, femme du bassa, d'ordonner qu'on eût plus d'égards pour eux.

Après de longs pourparlers, il fut résolu, au retour d'Ali-Pegélin, que les deux Turcs revenus récemment à Alger rachèteraient Aranda et Saldens pour 500 patacons, pendant que la grand'mère du bassa payerait 1400 patacons pour Van Caloen, qu'on avait représenté à Ali-Pegélin comme étant un proche parent du *roi de Dunkerque*.

A ces conditions Aranda put sortir du palais du bassa.

« Quand je me pus promener par les rues, s'écrie-» t-il, après tant d'ennuis et de craintes, je crus être » en entière liberté... Pendant que Van Caloen allait » coucher chez la grand'mère du bassa Moustapha, » nous allions nous établir dans la maison d'un des » Turcs qui nous avaient délivrés, et qui se nommait » Cataborne-Moustapha... Notre nouvel hôte nous » traita parfaitement et nous fit ses excuses de ce que » nous avions été retenus si longtemps au palais du » bassa. »

Malgré le changement favorable opéré par cet arrangement dans sa position, Aranda, comme on le pense bien, insista de nouveau pour pouvoir s'embarquer. Les Turcs objectèrent que cela les mettrait en

danger de perdre le prix de la rançon payée à Ali-Pegélin. Il fut finalement résolu que Saldens s'embarquerait pour la Flandre, et y chercherait les cinq prisonniers turcs qui devaient être échangés contre nos voyageurs.

« Je restai, continue Aranda, chez Cataborne ;
» j'avais de bons jours avec lui, car il me disait sou-
» vent : Emmanuel, ne vous absorbez point dans votre
» mélancolie; pensez en vous-même que vous êtes mon
» patron et que moi je suis votre esclave. Je mangeais
» avec lui dans le même plat, assis l'un à côté de
» l'autre, les jambes croisées, à la mode turque. Il
» aimait à faire bonne chère et me racontait qu'il
» n'avait pas besoin d'épargner, puisqu'il n'avait ni
» femme ni enfants, et que le bassa Moustapha de-
» vait, selon la coutume, devenir son héritier... Non-
» obstant les remonstrances que lui faisait son do-
» mestique sur son intempérance, il s'enivrait tous les
» deux jours. Mal lui en prit; car ayant eu une que-
» relle avec son serviteur, l'affaire présenta un tel
» caractère de gravité, que le pauvre Cataborne fut
» mis en prison, condamné à recevoir cent coups de
» bâton sur les fesses et obligé d'aller servir contre le
» roi Bennali pendant six mois. »

Aranda passa alors dans la maison d'un autre Turc, nommé Mahomet-Celibi-Oiga, sur la recommandation de son premier hôte. Il y fut bien traité et dut répondre avec grand détail sur une foule de questions que lui et sa femme ne cessaient de lui adresser sur son pays et sa religion.

Pendant qu'Aranda essayait d'oublier un instant, dans cette captivité assez douce, sa patrie, sa famille

et ses amis, le malheureux Van Caloen était soumis à tous les caprices de deux femmes méchantes, acariâtres et fanatiques.

La grand'mère de Moustapha l'avait relégué dans un misérable logement avec quatre-vingts livres de fer à la jambe.

Six mois s'étaient écoulés, sans nouvelles de Saldens, lorsqu'une lettre datée de Ceuta, apprit enfin à Aranda, que son compagnon d'infortune était arrivé dans cette ville avec les cinq Turcs de Dunkerque, et que l'on n'attendait que sa présence pour effectuer l'échange projeté. Il s'empressa d'en faire part à Van Caloen; mais l'infernale mégère qui le retenait prisonnier prétendit qu'il devait d'abord payer 700 patacons, avant de pouvoir quitter Alger. Van Caloen se moqua d'elle. Elle entra alors dans une si grande colère, qu'elle parvint à obtenir qu'Aranda, qu'elle regardait comme l'instigateur du refus de son esclave, fût aussi amené au palais du bassa, chargé de chaînes et jeté dans une cave avec Van Caloen.

« Quand la nuit fut venue, la vieille nous vint
» trouver : Voyez bien ce que vous faites, dit-elle; le
» navire qui doit vous mener auprès des cinq Turcs,
» partira demain. Si vous tenez à votre liberté, payez
» les 700 patacons; sinon, je vous laisserai crever ici
» comme des chiens. — Vous avez vu la lettre de mon
» père qui ne veut rien payer, s'écria Van Caloen;
» quant à moi, je ne puis rien vous donner; pendez-
» moi, si bon vous semble; mais souvenez-vous que
» Moustapha, votre fils, est au pouvoir de notre
» compagnon Saldens, qui ne souffrira pas que vous
» nous fassiez injure. — A ces mots, la vieille ridée

» devint comme une forcenée, nous menaça de tout
» son courroux et nous quitta... Le lendemain, vers
» l'heure de midi, ayant appris d'une manière cer-
» taine, que son fils était à Ceuta parmi les cinq Turcs
» en question, et que le navire allait partir, la mère
» du bassa ordonna de briser nos chaînes et nous
» pressa cette fois de nous embarquer sans retard. »

Aranda et Van Caloen montèrent enfin sur le navire en partance, le 8 décembre 1641; mais leurs infortunes n'étaient pas encore finies. Deux fois de suite les vents contraires les obligèrent de rentrer à Alger.

Enfin, ils s'embarquèrent une troisième fois, le 14 janvier 1642.

« A peine eûmes-nous quitté le port que le vent nous
» redevint contraire; mais les Turcs s'étant moqués du
» patron parce qu'il était retourné deux fois à Alger,
» ce dernier jura ses grands dieux qu'il accomplirait
» le voyage, dût-il rester un an en mer. — Le huitième
» jour nous fûmes en vue d'Oran, environ à quarante
» lieues d'Alger... Quatre jours plus tard, nous mouil-
» lâmes à Tclemsen pour décharger quelques mar-
» chandises... Nous restâmes trois jours à l'ancre de-
» vant cette ville. Nous nous remîmes enfin en mer.
» Comme plusieurs marchands juifs et mores étaient
» demeurés à Tclemsen, le nombre des passagers
» chrétiens était à peu près égal à celui des passagers
» mahométans... Avant de quitter Alger, nous tous
» esclaves chrétiens, nous avions résolu de nous
» rendre maîtres du navire et de tuer, à l'occasion,
» tous les Turcs... Maintenant la circonstance était
» favorable... Le chef de l'entreprise était un Espa-
» gnol qui dormait sur le tillac avec sept autres escla-

» ves chrétiens, et nous seize, nous couchions en bas
» dans la chambrette de la proue... Malheureusement
» la nuit que nous devions mettre notre projet à exé-
» cution, notre chef négligea de donner le signal, et
» l'affaire manqua. »

Le 9 février, ils aperçurent deux navires hollandais qui arrivaient à voiles déployées de leur côté, et que le patron prit pour des corsaires; mais c'étaient des bâtiments marchands qui trafiquaient avec les côtes barbaresques.

Le 12 du même mois, ils jetèrent l'ancre à une lieue et demie de Tituan.

Ici de nouveaux dangers les attendaient. Une tempête furieuse assaillit le navire; à chaque instant le bâtiment menaçait de se briser contre les rochers. Un naufrage était imminent, lorsqu'un matelot norwégien, nommé Hans Maurus, qui se trouvait parmi les esclaves, essaya de sauver l'équipage par ses habiles manœuvres.

Cependant la tempête augmentait toujours, bien que les Turcs, conformément à leur croyance superstitieuse, eussent dépecé un mouton vivant et jeté les différents quartiers de l'animal aux quatre côtés du navire pour apaiser le vent. A minuit le câble de l'ancre principale se rompit, et l'on vint avertir Aranda et ses compagnons qu'on tenait enfermés dans la chambrette de la proue, qu'ils devaient monter sur le pont et penser à leur dernière heure; le navire toucha peu d'instants après, et nos voyageurs flamands durent chercher leur salut à la nage. Ils atteignirent heureusement le rivage où ils faillirent devenir victimes d'un nouveau danger; car des troupes de bar-

bares ne cessaient de larronner sur les côtes, et ils ne se fussent pas fait faute de dérober ce que les naufragés avaient pu soustraire à la fureur des flots, s'ils avaient été dans les environs. A la pointe du jour, ils vinrent regarder de loin nos malheureux qui étaient transis de froid; mais comme ceux-ci étaient soixante et dix environ et qu'ils faisaient bonne contenance, les brigands n'osèrent approcher. Sur ces entrefaites ceux de Tituan envoyèrent du monde au secours des naufragés et les aidèrent à sauver ce qui était sur le bâtiment.

« Quand on entra dans le vaisseau, on retrouva le » Turc Ali que nous croyions noyé. Il était dans sa » chambre sur la poupe, où il avait découvert un » flacon de *brandevin*, avec lequel il s'était enivré » comme une bête, sans avoir eu la moindre connais- » sance du danger passé... Van Caloen et moi, nous » enfourchâmes le même cheval et arrivâmes vers » midi à Tituan... Un juif qui nous accompagnait » nous procura un logement dans le quartier israélite » de cette ville... Nous y apprîmes, par des frères ré- » dempteurs de l'ordre de la Sainte-Trinité, qui étaient » arrivés de Ceuta, que notre compagnon Remi Sal- » dens, ennuyé d'attendre, était allé à Gibraltar; il » nous faisait écrire qu'il avait envoyé ordre à un » marchand more, nommé Ali-Tegari, de nous comp- » ter 200 patacons, afin que nous pussions rester en » ville et ne dussions point entrer dans la Masmore. »

Nonobstant cette lettre, Aranda et Van Caloen furent renfermés dans cet horrible séjour.

« La Masmore était un souterrain voûté, divisé en » trois parties; celle où nous nous trouvions, avait

» 28 pieds de longueur sur 24 de large. Là étaient
» ordinairement entassés cent soixante et dix esclaves
» chrétiens... La voûte était percée de trois soupiraux
» auxquels était attachée une corde servant à descen-
» dre de l'eau et des vivres aux malheureux prison-
» niers... Ce bouge était empuanti des odeurs les plus
» nauséabondes, et nous étions obligés de coucher
» sur le pavé... La nuit, nous n'avions point de repos;
» car des polissons mores venaient nous jeter des
» pierres et des ordures par les soupiraux. »

Aranda put faire connaître sa triste situation à Remi Saldens, qui était revenu à Ceuta. Il l'engagea secrètement à faire charger de chaînes et à enfermer dans la Masmore de cette ville les cinq Turcs contre lesquels lui et son compagnon devaient être échangés.

Transporté de fureur à cette nouvelle, Saldens, qui était d'un caractère farouche et brusque, eût mis les cinq Turcs à mort sans l'intervention de deux coreligionnaires de ceux-ci, qui s'engagèrent à faire sortir Aranda et Van Caloen de prison. Il feignit de refuser. On en référa au gouverneur de Ceuta, le marquis de Miranda, qui écrivit aussitôt au gouverneur de Tituan de lui envoyer avec la première *cafila* ou caravane, deux chrétiens, nommés Jean-Baptiste Van Caloen et Emmanuel de Aranda, lui promettant, à l'arrivée de ceux-ci, de donner la liberté aux cinq Turcs, nommés Moustapha-Jugles, Ibrahim-Arrais, Ali-Tagarini, Rodes-Moustapha et Moustapha-Oiga, qui étaient détenus à Ceuta.

Un juif fut chargé de la mission, et le même soir nos malheureux captifs purent quitter l'horrible Masmore. Ils s'achetèrent un manteau blanc ou bournous

et un bonnet rouge, qui était le costume des chrétiens rendus à la liberté.

Le 23 mars 1642, ils partirent de Tituan avec Philippe de Cerf et quelques autres esclaves chrétiens, pour se rendre à Ceuta.

« La nuit étant venue, nous descendîmes de cheval » en pleine campagne; trois ou quatre Turcs cou- » pèrent du bois et allumèrent un grand feu. Tout le » monde se mit autour et mangea ce qu'il avait ap- » porté... Nous invitâmes quelques principaux Turcs » à prendre leur part de deux poulets accommodés » avec du poivre et du sel, et d'un grand pot plein de » vin dont nous nous étions munis... Ils refusèrent » prétextant que les poulets avaient été tués par des » chrétiens... Nous nous couchâmes ensuite et dor- » mîmes autour de ce feu... »

Arrivés à deux portées de mousquet de Ceuta, un envoyé more défendit à Aranda et à Van Caloen d'avancer, disant que c'était à cet endroit que devait avoir lieu l'échange des cinq Turcs.

« Nous étions là à nous morfondre dans une longue » attente, lorsque, entre les trois et quatre heures de » l'après-midi, nous vîmes la porte de la ville s'ouvrir » et le pont-levis s'abaisser; une troupe de trente ca- » valiers, armés à la moresque, s'avança pour recon- » naître la campagne; l'un d'eux qui devançait ses » compagnons, mit son bonnet sur sa lance pour an- » noncer qu'il n'y avait aucune embuscade... Peu » après sortit une troupe de 150 hommes d'infante- » rie, qui alla se placer entre la ville et les cavaliers; » enfin nous aperçûmes une bande de cent esclaves » turcs et mores, chargés chacun de deux pesantes

» chaînes de fer, et portant un grand pot sur le dos,
» qu'ils allaient remplir à cet endroit d'eau de fontaine, cérémonie qui se faisait avec cet appareil militaire deux ou trois fois par semaine pour éviter toute surprise de la part des barbares. »

Remi Saldens vint enfin chercher Aranda et Van Caloen; nous n'essayerons point de décrire ici quelle fut la joie de nos deux voyageurs; en revoyant leur compatriote, ils croyaient presque retrouver leur patrie.

Arrivés à Ceuta, ils allèrent baiser les mains au gouverneur Miranda, homme d'une haute droiture, « qui entendait son fait touchant ce qu'il était obligé quand il avait donné sa parole à un gouverneur mahométan, et qui se moquait de ceux qui enseignaient qu'on n'est pas forcé de tenir sa parole à gens d'autres religions et sectes. »

Ils allèrent aussi saluer les cinq Turcs, dont la délivrance était retardée jusque après l'arrivée d'un navire marchand qu'on attendait de Tanger. Ils les invitèrent à venir dans leur hôtellerie et les traitèrent joyeusement. Le lendemain, en gens qui n'oublient point les bienfaits de la Providence, Aranda et Van Caloen allèrent faire leurs dévotions en l'église majeure de Ceuta et rendirent visite à l'évêque de cette ville qui les combla de bénédictions.

Huit jours après, ils étaient à Gibraltar, d'où ils partirent à cheval pour Cadix, toujours vêtus de leur bournous blanc, ce qui fut cause que sur la route plus d'un Espagnol, qui avait quelque membre de sa famille prisonnier à Alger, venait leur demander des nouvelles ou des lettres.

« Saldens s'en alla avec son vieux maître, le mar-
» quis de Solero, à l'armée de Catalogne; nous nous
» rendîmes de Madrid à Saint-Sébastien en Biscaye,
» traversâmes la France, et après un court séjour à
» Paris, nous nous embarquâmes à Rouen pour Dou-
» vres, d'où un paquebot nous transporta à Dun-
» kerque. »

Aranda rentra à Bruges, sa ville natale, le 20 août 1642.

« Ainsi donc, dit-il en terminant cette narration
» qui n'est pas sans charme et sans originalité, je me
» sentis très-aise de voir les clochers de ma chère pa-
» trie, à laquelle j'avais mille et mille fois envoyé mes
» souhaits et mes soupirs... »

Il retrouva toute sa famille en bonne santé; on était parvenu à cacher à sa vieille mère la captivité qu'il avait subie à Alger. « Mais comme vous avez appris,
» par le cours de mon voyage, que le deuil et la tris-
» tesse sont l'ombre de la joie et du contentement,
» ainsi vous pourrez encore le savoir ici; car peu de
» jours après mon retour, mon beau-frère et ma très-
» chère mère finirent leurs jours! »

Les aventures d'Aranda firent grand bruit et lui valurent la protection de quelques hommes puissants (1), qui lui procurèrent peu de temps après son retour, la place d'auditeur militaire du quartier du Franc de Bruges. Il mourut, âgé de plus de quatre-vingts ans, à la fin du XVIIe siècle.

Sa relation fut publiée pour la première fois à Bruxelles, en 1656, avec un joli portrait gravé. Elle

(1) De Reiffenberg, cité, p. 278.

parut ensuite en latin, à La Haye, en 1657; en français, à Paris, en 1657 et 1665; en flamand, à La Haye, en 1682, et en anglais, à Londres, en 1666.

Aranda donna encore au public, en 1668, un livre intitulé : *Histoires morales et divertissantes,* et des poésies flamandes, sous le titre de : *Den leerenden lacchenden waerzegger* (1).

L'édition de sa relation que nous avons sous les yeux est suivie d'un traité sur l'antiquité de la ville d'Alger, et d'un recueil d'anecdotes curieuses, intitulé : *Relations particulières du sieur Emmanuel d'Aranda durant son esclavage;* elles sont au nombre de trente-sept et complètent la relation du voyageur brugeois.

Nous avons commencé cette notice en parlant de Bernard de Aranda, frère de celui qui fut captif à Alger.

Nous serions incomplet si nous ne disions que ce Bernard de Aranda a aussi voyagé, et qu'il mérite d'être placé parmi les diplomates belges les plus distingués des derniers siècles.

Il naquit à Bruges, en 1608. Fort jeune encore, il s'engagea au service de Christiern IV, roi de Danemark. Peu après, il fut envoyé par ce dernier, avec le comte d'Ulfeld, en ambassade auprès du roi de France. Il fut chargé ensuite de se rendre à la cour de l'empereur Ferdinand III, pour demander son appui contre les ennemis qui menaçaient d'envahir le Danemark; il prit son chemin par la Pologne, conduisit sa mission à bonne fin et fut comblé d'honneurs par l'Empereur.

(1) De Reiffenberg, cité, p. 280.

A la mort du roi Christiern, Bernard de Aranda quitta ce royaume pour se soustraire aux troubles qu'y fit éclater le gouvernement tyrannique du roi Frédéric. Il revint à Bruges et partit en 1650 pour l'Italie dont il visita toutes les parties en compagnie de deux peintres Brugeois. Il revint malade de cette contrée, se rendit à Hambourg pour s'y faire traiter par un médecin qu'il connaissait, et alla s'éteindre à Cronstadt, entre les bras de son ancien ami, le comte Ulfeld, qu'il avait absolument voulu revoir avant de mourir.

C'était un homme de grand cœur, protecteur éclairé des arts, qui savait plusieurs langues et qui semblait né pour passer sa vie dans les cours (1).

La devise de cette famille était :

Virtus aranda,

jeu de mots parfaitement en harmonie avec les qualités éminentes qui distinguèrent les différents membres de cette maison, dont le nom se trouve, pendant deux siècles, mêlé aux fastes consulaires et ecclésiastiques de la ville de Bruges.

(1) Nous devons ces renseignements sur Bernard de Aranda à M. Van Damme-Bernier de Furnes, qui compte les deux frères Aranda parmi ses ancêtres.

BERNARDIN SURIUS [1].

(TERRE SAINTE, 1644-1647).

Bernardin Surius, dont nous allons analyser le voyage, naquit à Ruremonde vers la fin du XVIe siècle.

Fort jeune encore, il embrassa la vie monastique. Il entra dans l'ordre des Récollets et exerça dans la province de la basse Allemagne, à laquelle il appartenait comme Belge, les fonctions de prédicateur, de maître de novices et de gardien de différents couvents.

Au moment où il partit pour la terre sainte, il résidait dans le couvent de Bootendael, près de Bruxelles.

Il raconte lui-même, au début de sa narration, qu'il y avait plus de trente ans qu'il avait nourri l'espoir de visiter les lieux témoins de la mort du Sauveur. Il fit enfin part de son désir au père provincial de son ordre, qui le renvoya au père Marchant, alors commissaire général des récollets aux Pays-Bas. Celui-ci lui accorda l'autorisation d'entreprendre ce voyage, par lettres datées du 12 mars 1644.

« Après avoir célébré les fêtes de Pâques dans » notre couvent de Bootendael, dit-il, situé à une

(1) PAQUOT, cité, t. IV, p. 69.

» lieue de Bruxelles, dans un bois écarté du monde et » propre à y recueillir les fruits d'une douce solitude, » je suis parti le 25 avril 1644, avec frère Philippe » Sinceliers, portier dudit lieu, qui, passé quelques » années, étant à Rome, avait désiré obtenir la per- » mission du très-révérend père général d'accomplir » le même pèlerinage. »

Ils passèrent la première nuit à Hal et se dirigèrent le lendemain vers la France, pays que les dernières guerres avaient livré à la désolation.

« Les places frontières, tant des Pays-Bas que de » la France, étaient entièrement ruinées, les églises » brûlées, les châteaux détruits, les villages aban- » donnés. »

A peine ont-ils mis le pied dans ce royaume qu'ils sont arrêtés et renfermés pendant vingt-quatre heures dans la forteresse de la Chapelle, non loin d'Avesnes, sous prétexte qu'ils étaient peut-être des espions du roi d'Espagne.

Ils arrivent à Paris le 3 mai, y passent quelques jours et se rendent, par Châlons, Lyon et Avignon, à Marseille; ici ils s'embarquent pour Gênes, où un négociant d'Anvers, nommé Van Hansens, leur fait l'accueil « d'un cœur libéral et belgeois. »

Surius parcourt ensuite assez rapidement le nord de l'Italie. Jusqu'ici il se contente de nous donner des détails fort peu récréatifs sur les couvents de son ordre où il séjourna; il parle longuement des différentes reliques qui lui ont été montrées et des saints qui ont illustré les différentes villes qu'il visite.

Le 14 août, il pénètre enfin dans la capitale de la chrétienté. La description qu'il nous donne de Rome

se ressent du but pieux de son voyage; les églises et les chapelles avec les souvenirs religieux qu'elles reveillent en lui, occupent seules son attention.

Après un séjour de six semaines dans la ville sainte, il reçut licence du commissaire général de la province d'Italie de se rendre à Jérusalem, sous la condition d'y rester trois ans avec son compagnon pour le service des catholiques.

Il partit de Rome le 22 septembre, après avoir assisté aux fêtes buyantes données à l'occasion de l'élection du nouveau pape Innocent X.

Il se dirigea ensuite par Fondi et Terracine vers Naples. A Gaète, Philippe Cornelis, de Maeseyck, consul des nations étrangères, lui procura une barque à cinq rames qui le conduisit à Naples.

Il consacre quelques jours à voir cette ville en grand détail; mais notre voyageur ne s'y préoccupe guère que des établissements monastiques qu'il y trouve. Il finit cependant sa description en parlant de la haute considération dont y jouissaient quelques riches négociants des Pays-Bas, entre autres Gaspar Roomer, d'Anvers, Pierre Coninck et son frère, et Henri Volsem, de Bruxelles; ces derniers les conduisirent jusqu'à Niceta, où Surius et son compagnon s'embarquèrent sur un vaisseau hollandais qui faisait voile vers la Pouille.

Ils virent successivement Messines, Catane et Syracuse.

Les vents contraires les retinrent pendant plus d'un mois à Malte; ils ne purent quitter cette île que le 8 décembre sur une galère où il y avait de nombreux passagers de tous pays et de tous rangs; le bâtiment

était gouverné par des gens parfaitement experts, mais « touchant les viandes et boissons, ils étaient assez » grossiers pour des artisans et des laboureurs, et non » pas pour des gens malades de mer, qui à grande » peine pouvaient supporter les viandes les plus déli- » cates; on mange, les deux ou trois premiers jours, » quelque pain et viandes fraîches, lesquels finis, on » se sert de biscuit, de poissons salés, légumes, fèves » pelées, lentilles, riz, accommodés avec un peu d'eau » et de l'huile »

Les îles de Candie et de Chypre lui fournissent des descriptions qui n'offrent rien de nouveau, quand on a lu celles des voyageurs qui l'ont précédé.

Le 23 décembre, il arrive à Sidon, où, selon lui, les chrétiens ne vivaient en sûreté que grâce à la considération dont y jouissaient le consul de France et quelques négociants étrangers.

Surius consacre plusieurs chapitres à la description des différentes sectes religieuses qu'il trouva en terre sainte.

Voici ce qu'il dit, entre autres, des Maronites :

« Entre toutes les nations orientales, il n'y a que » celle des Maronites qui soit unie à l'Église romaine » et qui reconnaisse le pape pour son chef universel.... » Leur nom leur vient de Maron, un saint prêtre de » leur nation... Bien qu'après ils se soient séparés » de la vraie religion, tenant le parti des monothé- » lites, ils furent retirés de cette erreur et réunis à » l'Église romaine... par la diligence du révérend père » Griffon, Flamand de nation, de la famille de Jérusa- » lem, et de l'ordre de Saint-François, lequel fut créé, » par le pape Calixte III, évêque du mont Liban, où

» il mourut saintement en l'année 1475... Les Maronites sont sujets du Grand Turc et sont maintenant » sous le gouvernement du bassa de Tripoli... ils » n'ont pas d'autre juge que leur patriarche, qui a » ordinairement sous lui six ou sept évêques Maronites de nation. Le mont Liban, qui est entièrement » habité par eux, a plus de quarante monastères... Il y » a près de quinze mille Maronites capables de porter » les armes; il sont répartis dans une soixantaine de » villages, tant au sommet qu'au pied du Liban; il y » a en outre quatre cents villages, tant en Syrie qu'en » Phénicie et en Galilée, où réside un curé ou religieux » maronite qui dessert la paroisse... Pour pouvoir » vivre selon la loi de Jésus-Christ, chaque Maronite, à » partir de l'âge de quinze ans, paye douze florins par » an au bassa de Tripoli; les femmes sont exemptes » de cet impôt. Les Maronites sont bons, pieux, » simples dans leurs paroles, d'humeur joyeuse, polis » dans leur conversation et de mœurs austères. Les » femmes, qui sont généralement fort belles, ont beaucoup de pudeur et fuient la société des hommes. » Dans tout le mont Liban on ne trouve pas une seule » fille de mauvaise vie.

» Leurs cérémonies religieuses ont lieu en langue » syriaque... Elles diffèrent en divers points de celles » usitées dans l'Église latine... Ainsi, par exemple, en » carême les prêtres n'y célèbrent la messe qu'à cinq » heures du soir; on chante ensuite les vêpres, et » puis on va déjeuner... Les enfants ne sont baptisés » que le trentième ou quarantième jour après leur » naissance... on les plonge tout nus dans l'eau et on » les lave avec du savon d'Espagne... Quant aux ma-

» riages, les amis des deux partis étant d'accord, ils
» font donner entre les enfants parole de mariage dès
» l'âge de neuf ou dix ans; puis les fiancés ne se voient
» plus jusqu'à ce qu'ils aient atteint douze ans, époque
» à laquelle ils se marient... Alors le futur époux, ac-
» compagné de ses plus proches amis, qui portent
» chacun un cierge allumé dans la main, s'en va dans
» la maison de la future avec grand bruit de voix,
» tambours et flûtes; on se rend à l'église et, les céré-
» monies nuptiales achevées, l'époux et ses amis se
» rendent dans un quartier séparé de la mariée, où ils
» se réjouissent encore pendant quelques jours. »

Au dire de Surius, les Maronites observaient aussi pour leurs funérailles une foule de cérémonies singulières. Ainsi que cela se pratique encore chez nous, surtout parmi les villageois, il y avait toujours un splendide banquet qui suivait le service funèbre. A ce repas, un prêtre encensait d'abord les convives et ensuite les mets; puis on chantait les grâces en langue syriaque. Mais, au rebours de nos dîners de funérailles, on n'y buvait point de vin, afin qu'on ne fût point distrait de la pensée qui devait dominer dans ces tristes circonstances.

Notre voyageur assista, à Damas, à un semblable repas.

A propos des Abyssins, voici ce qu'il dit du royaume du prêtre Jean :

« Les Abyssins sont venus d'Abyssinie, qui est un
» pays d'Éthiopie et du pays du prêtre Jean, mot
» corrompu qui tire son origine de *pharas ta Jan*,
» c'est-à-dire, *Lion sur cheval*, parce que le souverain
» de cette contrée se prétend au-dessus de tous les

» rois de l'Afrique, comme le lion est au-dessus de
» tous les animaux; il prend le nom de Lion, parce
» qu'il se dit être issu de Lion, de la lignée de Judas...
» Ce prêtre Jean était jadis seul roi d'Éthiopie, avant
» que les Ottomans eussent raccourci ses ailes et di-
» minué son arrogance. »

Nous ne savons si cette interprétation est la véritable, mais nous la citons ici pour la singularité du fait. Il est curieux de comparer entre elles les différentes assertions que les voyageurs ont émises sur le prêtre Jean, à partir de Guillaume de Rubruquis.

Surius s'occupe ensuite de réfuter Mahomet et le Coran, et, comme on le pense bien, il n'oublie point les invectives usitées contre le saint prophète.

Les chapitres qu'il consacre à la domination, aux mœurs, aux usages, à la vie intime des Turcs, valent mieux; ils attestent chez l'auteur un esprit d'observation qui n'est pas sans intérêt.

Notre voyageur profite de son séjour à Sidon pour aller visiter Beyrouth. Il se rend ensuite à Tyr (Sour) et à Saint-Jean-d'Acre; dans cette dernière ville, il reçoit le plus généreux accueil du consul hollandais, Abraham Libergh, qui lui procure un guide sûr pour le conduire à Nazareth.

Le deuxième livre de la relation de Surius s'ouvre par la description générale de la terre sainte.

Notre voyageur résida à Nazareth jusqu'au 11 février 1646 et s'en alla visiter, pendant ce temps, les lieux environnants et entre autres le mont Tabor, en compagnie de frère Michel, d'Anvers, et de quelques autres religieux.

Il se rend ensuite à Damas, où il reste pendant un

an pour donner des soins spirituels aux catholiques.

Il reçoit enfin l'ordre d'aller séjourner de nouveau à Nazareth, pour y occuper les fonctions de pénitencier du pape.

Il y rencontre un Flamand, nommé Corembeek, qui se rend en pèlerinage à Jérusalem.

Les Turcs ayant pillé le couvent où il demeurait, Surius est appelé à Jérusalem, comble de tous ses vœux.

Il arriva dans cette ville le 2 mai 1646.

Nous faisons grâce aux lecteurs des détails qu'il nous fournit sur la ville sainte; ils ne sont que la répétition de ce qu'en ont dit ses devanciers.

Le 20 juillet de la même année, il fut investi de la dignité de président du Saint-Sépulcre, qu'il conserva pendant quatre mois.

Vers la fin du mois de décembre 1646, le curé gardien de l'ordre, résolut de l'envoyer en députation à la congrégation *de Fide propaganda*, à Rome, pour y traiter de plusieurs affaires importantes concernant la terre sainte.

Il quitta Jérusalem le 2 janvier 1647, avec un truchement nommé Benjamin, qui était chargé de le conduire à Nazareth, lui et ses compagnons, à savoir, entre autres, un religieux flamand, nommé Hilaire, un frère natif de Rome, appelé Barthélemy, etc., etc.

La commission que Surius reçut en cette circonstance était conçue dans les termes les plus honorables pour lui; le père gardien y louait sa vie pure, l'austérité de ses mœurs, son zèle religieux, sa haute prudence; personne, y disait-il, mieux que ce moine ne pouvait représenter aux cardinaux l'état d'oppres-

sion et de misère dans lequel gémissait la Palestine sous la domination des mécréants.

Il lui permettait en même temps, après l'accomplissement de sa mission, de se rendre dans sa patrie.

Ici commence le deuxième livre de la relation de Surius; il est intitulé : *le Pèlerin retournant;* il contient la description de tout ce qu'il vit pendant les six mois dont il eut besoin pour rentrer dans les Pays-Bas.

Parmi les aventures qu'il raconte, nous citerons la suivante, qui peut servir d'appendice aux anecdotes rapportées par Aranda et Gramaye.

« Le 6 février, comme nous étions en vue des côtes
» de Sicile, nous aperçûmes à la pointe du jour trois
» grands vaisseaux turcs, qui venaient à force de
» rames sur nous. Voyant devant nous la mort ou
» l'esclavage, nous étions en grande angoisse... Il y
» avait à peine trois jours que ces bâtiments étaient
» sortis d'Alger, avec soixante et quinze pièces de
» canon et quatre cent vingt-cinq hommes d'équi-
» page... Nous n'avions que trente hommes et quatre
» pièces d'artillerie... Nos officiers nous engagèrent
» de prier pour conjurer le danger, ce que nous
» fîmes, y ajoutant plusieurs exorcismes, *pour em-*
» *pêcher les sortiléges et magies de ces Turcs, car ils ont*
» *ordinairement le vent à leur souhait par enchante-*
» *ment diabolique...* Un petit vent favorable se leva
» heureusement et poussa notre vaisseau à travers
» ceux des Turcs, qui allaient fondre sur nous. »

Arrivés sous le canon d'un petit fort de la côte où commandait un gouverneur espagnol, celui-ci les menaça de les couler à fond, s'ils ne se hâtaient de

retourner en mer, attendu que, venant du Levant, ils étaient censés être infectés de la peste. — Le vaisseau manœuvra toute la nuit pour échapper aux corsaires, et put le lendemain continuer le voyage sans autre péril.

Surius arrive à Rome, le 17 mars 1647, et y accomplit la mission dont il avait été chargé à Jérusalem. Il se rend de là à Venise, où Juste Van Eyck, d'Anvers, lui fait les honneurs de la ville. Il revient ensuite dans les Pays-Bas, par le Tyrol et la Bavière.

Il atteignit Bruxelles le 30 juin 1647, après une absence de trois ans, deux mois et seize jours.

Sa relation est terminée par les différentes mesures que le pèlerin doit prendre avant d'entreprendre le voyage de la terre sainte.

Le Voyage de Surius, qui semble écrit avec beaucoup de bonne foi, obtint un succès remarquable; il en existe plusieurs éditions, tant en français qu'en flamand. Celle que nous avons suivie est en français : elle parut à Bruxelles, en 1666, chez F. Foppens; elle porte pour titre : *Le Pieux pèlerin ou Voyage de Jérusalem, divisé en trois livres, contenant la description topographique de plusieurs royaumes, pais, villes, nations estrangères, nommément des quatorse religions orientales, leurs mœurs et humeurs, tant en matière de religion que de civile conversation, etc. Joinct un discours de l'Alcoran et un traicté de la cité de Jérusalem et de tous les saincts lieux de la Palestine. Le tout remarqué et recueilli par le révérend père Bernardin Surius, récollect, président du Saint-Sépulcre et commissaire de la terre sainte, ès années* 1644, 1645, 1646 *et* 1647, in-4°, avec frontispice.

Sous le portrait gravé, qui se trouve à la page 1, et où Surius est représenté en costume de religieux, on lit :

Veux-tu contempler la Palestine et les saincts lieux,
Père Surius t'y conduit en son livre pieux.

ANTOINE GONSALÈS.

(TERRE SAINTE, ÉGYPTE, 1665-1668.)

Hierusalemsche reyse van den Eerw. pater P. Antonius Gonsales (1) : tel est le titre sous lequel le récollet Gonsalès publia le voyage qu'il fit en terre sainte de 1665 à 1668, et qu'il dédia, à son retour, à Eugène d'Allamont, neuvième évêque de Gand.

C'est la relation la plus volumineuse que nous ayons encore eu à analyser jusqu'ici ; les deux parties dont elle se compose n'ont pas moins de 1320 pages d'une impression très-compacte, in-4°. Elle se distingue de celle de ses devanciers qui ont visité les mêmes pays, par une description plus détaillée non-seulement de la Palestine, mais des contrées qu'il parcourut avant d'y arriver. Les quarante premiers chapitres renferment des détails qui ne sont pas sans intérêt sur les villes de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Sicile, qu'il visita sur sa route.

Gonsalès était natif de Malines, et appartenait au

(1) Antwerpen, 1673, in-4°, avec planches.

même ordre et au même couvent que Bernardin Surius.

Après avoir reçu licence du général des récollets, Michel-Ange de Sambuca, pour entreprendre le voyage de la terre sainte, il alla faire une visite aux religieux de Bootendael, près de Bruxelles, et partit de cette dernière ville le 16 juin 1664 avec le P. Van Ballaer, qui parcourut toute la Palestine avec lui et qui devint président de l'hospice de Rama, où il résida pendant plusieurs années.

Il prit la route de l'Allemagne, parcourut le nord de l'Italie, fit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette et arriva à Rome le 10 septembre suivant.

Il alla se loger chez son cousin germain, frère François Sanguessa, dans un quartier bâti aux frais des provinces des Pays-Bas pour l'envoyé de ces contrées auprès du saint-siége.

Il visita ensuite le royaume de Naples et la Sicile, et s'embarqua enfin à Messines pour sa destination.

Il arriva avec ses compagnons de voyage à Jaffa le 10 février 1665, non sans avoir manqué plusieurs fois, pendant le trajet, de périr en mer par suite de tempêtes, ou de tomber entre les mains des corsaires barbaresques.

Ici se termine le premier livre de la relation. — Dans le second se trouve la description complète de la terre sainte, où Gonsalès résida jusqu'à la fin de l'année 1668. Le voyageur y répète, avec plus de prolixité, tout ce qu'ont dit Vanderlinden, Surius et d'autres; chaque chapitre est suivi d'une leçon morale dans le style de l'époque. Nous reconnaissons cependant qu'on trouve dans cette partie de la rela-

tion beaucoup plus de particularités intéressantes pour l'histoire que dans les publications de ses devanciers. Il passe en revue toute l'histoire de cette contrée célèbre, tous les souvenirs sacrés qui s'y rattachent, toutes les cérémonies religieuses usitées à Jérusalem et lieux environnants; rien n'est oublié. Pour donner une idée de sa narration, nous reproduisons ici ce qu'il dit des cérémonies des derviches dont il visita le couvent à Jérusalem.

« Non loin du palais d'Hérode on gravit un monti-
» cule, couronné par une belle mosquée à laquelle est
» annexée une sorte de couvent, où on reçoit, comme
» dans une école, les jeunes Turcs qui veulent deve-
» nir moines; les élèves sont au nombre de huit ou
» dix, ils sont dressés comme de jeunes chevaux aux-
» quels on fait faire l'exercice du manége..... Comme
» nous, ils ne peuvent se marier, c'est pourquoi ils
» éprouvent une certaine affection pour nos reli-
» gieux..... Leurs offices ont lieu avec de bizarres cé-
» rémonies. Ils commencent la prière en s'inclinant;
» puis ils se relèvent, se passent les mains sur les
» yeux et sur les oreilles, les placent sur les épaules,
» la paume tournée vers le ciel, s'agenouillent de
» temps à autre et se prosternent le front contre
» terre..... Un vieillard lit un passage du Coran et
» fait ensuite un petit sermon..... Deux musiciens
» placés sur une espèce de jubé jouent de la flûte et
» du tambour, et quatre des plus vieux *moines* par-
» courent, en tournant sur eux-mêmes, un cercle
» formé de marbres de plusieurs couleurs dans le
» pavement au milieu de la mosquée..... Ils tournent
» ainsi pendant plus d'un quart d'heure avec une

» telle rapidité que leur jupon, enflé par le vent, » forme une espèce de cloche, dont leurs jambes » semblent être les battants..... Ces évolutions ont » lieu à trois différentes reprises. »

Le 21 août 1665, Gonsalès fut nommé gardien du couvent de Bethléem. Cette circonstance l'obligea de quitter bien à regret la ville de Jérusalem; mais elle lui fournit en même temps l'occasion de visiter en détail les environs de cette cité célèbre.

Dans le deuxième livre notre voyageur s'occupe de la Syrie et de ses principales villes.

Dans l'intervalle il alla remplir au Caire les fonctions de curé et de chapelain du consul de France en Égypte.

Rappelé à la fin du mois d'août 1666 à Jérusalem, il arriva dans cette ville après un voyage de vingt-deux jours, et fut envoyé à Tripoli en qualité de président de l'hospice qui se trouvait dans cette ville. Celle-ci était alors fort tombée en décadence; les négociants français et néerlandais l'avaient presque tous abandonnée à cause de la tyrannie qu'y avait exercée le dernier bassa.

« Nous avons ici, dit-il, une belle et agréable rési- » dence avec une dizaine de chambres..... Du haut » de la terrasse on a une vue sur la mer et on décou- » vre toute la ville..... Nous avons un spacieux jardin » où j'ai remarqué que la vigne porte des fruits mûrs » depuis le mois de juin jusqu'à la Noël..... J'ai vu » ici pour la première fois, le 4 mai 1667, des pois- » sons volants, ayant les uns deux, les autres quatre » ailes, qui sont minces et polies comme des feuilles » de parchemin. »

Ce qu'il dit ensuite du Liban et des Maronites semble emprunté mot pour mot à Surius. Dans une excursion qu'il fit à Alep pour les affaires des catholiques, il eut occasion de voir un grand nombre de marchands français et hollandais qui résidaient dans cette ville.

Une lettre datée du 3 du mois d'août 1667 lui intima l'ordre de se rendre de nouveau à Jérusalem, ce qui combla notre Gonsalès de joie.

Il prit son chemin par Damas et Sidon, mais une grave indisposition le força de séjourner ici et de laisser partir la caravane dont il faisait partie.

Arrivé à Jérusalem, Gonsalès reçut à peu près la mission qui avait été donnée vingt ans auparavant à Surius; il fut chargé de se rendre à Rome pour les affaires de la terre sainte.

Il s'embarqua à Jaffa le 12 février 1668 et arriva le lendemain à huit heures du matin à Saint-Jean-d'Acre, où il trouva deux compatriotes, Baudouin Breyel et Jean Strypen, d'Anvers, qui se rendaient en pèlerinage en terre sainte. Il alla visiter avec eux la ville de Nazareth, qui était alors un repaire de brigands, comme l'avait attesté un autre de ses compatriotes, Guillaume Borrekens d'Anvers, qui avait fait ce voyage en 1665.

Nous ferons remarquer ici que le nombre des religieux belges qui se trouvaient à cette époque en terre sainte était extrêmement considérable; Gonsalès en cite au moins une vingtaine. Tous étaient, poursuit-il, des hommes d'un grand savoir et doués d'une énergie peu commune.

Le quatrième livre de sa relation est consacré à la

description de l'Égypte; il la rédigea pendant le temps qu'il passa au Caire en qualité de curé et de chapelain en 1665 et 1666, ainsi que nous l'avons vu plus haut. — Le Nil, les pyramides, le sphynx, les momies, le pèlerinage de la Mecque occupent la plus grande partie de ce livre. Quelques chapitres intéressants traitent en grand détail de l'état politique et militaire de l'Égypte; de ses revenus, de son administration, du mariage, du costume, des mœurs, du commerce, de la religion des Turcs, de leur manière de rendre la justice; des gravures représentent le supplice du pal et d'autres punitions tout aussi horribles. Sans être neuves, ces particularités, racontées avec simplicité, ne laissent pas que d'offrir une lecture attachante. On voit que l'auteur a été mis à même de voir tout ce qu'il décrit; il est en général sobre d'invectives et d'exagération, quand il parle des peuples qui ne professent point sa religion : c'est un mérite rare dans les écrits de cette espèce.

Nous empruntons à sa relation les passages suivants, relatifs aux Arabes et aux Cophtes.

« Les Arabes et les Maures qu'on trouve en Égypte » diffèrent peu, pour ce qui regarde l'exercice du » culte, des autres mahométans. Cependant il y a peu » de sympathie entre eux et les Turcs, parce que » ceux-ci les excluent de toutes fonctions publiques... » Les Arabes sont répandus par toute l'Afrique et » l'Asie; ils ne vivent en général que de rapine. Ils » résident ordinairement dans les montagnes et mè» nent une vie nomade avec leurs femmes, leurs en» fants, leurs bestiaux et leur bagage..... Ceux qui » habitent l'Égypte parcourent les déserts pour dé-

» valiser les passants; ils sont méchants et toujours
» prêts à faire le mal; doués d'une énergie peu com-
» mune, ils endurent les plus affreux tourments avec
» un calme inébranlable..... Il y en a qui, après avoir
» été empalés, vivent encore pendant plusieurs jours.
» On me raconta qu'un de ces misérables qui avait
» été soumis à ce supplice avait encore, quoique
» moitié mourant, fumé une pipe de tabac qu'on lui
» avait introduit dans la bouche..... Dix-huit avaient
» été condamnés au pal, ils se rendirent gaiement au
» lieu où la justice devait avoir lieu, emportant eux-
» mêmes sur les épaules l'instrument de leur sup-
» plice..... Leur nourriture est détestable, leur pain
» est mal cuit sous la cendre, leur viande est presque
» crue..... Ils ne boivent que de l'eau qu'ils puisent
» dans le Nil ou dans quelque citerne malsaine et
» puante. Malgré cette vie de privations, ils jouissent
» de la santé la plus robuste..... Ils se réunissent
» quelquefois à cheval au nombre de quatre ou cinq
» mille, et parcourent ainsi le pays, s'imposant la plus
» dure abstinence..... On en trouve cependant parmi
» eux qui ne se livrent point au vol et qui, pendant
» la moisson, travaillent avec un courage à toute
» épreuve..... Vers cette époque ils arrivent avec leurs
» tentes aux environs de Damiette et du Caire et ne
» demandent que de l'ouvrage pour un petit salaire.

» La langue arabe est difficile à comprendre; on
» l'apprend plus aisément par la conversation que
» par des livres. Il y a de nos religieux qui parlaient
» parfaitement cette langue, rien que par l'usage, au
» bout de deux ou trois ans..... Les sons en géné-
» ral sont gutturaux, aussi je crois que les corbeaux

» apprendraient aisément l'arabe, si on les y exerçait.
» Les petits perroquets verts qu'on trouve en abon-
» dance au Caire, prononcent si parfaitement les mots
» de cet idiome, qu'on croit entendre parler des
» hommes. »

Voici ce qu'il rapporte des Cophtes :

« Il y a beaucoup de Cophtes en Égypte ; ils ont
» dans tout le pays un grand nombre de couvents
» d'hommes et de femmes..... Ils reconnaissent le
» pape de Rome, ainsi que le font les Maronites.....
» La circoncision a lieu chez eux aussi bien pour les
» garçons que pour les filles..... Aussitôt que les en-
» fants sont baptisés, ils leur donnent la communion
» sous les deux espèces; cela a lieu avec une grande
» cérémonie, et l'on crie au néophyte : *Maintenant*
» *que vous êtes chevalier du Christ, combattez vaillam-*
» *ment pour sa sainte religion*..... Les prêtres sont de
» pauvres hères qui n'ont fait aucune étude..... Leurs
» revenus sont insignifiants; pour cinq ou six pata-
» cons, ils sont obligés de célébrer la messe pendant
» toute l'année. — Ils sont autorisés à se marier;
» mais une fois veufs, ils ne peuvent convoler en se-
» condes noces..... Comme il n'y a pas d'imprimeries
» en Égypte, il y a plusieurs de ces prêtres qui
» gagnent la vie en faisant des manuscrits; c'est ainsi
» qu'en copiant souvent la Bible et d'autres livres
» saints, ils arrivent à avoir quelques connaissances
» en théologie..... Les Cophtes observent plusieurs
» jeûnes pendant l'année. Pendant le grand carême
» ils ne mangent ni viandes ni poissons;... ils ne
» prennent leur repas qu'après le coucher du soleil...
» Au lieu de se livrer aux plaisirs du carnaval, comme

» nos catholiques, ils se préparent au carême par dix
» jours d'abstinence et de privations .... Comme les
» Cophtes n'ont pas l'habitude de prêcher, plusieurs
» de nos religieux sont envoyés ici par la Congréga-
» tion de la propagation de la foi pour faire des
» sermons..... Ils ne se marient point avec des gens
» d'autre religion..... Le mariage se célèbre chez eux
» de la manière suivante : Après les cérémonies reli-
» gieuses, le peuple qui est dans l'église est aspergé
» avec de l'eau de rose; le repas de noces a lieu dans
» l'église même; puis on prend des sorbets et du
» café, et l'on fume du tabac..... Pour avoir le droit
» de congédier leur femme quand ils le veulent, il y
» a des Cophtes qui se marient aussi devant le cadi,
» afin que leur union obtienne ainsi une sanction
» civile..... Ils prient à peu près à la façon des Turcs,
» à l'exception qu'ils se tournent toujours vers
» l'orient et qu'ils font souvent le signe de la croix. »

Gonsalès raconte, dans le cinquième livre, comment il revint dans sa patrie par l'île de Chypre, la Sicile et le nord de l'Italie. Il consacre en passant un long chapitre au lazaret de Livourne, où il fut obligé de séjourner pendant quatorze jours.

Il s'embarque pour Marseille, parcourt tout le midi de la France et arrive à Paris le 12 novembre 1668.

Il se dirige ensuite par Lille et Courtrai sur Gand, et revoit enfin la ville d'Anvers d'où il était parti plus de trois ans auparavant, le 7 décembre de la même année 1668.

Le sixième livre est un appendice plutôt qu'un complément du voyage de Gonsalès ; c'est un véritable cours d'histoire naturelle, dans lequel l'auteur

décrit avec soin les arbres, les plantes, les fleurs, les animaux de toute espèce, les oiseaux, les poissons, les minéraux et les pierres précieuses qu'il a eu occasion de voir en Égypte, en Syrie et dans l'île de Chypre. Cette partie n'est point la moins curieuse du livre.

Les tables des chapitres et des différentes matières dont il est traité, terminent cette volumineuse relation. Le style est en général facile et coulant, quoique simple et sans emphase; malgré son effrayante grosseur, le Voyage de Gonsalès mérite d'être lu. De nombreuses gravures servent à illustrer le texte et donnent l'intelligence des lieux et des choses qu'il décrit.

PIERRE FARDET OU FARDÉ.

(AFRIQUE, 1682-1683.)

Bien que ce voyageur ne se trouve pas dans la biographie du royaume des Pays-Bas de DELVENNE, ni dans LE MAYEUR, *la Gloire belgique,* nous croyons cependant qu'il est en tout point digne de faire partie de la galerie que nous publions.

Il naquit à Gand, en 1651, entra jeune dans l'ordre des Récollets, parcourut un grand nombre de pays et s'en vint mourir à Aix-la-Chapelle, le 16 juin 1671, à l'âge de quarante ans. On a publié les relations de ses voyages à Bruges, en 1778, sous le titre de : *Copie des lettres du frère Pierre Fardé, récollet, etc., et autres lettres de diverses personnes, qui rapportent ce qui lui est arrivé lorsqu'il se rendit pour la seconde fois à Jérusalem* (1).

(1) Copie van de brieven, van den godvruchtigen religieus broeder Pieter Fardé, minderbroeder, recollet van de provincie van Saint-Joseph in het graefschap Vlaenderen, en andere brieven van diversche persoonen die schryven wat hem overkomen is onderwege, als hy voor de tweede mael zoude gaen naer Jerusalem, waerom hy deze reize aenveirde en hoe hy gevangen werd door de algiersche zeeroovers, etc. Brugge, by de weduwe Fr. Beernaerts, 1778, in-8o.

Après avoir séjourné à Jérusalem, en 1682 et 1683, Fardé fut renvoyé en Belgique, par les supérieurs de son ordre, afin d'y quêter de l'argent pour la délivrance des chrétiens retenus prisonniers en Palestine. A cet effet, il se rendit aussi en Hollande et en Angleterre.

En 1686, il fut tenu à Gand un chapitre provincial des récollets, et frère Fardé y fut de nouveau chargé de partir pour Jérusalem.

Il s'embarqua à Amsterdam au mois d'avril, et se rendit directement à Alexandrie. Il eut pour compagnons de voyage trois Anglais et deux Hollandais, qui désiraient visiter la terre sainte.

Quoique la paix eût été rompue entre les Hollandais et les Algériens, il parvint cependant sans accident à Lisbonne.

Ils quittèrent cette ville le 3 août, convoyé par un navire de commerce et un vaisseau de guerre. Arrivés aux environs du détroit de Gibraltar, un vent de sud-ouest s'éleva subitement et ils furent obligés de quitter la côte et de s'engager en pleine mer. A peine étaient-ils parvenus à la hauteur du cap Saint-Vincent qu'ils reçurent la chasse de six corsaires algériens. Ils résolurent de se défendre et préparèrent leur artillerie, tout en cherchant à éviter les pirates. Ils se dirigèrent vers les îles Canaries, mais les six vaisseaux les atteignirent entre ces îles et les îles Açores, à l'est de Madère et à l'ouest de l'île de Sainte-Marie, près de l'île de Saint-Michel.

Le combat commença à deux heures de relevée et dura jusqu'au soir. Une terrible tempête survint, le vaisseau où se trouvait frère Fardé entra dans le

port de Saint-Michel, mais les deux navires qui l'accompagnaient furent perdus de vue.

« Le 10 août, dit-il dans une de ses lettres, les » Algériens nous entourèrent avec leurs six navires et » espérèrent que nous nous rendrions par capitulation. » Mais les nôtres voulaient continuer le combat. Nos » trois navires étaient munis d'espèces de fortifica- » tions, c'est-à-dire que nous avions placé quatre » mâts sur le pont, de façon qu'ils dépassaient le » navire de quatorze à quinze pieds, afin d'empêcher » les corsaires de monter à l'abordage et de nous at- » taquer. Aussitôt notre capitaine nous donna à cha- » cun sa tâche; les passagers, au nombre de quinze, » étaient chargés d'apporter la poudre et les boulets; » moi et les deux Anglais qui m'accompagnaient » nous devions pointer les canons. Après avoir pris » ces mesures, le capitaine nous distribua à chacun » un verre de *brandevin* et nous engagea à avoir bon » courage.

» Lorsque les Algériens furent arrivés à la portée » de notre artillerie, le capitaine de notre navire de » guerre ordonna de tirer; les deux autres vaisseaux » suivirent cet exemple. Les six vaisseaux corsaires » répondirent d'une manière si terrible à notre salut, » qu'on aurait dit le tonnerre qui tombait sur nos » navires. A la troisième décharge nous perdîmes » notre mât d'avant, ce qui excita fortement la crainte » parmi nous. Ce voyant, le capitaine allait deçà et » delà le sabre au poing, ranimant par ses paroles le » courage de son monde et ne faisant aucune atten- » tion aux boulets de canon qui tombaient autour de » lui comme une grêle. Après deux heures de combat,

» nous perdîmes notre grand mât; il tomba du côté
» droit du navire, et nous fûmes obligés de couper
» tous les cordages qui le retenaient encore. Bien que
» notre capitaine s'aperçût que nous nous désespé-
» rions de voir ainsi notre navire labouré par les
» balles ennemies et nos deux principaux mâts enle-
» vés, il ne perdit rien de sa fermeté; il nous criait
» à chaque instant : Courage, courage! Nous combat-
» tons pour nous-mêmes et non pour les autres. »

Le navire se trouvait cependant dans le plus pitoyable état; il était troué en cinquante endroits différents et faisait eau de toutes parts. L'équipage fut quatre heures à boucher les trous. Vingt-cinq morts furent jetés à la mer avec les cérémonies accoutumées. Le frère Fardé lui-même, avait reçu une balle dans la région de l'épine dorsale, ce qui lui occasionna un abcès qui l'obligea à garder le lit pendant quelques jours. Ainsi accommodé, le navire arriva le 13 août dans la ville de Saint-Michel. On le radouba d'une manière convenable; il put reprendre la mer le 10 septembre, et les voyageurs furent en vue de Cadix le 10 octobre. Personne ne se rendit à terre, on se contenta d'approvisionner le vaisseau de ce qui lui manquait.

Dix jours après, ils rencontrèrent encore une fois des corsaires d'Alger; mais le combat ne dura pas longtemps, car le navire de Fardé s'enflamma tout d'un coup. Le feu s'approchant de la cabine où était déposée la poudre, tout l'équipage se jeta dans les barques pour échapper au sort qui l'attendait. A peine s'était-il un peu éloigné que le navire fut enlevé dans les airs et retomba brisé en mille morceaux dans les flots. Cette malheureuse circonstance permit

aux pirates de s'approcher en toute sûreté des naufragés, qui furent faits prisonniers au nombre de trente-sept.

Pierre Fardé fut conduit à Bone, sur les côtes barbaresques et vendu avec trois de ses compagnons, pour la somme de cent cinquante rixdalers à un riche seigneur.

Ils furent transportés à Agades en Nigritie, où leur propriétaire avait sa résidence habituelle. Notre récollet ne tarda pas à se glisser dans sa confiance, surtout quand on eut appris qu'il avait quelque connaissance en architecture. Fardé fut chargé de présenter des plans pour une habitation de campagne que ce seigneur avait envie de construire dans le goût italien.

Ce dernier, afin de lui manifester sa reconnaissance, lui promit la liberté pour lui et pour ses compagnons, parmi lesquels se trouvait un certain Daniel Van Braeckel, écrivain à bord du navire naufragé.

La maison de campagne fut commencée le 2 février 1687, par des gens de différents pays, tels que Maures, juifs et chrétiens, attachés au service de Fardé en qualité d'ouvriers.

Notre zélé récollet, qui au milieu de ces occupations matérielles, n'avait pas oublié son caractère apostolique, parvint à en convertir deux cents au christianisme. Mais l'autorité de la ville ne tarda pas à apprendre ces faits et manda Fardé à comparaître devant la justice. Il fut condamné à recevoir cent coups de bâton, à être conduit honteusement autour de la ville et à recevoir encore en plusieurs endroits des coups de verges. Heureusement que son maître,

Soura Belya, s'intéressait à lui; il promit de payer deux cents rixdalers pour le crime de son esclave, avec promesse de le faire conduire hors du royaume aussitôt que son bâtiment serait achevé. Mais, en véritable descendant des Arabes, Soura Belya voulait que cette somme lui fût rendue par Fardé avant qu'il fût mis en liberté. Le récollet en écrivit donc aussitôt à son provincial, à Gand, en lui désignant le meilleur moyen pour arriver à la lui faire parvenir, à savoir, de s'adresser au sieur Calk, à Amsterdam, dont le frère habitait Saint-George, petite ville située sur les côtes de la Guinée, au sud de l'Afrique.

Vers la fin d'avril 1688, il reçut la nouvelle du négociant Calk, de Saint-George, que la somme susmentionnée était à sa disposition; mais que, pour le moment, il n'y avait point d'occasion de s'embarquer en cette ville pour l'Europe. Fardé résolut alors de voyager par terre et de se rendre par le désert de Targa à Alger, avec une de ces nombreuses caravanes qui parcouraient alors ce pays. Soura Belya lui déconseilla de prendre cette route, parce qu'elle était infestée par des Maures, qui étaient fort animés contre les chrétiens. Il l'engagea à se rendre directement à Saint-George.

Le 10 juillet, Fardé quitta Agades, accompagné de deux Maures, qui le conduisirent jusqu'à Ouber. Il poursuivit ensuite son voyage, pendant quatre jours, à travers d'immenses plaines et des montagnes. Il y fut attaqué par des brigands qui le dépouillèrent de tout ce qu'il avait sur lui.

Quelques jours après, poussé par la faim, il voulut goûter d'un certain fruit qui ressemblait à des figues

sauvages, mais il fut saisi de crampes si violentes, qu'il fut obligé de se coucher sous un arbre au milieu des plus atroces douleurs. Heureusement pour lui, une caravane de deux cents chameaux et de cinquante éléphants passa en cet endroit, se rendant à Congo. On recueillit le malheureux récollet, qui était près d'expirer et on le hissa sur un éléphant, où il s'endormit jusqu'au lendemain. On lui prodigua les soins les plus empressés, et au bout de quelques jours il se sentit entièrement rétabli.

Après un voyage de cinquante-sept jours, la caravane arriva à Congo, d'où Fardé partit bientôt avec une autre caravane pour Angora, où il s'embarqua pour Saint-George. Le 26 octobre, il passa devant l'île de Sainte-Hélène, où le navire fut assailli par une tempête furieuse et abîmé dans les flots. Fardé se cramponna à un morceau de bois et fut ballotté par les ondes pendant trois jours et quatre nuits, jusqu'à ce qu'il fut jeté moitié mourant sur un rocher nu. Il y chercha en vain de quoi ressasier la faim qui le dévorait. Poussé par la nécessité, l'infortuné naufragé s'empara d'un poisson à moitié pourri qu'il trouva échoué près de lui; il le mangea et but de l'eau d'une espèce de lac qui s'était formé au milieu du rocher.

Réconforté par cette horrible nourriture, il essaya de se construire une tente avec la partie du navire qui l'avait sauvé de la mort, et s'abrita ainsi contre l'affreuse chaleur qui brûlait ce triste rocher.

Nouveau Robinson Crusoé, il séjournait depuis cent quarante-trois jours dans cette île stérile, lorsqu'un vaisseau hollandais, qu'il reconnut à son pavillon, apparut au loin. Il fit des signes infructueux pour lui

annoncer sa malheureuse position. Le navire passa outre sans l'avoir aperçu. Cent quatre-vingt-dix-sept jours après, un autre navire parut et approcha si près de l'île abandonnée, qu'il put entendre sa voix.

On s'empressa d'envoyer une barque vers ce rocher. C'étaient des pirates de Salé qui faisaient la chasse aux Espagnols. Aussi le naufragé se hâta-t-il de leur dire qu'il était des Pays-Bas, afin de mieux être accueilli par l'équipage. Le capitaine lui donna des vêtements et le conduisit à Salé, à condition que Fardé y resterait pendant trois ans, en qualité de maître charpentier.

Après un séjour de onze mois sur ce rocher désert, il entra à Salé le 20 septembre 1689. Son maître le fit travailler à l'intérieur d'un de ses navires. Il lia connaissance avec un marchand de Hambourg, nommé Van Altona, qui l'aida à racheter sa liberté et à le faire passer dans cette dernière ville, où il arriva enfin au mois de décembre 1690, épuisé par les souffrances et les fatigues.

Il s'empressa de quitter Hambourg, pour revenir à Gand, en se dirigeant par Brême et la Hollande.

Les terribles traverses de son voyage avaient cruellement miné sa santé; il se rendit aux eaux d'Aix-la-Chapelle pour essayer de la rétablir. Mais il ne tarda pas à succomber aux pénibles secousses qu'il avait éprouvées. Il mourut dans cette ville, dans la quarante et unième année de son âge.

Les lettres dans lesquelles il nous a laissé la relation de ses voyages et de son naufrage sont d'une lecture attachante. On y admire constamment l'énergie et le courage dont cet homme, en apparence frêle

et maigre, fit preuve dans toutes ses infortunes. Son caractère était de ceux que la foi et de profondes convictions trempent vivement (1).

(1) M. Ph. Blommaert a donné l'analyse de ces lettres dans le journal intitulé : *Vlaemsch Belgie*, 1844, n° 14.

MARIN GEUBELS.

(TERRE SAINTE, ÉGYPTE, 1770-1773).

Voici une relation dont le mérite est surtout d'avoir perdu cette fatigante monotonie que nous avons rencontrée jusqu'ici dans les voyages en terre sainte. Non pas que l'on trouve chez l'auteur plus d'érudition, plus d'esprit d'observation, plus de talent littéraire. Au contraire, sous ce rapport le livre de Geubels est inférieur en mérite à ceux de Surius et de Gonsalès. Mais au moins il est amusant; il est parsemé de drôleries qui désopilent la rate; le décousu de la narration y est largement racheté par le ton jovial, par la bonne humeur qui égaye chaque page. Son style est mêlé de prose, de vers, de proverbes, de lambeaux de phrases françaises, latines, arabes, espagnoles et italiennes; quand le mot propre ne se trouve point sous sa plume, il invente quelque néologisme bouffon qui fait image; il passe à pieds joints au-dessus des exigences de la langue écrite; à voir les licences et le déshabillé qu'il se permet, on croit entendre parler un de ces bons moines du dernier siècle, qui, au milieu des austérités du cloître, avaient conservé le franc rire des anciens temps.

Pour Geubels tout est matière à plaisanterie; s'il survient une tempête en mer, il s'en console en vidant une bouteille de vin; manque-t-il d'être pris par les corsaires, il compose contre eux des calembours. Pendant qu'il séjourna à Malte, un coup de soleil l'avait tellement maltraité, que sa bouche en était restée de travers; il saisit toutes les occasions de se moquer de lui-même à propos de cet accident. Il est grand amateur de bonne chère et fume la pipe comme un vrai Turc. Chacun l'accueille, l'aime, le fête à cause de son excellent cœur; catholiques et protestants, Turcs et Arabes, juifs et Grecs, tous recherchent sa société, car il sait les amuser par ses quolibets et ses singulières plaisanteries.

Hâtons-nous de le reconnaître, son insouciance, le mépris qu'il affecte pour tous les dangers, la tolérance dont il fait preuve à chaque instant, semblent être chez lui non pas les résultats de l'égoïsme d'un bon vivant qui n'aime que lui-même, mais plutôt les suites naturelles d'une longue habitude du monde, d'une connaissance assez profonde des faiblesses humaines, et partant d'une indulgence raisonnée pour tous les hommes en général. Aussi y a-t-il dans tout ce qu'il dit une bonhomie, un laisser aller qui fait pardonner et la pauvreté des détails et les négligences bizarres du style.

Marin Geubels était né à Sinay, dans le pays de Waes, et appartenait à l'ordre des Carmes déchaussés de la province de Flandre.

Déjà en 1758 il avait fait un voyage à Rome dont il laissa une relation, et avait parcouru plusieurs parties de l'Europe.

Il se trouvait dans le couvent des Carmes déchaussés de Termonde, lorsqu'il partit, le 25 juin 1770, de cette ville dans l'intention de visiter la terre sainte.

Voici comment il commence sa relation.

« Ah! ça, sabre de bois! adieu voisin Windey; cela » y va pour de bon! D'abord, je suis allé saluer de- » moiselle Barbe Vergauwen, béguine âgée de 80 ans, » qui me reconnaissait pour un de ses plus proches » parents. Lorsque je lui eus appris mon projet, elle » se recommanda à mes prières, disant : Michel (1), » c'est la dernière fois, ne croyez point de revenir de » là-bas. Ce qui n'empêcha point qu'à huit heures » je pris son excellent déjeuner et vidai un grand » verre de son meilleur vin de Tours, qui n'était pas » aussi dur à avaler que des noisettes. La bonne ma- » trone y ajouta encore quelques bonnes pièces d'or » pour remplir mon havre-sac et en user en cas de » besoin. Je la remerciai et lui fis mes adieux tant à » elle qu'à sa servante Thérèse. »

Toute la relation est rédigée dans le même style, sauf les descriptions de villes et de pays où, malgré tout le sérieux qu'il affecte, on voit que Geubels voudrait encore dire le petit mot pour rire, s'il l'osait.

Il court ensuite saluer ses parents, ses alliés, ses amis et se rend par Paris et Lyon en Italie.

Il arrive à Rome le 10 septembre 1770 et va se loger à l'hospice de Saint-Julien-des-Flamands.

« Un valet me conduisit dans une chambre haute, » où je trouvai un peintre de Bruges, moitié timbré, » qui était venu ici pour étudier son art. A l'instant

(1) Nom qu'il avait pris en entrant dans l'ordre.

» j'oubliai toutes mes fatigues au moyen d'une bonne
» bouteille qui me réconforta; nous nous crûmes en
» Flandre, tant nous avions de choses à nous racon-
» ter. Mais, cher confrère, laissons la mule se reposer,
» et remettons le reste à demain. »

Au bout d'un mois, il quitte la capitale du monde chrétien et se dirige à pied vers Naples.

« Vers le soir du 21 octobre, *Deo gratias!* je suis
» arrivé, avec un joyeux soupir, dans le faubourg de
» Naples. Je mis le pied dans une maison où l'on ven-
» dait de tout et où l'on rôtissait des marrons, ce
» dont je suis grand amateur; j'en avalai une livre
» que j'arrosai d'un bon petit coup de vin. »

Il alla ensuite prendre gîte au couvent des Carmes déchaussés où il reçut le plus généreux accueil, ce qui le fait s'écrier :

« Nous autres Flamands, que faisons-nous en gé-
» néral? Quand un étranger est chez nous depuis
» deux ou trois jours, on s'empresse de lui établir
» son compte et de lui montrer le plus court chemin
» pour s'en retourner. Si c'est même un ami ou un
» parent, on murmure : Neveu ou nièce, bien venu,
» quand pars-tu?... Si toutes les nations parmi les-
» quelles je me suis trouvé en avaient agi ainsi, je
» m'en serais bien mal trouvé! »

Cette sortie contre l'inhospitalité de ses compatriotes est suivie d'une description de Naples et du Vésuve, semi-sérieuse et semi-plaisante, dont nous faisons grâce au lecteur.

Il s'embarque le 17 novembre, parcourt la Sicile et part enfin le 28 du même mois pour Malte.

« Arrivé ici, je me disais tout joyeux, *bene arrivato*

» *Padre Machiel;* je trouvai beaucoup de monde as-
» semblé, qui me complimenta en qualité de prieur,
» croyant que j'étais en effet le religieux qu'on atten-
» dait pour remplir ces fonctions..... Je fus donc
» caressé avec mains et scapulaires, c'est l'usage du
» pays; mais je fis connaître que je n'étais point le
» prieur..... »

Il raconte ici l'aventure de son coup de soleil et s'écrie :

« Cela ne me gêne pas beaucoup, car si la bouche
» est de travers, le gosier est encore bon..... Je trouvai
» parmi les chevaliers de Malte, continue-t-il, un
» Gantois, le vicomte de Nieuport, avec qui je causai
» souvent en flamand (1)..... Maintenant, chers frères,
» autre moutarde pour la sauce à la diable. Après
» avoir séjourné ici pendant treize mois, je consultai
» des médecins sur les moyens de redresser ma
» bouche contournée, ce qui me gênait fort pour parler
» et boire .... Mais aucun remède ne fit effet, et j'ob-
» tins la permission d'aller résider au mont Carmel...
» Un capitaine hollandais, Corneille Hevers, qui se
» rendait à Smyrne, me prit à bord, bien que pour me
» rendre à ma destination je fisse un détour de cent
» lieues..... Smyrne, capitale de la Natolie, n'est pas
» aussi grand que Bruxelles, mais très-renommé par
» son immense commerce..... Tous les gens que j'y
» rencontrais ne pouvaient assez me regarder à cause
» de ma face de travers; mais je m'en moquais en
» pensant qu'il vaut mieux une bouche mal tournée

(1) C'est probablement le même qui est connu sous le nom du commandeur de Nieuport, et qui contribua si puissamment par ses vastes connaissances à l'illustration de l'ancienne académie de Bruxelles.

» qu'un cœur de travers..... Ceux de Smyrne ne bril-
» lent point par leur architecture, ils feraient bien de
» parcourir les villes de la Turquie pour se perfec-
» tionner dans cet art; les maisons y sont en bois, les
» rues sont étroites, mal pavées, sales, et pendant
» l'été si remplies de poussière, que beaucoup d'habi-
» tants en ont les yeux malades..... Les villes turques
» sont peu amusantes, le jour, à cause de l'insuppor-
» table chaleur qui y règne et de l'aspect désert que
» présentent les rues..... La peste y règne souvent
» pendant des semaines entières. Les Turcs, qui la
» considèrent comme un fléau du ciel, ne feraient pas
» un pas pour l'éviter, car avec le fatalisme qui les
» domine, ils croient que personne ne peut prolonger
» ou abréger sa vie. »

De Smyrne, Geubels se rendit à Alexandrie sur un navire marchand hollandais dont Jean Pauw était capitaine.

Il arriva dans le port de cette ville le 16 mars 1772. Il alla se loger au couvent des Récollets où il trouva entre autres deux religieux appartenant à la province de Namur qui se proposaient de visiter la terre sainte.

« Après avoir pris d'excellent café, fumé du tabac
» exquis et bu un verre de rosolis, nous allâmes voir
» la ville qui est presque entièrement ruinée..... Nous
» visitâmes la colonne de Pompée au-dessus de la-
» quelle figure aujourd'hui une sorte d'idole, qui a
» été très-longtemps vénérée. Cette colonne est de
» marbre brun, on dirait qu'elle est faite d'un seul
» bloc..... le piédestal est en maçonnerie et menace
» ruine. »

Le 20 du même mois il partit avec deux marchands vénitiens et quatre janissaires pour le Caire.

« Après une demi-heure de marche, nous arrivâ-
» mes à un bras du Nil où nous nous embarquâmes
» sur un bateau. A peine avions-nous navigué pen-
» dant une heure, qu'une troupe d'Arabes nous barra
» en quelque sorte le passage et exigea de nous un
» droit appelé *casar*. — Nous refusâmes de payer; et
» grâce à nos janissaires, qui tirèrent quelques coups
» de fusil, nous pûmes continuer librement. »

Tout ce pays était à cette époque en guerre, ce qui obligea Geubels, qui était parvenu déjà jusqu'à Rosette, de s'en retourner promptement à Alexandrie.

Il changea alors de plan de voyage et partit sur un navire marchand français pour Sidon, Sour (Tyr) et Saint-Jean-d'Acre.

Il se rendit ensuite à Jérusalem avec une caravane qui fut attaquée en route par les Arabes non loin de Rama.

« Vers minuit, raconte Geubels avec son intaris-
» sable gaieté, ce fut notre tour; pauvre homme
» Michel! pour la troisième fois j'ai eu peur, j'ai
» senti la sueur rouge se précipiter vers mon cœur....
» Que faire? fuir? les jambes refusent le service;
» point de conseil à demander, il n'y a du secours à
» attendre de personne. Il y avait là dix Arabes aux-
» quels quelques Grecs de notre caravane avaient
» arraché les poils de la barbe, — grand motif de
» fureur pour eux, — mais quatre de ceux-ci ve-
» naient d'être entièrement dépouillés de leurs habits
» et renvoyés tout nus, avec une bonne provision de

» coups de bâton..... Je veux passer outre avec ma
» mule..... Les Turcs qui étaient derrière moi me sai-
» sissent et m'arrachent de ma monture, sans que
» mes compagnons de voyage fissent un pas pour me
» sauver..... Je me souhaitai vingt fois revenu dans la
» maison paternelle, près du rouet de ma vieille mère
» octogénaire... Après m'avoir fouillé ils m'emmenè-
» rent dans les montagnes, me forçant de marcher à
» coups de rotin..... On dit que les Turcs et les Ara-
» bes sont moins cruels qu'autrefois; mais je plains
» ceux qui tombent entre leurs mains. »

Bref, après avoir subi beaucoup de mauvais traitements, et avoir été mené comme un criminel d'étape en étape, il fut relâché contre une rançon de 1800 florins, et arriva fort souffrant à Jérusalem le 12 du mois de mai.

Geubels décrit ici à peu près comme ses devanciers toutes les curiosités de la ville sainte et des environs; mais lorsqu'il parle des grands souvenirs que ces lieux célèbres réveillent, il abandonne pour un instant le ton badin qu'il affectionne.

Il remplace à chaque chapitre les drôleries qu'il débitait dans les autres parties de sa relation par des pièces de vers qui ne manquent pas d'une certaine élévation dans le style et dans la pensée.

Vers le milieu de juillet 1772, il arrive au mont Carmel où il séjourne pendant quelques jours, et court visiter de là le Liban.

Il s'embarque ensuite à Saint-Jean-d'Acre sur un navire qui faisait voile pour Marseille, et arrive le 6 octobre 1772 dans cette ville, non sans avoir éprouvé quelques petites tempêtes et aperçu dans le

lointain des corsaires qui faisaient mine de leur donner la chasse.

Après y avoir fait quarantaine, il voit quelques villes de la Provence, se rend à Livourne, parcourt le nord de l'Italie, s'embarque à Venise pour Trieste, traverse la Carniole et la Styrie et arrive à Vienne le 20 mai 1773.

Il revient ensuite dans sa patrie par Linz, Passau, Munich, Ratisbonne, Nuremberg, Bamberg, Wurtzbourg, Manheim, Francfort, Bonn, Cologne et Aix-la-Chapelle.

Il revit enfin son couvent de Termonde le 21 novembre 1773, après une absence de plus de trois ans.

Le voyage de Geubels fut publié en flamand par sa mère, Jeanne Vanden Eynde, à Termonde en 1780, en 2 vol. in-8°, sous le titre de : *Jerusalemsche Reyze.*

Malgré le ton plaisant qui règne dans cette relation, le livre de Geubels renferme encore des détails intéressants qui ne sont pas à dédaigner.

J. A. J. ROTTHIER.

(TERRE SAINTE, 1775-1777.)



Nous clôturons la série des voyageurs belges du dernier siècle par Jean-André-Jacques Rotthier, qui parcourut la terre sainte de 1775 à 1777.

Rotthier naquit à Beveren, près d'Anvers, le 4 avril 1749.

Ses parents, qui vivaient dans une heureuse aisance, lui firent étudier les humanités; mais parvenu à l'âge de dix-sept ans, il se dégoûta du latin et du grec et s'adonna entièrement au dessin et à la peinture. Au bout de deux ans, il partit pour Paris, moins pour se perfectionner dans l'art qu'il cultivait, que pour se distraire des idées de reclusion et d'ascétisme qui s'étaient emparées de lui. Dans l'intervalle, il sentit croître en lui, au milieu des plaisirs bruyants de la capitale de la France, son désir d'embrasser la carrière ecclésiastique, et son rêve fut de se rendre à Rome pour entrer dans les ordres.

Il feignit auprès de ses parents de vouloir achever ses études artistiques en Italie, et obtint d'eux la permission de voyager dans ce pays.

Il quitta Beveren, où il était allé faire ses adieux à

ses parents et à ses amis, le 17 avril 1775 et se dirigea avec un compagnon de son choix vers Rome, par Paris, Lyon, le mont Cenis, Turin, Milan, Parme, Bologne, Sienne et Viterbe.

Il séjourna près d'un an à Rome, partageant son temps entre l'étude de la théologie et de nombreuses excursions qu'il fit dans les différentes villes des États de l'Église.

Ce ne fut que le 25 mars 1776 qu'il fut sacré prêtre; il entra dans le tiers ordre de Saint-François et quitta enfin Rome le 22 mai de la même année pour se rendre en terre sainte.

« Je ne pris pour tout bagage, dit-il, que des plumes » et du papier, afin de pouvoir fidèlement décrire » tout ce que je verrais en route, tant pour ma propre » satisfaction que pour celle des personnes qui m'in» terrogeraient dans la suite sur mon voyage. Et » comme, dans ma patrie, il y a beaucoup de gens qui » ne savent que le flamand et qui n'ont jamais lu des » relations de ce genre, j'ai voulu que mon livre fût » écrit dans cette langue, ayant plus soin de narrer la » vérité, que de m'occuper de l'élégance du style. »

Rotthier oubliait sans doute qu'il existait depuis longtemps un livre meilleur que le sien, le voyage de Josse Van Ghistele, et que la relation flamande d'un autre voyageur, frère Vanderlinden, se trouvait dans toutes les familles de la Flandre.

Le 10 juin il s'embarque à Livourne pour l'île de Chypre.

« La population de cette île est grossière et fort » arriérée, dit-il, personne n'y sait faire du pain; » l'agriculture y est entièrement négligée.... On y fait

» couver les œufs d'une singulière façon; on les ex-
» pose au soleil ou on les place dans des fours où, au
» moyen d'un certain degré de chaleur, on obtient
» une incubation artificielle très-régulière (1). »

A Jaffa il ne reste que quelques heures et se dirige vers Rama avec une caravane composée de cent soixante hommes, tant Turcs que Grecs, Arméniens et Juifs.

Il quitte cette dernière ville le même soir pour se rendre à Jérusalem.

Pendant le trajet, Rotthier est quatre fois assailli par des brigands arabes et lâchement abandonné par ses compagnons de voyage. Il échappe heureusement à la mort, grâce à la vigueur de son cheval et au courage dont il était doué.

A Jérusalem il va se loger dans le couvent des Franciscains, dit de Saint-Sauveur.

« C'est la coutume, dit-il, quand on entre dans la
» ville sainte de descendre de cheval et de baiser
» pieusement la terre. Mais j'étais si mal accommodé
» par suite des coups et des blessures que j'avais
» reçus, que j'étais comme collé à la selle de ma mon-
» ture par le sang qui avait coulé de mes plaies et
» qui s'était caillé; mes membres étaient comme pa-
» ralysés..... Arrivé au couvent on me transporta sur
» un matelas dans une chambre, on me lava avec de
» l'eau et du vinaigre chauds, si bien que le lendemain
» j'étais entièrement guéri..... La route que nous par-

(1) Busbecq parle d'un procédé semblable que l'on pratiquait en Égypte, lorsqu'il résidait en Turquie. (Kickx, *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, t. V, p. 210, qui examine dans cet article les services rendus par ce diplomate à l'histoire naturelle.)

» courûmes est la plus affreuse qu'on puisse imagi-
» ner..... Il y avait alors jusqu'à trois cents brigands
» qui jour et nuit attendaient les chrétiens au pas-
» sage pour les dévaliser et les assassiner, afin de
» venger sur eux un certain Turc qu'on avait récem-
» ment tué et dont on attribuait la mort aux chré-
» tiens. »

Dans les chapitres suivants notre voyageur décrit la Palestine proprement dite et les voyages du Sauveur d'après les textes sacrés; il s'étend longuement sur les douze tribus d'Israël et sur les lieux qu'elles ont rendus célèbres.

La description de Jérusalem n'offre rien de remarquable. Il y avait près de quatre siècles qu'un autre Flamand, Josse Van Ghistele, avait visité cette ville, et l'on dirait, en lisant ces éternels mêmes détails sur le saint sépulcre, le mont des Oliviers, le temple de Salomon, que Rotthier n'a fait que copier la relation de ce voyageur.

Les narrations de Vanderlinden, de Surius, de Gonsalès, etc., sont toutes jetées dans le même moule. Chez aucun de ces écrivains, il n'y a un peu d'entrain, un peu de cet enthousiasme poétique que devrait inspirer l'aspect des lieux consacrés par tant de grands souvenirs; leur récit est froid, comme le couvent d'où ils sortent, monotone comme la vie qu'ils ont embrassée : le sentiment acéatique domine partout. En un mot, toutes ces relations se ressemblent d'une manière désespérante; l'itinéraire est toujours le même, et l'on est certain d'avance que telle description sera infailliblement suivie de telle autre, que telle particularité se trouvera à la suite de tel

détail. Chateaubriand a cependant prouvé qu'on pouvait faire de ce voyage une lecture attachante et instructive. Il est vrai que les pèlerins dont nous venons de parler, n'avaient qu'un seul et même but, celui de mettre le pied sur cette même terre que le Sauveur du monde avait sanctifiée.

Viennent ensuite l'exposition des doctrines du Coran, les erreurs accréditées depuis les temps les plus reculés sur les hommes et les choses de ces pays lointains, des observations parfois niaises, presque toujours vulgaires, et des appréciations où manquent à la fois la finesse et le bon goût.

Le croirait-on, à la fin du siècle dernier, c'est-à-dire il y a une soixantaine d'années, à l'époque où Bruce remontait le Nil jusqu'à sa source, Rotthier émettait encore sur le compte du prêtre Jean des idées qu'on tolérerait à peine dans un livre écrit en plein moyen âge.

Voici comment il parle de ce mystérieux personnage dans son chapitre sur les Abyssins.

« Les Abyssins sont chrétiens; ils sont sous la » domination d'un puissant prince de l'Éthiopie, » nommé le prêtre Jean, qui se prétend descendre » directement de la reine de Saba..... Lorsque ce » grand prêtre Jean se rend en terre sainte, il porte » une grande croix tout en diamants et en pierres » précieuses, ce que je crois difficilement, car il de- » meure à plus de six cents lieues de Jérusalem, et » les Arabes ne permettraient point qu'il voyageât si » librement. »

Rotthier, après un assez long séjour à Jérusalem, s'était rendu à Saint-Jean-d'Acre, avec l'espoir d'y

trouver un vaisseau qui fît voile vers l'Europe; mais il y fut atteint de la peste avec un grand nombre de ses compagnons qui succombèrent à cet horrible fléau. Il eut le bonheur d'échapper à la mort, grâce aux bons soins d'un Turc qu'il avait pris à ses gages, et qui le servit avec une fidélité à toute épreuve.

Après avoir été pendant près de quatre mois entre la vie et la mort, il put enfin s'embarquer sur un navire qui se rendait dans l'île de Chypre, et revint à Beveren, son lieu de naissance, le 29 juin 1778.

Sa relation parut à Anvers, chez Parys, in-8°, sous le titre de : *Reyse naer het Heylig Land, gedaen in de jaren* 1776 *en* 1777. Elle est ornée de trente et une gravures et du portrait de l'auteur, qui dédia l'ouvrage à sa tante, Suzanne Van Kattenberge, religieuse carmélite.

En tête se trouve une pièce de vers de P. J. Parys, à l'honneur de Rotthier, lequel était peu digne des éloges que l'auteur lui prodigue dans cette espèce de dithyrambe, au reste fort indigeste.

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS.

En parcourant les nombreuses relations que nous avons analysées pour les *Voyageurs belges*, nous avons été étonné de rencontrer un si grand nombre de nos compatriotes dont le nom est resté entièrement inconnu chez nous et qui se sont cependant fait une réputation à l'étranger dans les sciences, les arts, le commerce, l'industrie, la carrière militaire et ecclésiastique. La biographie de ceux qui se sont rendus célèbres en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, dans le Nord, occuperait seule plusieurs volumes. Un livre bien écrit sur cette matière serait une des publications les plus intéressantes pour nous. Dans notre introduction (pour nous restreindre à notre tâche), nous avons énuméré les noms qui ont surtout retenti dans les contrées lointaines, c'est-à-dire hors de l'Europe. Il est probable qu'il y en a encore un bon nombre que nous avons passé sous silence; dans les volumineuses relations de Gonsalès et de Surius, on en trouve une foule dont nous n'avons point parlé; il est vrai que la plupart sont des religieux devenus célèbres par leurs travaux apostoliques.

Nous ajouterons cependant à la liste des voyageurs que nous avons cités les noms suivants.

HUBERT LAIRESSE, frère du fameux peintre liégeois de ce nom, fut envoyé en ambassade en Perse, en 1666, par la compagnie des Indes hollandaises, à laquelle il était attaché. Lairesse quitta Batavia avec les instructions nécessaires, et se rendit à Ispahan où, le jour de sa réception à la cour, il offrit au monarque persan et à ses ministres des présents pour une valeur de 10,000 écus. Le roi, apprenant que la compagnie l'envoyait vers lui dans le but de l'assurer de son respect et de demander pour elle la continuation de sa bienveillance dans les relations commerciales de la Perse avec les Indes, accueillit notre ambassadeur avec la plus grande distinction et le combla d'honneurs et de bienfaits à son départ. Hubert Lairesse avait aussi commencé par être peintre; mais il passa de bonne heure en Hollande et se jeta tout entier dans les spéculations commerciales (1).

WAUTIER DAMERY, autre peintre aussi né à Liége, en 1614, parcourut l'Angleterre, la France et l'Italie. Le navire sur lequel il s'était embarqué pour retourner dans sa patrie fut pris par des corsaires. Il fut mené à Alger, où il passa quelque temps en esclavage. Il s'échappa avec deux récollets, ses compagnons d'infortune, séjourna à Paris et mourut dans sa ville natale en 1678 (2).

JEAN HUSTIN, né à Liége, mort à Bruxelles, en 1652, entra dans l'ordre des Carmes déchaussés et fut ap-

(1) BECDELIÈVRE, *Biographie liégeoise*, t. II, p. 191-192.
(2) *Ibid.*, p. 280-281.

pelé à Rome par le pape Urbain VIII, qui lui offrit l'évêché d'Ispahan, alors capitale de la Perse. Il se rendit ensuite à Constantinople et passa plusieurs années dans cette ville (1).

Parmi les relations de voyages inédites, nous citerons celle en flamand d'un anonyme de Malines qui parcourut la terre sainte au commencement du xv[e] siècle ou peut-être à la fin du xiv[e], si l'on en juge d'après l'écriture du manuscrit, qui appartient à M. A. de Bruyn, libraire, à Malines. Cette relation n'est proprement que l'itinéraire sommaire suivi ordinairement par les voyageurs qui se rendaient à Jérusalem.

JOSSE RYCKIUS (2).

Bien que ce célèbre religieux rentre dans la catégorie des missionnaires proprement dits, nous croyons devoir insérer ici quelques additions importantes qui le concernent. Nous les devons en grande partie à l'obligeance de M. Navez, professeur de mathématiques à Ypres, dont nous transcrivons ici la lettre.

« Je possède quelques documents de famille qui » prouvent que ce missionnaire, frère d'un de mes » ascendants maternels, était de Malines. Il eut pour » père Josse de Rycke, seigneur de Boortmeerbeek, » qui était en 1511 échevin de la ville de Malines » (Butkens, *Trophées de Brabant,* 1726, t. II, 330), et » pour mère Jeanne de Marselaer, mariée en 1518.

(1) Becdelièvre, *Biographie liégeoise,* p. 113.
(2) Voir p. 48 du I[er] volume.

« Swertius (*Monumenta sepulcralia ducatûs Brabantiæ*) dit, p. 26 : *Judocus Rycke Marselarius, franciscanus qui sui ordinis primus in amplissimo regno Peruvio, in civitate regiâ Quito, monasterium exstruxit quod in Peru omnium est primum totique provinciæ nomen dare promeruit S. Francisci de Quito.* Il résulte de cet article que Josse de Rycke fut le fondateur du monastère de Saint-François à Quito, monastère dont le nom s'étendit à toute la contrée environnante. Ce fait mérite, je pense, d'être signalé.
» Foppens, de son côté (*Bibliotheca Belgica*), fournit aussi quelques renseignements précieux sur de Rycke; son article est ainsi conçu : *Judocus de Rycke, Mechliniensis, patre Judoco, matre Joannâ de Marzelaer, minorum S. Francisci omnium primus missus ad cœnobium franciscanorum in Quito apud Americanos, anno* 1534; *scripsit epistolam insignem de moribus incolarum ejus loci.* (*Vide Commentarium Henr. Sedulii ad cap. III vitæ S. Francisci.*) »

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

VOYAGEURS CITÉS.

A

B

C

D

E

F

G

H

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Z

ERRATA TYPOGRAPHIQUES.

TOME PREMIER.

Page	6,	note	1, Aher	*lisez*	Asher.
»	59,	ligne	22, s'embarqua	*ajoutez*	dans le golfe Persique.
»	66,	»	27, deux ans	*lisez*	deux mois.
»	73,	»	4, cent trente	»	trois cent trente.
»	88,	»	17, 1770	»	1772.
»	127,	»	9, dont	»	d'où.
»	158,	»	17, Uittenhove	»	Uuttenhove.
»	159,	»	7, arrivaient	»	arrivent.
»	»	»	22, ombre	»	nombre.
»	186,	»	12, Beervleit	»	Biervliet.
»	193,	note	1, Schoset	»	Schotel.

TOME SECOND.

Page	63,	ligne	2, Ambaina	*lisez*	Amboine.
»	80,	»	17, Spileberghen	»	Spielberghen.
»	128,	»	15, Arnica	»	Larnica.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21177 9589

